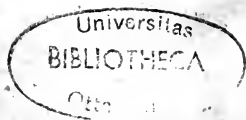




JUL

1 1967



James
Coll spec.

1750

5

60 *F* *Blanc*

LES JAMMABOS

OU LES

MOINES JAPONOIS.

TRAGÉDIE.



1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 1, 1861. It is a copy of the original letter, and is signed by Abraham Lincoln.

1970

Falouse de Laigny, Charles

LES JAMMABOS

OU LES

MOINES JAPONOIS.

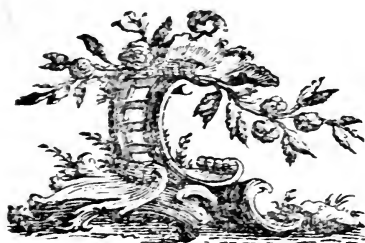
TRAGÉDIE.

DÉDIÉE AUX MANES DE HENRI IV,

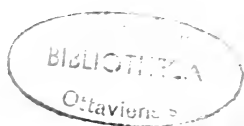
Et suivie de remarques historiques.

Sint ut sunt , aut non sint.

Et respondit terra , non sint.



1 7 7 9.



FLY

1960

..F4J3

1779

ball ofie



AUX MANES

DE

HENRI IV.



O toi, le plus grand des rois & le meilleur des hommes, toi dont le nom, cher à l'Europe entière, fait encore verser des larmes d'attendrissement à tous les François, & réveille dans tous les cœurs le souvenir

*du fanatisme des prêtres & des attentats
des moines, permets que je te consacre un
ouvrage fait contre les moines coupables &
les prêtres fanatiques & cruels ! Hélas ! ta
vie, qui étoit pour nous un bienfait du ciel,
a été l'époque la plus célèbre de leur audace
& de leurs fureurs. Si quelque téméraire
entreprend de les défendre, & ose blâmer le
but que je me suis proposé, je ne lui répon-
drai point, je le menerai au lieu où ta cendre
repose, & je lui dirai : regarde & frémis,
ma justification est écrite sur cette tombe.*

*O mon maître ! ô mon roi ! quel monstre
est donc le fanatisme ? Quels cœurs ont donc
les prêtres & les moines, puisque tes vertus*

*ni tes bienfaits ne purent les désarmer ?
Réjouis-toi , ombre illustre ! ils ne sont plus
aujourd'hui tels que ton siècle les a vus. La
raison a brisé dans leurs mains les armes
qu'ils tenoient de la crédulité & de l'igno-
rance. Le regne de la superstition est passé ,
mais les plaies qu'elle fit à ton peuple ne sont
pas toutes fermées. Il en est une qui saigne
encore , une sur laquelle il est tems que la
tolérance verse un baume salutaire ; & c'est
du pied de ta statue que toute la France ,
tendant avec moi les mains vers le digne
Héritier de ton trône , le conjure à genoux
de rendre enfin les droits de citoyen à des
sujets utiles & paisibles , & de ne plus per-*

*mettre qu'on persécute en eux une religion
qui nous a donné un Henri IV & deux
Sully.*

26 Octobre 1778.

PRÉFACE.



P R É F A C E.

Voici la première fois que les Japonais sont mis sur la scène, & j'ai cru que ceux de mes lecteurs à qui ce peuple est peu connu, seroient bien aises de trouver dans des notes ce qu'il importe le plus de savoir sur sa religion, son gouvernement, son caractère & ses mœurs.

L'ordre des Jammabos existe encore aujourd'hui. Je conviens que ces religieux ne sont pas précisément tels que je les représente dans ma tragédie ; mais rassemblant tous les vices des différens moines du Japon, j'en ai composé le caractère des Jammabos & des Bonzes, pour peindre en eux l'esprit monacal de ces contrées idolâtres. Si l'on m'accuse d'exagération ou de calomnie, j'en appelle aux jésuites. Ils ont dès long-tems pris soin de répondre à mes critiques & de confondre les incrédules. Leurs missionnaires nous attestent qu'en général les prêtres & les religieux Japonais sont avarés, fourbes, ambitieux, inhumains, en un mot, les plus orgueilleux & les plus méchans de tous les hommes.

On ne devoit point , à ce portrait , présumer que ceux qui en font l'objet , pussent avoir jamais eu rien de commun avec les ministres d'une religion sainte. Cependant je suis contraint d'avouer que la corruption , l'ignorance & le fanatisme ont quelquefois mis entr'eux des traits de ressemblance. Mais mon ouvrage n'en sera que plus utile. On rend hommage à la pureté du christianisme , en flétrissant d'un opprobre éternel les membres qui l'ont déshonoré. Dévouer à l'exécration publique les prêtres séditieux & cruels , les moines imposteurs ou scélérats , c'est avertir la terre du respect qu'elle doit aux dignes pasteurs dont la bienfaisance égale les lumières , & aux pieux cénobites qui , séparés de la société , remplissent encore le devoir de la servir , & savent par des travaux utiles ou par des vertus paisibles lui payer le prix de la protection & des bienfaits qu'ils en reçoivent.

Peut-être arrivera-t-il aussi que beaucoup de gens croiront voir dans cette piece de fréquentes allusions à une société fameuse , dont la destruction vient d'occuper & de surprendre toute l'Europe. Je n'ai rien à dire sur les différentes idées que pourront avoir mes lecteurs. Je laisse à ceux qui voudront faire des applications , le soin d'en

apprécier la justesse & d'en montrer la vérité. Quant à moi , je ne dois répondre au public que de ce que j'ai dit réellement. Les remarques qui suivent ma tragédie , s'étendent à un grand nombre d'objets divers , quoique relatifs à mon plan , & j'y développe clairement mes intentions & mes pensées. J'ajouterai encore ici que toute espece de moines qu'on a pu ou qu'on pourra jamais comparer à mes Jammabos , mérite certainement d'être anéantie. Si , comme tous les parlemens de France , tous les souverains de la chrétienté & le chef même de l'église semblent l'avoir décidé , les jésuites ont en effet donné lieu à cet affreux parallele , ils ne peuvent se plaindre de personne , & l'on ne doit s'étonner que d'une chose , c'est qu'ils aient existé si long-tems.



A C T E U R S.

TAIKO , empereur séculier du Japon.

OKIMAS , fils aîné }
TAMMA , second fils } de Taiko.

AGENIE , princesse du royaume de Corée , élevée à la
cour de l'empereur du Japon.

ILMAGIS , premier ministre de Taiko.

URANKA , chef des Jammabos , moines du Japon.

MURAMI , Bonze renégat , actuellement Jammabos &
confident d'Uranka.

TADNÉ , suivante d'Agénie.

Troupe de Jammabos.

Troupe de Coréens.

Troupe de Japonois.

Officiers & gardes de l'empereur.

*La scène est à Jédo , capitale du Japon , sur le bord de
la mer , dans le palais de l'empereur.*

LES JAMMABOS.

T R A G É D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

U R A N K A , M U R A M I.

M U R A M I.

V O I C I donc le grand jour où descendant du trône,
L'empereur veut, dit-on, abdiquer la couronne.
Nos autels, notre culte, objet de ses mépris,
Vont être relevés par la main de son fils;
Et le Japon rentrant sous l'empire des prêtres,
Nous régnerons bientôt où régnoient nos ancêtres.
Les prodiges nombreux qu'opere votre bras,
Ont enfin à vos pieds fait tomber Okimas :
L'avantage des ans l'appelle au diadème,
Et l'on va sous son nom vous couronner vous-même.
Mais quel sombre chagrin semble d'un voile épais
Envelopper vos yeux alarmés & distraits ?

U R A N K A.

L'espoir qui t'éblouit, te cache les nuages
D'où mon œil attentif craint encor des orages.

A ii}

J'observe l'empereur, je le vois agité,
Il est morne, pensif, j'en suis épouvanté.
En vain à me flatter il force son courage,
Mon pouvoir l'y contraint, il me hait davantage ;
Et ce sceptre fatal, dont il va disposer,
En sortant de sa main peut encor m'écraser.
A l'aîné de ses fils avant qu'il le remette,
Peut-être que Taiko prétendra qu'il l'achette
Par un lâche abandon, un sacrifice affreux
De sa religion, de nous & de nos dieux.
Est-il quelques forfaits que dans le rang suprême
On ne pense couvrir avec le diadème ?
Okimas tiendra-t-il contre un prix si flatteur ?
Mais quand l'ambition se tairoit dans son cœur,
L'amour nous y trahit ; il adore Agénie
Qui, de Confucius suivant la secte impie,
Va pour dot aujourd'hui porter à son époux
L'empire de Corée & son mépris pour nous.
Songe encore à Tamma, Tamma dont l'ame altière
Brave en moi l'ennemi que craint au moins son pere.

M U R A M I.

Qu'importe de Tamma la haine & le courroux ?
Ils seront impuissans, si son frere est pour nous.

U R A N K A.

Il m'a fait en ces lieux ordonner de me rendre,
Et je vais voir enfin ce que j'en dois attendre.
Je ne sais si pour nous son cœur voudroit changer ;
Mais s'il l'osoit. . .

M U R A M I.

Eh bien , il faudroit nous venger.

Le ciel entre vos mains n'a-t-il pas mis sa foudre ?
Quoi, seigneur, les rochers par vous sont mis en poudre,
Les arbres en éclats volent à votre voix ,
De son sein embrasé la terre entend vos loix ,
Et vous ne pourriez pas , entr'ouvrant ses abîmes ,
Par un miracle utile y plonger vos victimes ?
Mais quand les cieux pour vous ne s'ébranleroient pas ,
A leur défaut , seigneur , n'aurez-vous pas nos bras ?
De tous les Jammabos chef saint & redoutable ,
Vous commandez en dieu sur ce corps formidable ,
Et sous vous à la fois pontifes & soldats
Nous vous suivons au temple, ou volons aux combats.
Parlez , & dans l'instant nos mains obéissantes
Vous feront à l'envi mille offrandes sanglantes.
Jamais impunément fut-on nos ennemis ?
Mais si c'est peu des bras à vos ordres soumis ,
S'il en faut d'étrangers , dans un besoin extrême
Vous pourrez avec nous armer les Bonzes même.

U R A N K A.

Toi qui fus de leur corps , & qui n'en es sorti
Que pour entrer sous moi dans un meilleur parti ,
As-tu donc oublié quelles haines fatales
Divisent de tout tems nos deux sectes rivales ?
Ils suivent Siaka , nous servons les Camis ;
Notre culte , nos dieux , tout nous rend ennemis ;
Tout allume entre nous une éternelle guerre ,

Et souvent notre sang a fait rougir la terre.

M U R A M I.

Ils sont nos ennemis ; mais de Confucius ,
De tous ses sectateurs ils le sont encor plus.
De ce vil philosophe adoré dans la Chine ,
Taiko , pour nous confondre , apporta la doctrine.
Sappant également toute religion ,
Elle ordonne aux mortels d'user de leur raison ,
De n'avoir que leurs cœurs pour docteurs & pour maîtres ,
De vivre vertueux , & de braver les prêtres.
Les bonzes plus que nous se sont vus avilis ;
La pauvreté , pour eux pire que le mépris ,
Est venue à sa suite ; & des fureurs nouvelles
Leur faisant oublier nos antiques querelles ,
Ce sont eux aujourd'hui qui s'offrent par ma voix ,
Pour nous venger ensemble , à marcher sous vos loix.

U R A N K A.

De la réunion que leur secte desire
Je conçois l'avantage , & j'y pourrai souscrire.
Oui , si de dieux divers ministres opposés ,
Partageant entre nous les peuples divisés ,
De cultes différens nous leur donnons l'exemple ,
L'intérêt est un dieu qui pour nous n'a qu'un temple.
On peut à ses autels changer sans s'avilir :
Pour perdre l'empereur cessons de nous haïr ,
Et plus prudens enfin , lançons au diadème
Les traits qu'en nos débats nous perdions sur nous même.
Car je touche au moment qui fixe mes destins ;

Le glaive est sur ma tête, ou le sceptre en mes mains.
Vois comme autour de nous tous les esprits fermentent;
Avec nos partisans nos ennemis s'augmentent.
Peut-être ici bientôt faudra-t-il qu'Uranka
Frappe un coup dont au loin la terre tremblera,
Et je n'aurai jamais d'un plus affreux prodige
Epouvanté ces lieux.

MURAMI.

Notre intérêt l'exige.

URANKA.

Mais je voudrois d'abord apprendre quel succès
Ont eu chez les Chinois mes envoyés secrets.
La conspiration, dont j'y jetai le germe,
S'ils l'ont su fomenter, doit toucher à son terme.

SCÈNE II.

URANKA, MURAMI, un autre JAMMABOS.

LE JAMMABOS, à *Uranka*.

SEIGNEUR, deux Jammabos avec art déguisés,
Et que méconnoïtroient vos yeux même abusés,
Arrivent, l'un de Chine, & l'autre de Corée.

URANKA.

Leur présence au Japon doit rester ignorée.
As-tu leurs lettres? — Donne, & va veiller sur eux.

(*Le Jammabos donne des lettres à Uranka,
& se retire.*)

SCENE III.

URANKA, MURAMI.

URANKA, *ouvrant les lettres.*

O ne vient point encore ; ouvrons.

MURAMI.

Quoi ! dans ces lieux ?

Si l'on vous surprenoit ?

URANKA.

Un chiffre inexplicable

Couvre ici nos secrets d'un voile impénétrable ,
 Et dans toute autre main ces écrits parvenus
 N'offriroient aux regards que des traits inconnus.
 J'approuve cependant ta sage prévoyance.
 Il ne faut point ici donner de défiance ,
 Et je fors un moment. Je vais quelques instans
 Parcourir à l'écart ces papiers importants.

SCENE IV.

MURAMI *seul.*

ILS ne renferment pas l'intéressant mystère
 Des prodiges affreux que nous te voyons faire.
 Voilà le grand secret que je veux pénétrer ,
 Et le seul qu'à ma foi tu craignes de livrer.

Quoi ! ne pourrai-je enfin , habile à le surprendre ,
Jusqu'au fond de ton cœur parvenir à descendre ?
Des Bonzes vainement abandonnant la loi ,
J'ai feint de les quitter , pour m'attacher à toi ;
De cet ordre chéri , dont je suis l'émissaire ,
Tu me crois dès long-tems le plus grand adversaire :
Admis à tes conseils , je me vois à présent
De tous tes noirs projets l'intime confident ,
Et ne puis découvrir par quel art , quels prestiges ,
S'opèrent à nos yeux ces prétendus prodiges
Qui , faisant devant toi trembler tous tes rivaux ,
Ont élevé si haut l'ordre des Jammabos.
Il te doit sa grandeur , il te doit sa puissance ;
Puisse le mien un jour me devoir sa vengeance !
J'ose au moins l'espérer. Ne nous rebutions pas.
Quand le piège est par-tout attaché sur nos pas ,
Arrive tôt ou tard l'heure que l'on y tombe.
Mais à toute heure aussi je marche sur ma tombe.
Du perfide Uranka l'œil est si pénétrant !
Si le soupçon entroit dans son cœur déshant ,
Le fer ou le poison , dont il fait trop l'usage ,
M'auroient rendu bientôt victime de sa rage.
Je frémis quelquefois des dangers que je cours :
N'importe , s'il le faut , sacrifions mes jours.
Je suis bonze , & je veux , aux dépens de ma vie ,
Immoler à ma secte une secte ennemie.



SCENE V.

MURAMI, URANKA.

URANKA.

L'EMPEREUR de la Chine est demain détrôné,
 Et par deux Jammabos doit être assassiné :
 Son neveu lui succède, &, pour nous plus propice,
 Permet qu'en ses états mon ordre s'établisse.

MURAMI.

Songez que les lettrés y sont nos ennemis.

URANKA.

Je prétends que par-tout ils soient anéantis.
 Celui de Taïven, philosophe sauvage,
 Qui contre nous, dit-on, composoit un ouvrage,
 Fut hier poignardé.

MURAMI.

L'on nous soupçonnera.

URANKA.

On ne peut nous convaincre, & l'exemple effraie.
 D'ailleurs le mandarin est pour nous plein de zèle;
 Sa femme le gouverne, & nous disposons d'elle,
 On peut compter sur eux. Mais écoute & frémi.
 Le gouverneur d'Ava, le prince Ifanami,
 Dont je croyois pour moi l'amitié véritable,
 Me porte au fond du cœur une haine implacable.
 Le jour qui précéda la fête d'Amidas

A trois de ses amis il dit dans un repas
Que , du gouvernement s'il tient jamais les rênes ,
Il jure notre perte & me garde des chaînes.
C'est à toi de les craindre , & bientôt tu verras ,
Ingrat , que j'ai par-tout & des yeux & des bras !
Au reste nous avons dans l'isle de Corée
Des partisans nouveaux , dont la foi m'est livrée ,
Et qui , secrètement à mon ordre agrégés ,
Sont tous à m'obéir par leurs vœux engagés.
J'en tiens ici la liste , & j'y vois avec joie
Les nombreux défenseurs que le ciel nous envoie.
Nos trésors avec eux semblent s'accroître aussi.
Ce célèbre habitant des rives d'Aômi ,
Qu'envers tous ses parens nous aigrissions sans cesse ,
A fait un testament qu'a dicté notre adresse :
Il nous legue ses biens.

M U R A M I.

Nous attendrons long-tems.
Seigneur , il est encore à la fleur de ses ans.

U R A N K A , *souriant.*

Le soir il étoit mort , & ce riche héritage
A dès le lendemain été notre partage.
Mais Okimas paroît. Sors , & n'entreprends rien
Que nous n'ayons ensemble un nouvel entretien.



SCENE VI.

URANKA, OKIMAS.

OKIMAS.

MON pere, de l'empire abandonnant les rênes,
Vas mettre en des mains plus jeunes que les siennes.
Cet honneur me regarde, & son attrait flatteur
Jamais, cher Uranka, ne corrompra mon cœur.
Pour mes dieux & pour vous rempli du même zèle,
Je vous ferai monter au trône où l'on m'appelle,
Et je veux de mon sceptre étayer vos autels.
O vous, puissans Camis, esprits purs, éternels,
Vous qui, tout à la fois nos dieux & nos ancêtres,
Autrefois du Japon fûtes les premiers maîtres,
Revenez y régner, & souffrez que mon bras
A vos loix de nouveau foumette ces états!
Mais où va mon audace! insensés que nous sommes!
Les dieux ont-ils besoin d'être aidés par les hommes,
Et le mortel doit-il leur offrir un appui
Fragile, indigne d'eux, & foible comme lui?

URANKA.

Quand il le veut sans doute, arbitre du tonnerre,
Le ciel peut se passer du secours de la terre.
Mais, pour récompenser ou punir les humains,
Il permet qu'ici bas ils fassent leurs destins.
Quand il a de nos cœurs éclairé l'ignorance,
D'une oisive vertu sa justice s'offense.

Des prodiges, seigneur, ont deffillé vos yeux ;
N'est-ce qu'en les priant que vous servez nos dieux ?

O K I M A S.

Eh bien, je jure donc de m'armer pour leur gloire,
De forcer tout mon peuple à les suivre, à les croire.
Vous conduirez mon glaive, & ma docile voix
Ne fera que dicter vos arrêts & vos loix.

U R A N K A.

Pourrez-vous, dans les bras de la belle Agénie,
Ne point trahir des dieux dont elle est ennemie ?
Ah ! l'ivresse des sens, votre amour, ses appas
Vous égarant bientôt

O K I M A S.

Non, ne le croyez pas.

Mais, pour mieux aujourd'hui dissiper votre crainte,
Je veux qu'un nouveau nœud, qu'une union plus sainte
M'attache encore à vous. On dit que quelquefois
Vous avez à votre ordre associé des rois.

U R A N K A.

Quelques-uns ont jadis brigué cet avantage,
Et les faveurs du ciel devinrent leur partage.
A la gloire des dieux leur regne consacré,
Sur la terre à jamais se verra célébré.

O K I M A S.

Je demande de vous, j'attends la même grace ;
Et puisse aussi mon nom mériter qu'on le place
Sur vos fastes sacrés ! Dans une heure en ces lieux
Revenez m'adopter & recevoir mes vœux.

De vos principaux chefs une troupe choisie
Doit sans doute assister à la cérémonie ;
Mais il faut que mon pere, encor pendant un tems,
Ignore, s'il se peut, ces saints engagements.
La princesse paroît. J'apperçois à sa fuite ,
Des peuples de Corée une nombreuse élite
Qui, pour voir son hymen, a traversé les mers,
Et d'acclamations fait retentir les airs.
Allez, cher Uranka, quelque amour qui m'enflame,
Entre Agénie & vous je partage mon ame,
Et desire ardemment que, partageant ma foi,
Mon amante à vos pieds pense un jour comme moi.

S C E N E V I I.

O K I M A S, A G E N I E, T A D N É,
troupe de C O R É E N S.

A G É N I E.

SEIGNEUR, je vous présente avec quelque assurance
Un peuple qui jadis vous dut sa délivrance.
On aime toujours ceux qu'on combla de bienfaits,
Et l'on se plaît à voir les heureux qu'on a faits.
Mes sujets, comme moi, victimes des Tartares,
Seroient encor sans vous en proie à ces barbares.
Avec joie aujourd'hui les Coréens vont tous
Dans leur libérateur révéler mon époux,
Et d'avance à vos pieds apportant leur hommage,
Ont

Ont voulu de leur roi voir l'auguste visage.
 Allez, peuple fidele, & foyez à jamais
 De votre bienfaiteur les vertueux fujets.
 Chériffiez Okimas comme votre princesse,
 Béniffiez notre hymen, & que, pleins d'alégreffe,
 Quand j'irai dans le temple en ferrer le lien,
 Tous vos cœurs à l'autel accompagnent le mien.

SCÈNE VIII.

OKIMAS, AGENIE, TADNÉ.

OKIMAS.

IL brille donc enfin, belle & tendre Agénie,
 Ce jour tant fouhaité, le plus beau de ma vie!
 Au gré de mes defirs, jufqu'à ce doux moment,
 Le tems ne couloit pas affez rapidement,
 J'accufois fa lenteur: qu'à préfent il s'arrête,
 Pour fixer l'afre heureux qui luit fur notre tête!
 Puiſſent toujours vos feux répondre à mon ardeur,
 Et ma félicité faire votre bonheur!

AGÉNIE.

Seigneur, depuis long-tems je vous ai laiffé lire
 Dans un cœur dont l'hymen vous deftinoit l'empire.
 La politique en vain prétendroit nous unir,
 Si l'amour à ſes loix n'avoit fu m'aſſervir.

OKIMAS.

Ah, fans doute mes dieux, récompénfant mon zele,

M'en font payer le prix par une main si belle !
 Des Camis chaque jour j'éprouve la faveur.
 C'est vainement qu'ils font blasphémés par l'erreur,
 Que , soulevant contre eux sa raison téméraire ,
 L'incrédule ose ici leur déclarer la guerre.
 Ma foi, ma piété croît avec leurs bienfaits ;
 Puisse leur grace encor pénétrer de ses traits
 Et soumettre le cœur de celle que j'adore !
 Oui, pour vous, ma princesse, ici je les implore ;
 Oui, tous les jours au ciel je demande instamment
 D'opérer dans votre ame un heureux changement ;
 Et je vais préparer un nouveau sacrifice ,
 Qui pourra l'obtenir de sa bonté propice.

SCENE IX.

AGÉNIE, TADNÉ.

AGÉNIE.

TRISTE prévention ! étrange aveuglement !
 O perfide Uranka ! jusqu'à quand mon amant
 Portera-t-il le joug dont ta fatale adresse
 Accable insolemment sa crédule foiblesse !



S C E N E X.

AGENIE , TADNÉ , TAMMA , ILMAGIS.

T A M M A.

MADAME , il faut enfin déployer à vos yeux
Ce cœur que tyrannise un amour malheureux.
Okimas vous adore , Okimas sut vous plaire ;
Je ne murmure point du bonheur de mon frere ,
J'aime aussi mon rival. Vivez , réglez en paix
Dans des lieux dont je dois m'éloigner pour jamais !
L'hymen va vous unir , mon pere vous couronne ,
Des marches de l'autel vous monterez au trône ;
Et moi , dès qu'à vos pieds de la soumission
J'aurai donné l'exemple aux peuples du Japon ,
Que vous aurez reçu mes vœux & mon hommage ,
Je fuirai pour toujours un dangereux rivage ,
Où mes feux , dès demain trop indignes de nous ,
Pour moi seront un crime , un outrage pour vous.

A G É N I E.

A ce triste discours justement confondue ,
Je voudrois dérober mon trouble à votre vue.
Que puis-je vous répondre ? Hélas ! depuis long-tems
Vous connoissez , seigneur , mes secrets sentimens.
Je ne m'en défends pas : oui , j'aime votre frere.
Ses bienfaits , mon penchant , les vœux de votre pere ,

B ij

Tout lui soumit mon cœur. Quand au bruit de mes fers ,
 L'empereur attendri daigna passer les mers ,
 Okimas le suivit , & son jeune courage
 Fit pour moi des hasards l'affreux apprentissage.
 Dieux ! j'avois vu mon pere & les miens massacrés
 Par des brigands cruels , de carnage altérés.
 Déjà j'étois aux fers , & d'un vainqueur sauvage
 La fille de vingt rois subissoit l'esclavage ,
 Quand Okimas parut. C'est lui , je m'en souviens ,
 Qui d'un bras tout sanglant vint m'ôter mes liens.
 Vous avez vu depuis avec quelle tendresse
 Taiko dans ce palais éleva ma jeunesse ;
 Et son choix d'Okimas favorisant l'amour ,
 Mon cœur s'est , par son ordre , engagé sans retour.

T A M M A.

Pourquoi trop jeune encor , sur les pas de mon pere
 Ne pus-je pas alors marcher avec mon frere ?
 Peut-être... Mais du fort il faut subir les coups :
 Qu'au moins , en vous perdant , je sois digne de vous !

A G É N I E.

J'estime vos vertus , j'aime votre grande ame.
 Etouffez , il le faut , une inutile flame :
 Mais sans fuir loin de nous , vous saurez la domter.
 L'amant disparoitra , le héros doit rester.
 D'un nécessaire appui ne privez pas le trône ,
 Aidez à votre frere à porter sa couronne.

T A M M A.

Non , madame , il doit seul gouverner ses états ,

Et le sceptre n'est point trop pesant pour son bras.
Sans doute ses vertus rendront son regne illustre ;
Mais le souffle d'un prêtre en peut ternir le lustre.

A G É N I E.

Ah ! c'est ce que je crains. La superstition
Aux pieds d'un imposteur avilit sa raison.

T A M M A.

Espérons que d'un fourbe & de ses vains prodiges ,
Un charme plus puissant détruira les prestiges.
Ce miracle , madame , appartient à vos yeux ,
Et pourra de l'amour être l'ouvrage heureux.
Mais il faut votre main , une main adorée ,
Pour briser un bandeau dont la trame est sacrée.
Mon frere vous épouse , il vous aime ; il suffit.
Maitresse de son cœur , éclairez son esprit ;
Sur-tout de ce ministre empêchez la retraite.

A G É N I E.

Dans quel étonnement l'un & l'autre me jette !
Le croirai-je , Ilmagis ? se peut-il qu'en ce jour
Vous pensiez à quitter vos emplois & la cour ?

I L M A G I S.

Las du fardeau brillant d'un trop long ministère ,
Je cherche enfin , madame , un repos nécessaire.
Quelle époque jamais peut avec plus d'éclat
Terminer des travaux consacrés à l'état ,
Que le couronnement d'une grande princesse ,
Digne , par les vertus dont brille sa jeunesse ,
De remplir aujourd'hui le trône glorieux ,

B iij

Où la place un hymen qui comble tous nos vœux ?

A G É N I E.

Quel astre a donc frappé tout ce qui m'environne ?
 Quoi, tout le monde ici me fuit & m'abandonne !
 Les prêtres , je le vois , impriment la terreur
 D'un regne qui , dit-on , va devenir le leur.
 Sur l'esprit d'Okimas une secte insolente
 A pris un ascendant qui répand l'épouvante.
 Un prince foible , hélas ! qu'entourent des méchans ,
 Se fait craindre souvent à l'égal des tyrans.
 Plaignez-le ; mais , seigneur , par un effort suprême ,
 Malgré les Jammabos & la cour & lui-même ,
 Bienfaiteur de l'état , ministre citoyen ,
 Dût-on vous en punir , faites toujours le bien.
 Que dis-je ! on vous respecte , Okimas vous estime ,
 Il ne souffrira pas qu'Uranka vous opprime.
 Vous ne partirez point , je n'y puis consentir ,
 Et de votre dessein je vole l'avertir.

S C E N E X I.

T A M M A , I L M A G I S.

I L M A G I S.

Ainsi de nos travaux l'espérance est perdue !
 Mon œil sur l'avenir porte en tremblant sa vue ;
 Et tout m'annonce , hélas ! les plus affreux malheurs.

TAMMA

Vous cédez trop peut-être à de vaines terreurs.
Les sages réglemens que publia mon pere ,
Les loix qu'il établit feront une barriere
Contre les maux qu'ici je vous vois redouter.

ILMAGIS.

Cette barriere est foible , & ne peut résister.
Chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire,
Rien n'a de consistance & tout est éphémere.
Si le despot est grand , son génie à l'état
Communique , un moment , sa force & son éclat ;
Mais quand l'homme n'est plus , la nation retombe ;
Le bien qu'il avoit fait dispaçoit sur sa tombe ;
Et sa sagesse en vain croit l'étendre après lui ,
Par des loix que sa mort doit laisser sans appui.
Seigneur , il faut aux loix des gardiens fidelles ,
De zélés défenseurs , immuables comme elles :
Il faut des magistrats chéris & respectés ,
Par qui les pleurs du peuple au trône soient portés ;
Dont l'austere vertu , l'intrépide courage ,
Dans les tems malheureux de discorde & d'orage ,
Trace au peuple incertain la route du devoir ,
Des ministres des dieux modere le pouvoir ,
Défende les sujets des traits du fanatisme ,
Et sauve au souverain les maux du despotisme.
Car malheur à celui de qui l'autorité

Pour limite & pour frein n'a que sa volonté !
 Lorsqu'il vient à sentir que ce pouvoir extrême ,
 Non moins que ses sujets , l'accable aussi lui-même ,
 Il ne peut bien souvent en décharger son bras.
 La liberté n'est point un fruit de tous climats.
 Le peuple qui long-tems en a perdu l'usage ,
 Epreuve un vrai besoin d'être dans l'esclavage ;
 Et c'est avec lenteur , ce n'est que par degré ,
 Que de sa servitude il doit être tiré.
 De l'empereur ici la vertu , le courage ,
 Avoient heureusement commencé cet ouvrage :
 Mais quelque tems encore il falloit qu'il régnât ,
 Ou que son successeur du moins lui ressemblât.
 Si votre pere a l'ame & grande & magnanime ,
 Il est trop confiant , soupçonne peu le crime ,
 Croit gagner les méchans à force de bienfaits ,
 Et craint les Jammabos moins que je ne voudrois.

T A M M A.

De ces fourbes , hélas ! mon frere est fanatique.
 Sur eux il faut encor qu'avec lui je m'explique ;
 Et je dois , en quittant ces déplorables lieux ,
 Faire un dernier effort pour deffiller ses yeux.

I L M A G I S.

Il fera sans succès , j'ose vous le prédire.
 On ne doit plus songer qu'à quitter cet empire.
 La Chine est ma patrie , & je veux dans son sein

Aller tranquillement achever mon destin.
Vous, si votre projet est toujours de me suivre,
Venez y méditer l'art de régner, de vivre,
Connoître un peuple heureux, étudier ses mœurs.
Voir des prêtres enfin, sans craindre leurs fureurs.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

O K I M A S , T A M M A .

O K I M A S .

EST-IL vrai qu'en effet mon frere m'abandonne,
Et ses yeux craignent-ils de me voir sur le trône ?
Vous me feriez haïr ma future grandeur ,
Si je ne l'obtenois qu'en perdant votre cœur.

T A M M A .

Vous connoissez trop bien un frere qui vous aime ,
Pour lui faire aujourd'hui cette injustice extrême ;
Et d'un pareil soupçon le trait injurieux
Egalement ici nous blefferoit tous deux.
Quand mon pere en vos mains aura mis cet empire ,
Je veux m'en éloigner , afin d'aller m'instruire ;
Et peut-être il faudroit que les princes divers ,
Avant d'y commander , connussent l'univers.
Toujours craints & trompés au sein de leur patrie ,
Affligés par l'intrigue & par la flatterie ,
Ils n'ont jamais près d'eux que d'adroits courtisans ,
De bas adulateurs , des esclaves rampans ;
Et c'est chez l'étranger , loin du rang où nous sommes ,

Que sans cour, sans sujets, n'étant plus que des hommes,
Nous en voyons enfin. Ils osent nous juger ;
La vérité pour eux est alors sans danger ;
Et nos seules vertus attirant leur hommage ,
L'estime ou le mépris parle sur leur visage.
Que serviroit d'ailleurs ma présence en ces lieux ?
Dans nos opinions nous différons tous deux.
La superstition aux Jammabos vous livre ,
Et ce sont leurs conseils que vous prétendez suivre.

O K I M A S.

Je les consulterai , je ne le cèle pas.
Dans le chemin du ciel ils guideront mes pas ,
Et daigneront m'apprendre à faire un digne usage
Du pouvoir que les dieux me donnent en partage.

T A M M A.

Les prêtres vous diront que, des cieux émané,
Ce pouvoir ici bas ne peut être borné ;
Et du gouvernement les arbitres suprêmes ,
Il vous rendront despote afin de l'être eux-mêmes.
Mais si de l'esclavage un jour vous vous laissez ,
N'en doutez pas, seigneur, soudain vous les verriez
Prendre un autre langage & changer de maximes ,
Contre l'autorité justifier les crimes ,
Peser sur les autels vos titres & vos droits ,
Discuter quand on peut assassiner les rois ,
Et parmi vos sujets prêchant l'indépendance ,
Tâcher de les soustraire à votre obéissance.
Tels ont toujours été ces hommes dangereux ,

Tels ils feront encor chez nos derniers neveux.

O K I M A S.

Dites que le méchant toujours les calomnie.

Mais hautement ici le ciel les justifie.

Des signes éclatans n'ont-ils pas dans les airs

Du parti le plus juste averti l'univers ?

Les dieux n'ont-ils pas fait entendre leurs oracles ,

Et peut-on résister à la voix des miracles ?

T A M M A.

Cette voix , que le peuple écoute avec terreur ,

Souvent d'un fourbe adroit est l'ouvrage imposteur ,

L'organe du mensonge , & la source féconde

Des superstitions & des malheurs du monde.

Mille sectes par-tout , mille religions

Se disputent sans cesse & nos vœux & nos dons :

Chacune , pour prouver sa céleste origine ,

Allegue en sa faveur cette marque divine ,

Et le prêtre en tous lieux entretient les mortels

Des merveilles qu'on vit illustrer ses autels.

L'absurdité , l'erreur s'entourent de prestiges :

Qui manque de raisons , a recours aux prodiges ;

Mais ils sont superflus , quand c'est la vérité

Qui vient s'offrir à nous ; & sa simplicité ,

Le jour qu'elle répand dès qu'on la voit paroître ,

Les biens qu'elle produit la font assez connoître.

Est-ce donc que les dieux sans objet , sans desseins ,

Voudroient d'un vain spectacle étonner les humains ?

Non , pour qu'à leur sagesse il ne soit pas contraire ,

Un miracle toujours doit être nécessaire ;
Et si l'on peut penser que ces dieux quelquefois
Daignent de la nature interrompre les loix ,
On ne peut croire au moins, sans leur faire une offense,
Qu'en de coupables mains déposant leur puissance,
Ils souffrent qu'elle soit le prix des attentats ,
Le partage brillant des plus vils scélérats ,
Ni que le ciel ainsi remette son tonnerre
A ceux qu'il en devroit écraser sur la terre.

O K I M A S.

L'impie en sa fureur blasphème envers les dieux ,
Et peint leurs favoris sous ces traits odieux.

T A M M A.

Mais la seule raison...

O K I M A S.

Prenez garde, mon frere.

On s'égare en suivant ce guide téméraire.

T A M M A.

La nature pourtant le plaça devant nous ,
Pour tracer notre route & nous éclairer tous.
Dois-je à ce guide saint substituer les prêtres ,
Et l'ouvrage de l'homme à celui de ses maîtres ?
Nous pouvoient-ils jamais faire un présent plus beau,
Qu'en allumant pour nous ce céleste flambeau ?
Au fourbe , à l'imposteur sa lumiere est à craindre ;
Et qui veut nous tromper s'efforce de l'éteindre :
Car c'est la nuit qu'on voit les fantômes sacrés ,
Qu'au mensonge , à l'erreur les esprits sont livrés ;

Que tout tremblant...

O K I M A S.

Tremblant au pied du sanctuaire,
 Au lieu de raisonner, il faut croire & se taire.
 Sans la foi, vos vertus qu'admirent les humains,
 Devant les immortels seront des titres vains,
 Qui d'un juste courroux ne pourront vous défendre.

(*Voyant entrer Uranka avec quatre Jammabos.*)

Voici les maîtres saints, les guides qu'on doit prendre.

(*Tamma sort avec indignation.*)

(*seul.*)

Pourquoi les fuir? — A tout ils auroient répondu.

L'incrédule toujours craint d'être confondu.

S C E N E I I.

OKIMAS, URANKA, MURAMI, & trois autres
 JAMMABOS.

O K I M A S.

Du pouvoir de nos dieux sacré dépositaire,
 Par qui leur bras vengeur épouvante la terre,
 Et vous, d'un corps auguste intrépides soutiens,
 Confidens d'Uranka, ses appuis & les miens,
 Approchez, venez tous, à ma vive prière,
 Des célestes faveurs accorder la plus chère,
 Et de plus près à vous m'attachant pour jamais,

Par mon adoption couronnez vos bienfaits.

U R A N K A.

Oui, seigneur, votre zele obtiendra cette grace.
La vertu parmi nous a marqué votre place,
Et vous allez, soumis à des devoirs nouveaux,
Monter du rang de prince au rang de Jammabos.

(Il s'assied, & Okimas se met à ses genoux.)

M U R A M I, à Okimas.

Aux ordres absolus de notre chef suprême,
Jurez-vous d'obéir comme à ceux des dieux même ;
D'être tel qu'un roseau flottant entre ses mains ;
D'y servir d'instrumens à ses profonds desseins ;
Et pour nos ennemis saintement implacable,
D'en poursuivre par-tout la race abominable ?

OKIMAS, ayant ses mains entre celles d'Uranka.

Je le jure à vos pieds. Tombent sur moi les cieux ;
Si je trahis jamais ces redoutables vœux !

U R A N K A, relevant Okimas, & l'embrassant.

Soyez donc Jammabos. Que nos montagnes saintes,
Quand je l'ordonnerai, de votre sang soient teintes.
Vous voilà maintenant au nombre des soldats
Qui, vouant aux Camis & leurs cœurs & leurs bras,
Doivent pour les autels combattre avec courage.
Mais l'intérêt du ciel, notre propre avantage,
Tout exige qu'encor vos vœux restent secrets :
Ainsi, me conformant au tems, je vous permets
D'épouser Agénie, & loin de nos retraites,
De vivre dans le rang, dans l'éclat où vous êtes.

Régnez pour que l'erreur, ici proscrire enfin,
 Voie écraser son front sous un sceptre d'airain;
 Que le lettré se cache, & que dans tout l'empire
 Le prêtre seul triomphe & l'incrédule expire.

O K I M A S.

Seigneur, je serai digne & de vous & de moi.
 Vos volontés toujours feront ma seule loi.
 Mais l'édifice saint, qui du ciel est l'ouvrage,
 Ne peut-il s'élever qu'au milieu du carnage;
 Et la religion, s'entourant d'échafauds,
 Doit-elle à son secours appeler les bourreaux?

U R A N K A.

Est-ce à nous d'en juger? Aveugles que nous sommes!
 La sagesse du ciel n'est pas celle des hommes.
 Les Camis autrefois gouvernerent ces lieux:
 Eh bien, songez qu'alors des massacres pieux,
 Les bûchers, les tourmens firent voir à la terre,
 Que le regne des dieux est toujours sanguinaire.
 Le vase, interrogeant la main qui le forma,
 Murmure-t-il du sort qu'elle lui destina?
 Et lorsqu'il est détruit ou rejeté par elle,
 L'ose-t-il accuser d'être injuste ou cruelle?
 Quoi! vous...

O K I M A S.

D'un jour nouveau tout-à-coup éclairé,
 Je crois en ce moment me sentir inspiré.
 Un pur enthousiasme & m'agite & m'enflame;
 A ses ardens transports j'abandonne mon ame,

Et

Et vais aux immortels consacrer avec moi
 Cet état, qui bientôt passera sous ma loi.
 Oui, qu'il soit désormais leur bien, leur héritage.
 Mes enfans à vos pieds leur en feront hommage.
 Si de mes descendans la race s'éteignoit,
 Ou si de mon hymen aucun fruit ne naissoit,
 Je prétends qu'en ces lieux la puissance suprême
 Tombe alors en partage aux Jammabos eux meme,
 Et que l'auguste chef de cet ordre divin
 Soit aussi du Japon l'unique souverain.

S C E N E I I I.

OKIMAS, URANKA, MURAMI, trois autres
 JAMMABOS, un OFFICIER de l'empereur.

L'OFFICIER, à Okimas.

AUPRÈS de l'empereur, seigneur, il faut vous rendre.
 Il vous mande, & chez lui rentre pour vous attendre.

OKIMAS, à l'officier.

Il me suffit. Allez, je vais suivre vos pas.

(L'officier sort.)

Et vous, cher Uranka, ne vous éloignez pas.
 Je veux, pour satisfaire au zèle qui m'inspire,
 Que l'acte solennel du don de cet empire
 Sur l'autel de nos dieux soit placé sans délais,
 Et que vous l'y portiez, en sortant du palais,

SCENE IV.

URANKA, MURAMI, trois autres JAMMABOS.

U R A N K A.

Nous triomphons, amis : la fortune équitable
A nos vastes projets se montre favorable ;
Et ce trône, où pour vous bientôt je monterai,
N'est encore à mes yeux que le premier degré
Qui doit, si quelque tems le destin nous seconde,
Nous élever enfin jusqu'au trône du monde.
Mais des événemens le cours lent & douteux,
Si nous n'y présidions, pourroit trahir nos vœux.
Chez nous la politique, active autant que sûre,
Dans sa marche au besoin fait aider la nature ;
C'est un art nécessaire, & sans crime toujours
De ceux dont on hérite on peut hâter les jours.
Telle fut constamment notre grande maxime :
Dès qu'un trépas nous fert, il devient légitime,
Et sur le trône ici vous n'imaginez pas
Que nous laissions vieillir l'imbécille Okimas.
Mais devons-nous long-tems souffrir qu'il y demeure?
Examinons comment & quand il faut qu'il meure.

P R E M I E R J A M M A B O S.

Disposez des poisons que composent mes mains ;
Ils sont dignes, seigneur, de servir vos desseins.

Tous les jours au Japon j'ouvre plus d'une tombe ;
Sans connoître son sort , chaque victime y tombe ;
Et la mort , en esclave asservie à mes loix ,
Ne frappe qu'à l'instant que lui prescrit ma voix.

S E C O N D J A M M A B O S.

Donnez l'ordre fatal. Du plus subtil breuvage
Hâtez-vous , croyez-moi , de faire un prompt usage.
De sa crédule ivresse Okimas peut sortir.
Tremblons de lui laisser le tems du repentir.

M U R A M I.

Non , non , sa vie encor nous est trop nécessaire.
Ecartons un moment la torche funéraire :
Qu'il meure, mais plus tard , & quand pour nous servir
Il ne lui restera seulement qu'à mourir.
Il faut d'abord , il faut que , ceint du diadème ,
Devant tous ses sujets il déclare lui-même
Et confirme aux autels le don qu'il nous a fait.
Nous prendrons soin après d'en assurer l'effet.
La crainte, l'intérêt, tout mettra dans nos chaînes
Un état dont nos mains tiendront déjà les rênes :
Le peuple obéissant & soumis à nos loix
Ne verra plus qu'en nous ses véritables rois ;
Et pour en joindre enfin le titre à la puissance ,
Nous nous firons , Azoph , à votre expérience.
Qu'un poison lent conduise Okimas au tombeau :
De ses jours par degrés éteignez le flambeau ;
Mais faisons , s'il se peut , tomber soudain la foudre ,
Pour frapper Agénie & la réduire en poudre.

Son trépas doit paroître un châtimement des cieux.

U R A N K A.

C'est donc moi qui m'en charge, & des gouffres de feux
L'engloutiront vivante. On dira que ses crimes
Des enfers sous ses pieds ont ouvert les abîmes.

Imagis & Tamma sortent de ces états :

Qu'ils partent, nos poignards ne les poursuivront pas.

Pour Taiko, qu'il demeure & que le fer s'apprête.

En quittant la couronne il nous livre sa tête :

Et ceux qui jusqu'ici l'ont sauvé de nos coups,

Désarmés & tremblans, loin de lui fuiront tous.

M U R A M I.

Mais un grand changement se prépare à la Chine :

L'empereur va périr, demain on l'assassine.

U R A N K A.

Oui, Pékin nous appelle, & de vous j'ai fait choix,
Mascof, pour y porter notre culte & nos loix.

Soyez humble d'abord : que le plus simple asile

Semble vous contenter ; il vous fera facile

De le changer bientôt en de riches palais,

Et dans l'obscurité nous ne restons jamais.

De nos saints fondateurs suivez donc les exemples.

Une fois établi, multipliez nos temples ;

Faites flotter au loin nos superbes drapeaux,

Et gagnez chaque jour des disciples nouveaux.

N'en rejetez aucun. Un chef habile & sage

Sait de tous les humains tirer quelque avantage.

Il nous faut du crédit, ayez les fils des grands ;

Afin d'être illustres , possédons des savans ;
Et pour ces vils mortels sans talens , sans naissance ,
Qui traineroient chez nous une obscure existence ,
Des palmes du martyre on les couronnera ,
Et l'éclat de leur mort sur nous rejaillira.

Mais si nous aspirons à gouverner la terre ,
Ne la révoltons point par un joug trop austère.
Qu'une morale douce & chère aux passions
Vous aide à subjuguier l'esprit des nations.
Transposez , quand il faut , d'une main complaisante ,
Et du bien & du mal la limite changeante :
Enseignez aux humains comment , aux yeux du ciel ,
En commettant le crime , on n'est pas criminel ;
Par quel art , éludant la divine justice ,
On peut innocemment s'abandonner au vice ;
Que qui fait nous aimer est assez vertueux ,
Et que nos ennemis sont seuls haïs des dieux.

Gardez-vous cependant de n'avoir qu'un langage.
Que chez nous chacun trouve une arme à son usage.
Oui , prêchons tour-à-tour , selon nos intérêts ,
Le despotisme aux rois , la révolte aux sujets ;
Rendons les uns tyrans , les autres régicides ,
Et soyons à la fois leur oracle & leurs guides.

Que le peuple , les grands , les enfans , les vieillards
Marchent tous à vos voix , sous divers étendards.
Intriguez , dominez dans le sein des familles ;
Dirigez les époux , les meres & les filles :
Sur-tout emparez-vous de l'esprit des mourans ;

Veillez , priez près d'eux , dictez leurs testamens.
Quand l'homme s'affoiblit, nous devenons ses maîtres.
Son agonie est l'heure où triomphent les prêtres ;
Et c'est au lit de mort qu'il faut nous en saisir ,
Pour ravir sa dépouille à son dernier soupir.
Car le fer , le poison , l'audace & l'artifice
De notre empire en vain élevent l'édifice ,
Si l'or , plus puissant qu'eux , ne vient le cimenter.
L'univers appartient à qui peut l'acheter.
Le crime , la vertu , les succès , la victoire ,
La haine , l'amitié , l'autorité , la gloire ,
Tout se vend , tout se paie aux avarés humains.
Tout est le prix de l'or. L'or en d'habiles mains
Est la foudre du ciel & le sceptre du monde.
Faites donc constamment une étude profonde
Des moyens , quels qu'ils soient , d'augmenter nos trésors.
Vous pourrez de la Chine envoyer jusqu'aux bords
Où le feu du soleil , embrasant l'hémisphère ,
Durcit le diamant dans le sein de la terre :
Allez plus loin encore , & que le Jammabos
D'or & de gloire avide & fertile en complots ,
Traffiquant , cabalant , prêchant d'un pôle à l'autre ,
Soit par-tout souverain en feignant d'être apôtre.

Mais nous ne voyons point revenir Okimas.
Je vais l'attendre seul ; vous , ne me suivez pas ,
De notre nombre ici l'on pourroit prendre ombrage.
Apprenez toutefois qu'abaissant son courage ,
Le Bonze humilié nous recherche aujourd'hui ,

Et que pour un moment je m'unis avec lui.
Je prétends m'en servir, & l'écraser ensuite.
Sur ce plan, Murami, règle donc ta conduite;
Vas à nos ennemis pour moi jurer la paix,
Et songe que la mort doit la suivre de près.

(*Uranka sort d'un côté, les trois autres Jammabos s'en vont de l'autre, & Murami tarde un moment à les suivre.*)

M U R A M I, *seul, regardant sortir Uranka.*
Vas, comme toi le Bonze, instruit par la nature,
Connoit la trahison, la ruse, le parjure,
Et pour braver ta haine ou prévenir tes coups,
Ces armes sont du moins égales entre nous.
Ilmagis vient, sortons.

S C E N E V.

I L M A G I S, *seul.*

PAR-TOUT mes yeux rencontrent
Des Jammabos. En foule au palais ils se montrent.
On diroit que d'avance ils sont venus ici
Epier le moment...



S C E N E V I.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GARDES dans le fond.

L' E M P E R E U R.

Je te cherchois , ami,
Et Taiko ne veut pas quitter un diadème
Qu'autrefois sur le front tu lui posas toi-même,
Sans que ton zele encor l'aide à ce dernier pas.

I L M A G I S.

Ah ! si vous m'en croyiez , vous ne le feriez pas.
Le repentir des rois , le mépris de la terre ,
Des abdications sont la suite ordinaire.
D'illustres souverains du trône ont descendu ,
Mais au dernier degré leur gloire a disparu :
Des rois qu'on vit rentrer dans le rang où nous sommes ,
Peu furent assez grands pour n'être que des hommes.
Je fais que vos vertus , j'en fus l'heureux témoin ,
Vous donnerent le sceptre & n'en ont pas besoin ,
Et qu'en quittant la pourpre , encor grand par vous-même ,
Vous serez respecté d'un peuple qui vous aime ;
Mais c'est ce peuple enfin , qui vous crie aujourd'hui
D'être toujours son pere & de régner pour lui.
Vous faifiez son bonheur.

L' E M P E R E U R.

Il faut que je l'assure.

Sur le bord du cercueil courbé par la nature ,
Un pere étend sa vue & ses soins prévoyans
Au fort dont après lui jouiront ses enfans.

ILMAGIS.

Permettez donc , seigneur , qu'Ilmagis se retire ,
Et sorte d'un pays dont vous quittez l'empire.
Les cruels Jammabos ! ... Ah ! vous le savez bien ,
Ils ne pardonnent pas , & ...

L'EMPEREUR.

N'en redoute rien.

ILMAGIS.

Le ciel qui de limon a pétri tous les êtres ,
Le trempa dans le fiel , quand il forma les prêtres.
Il n'est point d'ennemis plus implacables qu'eux ,
De despotes plus durs , de tyrans plus affreux.
Ils doivent me haïr.

L'EMPEREUR.

Tu devrois me connoître.

Tu penses , je le vois , qu'Okimas est le maître
Que mon choix aujourd'hui destine à mes sujets ;
Que c'est là le présent , le don que je leur fais.
Je viens de lui parler. Ah , quel présent funeste
Vous feroit par mes mains la colere céleste !
Et tu crois....

ILMAGIS.

Mais , seigneur , ici jusqu'à présent
En faveur des aînés un usage constant. . .

L' E M P E R E U R.

Le bonheur de l'état , voilà la loi suprême ,
A qui tout doit céder , jusques à la loi même.
Les peuples font des rois les uniques enfans ,
Et les bons souverains n'ont jamais de parens.
Si je n'avois qu'un fils , crois-tu que j'abdiquasse ,
Ou bien qu'entre Okimas & toi je balançasse ?
Sais-tu que de la Chine un illustre empereur ,
Pere de dix enfans , au front d'un laboureur ,
Devant tous ses sujets , attacha la couronne ,
Et le fit reconnoître héritier de son trône ?
Que me fait donc , à moi , l'exemple des Dairis ,
De ces tyrans sacrés , par moi-même asservis ?
Gardés dans Méaco , décorés de vains titres ,
De leur religion s'ils font encore arbitres ,
Mon bras , les dépouillant de l'absolu pouvoir ,
Sépara dès long-tems le sceptre & l'encensoir.
Las de voir mon pays sous l'empire des prêtres ,
J'ai voulu l'affranchir de ces indignes maîtres.
Les travaux , les dangers , rien ne m'a rebuté ,
J'ai réussi : tu fais ce qu'il m'en a coûté.
Les sciences , les arts & la philosophie
Commencent à germer au sein de ma patrie ;
Je les ai de la Chine appelés au Japon ,
Et déjà leur clarté brille à notre horizon.
Veux-tu que , repoussant cette premiere aurore ,
Je ramene la nuit , quand le jour doit éclore ;
Je démente ma vie , & couronne Okimas ,

Pour qu'Uranka sous lui regne dans ces climats ?

I L M A G I S.

Mais si du Jammabos l'espérance est trompée,
Songez qu'à la tiare il joint encor l'épée.

Tous les prêtres bientôt sous ses drapeaux rangés...

L' E M P E R E U R.

Ils ne sont plus à craindre , & les tems sont changés.
Leur regne est en tous lieux fondé sur l'ignorance ;
Dès qu'un peuple s'éclaire, ils perdent leur puissance,
Et devant la raison elle s'évanouit,

Comme au lever du jour les astres de la nuit.

Toujours vains , il est vrai, je fais qu'avec adresse
Du masque de la force ils couvrent leur foiblesse ;

Mais par d'heureux écrits les lettrés dès long-tems,
De ce colosse altier minent les fondemens.

Les lettrés forment seuls l'opinion publique ,

Le plus grand des ressorts dans l'ordre politique ;

Et quand les Jammabos feront anéantis ,

C'est la main des lettrés qui les aura détruits.

I L M A G I S.

Le serpent siffle encor sous le pied qui l'opprime ,

Et de ce corps mourant le courroux se ranime.

Les prodiges qu'ils font...

L' E M P E R E U R.

Eh bien, qu'en penfes-tu ?

I L M A G I S.

C'est sans doute l'effet de quelqu'art inconnu.

Qui fait jusqu'à quel point peut aller la nature ?

De ses forces enfin connoît-on la mesure ?
 Et ferons-nous toujours intervenir les cieux ,
 Dans les faits dont la cause est cachée à nos yeux ?
 Le peuple cependant , qui par-tout est le même ,
 Adopte avidement le merveilleux qu'il aime.
 Qu'importe que d'une ombre un fourbe l'ait frappé ?
 Le vulgaire abusé n'est jamais détrompé.
 Le crédit d'Uranka , son art , sa politique ,
 Sur un corps dangereux son pouvoir despotique ,
 En font un ennemi qu'il faut craindre en tout tems.
 Des crimes de leur chef aveugles instrumens ,
 Tyrans de l'univers , & chez eux vils esclaves ,
 Avant qu'à leur fureur vous missiez des entraves ,
 Les Jammabos faisoient trembler tous ces états ,
 Et massacroient les rois qu'ils ne gouvernoient pas.

L' E M P E R E U R.

Aussi par tes conseils dissimulant ma haine ,
 J'ai flatté d'Uranka l'ame fiere & hautaine.
 Il est ambitieux , vain , avide d'honneurs ,
 Et j'ai pu le gagner à force de faveurs.
 L'entendis-tu jamais murmurer ou se plaindre ?

I L M A G I S.

L'art de tous ses pareils est sur-tout l'art de feindre.
 Il faut , quand sous leur joug on ne veut pas fléchir ,
 Les ménager , les craindre , ou les anéantir.
 Uranka verra-t-il , sans en frémir de rage ,
 Vos états de Tamma devenir le partage ?
 Tamma trop imprudent n'a jamais déguisé

La haine dont pour lui son cœur est embrasé;
Et le fier Jammabos s'armant contre un tel maître. . .

L' E M P E R E U R.

Viens , tout est résolu , je fonderai le traître.
Oui , s'il ose un moment combattre ici mon choix,
On l'immole à mes pieds ; & dût par son seul poids
Ce colosse en tombant faire trembler la terre,
La secousse aux mortels en fera salutaire.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

L'EMPEREUR, URANKA, MURAMI, GARDES.

L' E M P E R E U R.

MES ordres au palais vous ont fait appeller,
Uranka. Sans témoins je prétends vous parler.

(*Murami se retire.*)

Je connois dès long-tems toute votre prudence,
Et vous vais aujourd'hui marquer ma confiance.
C'est à vous d'y répondre & de la mériter.
Sur d'importans objets je veux vous consulter :
Les intérêts d'état font taire tous les autres,
J'ai besoin de conseils & demande les vôtres.

De nos opinions sur la divinité ;
Ne faisons point ici gémir l'humanité.
Quelque dieu qu'on adore , il faut aimer les hommes ;
Voilà le premier dogme , & qu'aux tems où nous sommes ,
Le sage doit sur-tout prêcher à l'univers
Mais trop souvent , hélas ! pour des cultes divers
Les humains se battant dans une nuit profonde ,
La querelle des cieux fait les malheurs du monde.
Ainsi que notre trône, il faut que vos autels

Soient toujours élevés pour le bien des mortels.
Des prêtres & des rois tel est l'état auguste :
S'ils ne sont bienfaisans , leur puissance est injuste.
Des peuples du Japon faisons donc le bonheur,
Et réunissons-nous pour rendre au Créateur
Ce culte universel qu'il prescrit à la terre,
Et qui de tous peut-être est le seul nécessaire.

U R A N K A.

Plein d'un même respect pour mes dieux & mon roi ,
Vous savez qu'à tous deux je rends ce que je doi ,
Seigneur ; à quelque épreuve où vous mettiez mon zèle ,
Vous me verrez toujours , sujet humble & fidele ,
De vos nobles projets appuyer la grandeur.

L' E M P E R E U R.

L'heure approche où je dois nommer mon successeur.
Cependant, sur son choix incertaine & tremblante ,
Mon ame en ce moment est encore flottante :
Mais vous allez fixer mes vœux irrésolus ;
Quand vous aurez parlé , je n'hésiterai plus.
Des avis que j'attends vous voyez l'importance ,
Et de quels intérêts vous tenez la balance.

J'ai deux fils ; mais il faut dans une seule main
Remettre du Japon l'empire souverain.
Je ne puis pas entr'eux en faire le partage.
Okimas est l'ainé ; mais des ans l'avantage
N'est point dans ces états une suprême loi ,
Qui depuis le berceau fixe au peuple son roi ;
Et puisque j'ai le droit de vous donner un maître ,

Je voudrois vous choisir le plus digne de l'être.
 Okimas & son frere ont chacun des vertus
 Qui tiennent en suspens mes esprits combattus.
 L'un prince aimable, doux, que j'aime & qu'on estime;
 L'autre fier, intrépide, & guerrier magnanime:
 C'est à vous, Uranka, de me déterminer.
 Nommez-moi qui des deux ma main doit couronner.

U R A N K A.

Quoiqu'un honneur si grand ait droit de me confondre,
 A votre confiance Uranka va répondre,
 Seigneur; & quels que soient vos sentimens secrets,
 Ma voix ne trahira ni vous ni vos sujets.
 Dans sa religion toujours inébranlable,
 Okimas ne suit point un exemple coupable;
 Et fidele à des dieux que d'autres ont quittés,
 D'une secte étrangere il fuit les nouveautés.
 De quelque bienveillance il m'honore peut-être,
 Et je devrois, seigneur, le souhaiter pour maître.
 Mais la piété seule a fait peu de grands rois;
 Je l'apprends des Dairis qu'ont détruits vos exploits.
 Est-ce assez qu'aux autels un prince se prosterne?
 Il faut d'autres vertus à celui qui gouverne;
 Et puisque dans Tamma le ciel les fait briller,
 Sans doute au diadème il le daigne appeller.
 Je fais que du conseil que mon zele vous donne,
 Tamma peut me punir, en montant sur le trône:
 Il me hait encor plus qu'il n'abhorre mes dieux.
 Mais qu'importe mon sort, si l'état est heureux?

Pour

Pour ma religion, malgré tous les obstacles ;
Elle doit triompher à force de miracles.

L'EMPEREUR.

D'un fidele sujet je reconnois la voix ,
Et c'est avec transport que je suis votre choix.
Tamma va donc régner. En lui cédant l'empire ,
De tout ce qu'il vous doit j'aurai soin de l'instruire.
Mais vous savez aussi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare ,
Dont l'abîme des mers vainement nous sépare.

URANKA.

La sage politique ainsi le veut , seigneur.
La main de la princesse est à notre empereur :

L'EMPEREUR.

Je l'avoûrai pourtant, quelquefois je chancelle.
Agénie, Okimas, leur amour mutuelle. . .
Je voudrois de mon cœur suivre tous les penchans ;
Rendre heureux à la fois mon peuple & mes enfans.
.. La tendresse du sang. . .

URANKA.

Cede aux devoirs du trône.

L'EMPEREUR.

Okimas est mon fils.

URANKA.

Vous portez la couronne.

Je suis prêtre & l'oublie. Au moins imitez-moi :
Je parle en citoyen ; pere , agissez en roi.

D

S C E N E I I.

L'EMPEREUR, URANKA, ILMAGIS, GARDES.

I L M A G I S.

SEIGNEUR, de vos sujets la foule consternée,
Dans un morne silence attend sa destinée.
Autour de ce palais tristement répandus,
On ne voit point entr'eux ces mouvemens confus
Et de joie & d'espoir, qu'inspire d'ordinaire
Un changement de maître au volage vulgaire.
Ah, que de vos vertus, de votre amour pour nous,
Votre cœur aujourd'hui recueille un fruit bien doux !
Votre perte, seigneur, fait la douleur publique ;
Chacun semble pleurer un malheur domestique.

L' E M P E R E U R.

Que ma garde, Ilmagis, s'éloigne en ce moment,
Et que tous mes sujets s'approchent librement.
Sur-tout qu'à leurs regards aucun glaive ne brille ;
Assis au milieu d'eux, je suis dans ma famille.
Qu'ils viennent, il est tems. Allez, cher Ilmagis,
Et qu'avec la princesse on appelle mes fils.

(Ilmagis sort avec les gardes.)

SCÈNE III.

L'EMPEREUR, URANKA.

L'EMPEREUR.

JE vous crois, Uranka, la raison est plus forte;
La nature se tait & mon peuple l'emporte.
Tamma des deux états fera seul souverain;
Je le jure à vos yeux.

URANKA.

Que votre auguste main,
Rendant ainsi ce jour à jamais mémorable,
Donne au bonheur public un fondement durable!
Mais en ces lieux déjà le peuple entre à grands flots,
Et moi dans Jédo par tous mes Jammabos,
Je vais de vos desseins exalter la sagesse.
Pour faire le bien même on a besoin d'adresse,
Et c'est à force d'art qu'il nous faut obtenir
Des aveugles humains le droit de les servir.
Enfin, sur Okimas si j'ai quelque puissance,
Je vous réponds, seigneur, de son obéissance.
Je reviendrai calmer ses esprits agités.



S C E N E I V.

L'EMPEREUR *sur son trône*, OKIMAS & TAMMA
assis à ses côtés, AGENIE *assise à la droite d'Okimas*,
 ILMAGIS *assis à la gauche de Tamma*,
 GRANDS du Japon & de la Corée *debout &*
rangés en demi-cercle par-derrière, Foule de
 peuples.

L' E M P E R E U R.

PEUPLES, grands du Japon, sujets qui m'écoutez,
 Vous tous de qui l'amour fit seul mes droits au trône,
 Droits aussi saints, plus beaux que ceux que le sang donne,
 Sur ce trône, où jadis m'éleva votre voix,
 Vous me voyez assis pour la dernière fois :
 Mais avant d'en descendre, avant qu'un autre y monte,
 De tout ce que j'ai fait je veux vous rendre compte.

Les Dairis dès long-tems étoient vos souverains
 Quand vous mîtes enfin le sceptre dans mes mains.
 Ils l'avoient avili. Leur superbe indolence
 De fantômes sacrés étayoit leur puissance ;
 Et tandis qu'avec pompe endormis sur l'autel,
 Leur orgueil s'enivroit d'un encens criminel,
 La superstition gouvernant à leur place,
 De ces tristes états avoit couvert la face.
 Sous ces pontifes rois, les prêtres tout-puissans,

A l'exemple du chef, devinrent des tyrans.
Toujours de plus en plus leur coupable prudence ;
Épaississoit ici la nuit de l'ignorance ;
Vous baissiez sous leur joug un front respectueux ,
Et l'on vous dépouilloit en vous montrant les cieux.
Des Bonzes effrontés la sordide avarice ,
Jusqu'au pied des autels, trafiquoit sur le vice ;
Et tirant des forfaits un revenu honteux ,
Osoit vendre aux mortels la clémence des dieux.
Au fanatisme encore il manquoit des victimes.
Bientôt, multipliant les temples & les crimes ,
Aux peuples épuisés ce monstre ouvrit le flanc ,
Et rassasié d'or, vint s'abreuver de sang.
C'est pour vous secourir dans ce désordre extrême ,
Qu'appelé par vos cris, je pris le diadème.

Des prêtres contre moi ligués de toutes parts ,
Sans les persécuter, je brisai les poignards.

• La superstition naît de la barbarie :

J'entrepris d'adoucir les mœurs de ma patrie ,
De policer mon peuple ; & pour ces grands travaux ,
J'employai les beaux arts, & non pas les bourreaux.
On ne m'a vu jamais, insensé politique ,
Tourmentant mes sujets d'un zèle fanatique ,
Le fer toujours levé, vouloir par mes rigueurs
Des cœurs enfanglantés arracher les erreurs.
La douce vérité, répandant ses lumières ,
Succéda par degrés à des fables grossières.
J'éclairai les esprits, au lieu de les forcer ;

Un prêtre fut un homme , & l'on osa penser.

Peuples , rendez-en grace au sage de la Chine.
Ce changement heureux n'est dû qu'à sa doctrine.
Fille de la raison , elle entraîne les cœurs ,
Bienfaitrice du monde y regne par les mœurs ,
De tout système vain écarte l'imposture ,
Et ne parle aux mortels qu'au nom de la nature.
La vertu , nous dit-elle , enfante le bonheur ;
Le paradis du juste est au fond de son cœur.

Voilà les dogmes saints , les maximes célestes ,
Qui remplacent l'amas d'absurdités funestes ,
Dont on forma jadis votre religion.
Mon regne a commencé celui de la raison :
Puisse mes successeurs , imitant mon exemple ,
Achever au Japon de lui bâtir un temple !
J'en ai posé du moins les premiers fondemens ;
C'est tout ce que je puis. Affoibli par les ans ,
Je laisse à d'autres mains à finir l'édifice.
Cependant si j'avois commis quelque injustice ,
Si malgré moi le mal avoit pu m'échapper ,
(Les rois sont des mortels & peuvent se tromper)
Quiconque de Taiko croit avoir à se plaindre ,
Doit le dire à l'instant ; qu'il parle sans rien craindre ,
Sur mes fautes ici qu'il vienne m'éclairer ,
Tandis que maître encor , je les peux réparer.

UN DES GRANDS.

Tous les cœurs sont remplis de votre bienfaisance :
Il n'y reste de voix qu'à la reconnoissance.

UN AUTRE JAPONOIS.

Vous fîtes sur le trône une image des dieux,
Et les rois tels que vous font un présent des cieux.

L'EMPEREUR.

Mes fils , ne pensez pas que le ciel ait fait naître
Tous ces braves mortels pour ramper sous un maître.
Un roi ne regne pas sur un troupeau craintif ;
D'un grand nombre d'enfans c'est un pere adoptif ,
Qui loin de dévorer leur propre subsistance ,
Se doit tout aux besoins de sa famille immense.
Aux peuples qu'il gouverne un prince vertueux
N'a droit de commander que pour les rendre heureux.
Ce n'est qu'un héroïsme ou qu'un orgueil extrême ,
Qui peut faire aspirer à la grandeur suprême ;
Et de son vain éclat au lieu d'être flatté ,
Un roi de ses devoirs doit être épouvanté ;
Sur-tout dans ces climats où toute la puissance ,
Concentrée en lui seul , n'a rien qui la balance ,
Où , par malheur , hélas ! despote souverain ,
Il peut tout ce qu'il veut , l'état est dans sa main.
Tout fléchit en ces lieux sous celui qui domine.
Mais l'abus du pouvoir en cause la ruine.
Pour assurer un sceptre , il faut borner ses droits.
Le trône le plus ferme est fondé sur les loix ;
Et le roi qui les brave , armé contre lui-même ,
Ebranle imprudemment son propre diadème.
Mes enfans , j'ai vieilli dans l'emploi dangereux
De régir les humains & de veiller pour eux.

Croyez-en mon exemple & mon expérience ,
L'art de se faire aimer est la grande science :
D'un bon gouvernement voilà le vrai ressort ,
Il vaut mieux que la crainte, il est encor plus fort.
Oui , l'amour des sujets , honorant le monarque ,
D'un regne glorieux est la plus sûre marque...
De ce tribut flatteur montrons-nous donc jaloux.
Recherchons les talens , approchons-les de nous ;
L'art est de les placer. Dans le rang où nous sommes ,
Un prince est toujours grand , s'il aime les grands hommes.

Que celui de vous deux que je vais couronner ,
Retienne des leçons que je dus lui donner ,
Devant cette assemblée auguste & solennelle ,
Pour lui faire une loi de leur être fidelle.
Levez-vous à présent l'un & l'autre , & jurez
Que, quel que soit mon choix , vous le respecterez.

(*Les deux princes se levent.*)

O K I M A S.

Je jure par les dieux qu'adoroient nos ancêtres ,
Par le grand Tensio , les Camis & leurs prêtres ,
Je les atteste tous que leur culte & leur foi
Ne seront pas plus saints , pas plus sacrés pour moi ,
Que ne va l'être ici la volonté suprême
D'un roi que je révere & d'un pere que j'aime.

T A M M A.

A vos augustes loix j'obéirai , seigneur.
Pen atteste le ciel , la patrie & mon cœur.

Le défaut de lumière est , dans le rang suprême ,
Plus nuisible souvent que le vice lui-même ;
Et s'il n'est éclairé , le prince le meilleur ,
Funeste à cet empire , en feroit le malheur.
Du mal qu'il haïroit on le rendroit coupable ,
Il feroit bienfaissant , & l'état misérable.
On verroit les talens , les arts humiliés ,
Les philosophes craints , proscrits , calomniés ;
Et la nuit reviendrait sur ce triste hémisphere.
O Dieu ! pourquoi craint-on qu'un peuple ne s'éclaire ?
La superstition est l'arme des tyrans ,
Et l'erreur n'est jamais utile qu'aux méchans.
Il faut à ma patrie un chef plein de courage ,
Un prince philosophe , un héros , un vrai sage ,
Qui , sourd au préjugé , conduit par le devoir ,
Succède à mes desseins ainsi qu'à mon pouvoir ;
Qui marche sur mes pas dans la même carrière ,
Aille plus loin encore , & m'y laisse en arrière ,
Acheve mon ouvrage , & bientôt au Japon
Par la gloire du sien fasse oublier mon nom.
À ce portrait déjà je vous vois reconnoître
Le mortel que Taïko vous destine pour maître.
Le bien public , ma voix , les conseils d'Uranka ,
Vos regards & vos cœurs , tout nomme ici Tamma.

(Il descend du trône , & tout le monde se
leve.)

UN DES GRANDS, *tandis que tout le peuple leve les mains en signe d'approbation.*

Oui, qu'il regne sur nous.

A G É N I E.

Tamma !

T A M M A.

Qui, moi, mon pere ?

O K I M A S, *allant embrasser Tamma.*

Souffrez que dans mon roi j'embrasse encor mon frere.

T A M M A.

Non, jamais. . .

L' E M P E R E U R, *à Tamma.*

Si l'état demande un maître en vous,
De la princesse encore il vous nomme l'époux.
Demain sera le jour de cet hymen auguste.

(*Tout le peuple leve encore les mains en signe d'approbation & de joie.*)

Ma volonté, sans doute, eût pu seule être injuste ;
Mais ce peuple assemblé, qui confirme mon choix,
Met à ma volonté le sceau qui fait les loix.
Demain vous recevrez & sa main & l'empire.

(*Au peuple.*)

Suis-moi, cher Ilmagis. . . Et vous, qu'on se retire.

(*L'empereur sort avec Ilmagis, & le peuple & les grands se retirent.*)



SCÈNE V.

OKIMAS, AGENIE, TAMMA.

OKIMAS, à *Tamma*.

IL a fait un bon choix, vous l'avez mérité,
Et je ne pense pas être déshérité,
Quand je vois qu'à ma place on couronne mon frere.
Mais dois-je perdre un bien qu'au trône je préfere?
Hélas! ayez pitié d'un amant éperdu.
Le pouvoir de l'amour ne vous est pas connu.
Non; mais vous connoissez le digne objet que j'aime,
Les vertus, les appas. . .

TAMMA, *avec transport*.

Je l'adore moi-même.

OKIMAS.

Qu'entends-je! . . . O jour affreux! Tout m'est donc enlevé!
Amante, frere, état.

TAMMA.

Tout vous est conservé.

Moi, je voudrois sur vous prendre un lâche avantage,
Et que votre dépouille accrût mon héritage?
Vous me croyez un cœur assez dur, assez bas. . . .
Je vous ferai rougir de ne m'estimer pas.
Oui, madame, il est vrai que Tamma vous adore,
Qu'à vous il renonça, qu'il y renonce encore.

Je le jure à vos pieds. Calmez cette frayeur ;
Elle m'offense. Adieu , je cours vers l'empereur.

*S C E N E V I.**OKIMAS , AGENIE , URANKA.**A G É N I E.*

*I*L n'en obtiendra rien , & ... Que vois-je ! ce traître ,
Ce monstre à nos regards ose encore paroître ?

U R A N K A.

J'ai semé vous trahir , mais c'est pour vous sauver.
Vous soupçonnez ma foi , vous allez l'éprouver.
Non , prince , non , jamais je ne fus moins coupable.
Pensez-vous que celui dont le bras nous accable ,
Jusqu'au moment d'agir , incertain , indécis ,
Pour se déterminer attendit mes avis ?
Il vouloit me sonder , il me tendoit un piège ;
J'ai lu dans ses regards sa ruse sacrilège.
Si j'eusse combattu son projet odieux ,
Si j'avois dit un mot , il nous perdoit tous deux.
Mes dieux en ce moment , me montrant l'artifice ,
Ont daigné m'éclairer au bord du précipice.
Je viens encor pour vous d'embrasser leurs autels ,
Et leur voix vous promet des secours immortels.
Oui , seigneur , devant eux vous avez trouvé grace ;
Vous pourrez vous soustraire au coup qui vous menace.

C'est tout ce que le ciel tantôt m'a révélé;
Le reste à mes regards demeure encor voilé.
Mais j'ai vu les Camis, sous des aspects funebres,
Du glaive de la mort s'armer dans les ténèbres.
Par un chemin de sang qu'eux-mêmes vous frayoient,
A marcher sur leurs pas ils vous encourageoient.

S C E N E V I I.

OKIMAS, AGENIE, URANKA, un CORÉEN.

LE CORÉEN, à *Agénie*.

PRINCESSE, vous voyez un sujet plein de zèle
Qui, de tout votre peuple interprete fidele,
En son nom vient ici jurer à vos genoux
De venger un affront qui rejaillit sur nous,
Et de vous arracher au pouvoir despotique,
Que prétend sur vos vœux une main tyrannique.

(à *Okimas.*)

Oui, puisque notre reine avoit fait choix de vous
Pour être notre maître & vivre son époux,
Prince, vous le ferez; de nos cœurs trop volages
Vous n'aurez pas tantôt reçu de vains hommages.

URANKA, avec l'enthousiasme d'un homme inspiré.

Voilà donc, dieux puissans, arbitres immortels,
Comment vont s'accomplir vos décrets éternels!

Vous ne m'aviez fait voir qu'à travers un nuage
 D'un confus avenir la redoutable image ;
 Un jour plus grand m'éclaire , & sans obscurité
 Votre ordre en ce moment nous est manifesté.
 Mortels, écoutez tous , tel est l'arrêt céleste :
 Adorons & frappons , voilà ce qui nous reste.
 Moi-même , aux Coréens joignant mes Jamniabos ,
 Des tyrans cette nuit j'ouvrirai les tombeaux.
 Princefle , heureux amant , marchez en assurance ;
 Avec les dieux & nous volez à la vengeance.
 Les cruels qui vouloient séparer votre fort ,
 Verront leur fort uni dans la nuit de la mort.
 Le meurtre de l'impie est un acte de zele.
 Baignons-nous sans remords dans leur sang infidele ;
 Que Taiko , que Tamma l'un sur l'autre égorgés ,
 A nos pieds expirans

*(Il fixe Agénie & Tamma ; & les voyant frémir , il
 s'arrête aussi-tôt , & change de ton & de langage.)*

Nous serions trop vengés.

Oui , tout juste qu'il est , leur trépas m'épouvante ;
 Je ne puis soutenir cette image sanglante.
 Je crois qu'ainfi que moi , trop sensibles , hélas !
 Vous frémiriez tous deux des coups . . .

O K I M A S.

N'en doutez pas.

Taiko dément en vain son sacré caractère ;
 Je resterai son fils quand il n'est plus mon pere ;
 Et pour sauver ses jours , je donnerois les miens.

AGÉNIE.

Il fut mon bienfaiteur , toujours je m'en souviens.
Le comble du malheur feroit que , vers l'abîme,
On crût au malheur même échapper par le crime.
Mais, fans nous révolter , fuyons , cher Okimas;
Cherchons un doux azile au sein de mes états.

LE CORÉEN.

Nous vous y conduirons , & notre heureux courage
Saura de vos aïeux vous rendre l'héritage.

OKIMAS, *au Coréen.*

Eh bien, dès que la nuit de ses voiles obscurs
Couvrira nos projets & les rendra plus sûrs,
Rassemblez-vous fans bruit vers ce vaste portique,
Qui des dieux d'Uranka touche le temple antique.
Nous irons en secret vous y joindre tous deux.

SCÈNE VIII.

OKIMAS, AGENIE, URANKA.

OKIMAS.

Vous nous suivrez , seigneur. Sous un ciel plus heureux
Vous viendrez....

URANKA.

J'aime mieux souffrir avec mes frères,
Que d'aller partager des grandeurs étrangères.
Mais, seigneur , je ne fais quel noir pressentiment

Me saisit tout-à-coup, m'agite en ce moment.
 Peut-être il vient des dieux. Pour vous trop dangereuse,
 Cette fuite, je crois, ne sera pas heureuse.
 Je le sens à l'effroi qui me glace le sein.
 Les Camis, condamnant ce funeste dessein,
 Vous donnent par ma voix un avis salutaire.
 Je crains sur-tout pour vous, je crains....

O K I M A S.

Qui?

U R A N K A.

Votre frere.

Trompé par ses discours, vous le connoissez mal.
 Il est ambitieux, il est votre rival :
 Son œil, qu'éclaire ici sa sombre jalousie,
 Attaché sur vos pas, les suit & les épie.
 C'est lui qui vous perdra.

A G É N I E.

Non, son cœur n'est point faux ;
 A l'amour, au devoir il s'immole en héros.

O K I M A S.

Il m'aime en frere; enfin dans notre état funeste,
 Nous n'avons que la fuite, elle seule nous reste.
 Je vais m'y préparer, recevez mes adieux;
 Je jure de nouveau que, fidele à vos dieux,
 Loin de vous, comme ici; mon cœur leur rendra gloire,
 Et toujours d'Uranka chérira la mémoire.

U R A N K A.

Puissent donc ces grands dieux, vous couvrant de leurs bras,
 Eux-

Eux-mêmes vous guider dans vos nouveaux états !
Mes mains leur offriront de secrets sacrifices,
Afin qu'à votre fuite ils se montrent propices.

S C E N E I X.

U R A N K A , *seul.*

PROPICES à leur fuite ! Ah ! la foudre en éclats
Va , pour les retenir , tomber devant leurs pas.
Interdits à l'idée , au seul mot de carnage ,
Ils ont pâli d'horreur ; j'en ai frémi de rage.
Quoi donc , au Coréen que je fais révolter
Je veux me joindre encore , & l'on vient m'arrêter ?
On ose devant moi s'épouvanter du crime !
Le salaire en est prêt , ils seront sa victime.
Oui , dès que de ces lieux on les verra sortir ,
Soudain à l'empereur je fais tout découvrir.
Il faut que l'un par l'autre ici je les accable ,
Il faut frapper enfin un coup épouvantable.
Japonois , Coréens , roi , princes ennemis ,
Et toi , foible Okimas , vous timides amis ,
Je veux que cette nuit ce palais vous rassemble ,
Pour vous voir sous sa chute écrasés tous ensemble.

Fin du troisieme Acte.



 ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TAMMA, URANKA.

(Ils entrent tous deux de différens cotés.)

URANKA, *allant au-devant du prince,*
Et s'inclinant profondément.

JE m'empresse, seigneur, de venir reconnoître
 Le héros qu'aujourd'hui l'on nous donne pour maître;
 Et l'hommage qu'ici j'apporte à vos genoux,
 Doit au cœur d'Uranka sembler d'autant plus doux,
 Que, consulté tantôt par votre auguste pere,
 J'ai quelque part, dit-on, au choix qu'il vient de faire.
 Sur moi, sur tous les miens, trop mal connus toujours,
 Vos yeux ouverts sans doute . . .

TAMMA.

Ils le font. Ce discours

Dans l'ami d'Okimas m'étonneroit peut-être,
 Si cet ami n'étoit un Jammabos, un prêtre.
 Sortez.



S C E N E I I.

T A M M A , *seul.*

FOURBE, insolent ! détestable imposteur !
Ah ! le sceptre un moment ne flatteroit mon cœur ,
Que pour voir sous mes pieds tous ces serpens perfides
Vomir , en expirant , leurs venins homicides.
A mes yeux jusqu'ici l'empereur s'est soustrait :
Mais il me mande enfin. Le voilà qui paroît.

S C E N E I I I.

L'EMPEREUR, TAMMA, GARDES.

T A M M A .

PÉNÉTRÉ de douleur & de reconnoissance ,
Seigneur, je souhaitois avec impatience
De pouvoir devant vous venir les dép'oyer ,
Vous implorer, me plaindre, & vous remercier.
Si pour moi votre choix fut guidé par l'estime,
Et que vous ayez cru votre fils magnanime ,
Tout ce qui put, seigneur, m'attirer vos bienfaits ,
A dû vous préparer au refus que j'en fais.
Ajoutez à vos dons la grace encor plus chere
De les reprendre tous pour les rendre à mon frere.

E ij

Bannissez loin de lui , chassez les Jammabos ,
 Qui toujours des états redoutables fléaux ,
 Et sur-tout exhalant leurs poisons près des trônes ,
 Veulent ou s'affervir ou briser les couronnes ,
 Punissez Uranka , perdez tous ces méchans ,
 Pour le malheur du monde épargnés trop long-tems ;
 Et dès lors avec gloire assis au rang suprême ,
 Dégagé de leurs fers & ceint du diadème ,
 Mon frere , heureusement à soi-même rendu ,
 Fera bénir son regne & chérir sa vertu.
 Mais dussé-je encourir ici votre disgrâce ,
 C'est vainement , seigneur , que vous m'offrez sa place.
 Oui , si vers Okimas condamné sans retour ,
 Je ne puis ramener votre choix en ce jour ,
 Vous chargerez du sceptre une main étrangere ,
 Plutôt que je l'enleve à celle de mon frere.

L' E M P E R E U R.

Mon fils , sans m'offenser , votre erreur me surprend.
 Ainsi l'on est aveugle , & l'on pense être grand !
 Parlez : que feriez-vous , si pour votre patrie
 Il falloit que quelqu'un sacrifiât sa vie ,
 Et que tous les regards sur vous seul arrêtés. . .

T A M M A.

Ah ! je vous ai déplu , puisque vous en doutez.
 N'êtes-vous pas mon pere ?

L' E M P E R E U R.

Eh bien , soyez-en digne.
 Que mon fils à régner aujourd'hui se résigne ;

Et comme pour l'état vous iriez au trépas ,
Montez de même au trône où vous place mon bras.
Il ne faut , croyez-moi , pas un moindre courage.
Mais comme un patrimoine , un heureux héritage ,
On regarde toujours le droit de commander.
Ne pourra-t-on jamais se bien persuader
Que celui que le ciel punit du diadème ,
Pour vivre à ses sujets , doit mourir à soi-même ;
Que revêtu pour eux de l'absolu pouvoir ,
Si de son rang auguste il remplit le devoir ,
Des mortels ici-bas c'est le plus misérable ;
Et s'il ne le fait pas , il est le plus coupable.
Ne me parlez donc plus de don ni de bienfait ,
Et sachez d'un autre œil voir le choix que j'ai fait.
Il faut vous y soumettre , ainsi qu'une victime
Qu'à l'intérêt public immole mon estime.

S C E N E I V.

(*Le théâtre est dans la nuit.*)

L'EMPEREUR, TAMMA, UN OFFICIER,
GARDES.

L'OFFICIER, à l'empereur, en lui présentant
un billet.

SEIGNEUR, près de ces lieux & par un inconnu,
Ce billet à l'instant vient de m'être rendu.

Il renferme , a-t-on dit , un avis salutaire.

L'EMPEREUR , *prenant le billet & faisant
signe à l'officier de se retirer.*

Il suffit. Quel est donc cet étrange mystère?

(Il lit.)

“ Le feu de la révolte est tout prêt d'éclater.
„ On menace le trône & même votre vie.
„ Hâtez-vous cette nuit d'étouffer l'incendie ,
„ Ou demain vos efforts ne pourront l'arrêter.
„ C'est par le port que l'attaque commence ,
„ Et déjà le rebelle au rivage s'avance.
„ Portez y des secours. Les chefs de ces complots. .

TAMMA , *avec impétuosité.*

Qui les méconnoîtroit ? Ce sont les Jammabos ,
C'est Uranka , seigneur , lui-même & tous les prêtres.
Je t'en rends grace , ô ciel ! dans le flanc de ces traîtres
Cette main à son gré pourra donc se plonger !
Dans les flots de leur sang je vais enfin nager ;
Et ma juste fureur , en frappant mes victimes ,
Vengera l'univers & punira les crimes.
J'y vole. Sur mon bras reposez-vous , seigneur.

(Il tire son sabre.)

J'en jure par ce fer , je reviendrai vainqueur.



SCÈNE V.

L'EMPEREUR *seul*, GARDES *dans le fond*.

HÉLAS ! tu ne fais pas quel sang tu vas répandre !
 Contre quels ennemis tu voles me défendre !
 (*Regardant le billet qu'il tient.*)

Moi-même le croirai-je ? ... Agénie ! ... Okimas !
 Enfans dénaturés, vous voulez mon trépas !
 Eh bien , contentez donc votre cruelle envie.
 J'abandonne à vos coups une odieuse vie.
 Venez percer ce cœur qui ne peut vous hair ;
 La mort m'épargnera l'horreur de vous punir.

SCÈNE VI.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GARDES.

ILMAGIS.

SOYEZ moins alarmé, seigneur. Ma vigilance
 A déjà du palais assuré la défense.
 La ville est sans danger , & le sort du combat
 Ne décidera point du destin de l'état.
 Les rebelles feroient vainqueurs sur le rivage ,
 Qu'ils ne pourroient plus loin porter leur avantage.

E iv

L' E M P E R E U R.

Mon fils se révolter ! Okimas ! lui , grands dieux !
 Que je croyois si tendre & si respectueux !
 Lui que j'aimois , malgré le bandeau déplorable. . .

I L M A G I S.

Ah ! ceux qui l'aveugloient l'auront rendu coupable.
 Quand j'ai su vos desseins , j'ai prévu qu'Uranka. . .

L' E M P E R E U R.

Lui-même m'a pressé de couronner Tamma.

I L M A G I S.

A son propre intérêt un avis si contraire
 Etoit trop vertueux pour qu'on le crût sincere ;
 Et jamais le méchant n'est plus à redouter ,
 Que lorsqu'il fait le bien ou paroît s'y prêter.
 On a secrètement observé le perfide :
 Il est des révoltés le complice & le guide.
 Dès que d'un voile obscur l'horifon s'est couvert ,
 A tous les Coréens son temple s'est ouvert ,
 Et votre fils alors , suivi de son amante ,
 A dans le même lieu joint leur troupe insolente.
 Tous ensemble aussi-tôt ont attaqué le port ,
 Et l'ont cru voir céder à leur premier effort :
 Mais je l'avois pourvu de défenseurs fidelles.
 J'y conduisois encor quelques troupes nouvelles ,
 Quand le feu dans les yeux & le glaive à la main ,
 A leur tête Tamma s'est élancé soudain.
 “ Arrête , m'a-t-il dit , retourne vers mon pere ;
 „ Je confie à tes soins une tête si chere ;

„ Moi , je vais le venger. Amis ; suivez mes pas ,
 „ Et livrez sans pitié des méchans au trépas. „
 Seigneur , ignore-t-il. . .

L'EMPEREUR.

Oui , dans ce moment même ,
 Combattant & son frere & l'ingrate qu'il aime ,
 Par sa haine égaré , le malheureux Tamma
 Avec les Jammabos croit combattre Uranka.

ILMAGIS.

La nuit dans son erreur l'entretiendra peut-être.
 La mêlée est sanglante , & l'on ne peut connoître
 A qui demeurera l'avantage.

L'EMPEREUR.

Vas , cours.

Que ma garde à mon fils porte encor des secours.

(*Ilmagis sort avec une partie des gardes.*)

Ah ! puisse-t-on du moins saisir quelqu'un des traîtres ,
 Arrêter Uranka , faire sur tous les prêtres
 Un exemple effrayant ! . . . Que vois-je ! justes cieux !
 C'est lui-même ! c'est lui !



SCENE VII.

L'EMPEREUR, URANKA, GARDES.

L'EMPEREUR, *fixant Uranka avec courroux.*

LA discorde en ces lieux
A répandu par-tout le trouble & les alarmes.
Okimas révolté, les Coréens en armes. . .

URANKA.

Je fais tout ; & l'avis que vous avez reçu ,
C'est par mes soins , seigneur , qu'il vous est parvenu.

(Il lui présente un billet.)

Du billet qu'en vos mains a fait passer mon zele
Reconnoissez ici le feing & le modele.

L'EMPEREUR, *après avoir examiné le
billet que lui présente Uranka, & l'avoir com-
paré à celui qu'il a reçu.*

Qu'ai-je lu ! . . . Je demeure interdit , confondu.

Quoi ! c'est vous , Uranka . . . M'y ferois-je attendu ?

C'est vous à qui je dois un si rare service ?

O Dieu ! de nos soupçons quelle étoit l'injustice !

URANKA.

J'ai fait près d'Okimas des efforts superflus ;

La vertu , la raison ne le gouvernent plus.

Egaré , furieux , prêt à tout entreprendre

Pour maintenir des droits qu'ils s'obstinent à défendre,

Il vouloit me prouver que mes dieux aujourd'hui
Me faisoient une loi de m'unir avec lui.
„ Respectez, ai-je dit, la main qui vous opprime.
„ Même en faveur du ciel la révolte est un crime.
„ De sa religion l'on doit être martyr,
„ Mais sans troubler l'état il faut croire & mourir.
Cependant mes discours, loin de calmer sa rage,
Ne faisoient que l'aigrir, l'irritoient davantage,
Et pour en détourner les sinistres effets,
J'ai feint d'entrer alors dans tous ses noirs projets.
Du palais à l'instant il s'alloit rendre maître,
Vous étiez arrêté, l'on osoit plus peut-être,
Si par d'adroits conseils je n'avois su d'abord
Déterminer le prince à marcher vers le port.

L' E M P E R E U R.

Mon fils, mon propre fils en vouloir à ma vie !

U R A N K A.

L'amour, l'ambition, la superbe Agénie,
Et les Bonzes sur-tout ont soufflé dans son cœur
L'égarement, le crime, une aveugle fureur.

L' E M P E R E U R.

Eh, quoi ! le Bonze aussi, le Bonze méprisable.....

U R A N K A.

A la rebellion prête un appui coupable.
C'est le sincère aveu que m'a fait Okimas.
J'en saurai plus encor, s'il ne soupçonne pas
Que mon devoir ici trahit sa confiance.
Tout dépend du secret de notre intelligence.

L' E M P E R E U R.

Vous devez y compter, & mon cœur désormais,
 Trop sûr de votre foi, s'y livre pour jamais.
 Je vous l'ouvre, ce cœur que la douleur déchire.
 A quelle extrémité le sort veut me réduire!
 Dieu! j'abdique le sceptre, & prêt à le quitter,
 En descendant du trône il faut l'enfangler!
 Ah, mon cher Uranka, quel état pour un pere!

U R A N K A.

Sans doute il est affreux, une amitié sincère
 M'attachoit au coupable, & je pleure son sort;
 Mais le repos public vous demande sa mort.
 Et sur-tout hâtez-la, quand vous en ferez maître.
 Ne perdez point de tems, ou les Bonzes peut-être....

L' E M P E R E U R.

Je veux que les premiers au glaive abandonnés,
 Demain l'astre du jour les voie exterminés.
 Je veux que leur supplice.....

S C E N E V I I I.

L'EMPEREUR, URANKA, TAMMA, GARDES.

(*Tamma entre sans armes, & le désespoir peint
 sur le visage.*)

L' E M P E R E U R.

Ah, mon fils! ... quoi! sans armes?
 Le crime est triomphant!

T A M M A.

Dissipez vos alarmes.

Il n'est plus d'ennemis , & je reviens vainqueur.

Mais dieu ! quelle victoire ! elle me fait horreur.

J'ai reconnu mon frere , alors que mon épée

Hélas ! d'un sang si cher alloit être trempée.

J'ai reculé d'effroi , lui-même a tressailli ,

Et vos soldats soudain l'entourant . . . le voici.

J'implore son pardon. Souvenez-vous , mon pere ,

Que je suis votre fils , & que voilà mon frere.

(Appercevant Agénie que l'on amene aussi.)

Quoi , ma princesse aussi ! .. qu'ai-je fait , malheureux !

Comment ne pas mourir à ce spectacle affreux !

S C E N E I X.

L'EMPEREUR , URANKA , TAMMA ,
OKIMAS & AGENIE , *enchainés* ; GARDES.

L'EMPEREUR , à Okimas.

RÉBELLE , où te portoit ton aveugle furie ?

Quel étoit ton dessein ? De m'arracher la vie ?

De t'immoler ton frere , & lui perçant le flanc ,

De monter sur un trône arrosé de son sang ?

(à Agénie.)

Et vous , que jusqu'ici j'aimai comme ma fille ,

Ne vous ai-je reçue au sein de ma famille ,

Que pour y faire entrer la discorde & l'horreur ?
Complice d'un ingrat , deviez-vous dans son cœur
Appuyer la révolte , & d'une main perfide
Contre un roi , contre un pere , armer le parricide ?

O K I M A S.

Moi, seigneur, moi, vouloir attenter à vos jours ?
Qui vous ose tenir cet horrible discours ?
Uranka vous diroit, si vous daigniez l'en croire,
Combien mon cœur est loin d'une action si noire.
Non, seigneur, contre vous je n'armoïs point mon bras,
Et sans peine à Tamma je laissois vos états,
Pour aller dans les siens conduire une princesse
Dont l'hymen fut par vous promis à ma tendresse.

L' E M P E R E U R.

Ah ! ne crois pas jamais devenir son époux.
Vas, tu serois heureux qu'un châtement si doux
De ta rebellion fût l'unique salaire.
La main où tu prétends appartient à ton frere ,
(à Agénie.)

Madame, pour unir deux empires voisins ,
Je ne puis qu'à Tamma confier vos destins.

A G É N I E.

Mes destins ? Et qui donc, seigneur, vous en fit maître ?
Depuis quand , à quel titre avez-vous pensé l'être ?
Je naquis souveraine . & n'imaginai pas
Qu'on pût donner sans moi ma nation ses états.
Politiques trop vains, dont l'éclat me séduisoit

Est d'opprimer le foible & de troubler le monde ,
Vous qui voulez cacher sous les noms le plus saints
De votre ambition les orgueilleux desseins ,
De quel droit osez-vous , étant ce que nous sommes ,
Comme de vils troupeaux, vous partager les hommes ?
Sachez qu'uniquement invoqué des méchants ,
Le droit de convenance est le droit des brigands.
La saine politique est d'être toujours juste.
Seigneur , du bien public voilà la base auguste ,
L'intérêt des états , la loi des souverains ,
Et le lien sacré de la paix des humains.

L ' E M P E R E U R .

Avez-vous oublié qu'en mourant , votre pere
De son pouvoir sur vous me fit dépositaire ?
Me serois-je attendu qu'après tant de bienfaits

A G É N I E .

Il me faudra , cruel , les pleurer à jamais
Ces bienfaits détestés que votre tyrannie
Veut me faire payer du bonheur de ma vie.
Quoi ! vous , de mon pays vaillant libérateur ,
Vous en voulez ensuite être l'usurpateur !
Je ne fus arrachée aux chaînes du Tartare
Que pour gémir ici sous un joug plus barbare !
Pourquoi donc m'apporter vos perfides secours ?
Pour les empoisonner , pourquoi sauver mes jours ?
Que m'importoit enfin , si toujours on m'opprime ,
Que tel ou tel tyran me prit pour sa victime ?

(*A Okimas , en se jetant dans ses bras , & mettant sa main dans la sienne.*)

Mais , cher prince , mon cœur ne dépend que de moi ,
Et je joins à ce don & ma main & ma foi.
Que témoin malgré lui du saint nœud qui nous lie ,
Ton rival , ton vainqueur à tes fers porte envie ,
Et qu'il ne puisse au moins , en ses transports jaloux ,
T'ôter avec le jour le nom de mon époux !

T A M M A .

Ah ! madame , une erreur qui seule a fait mon crime...

(*à l'Empereur.*)

Vous savez tout , seigneur ; rendez-moi leur estime.
Déjà ma voix ici vous imploroit pour eux.
Afin de les unir , couronnez-les tous deux.

L ' E M P E R E U R .

Les unir ? couronner la révolte & l'audace ?
Ce seroit déjà trop que de leur faire grace.

(*aux Gardes.*)

Dans la tour du palais conduisez Okimas ,
Et que de la princesse on observe les pas.
De l'état & des loix les appuis redoutables
Prononceront demain sur le fort des coupables.

(*Il sort ; Tamma court détacher les fers de la
princesse , & les gardes emmènent Okimas.
Agénie veut le suivre , mais on l'en empêche ,
& elle reste dans la plus grande consternation.*)



SCENE

SCÈNE X.

TAMMA, AGENIE, URANKA.

TAMMA, à Agénie.

RASSUREZ-VOUS, madame, & fiez-vous à moi
Du soin de vous sauver. Je jure.....

AGÉNIE.

Laisse-moi,

Traître. A te mépriser tu m'as enfin contrainte,
Et tu peux désormais abandonner la feinte.
Ne crois plus me tromper : dans toute sa noirceur
Je vois ta perfidie & je connois ton cœur.

TAMMA.

Madame, au nom du ciel, daignez du moins apprendre...

AGÉNIE.

Ote-toi de mes yeux ; je ne veux rien entendre.
N'en fais-je pas assez ? Fuis, dis-je, & de ce pas
D'un frere infortuné cours hâter le trépas.
On me l'avoit bien dit, que du coup qui l'accable,
Que de tous nos malheurs tu ferois seul coupable.
Je ne pouvois le croire, & tes fausses vertus
Avoient mis un bandeau sur mes yeux prévenus.
Mais le voile est tombé, consume ton ouvrage,
Et sur-tout de ta vue épargne-moi l'outrage.

F

TAMMA , *en se retirant.*

Bientôt de votre erreur je vous ferai rougir,
Et vous verrez Tamma vous sauver ou mourir.

SCENE XI.

AGÉNIE, URANKA.

AGÉNIE.

AH, seigneur ! c'est en vous qu'est ma seule espérance.
Faites ici du ciel éclater la puissance.
Délivrez mon amant , & j'adore vos dieux.
Je leur offre à vos pieds mon encens & mes vœux.
Ils doivent d'Okimas récompenser le zèle ,
Et de leurs défenseurs sauver le plus fidèle.

URANKA.

Les dieux par l'infortune appellent les mortels ;
L'asyle le plus sûr est au pied des autels.

AGÉNIE.

J'y cherche aussi le mien , & c'est là qu'Agénie
Tremblante , désolée , enfin se réfugie.
Je crains tout , je crois tout. Vous triomphez de moi ,
Grands dieux ! par vos bienfaits affermissiez ma foi !
Si l'on ne nous abuse avec de vains prestiges ,
S'il est vrai que vos bras daignent par des prodiges
Suspendre quelquefois l'ordre de l'univers ,
Ce doit être en faveur de l'innocence aux fers.

Brisez ceux d'Okimas ; vers lui foyez mes guides !
 Confondez des cruels les projets homicides !

SCENE XII.

URANKA, MURAMI.

URANKA.

EH bien, cher Murami, je les ai tous trompés.
 Ensemble dans le piège ils sont enveloppés.
 En moi plus que jamais l'empereur se confie ;
 Demain par mes conseils Okimas perd la vie.
 La princesse elle-même, implorant Uranka,
 D'outrages à mes yeux vient d'accabler Tamma.
 Que n'as-tu pu la voir, craintive & gémissante,
 Prendre, pour me toucher, une voix suppliante !
 Le malheur a domté cet esprit orgueilleux ;
 Elle croit à présent, elle invoque nos dieux,
 Et me demande enfin, dans son péril extrême,
 Un miracle nouveau pour sauver ce qu'elle aime.

MURAMI.

Au destin d'Okimas le nôtre est attaché.
 Ce prince est votre appui. Par quel motif caché
 Voulez-vous son trépas ? Que prétendez-vous faire ?

URANKA.

En punir aussi-tôt & son pere & son frere.

M U R A M I.

Vous connoissez, seigneur, la haine de Tamma.
Comment nous en défendre alors qu'il régnera ?
Ce trône qu'il obtient. . .

U R A N K A.

Peut être mis en poudre.

M U R A M I.

Le sceptre est dans sa main.

U R A N K A.

Dans la mienne est la foudre.

Qu'il tremble. – Mais dis-moi, les Bonzes t'ont-ils vu ?
De ma protection leur as-tu répondu ?
Puis-je compter sur eux ?

M U R A M I.

Soyez sans défiances.

Tous brûlent maintenant de servir vos vengeances.
Ils jurent. . .

U R A N K A.

Entre nous laissons ces vains garans ;
J'en crois leur intérêt, & non pas leurs sermens.
Connois donc à présent mon ame toute entière,
Et de tous mes secrets fois le dépositaire.
Depuis plus de dix ans j'éprouve ici ta foi,
Et je peux sans réserve enfin m'ouvrir à toi.
L'heure s'approche, ami, l'heure tant désirée,
Qui livre à mon pouvoir cette vaste contrée.
De notre ambition tu fais le grand projet ;
Mais pour l'exécuter fais-tu ce que j'ai fait ?

Sais-tu que ce palais , qui t'éblouit peut-être ,
De la terre bientôt va soudain disparaître ?
Sais-tu par quels moyens s'operent en ces lieux
Les signes éclatans , les prodiges nombreux
Dont la vue , effrayant le peuple qui m'encense ,
Confond la raison même , & la force au silence ?

M U R A M I.

Les dieux...

U R A N K A.

Ecoute , ami. Nous sommes sans témoin.
S'il est des dieux , crois-moi , je n'en ai pas besoin ;
Je ne veux , n'attends rien de leur appui céleste ;
Ils me prêtent leur nom , & mon bras fait le reste.
Un jour un malheureux , par la vague apporté ,
Mourant sur le rivage à mes pieds fut jeté.
Je ne fais quel hasard voulut que , plus sensible ,
Mon cœur à la pitié fût alors accessible ;
Je daignai m'arrêter , & mes soins bienfaisans
Lui rendirent enfin l'usage de ses sens.
Parti d'un autre monde & des bouches du Tage ,
Sur nos bords pleins d'écueils il avoit fait naufrage.
De son vaisseau brisé les précieux débris
Devoient m'appartenir , & je les recueillis :
Mais lui-même il m'offrit une poudre infernale ,
Du tonnerre ici-bas redoutable rivale ;
Présent le plus affreux que le fort en courroux
Ait pu faire aux humains , pour les détruire tous.
Une seule étincelle en un moment l'embrase ;

Plus prompte que la foudre , elle tonne, elle écrase.
Si dans le sein du globe on pouvoit l'entaſſer ,
Le globe , en mugiffant , ſe verroit fracaffer ,
Et la terre en éclats , dans les airs emportée ,
Iroit frapper des cieux la voûte épouvantée.
Juge à préſent , ami , ſi pour notre intérêt
J'ai ſu mettre à profit cet important ſecret.
Il falloit commencer par ſ'en rendre le maître.
Je maſſacrai celui qui me le fit connoître.
Et l'on a vu dès lors ces ſignes merveilleux ,
Dont un peuple ignorant fait honneur à nos dieux.
Mais dès long-tems ici je prépare en ſilence
Un prodige plus grand , & dont l'inſtant ſ'avance.
Il eſt ſous ce palais de ſecrets ſouterreins :
De cette poudre horrible à préſent ils ſont pleins.
Oui , la mort endormie au fond de ces abîmes ,
Y doit , à ſon réveil , dévorer ſes victimes.
Le volcan pour ſ'ouvrir n'attend plus qu'un flambeau ,
Et tous nos ennemis marchent ſur leur tombeau.

M U R A M I .

Qu'ils y ſoient donc plongés ! Que tardez-vous encore ?

U R A N K A .

C'eſt dans ces mêmes lieux qu'au lever de l'aurore
Taiko , Tamma , les grands , toute la cour enfin ,
Pour juger Okimas , ſ'aſſemblera demain ;
Et voilà le moment qu'a choiſi ma colere ,
Pour entr'ouvrir ſous eux les gouffres de la terre.
Mais ce n'eſt point aſſez. Il faut que cette nuit

Un grand événement au peuple soit prédit ;
Que les Bonzes errans au milieu des ténèbres
Fassent entendre ici des voix , des cris funebres ;
Qu'entourés de linceuls , & de lambeaux couverts ,
De longs gémissemens ils remplissent les airs ;
Hurlent sur les tombeaux , en secouant des chaînes ,
Annoncent des Camis les vengeances prochaines ,
Menacent l'incrédule , & par-tout au Japon
Préfagent la ruine & la destruction.

Vas leur porter mon ordre , & dis que de leur zele
Dépend un grand dessein qu'en mon cœur je recele ,
Mais qui , les couvrant tous d'un immortel honneur ,
Leur fera partager ma gloire & ma grandeur.
Séparons-nous. Sur-tout cache tes pas dans l'ombre.
Songe , ami , que ton chef , de sa retraite sombre ,
Doit seul , guidant la foudre en cent endroits divers ,
D'une invisible main embraser l'univers.

S C E N E X I I I.

M U R A M I *seul.*

LE voilà donc connu , ce secret effroyable ,
Que couvrit si long-tems un voile impénétrable !
Courons vers l'empereur. — Mais non , & qu'Okimas
Soit le seul , s'il se peut , que j'arrache au trépas.
Tâchons de l'enlever de ce palais funeste ,
Et que sous ses débris périsse tout le reste. —

F iv

Gardons-nous cependant de rien précipiter.
Des regards d'Uranka j'ai tout à redouter.
Pour mieux exterminer le maître que j'abhore,
A ses dernières loix obéissons encore.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre est encore dans la nuit.*)

MURAMI, puis URANKA, & deux autres
JAMMABOS.

MURAMI seul.

(*Il est pensif, & marche lentement pour traverser
le théâtre.*)

TR O P sensible au péril & d'un pere & d'un frere,
Okimas à la mort veut aussi les soustraire.
De sa prison lui-même on ne peut l'enlever,
Et je m'y vois contraint, il faut tous les sauver.
Du moins un Jammabos ne fera pas mon maître.

URANKA *dans le fond, à ses deux Jammabos.*

N'allez pas plus avant.

(*S'avancant un peu & regardant Murami.*)

(*à part.*)

Le voilà. — C'est un traître.

Il vient de voir le prince.

MURAMI, *sur le devant du théâtre, prêt à sortir.*

Uranka doit périr.

U R A N K A, *dans le fond.*

Peut-être à l'empereur il va tout découvrir.

Avançons.

(*Il vient à Murami, & l'arrête.*)

Je te cherche , & l'heure est arrivée.

Qu'à mon triomphe ici le fort a réservée.

(*Aux deux Jammabos qui sont dans le fond.*)

Vos braves compagnons peuvent dans cet instant
Etre introduits ; allez.

(*Les deux Jammabos sortent.*)

De toi je suis content ,

Ami , tu me fers bien , & tu m'as de ton zele

Donné dans cette nuit une preuve nouvelle.

D'épouvante & d'horreur tous les esprits glacés ,

Tremblent du coup affreux dont ils sont menacés.

Déjà de toutes parts les temples se remplissent ;

Les femmes , les vieillards à nos autels gémissent :

Leurs prieres, leurs cris tâchent de repousser

Le tonnerre qui gronde , & je vais le lancer.



S C E N E I I.

URANKA, MURAMI, six autres JAMMABOS.

(Les deux Jammabos rentrent alors avec quatre de leurs compagnons. Ceux-ci portent chacun dans une main un sablier de crystal, & tiennent de l'autre un flambeau non allumé : ils se rangent en demi-cercle autour d'Uranka & de Murami, tandis que les deux autres restent dans le fond du théâtre.)

U R A N K A.

MINISTRES courageux des volontés suprêmes,
Je remets en vos mains le pouvoir des dieux mêmes,
Et je vous ai choisis pour faire dans ces lieux
Un prodige qui venge & la terre & les cieux.
Vous voyez tout le prix de cet honneur insigne;
Mais vous le méritez, votre zele en est digne.
Sous ce lointain portique allumant vos flambeaux,
Marchez aux fouterreins que de nos Jammabos
La main creusa jadis sous ce vaste édifice.
C'est là qu'il faut aux dieux offrir un sacrifice.
Là, quand de ce crystal tout le sable écoulé
Vous marquera l'instant que le ciel a réglé,
Implotez des Camis la divine assistance,
Sur le front de l'impie appelez leur vengeance,

Dévouez au trépas l'incrédule Taiko,
 Et prononçant trois fois le nom de Tensio,
 De vos flambeaux ardents frappez la poudre sainte
 Qui remplit de ces lieux la redoutable enceinte :
 Le ciel fera le reste, & soudain vous verrez
 La gloire & les bienfaits qui vous sont préparés.—
 Mais quel jour m'éblouit ? D'où vient que je frissonne ?
 Des ames des Camis la foule m'environne.
 Parlez, esprits divins, que voulez-vous de moi ? —
 Ah, qu'entends-je ! -- Mon cœur en est glacé d'effroi.—

(aux Jammabos qui l'entourent.)

Quoi, dans mes Jammabos ! quoi, parmi vous un traître !
 Quel est-il, dieux puissans ? faites-le moi connoître.

M U R A M I.

Arrête, scélérat ; je vois ce que tu veux.
 Et vous, connoissez tous ce fourbe audacieux.

U R A N K A , toujours parlant aux dieux.

Quel nom prononcez-vous ? — Murami ! — Le croirai-je ?

M U R A M I , aux Jammabos.

C'est un fourbe, vous dis-je, un monstre sacrilege.

U R A N K A.

Qu'ordonnez-vous, grands dieux ?

M U R A M I.

Les prodiges qu'il fait
 Ne sont

URANKA, lui enfonçant un poignard dans le cœur.

Meurs, & reçois le prix de ton forfait.

Meurs, c'est le ciel vengeur qui par ma main te frappe.

(*Murami tombe mort entre les bras des deux Jammabos restés dans le fond , & qui s'approchent pour le soutenir.*)

Jamais au châtement le coupable n'échappe.

(*à ceux qui l'environnent.*)

Allez ; que cet exemple affermissé vos pas.

(*Ils sortent.*)

Craignez l'œil qui vous suit , on ne le trompe pas.

(*aux deux autres Jammabos.*)

Vous , au temple prochain , en répandant des larmes,
Portez ce corps sanglant , faites courir aux armes,
Pour venger sur Tamma ce coup mystérieux.

Qu'on l'en accuse ; ainsi le commandent les dieux.

(*Les deux Jammabos emportent le corps de Murami.*)

S C E N E I I I.

U R A N K A *seul.*

MAIS je dois craindre encor. De la bouche du traître
Le prince en sa prison à tout appris peut-être.---

Je vois ce qu'il faut faire. -- Oui , ne balançons pas ,
Et du même poignard Qui porte ici ses pas ?

C'est Agénie en proie aux plus vives alarmes.

Pleure ; bientôt la mort viendra tarir tes larmes ,

Pleure ; je vais frapper le coup dont tu frémis ,
Et je fuirai des lieux qui vont être engloutis.

SCENE IV.

(*Le jour commence à paroître.*)

AGENIE, TADNÉ.

AGENIE, *seule.*

URANKA m'abandonne ! on évite ma vue ,
Et l'espoir est éteint dans mon ame éperdue.

TADNÉ, *accourant.*

Ah ! madame , apprenez d'où vient ce bruit confus.
L'épouvante , le deuil sont par-tout répandus.
On a vu cette nuit des spectres effroyables ,
Les airs ont retenti de plaintes lamentables ;
Les morts même , dit-on , sont sortis des tombeaux ,
Et des astres sanglans ont paru sur les eaux.
On va voir éclater les vengeances célestes.
Tout annonce au Japon les maux les plus funestes.

AGENIE.

Vas , ces spectres , ces cris , qui causent tant d'effroi ,
Ne menacent ici que mon amant & moi.
Il n'étoit pas besoin que le ciel en colere ,
Troublant l'ordre & la paix de la nature entière ,
Avec tant d'appareil m'annonçât mon malheur.

J'entends, hélas ! j'entends dans le fond de mon cœur
 Une voix qui me vient effrayer davantage ,
 Et que j'en crois bien plus que tout autre prétaqe.
 Vers Okimas en vain j'ai voulu pénétrer ;
 Même dans sa prison on me défend d'entrer.
 Eh bien , j'en mouillerais la porte de mes larmes ,
 Mes mains s'y colleront ; je braverai les armes
 Des cruels qui voudroient encor m'en repousser.
 Peut-être jusqu'à lui mes cris pourront percer.
 Peut-être il entendra la voix de son amante ,
 Son amante pour lui craintive & gémissante ,
 Qui fait vœu de ne point survivre à son trépas ,
 Et qui mourroit contente en mourant dans ses bras.
 Ne me suis point , Tagné , tâche de voir , d'entendre
 Ce qu'ici l'on résout , & reviens me l'apprendre.

SCÈNE V.

T A D N É , I L M A G I S.

T A D N É *seule.*

MALHEUREUSE princesse ! ah , si pour te servir
 Mon sang

I L M A G I S , *entrant.*

Retirez-vous ; l'empereur va venir.

T A D N É.

Puis-je savoir le sort qu'à son fils on prépare ?

Seigneur, feroit-il vrai qu'un arrêt trop barbare....

I L M A G I S.

Loin de ces tristes lieux précipitez vos pas.

Retirez-vous, vous dis-je, & n'interrogez pas.

S C E N E V I.

I L M A G I S seul.

LE crime ici fermente, il se forme un orage.
 Qui gronde & va bientôt fondre sur ce rivage.
 Je n'en puis pas douter; ces spectres prétendus,
 Tous ces prodiges vains, que l'on croit avoir vus,
 Sont d'un complot réel le signe véritable.
 Qui prédit les forfaits, veut s'en rendre coupable;
 Et lui-même, s'il peut, accomplit par ses mains
 Les malheurs qu'en prophète il annonce aux humains.
 Mais j'ai placé par-tout des surveillans fidelles:
 On épie, on rompra les trames criminelles.
 Je crains les Jammabos, & c'est toujours sur eux
 Que dans les tems de trouble on doit avoir les yeux.
 Leur chef en ce palais a devancé l'aurore;
 L'empereur s'y confie, & je crains plus encore.
 Allons savoir.....



SCENE

SCÈNE VII.

L'EMPEREUR, ILMAGIS, GRANDS
DU JAPON, GARDES.

L'EMPEREUR, à *Ilmagis*.

ELOIGNE Agénie & Tamma.

Voici l'instant fatal. Fais chercher Uranka,
Qu'il se rende en ces lieux. La ville est alarmée ;
Mais par ses soins bientôt elle sera calmée.
On l'aime, on le révere, & dès qu'il parlera,
Par-tout l'ordre, la paix à sa voix renaitra.
J'y peux compter. Son zèle est digne qu'on l'emploie.
Cours, dis-lui qu'à l'instant il faut que je le voie.

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, LES GRANDS
DU JAPON, GARDES.

L'EMPEREUR.

Du trône du Japon respectables soutiens,
Interpretes des loix, guerriers & citoyens,
Qu'en ma douleur profonde autour de moi j'assemble,
Elle redouble encore à votre aspect ; je tremble,

G

Et ma voix se refuse 'au devoir trop cruel
Des'élever ici contre un fils criminel.
Mais en est-il besoin? chacun de vous soupire.
Ma bouche, je le vois, n'a plus rien à vous dire.
Le coupable bientôt va paroître à vos yeux,
Et vous connoissez tous son complot odieux.

(aux gardes.)

Qu'on amene Okimas.-- Sa grace ou son suplice
Ne dépend que de vous. Consultez la justice,
Le repos de l'état, votre propre intérêt,
Et sans songer à moi, prononcez son arrêt.
Mes larmes ne sont rien. Pensez à la patrie :
Il faut qu'au bien public un roi se sacrifie;
Et quand il est le seul qui pleure en ses états,
Il doit bénir le ciel & ne se plaindre pas.

S C E N E I X.

L'EMPEREUR, LES GRANDS,
TAMMA, GARDÉS.

TAMMA, *aux gardes qui veulent l'empêcher d'entrer.*

NE me retenez point, ou craignez ma colere.
Un fils peut se jeter aux genoux de son pere.

(Il se précipite aux pieds de l'empereur.)

Je suis aux vôtres.

L'EMPEREUR.

Ciel !

TAMMA.

Et j'y mourrai, seigneur,
 Ou vous vous laisserez toucher à ma douleur.
 Vous reçûtes des cieux un cœur tendre & sensible.
 Ah ! pour vos seuls enfans serez-vous inflexible ?
 Ami de vos sujets, bourreau de votre sang,
 Pourriez-vous de vos mains vous déchirer le flanc ?
 Est-ce que la nature aux rois est étrangere ,
 Et sur le trône , hélas ! n'ose-t-on être pere ?
 Eh bien , le trône même exige qu'aujourd'hui
 Vous ne le priviez pas, seigneur , d'un double appui :
 Car j'en jure par vous , par vos pieds que j'embrasse ,
 C'est pour moi-même ici que je demande grace.
 Dans l'arrêt d'Okimas on prononce le mien ,
 Et mon sang coulera , si l'on répand le sien.
 Mais mon frere est sauvé ! vos yeux versent des larmes.
 L'EMPEREUR , *se tournant vers les grands.*
 C'est à vous

TOUS LES GRANDS.

Oui, qu'il vive !

TAMMA , *se relevant avec un transport de joie.*

O momens pleins de charmes !

(à son pere.)

Mon pere ! mes amis ! .. dieux ! que vois-je ? Ah, cruel !
 Le crime est consommé !

G ij



S C E N E X.

Les précédens, OKIMAS, AGENIE, URANKA,
ILMAGIS, GARDES, Troupe de soldats.

(*Alors Okimas mourant, soutenu par Agénie en pleurs, & par deux gardes, entre d'un côté, tandis que de l'autre on voit un instant après paroître Uranka enchainé, qu'amène Ilmagis à la tête d'un groupe de soldats.*)

L' E M P E R E U R.

(à Tamma.)

QUE dis-tu? Juste ciel!

(*Courant à Okimas.*)

Ah, mon fils! quelle main dans ton sang s'est rougie?
Quand je te tends les bras, qui t'arrache la vie?
Quel barbare a sur toi...

O K I M A S.

J'ai mérité mon sort.
Celui qui m'aveugla me donne enfin la mort.

(*Montrant Uranka.*)

Voilà mon assassin.

L' E M P E R E U R.

Uranka? lui? ce traître?
Ce monstre horrible?

T A M M A , à son pere , dans un morne désespoir.

Eh bien, l'avois-je su connoître?

L' E M P E R E U R , à Ilmagis.

Quoi! tu l'as donc surpris? . . .

I L M A G I S.

Il sortoit du palais,

Quand, chargé de votre ordre, en ces lieux sans délais

Auprès de vous, seigneur, je lui dis de se rendre.

Mais vainement à lui ma voix s'est fait entendre.

Je l'ai vu plein d'effroi, refusant d'obéir,

Précipiter ses pas & tâcher de s'enfuir.

Alors par vos soldats. . . .

L' E M P E R E U R , à Uranka.

O monstre impitoyable!

Dis-moi quel noir démon, quelle rage effroyable

Te portoit. . . .

O K I M A S.

Ecoutez ; le tems est précieux.

N'en perdez point ; fuyez de ces funestes lieux.

Ne pleurez pas, fuyez. D'une poudre infernale

Sous ce palais bientôt l'explosion fatale

Vous enseveliroit dans des torrens de feux.

J'ai su par Murami tout ce complot affreux.

L'approche d'un flambeau, la plus foible étincelle

Embrase en un moment cette poudre mortelle,

Et de son sein brûlant soudain avec fracas

S'échappe & vole au loin la foudre & le trépas.

Aussi vous avez vu ces prodiges terribles

Qu'à tout l'art des mortels je n'ai pas cru possibles,
 Et dont, je l'avoûrai, le prestige imposant
 M'a conduit dans l'erreur & dans l'égarément.
 Enfin dans ma prison le confident du traître
 Vient de me découvrir les crimes de son maître.
 A peine il me quittoit pour vous les révéler,
 Que ce monstre accourant est venu m'immoler.
 J'ai tombé sous ses coups; mais, trompant sa furie,
 Les dieux m'ont conservé quelques restes de vie,
 Pour vous soustraire au sort qu'il vous a préparé.
 Car Murami sans doute avant moi massacré,
 N'a pu Ma voix s'éteint & mes genoux s'affaîssent.
 Mon pere, ne songez qu'aux périls qui vous pressent.
 Tendre amante, cher frere, étouffez vos douleurs.
 Soyez unis tous deux. . . Vivez. . . Fuyez. . . Je meurs.

*(Okimas expire entre les bras d'Agénie & de
 Tamma. L'empereur se jette sur son corps, l'em-
 brasse & le baigne de larmes. Un morne silence
 regne un moment sur la scene; mais l'agitation
 & l'effroi s'y répandent bientôt.)*

IL MAGIS, allant à l'empereur, & le retirant de
 dessus le corps d'Okimas.

Seigneur, que faites-vous? Quel aveugle délire....
 Ce fils n'est plus. Songez au salut de l'empire,
 A vos sujets, à vous. La mort est sous nos pas.
 Suivez-moi, fuyons tous.

T O U S L E S G R A N D S.

Fuyons.

(Ilmagis & tous les grands , dans une agitation extrême , se préparent à sortir , & entraînent déjà l'empereur , Agénie & Tanuma , à qui ils ont enlevé le corps d'Okimas , qui reste étendu & à moitié caché sur un côté du théâtre.)

S C E N E X I.

Les précédens , U N O F F I C I E R.

L'OFFICIER , arrivant avec précipitation.

NE sortez pas.

I L M A G I S.

Hâtons-nous.

L' O F F I C I E R.

Arrêtez , ou votre perte est sûre.

Ce n'est plus un bruit sourd , un foible & vain murmure.

Tout le peuple en fureur assiege le palais.

Le Jammabos , le Bonze unis pour les forfaits ,

Le poignard à la main , poussent des cris de rage ,

Animent la révolte & pressent le carnage.

Le corps de Murami devant eux est porté.

A vos ordres , seigneur , ce meurtre est imputé ,

Et d'imprécations par-tout on vous accable.

On demande Uranka. De ce nom formidable

La ville retentit ; c'est le signal affreux ,

Qui conduit au combat tous ces séditieux.

G iv

Les gardes qui veilloient dans la première enceinte ,
 Viennent d'être forcés ; de leur sang elle est teinte.
 Mais par un mur d'airain ce séjour défendu ,
 Et de braves guerriers nouvellement pourvu ,
 Contre tous les dangers vous offre un sûr asile.
 Demeurez-y sans crainte , & bientôt dans la ville
 De tous les forts voisins vos soldats descendus
 Feront fuir devant eux les mutins éperdus.

I L M A G I S.

Dieux ! quel coup accablant ! quelle image effrayante !
 La mort de tous côtés à nos yeux se présente !
 Il n'est plus d'espoir.

T O U S L E S G R A N D S.

Ciel !

U R A N K A , *jouissant alors de la consternation
 générale , & s'abandonnant à toute sa rage.*

Je triomphe à présent.

Le trépas à ce prix m'est cher , je meurs content ;
 Je meurs environné de toutes mes victimes ,
 Et les traîne après moi dans le fond des abîmes.
 Volcans , gouffres de feux , fous nos pas ouvrez-vous !
 Palais , murs détestés , renversez-vous sur nous !
 Tombez ! fous vos débris écrasez-nous ensemble ,
 Et qu'aux enfers encor le malheur nous rassemble !



SCÈNE XII.

Les précédens , un autre OFFICIER.

L'OFFICIER, à l'empereur.

SEIGNEUR, des Jammabos, dont nos yeux vigilans
Suivoient ici la marche & tous les mouvemens,
Viennent d'être arrêtés. Ils alloient s'introduire
Aux secrets souterrains que fit jadis construire
Notre dernier Dairi. Je les ai mis aux fers.

U R A N K A.

O rage ! ô désespoir ! ils sont donc découverts !
Ciel ! un moment plus tôt !

L'OFFICIER.

On vient d'apprendre encore
Que le grand empereur dont la Chine s'honore,
Par d'autres Jammabos alloit être égorgé,
Lorsque dans ce péril le ciel l'a protégé.

U R A N K A.

Dieux que j'abhorre ! ô dieux ! ma vengeance est manquée !

L'EMPEREUR.

De tous tes attentats la fin étoit marquée.
Que ce monstre à l'instant soit ôté de mes yeux,
Et qu'on le garde ici pour un supplice affreux !
Que lui, que tous les siens, horreur de la nature,
Dans les feux, les tourmens rendent leur ame impure ;

Qu'ils soient anéantis ; & qu'enfin l'univers ,
 Agité trop long-tems par leurs complots pervers ,
 Et dont leur fol orgueil vouloit se rendre maître ,
 De sa face les voie à jamais disparoître.

(*aux grands.*)

Vous , allez détromper ce peuple prévenu.
 Publiez , attestez ce que vous avez vu.
 Dévoilez devant lui tous les crimes des traîtres ,
 Et qu'en servant les dieux il déteste les prêtres !

(*On emmene Uranka , & Ilnagis sort avec les
 deux officiers & tous les grands.*)

S C E N E X I I I .

L'EMPEREUR , AGENIE , TAMMA , GARDES.

A G E N I E , *fixant le corps d'Okimas.*

Tu n'es plus , cher amant ! Qu'importe à ma douleur
 Qu'à tous tes assassins on arrache le cœur ,
 Que de ces scélérats la terre soit purgée ?
 Te pleurerai-je moins , quoique je sois vengée ?

(*à l'empereur qui paroît plongé dans le désespoir.*)

Je respecte , seigneur , l'état où je vous vois.
 Frappés du même coup , nous gémissons tous trois.
 Hélas ! du bien public l'enthousiasme auguste
 Vous a quelques momens fait cesser d'être juste.
 Pour unir au Japon un empire voisin ,

Vous vouliez malgré moi disposer de ma main.
Peut-être de l'état la raison vous excuse ;
Mais voilà votre ouvrage , & ce sang vous accuse.

(à Tamma.)

Prince , je vous remets le sceptre malheureux
Qu'à votre frere ici j'offris avec mes vœux ,
Ce sceptre qui pour lui fut un don si funeste ,
Qui causa tous nos maux , & que mon cœur déteste.
Faites aux Coréens chérir votre vertu ;
Je leur rends dans Tamma plus qu'ils n'auront perdu.
Pardonnez mes soupçons , consolez votre pere ,
Régnez , & laissez-moi rejoindre votre frere.

(Elle tire un poignard & veut s'en frapper , mais
on l'arrête.)

T A M M A , lui arrachant le poignard.

Qu'alliez-vous faire ? O dieux !

A G E N I E.

Terminer mes malheurs.

L' E M P E R E U R , la pressant contre son sein.

Ma fille , tendre objet que je baigne de pleurs ,
Daigne prendre pitié de ma triste vieillesse !
De mes tremblantes mains sur mon sein je te presse ;
Ne me repousse pas. Ma fille , mes enfans ,
Ne fermez point votre ame à mes gémissemens ;
Ou du moins écoutez ceux de votre patrie.
Songez qu'à plus d'un peuple appartient votre vie.
Vous ne pourriez trancher , sans être criminels ,
Des jours où sont liés les destins des mortels.

S C E N E X I V & dernière.

L'EMPEREUR, AGENIE, TAMMA, ILMAGIS,
GARDES.

I L M A G I S, à l'empereur.

SEIGNEUR, tout est calmé. Cette foule égarée
Soudain dans le devoir à ma voix est rentrée;
Et lorsque par les grands elle a des Jammabos
Appris les noirs forfaits, les funestes complots,
Sur ces chefs imposteurs tournant toute sa rage,
Elle en a devant nous fait un affreux carnage,
Et demande à grands cris qu'on lui livre Uranka.

L' E M P E R E U R.

Oui, bientôt à leurs yeux le monstre expirera.

(*Montrant le corps d'Okimas.*)

Mais à ce triste objet de nos larmes ameres,
Allons rendre d'abord les honneurs funéraires.
Que de loin son tombeau montre à tous mes sujets
De la crédulité les sinistres effets.

O superstition ! mon fils est ta victime !
Puisse ici son trépas être ton dernier crime !
Puisse son sang, versé par des prêtres cruels,
Sur une race impie ouvrir l'œil des mortels ;
Et que du sein des maux dont notre cœur soupire,
Naisse au moins le bonheur de l'un & l'autre empire !

Fin du cinquieme & dernier Acte.

REMARQUES

A L'OCCASION

DES JAMMABOS.

(I)

O toi le plus grand des rois , & le meilleur des hommes , toi dont le nom réveille dans tous les cœurs le souvenir du fanatisme des prêtres & des attentats des moines , &c. . .

Epître dédicatoire.

HENRI IV naquit au milieu des troubles de religion qui désoloient alors la moitié de l'Europe , & dont la vente des indulgences avoit été la première source. Nourri dans la doctrine des novateurs , élevé dans leur camp , il vit lever sur lui , comme sur eux , les poignards de la S. Barthélemi , & il n'évita qu'à peine le sort de soixante mille François égorgés au nom de Dieu , par la main de leurs frères , & par l'ordre de leur roi. Massacre épouvantable , qui a été loué par les prêtres , & que l'enfer même défavoue.

Bientôt se forma cette ligue prétendue sainte, autorisée par le pape, soutenue par le clergé, & qui enfanta tant de malheurs & de crimes. L'audacieux *Sixte-Quint* anathématisa le roi de France, quoiqu'il fût catholique; & le roi de Navarre, parce qu'il ne l'étoit pas. Il appella celui-ci *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon*; il légittima contre celui-là les fureurs de la révolte, & les coups des assassins. La Sorbonne déclara *Henri III* déchu du trône; les confesseurs refusoient l'absolution à ceux qui lui restoient fideles; les prédicateurs l'invectivoient, le maudissoient en chaire; tous les prêtres, tous les moines animoient contre lui la sédition & le fanatisme; & plein de leur esprit, encouragé par leurs discours & communié par leurs mains, le dominicain *Clément* alla enfin lui plonger un poignard dans le sein. A cette nouvelle, on tira le canon à Rome, presque tous les pays catholiques firent des réjouissances, le panégyrique du moine parricide fut prononcé dans les églises, & les prêtres placèrent son image sur les autels.

Alors les révoltés redoublèrent d'efforts & de rage pour exclure *Henri IV* du trône de la France. Les jésuites étoient l'ame de la ligue, leur pere *Matthieu* en étoit le *courier*. Il alloit sans cesse de Paris à Rome & en Espagne solliciter des bulles, des soldats & de l'argent. Quand le pape *Urbain*, successeur de *Sixte*, envoya une armée aux ligueurs, le jésuite *Nigri* y

mena les novices de son ordre pour la renforcer encore. La Sorbonne donna un nouveau décret contre *Henri IV*. Les prêtres & les moines prirent l'épée, endossèrent la cuirasse, & jurèrent de ne jamais le reconnoître. Lors même qu'il fut rentré dans le sein de l'église, son chef coupable persifla long-tems à le rejeter; ses indignes ministres continuèrent à le méconnoître. Il fallut un arrêt du parlement, pour les obliger à prier Dieu pour ce bon roi, & il sembla que, depuis son abjuration, tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique se disputassent la gloire de fournir ou de susciter des assassins contre sa personne.

Le jésuite *Jacques Commolet* prêcha dans S. Barthélemi qu'il *falloit un AOD, fût-il moine, fût-il soldat, fût-il berger*. Le premier qui tenta de le devenir, s'y vit encouragé par un curé de Paris & par un recteur des jésuites. Le malheureux *Barriere* subit la peine de son crime; mais le curé *Aubry* & le jésuite *Varade* trouverent un asyle dans la maison du légat du pape, qui les emmena à Rome, & ils ne purent être écartelés qu'en effigie. L'exemple de *Barriere* ne tarda pas à être suivi par *Chatel*. Ce jeune homme, élevé au college des jésuites, voulut mettre en pratique les leçons qu'il y avoit reçues, & il blessa *Henri IV* à la levre. Le P. *Guignard* fut brûlé avec les horribles écrits qu'il avoit composés, & où l'on trouva ces propres mots : *si on peut guerroyer le Béar-*

nois, qu'on le guerroye ; si on ne peut le guerroyer , qu'on l'assassine. Toute la société de Jésus, coupable de la même doctrine , fut bannie de France par le parlement, & l'on en dressa même un monument public.

Mais dans ces tems malheureux, le pouvoir du fanatisme & des prêtres étoit plus grand que celui de la raison & des loix. On fit en France l'apologie de *Chatel* & de *Guignard*, on condamna à Rome l'arrêt qui les avoit condamnés, & bientôt d'autres assassins marcherent sur leurs traces. Un chartreux imbécille se proposa de gagner le ciel en conspirant contre le roi, & le bon *Henri* lui fit grace. Un vicaire de Paris eut le même desir, mais il en reçut le prix de la main du bourreau. Deux jacobins de Flandre, dignes confreres de *Jacques Clément*, vinrent exprès en France pour l'imiter ; leur complot fut découvert, & ils l'expierent à la potence. Un frere capucin de Milan arriva encore à Paris dans le même dessein, & fut puni du même supplice. Enfin *Ravaillac* exécuta ce que tant d'autres avoient entrepris sans succès. Ce monstre, jadis novice chez les feuillans, dans le tems que ces moines étoient des ligueurs furieux, avoit, en sortant du cloître, emporté l'esprit & la rage qui y régnoient. Dès lors tous les poisons avoient secrètement fermenté dans son ame. Perdu de superstitions & de crimes, se confessant & communiant souvent, il entendit dire que

Henri

Henri IV alloit faire la guerre au pape, & sur ce bruit ridicule, le misérable vint d'Angoulême poigner le meilleur de nos rois.

Ce prince craignoit depuis long-tems d'être enfin la victime du fanatisme des peuples & de la haine des prêtres. Il redoutoit sur-tout les jésuites, qu'il trouvoit toujours mêlés dans toutes les conspirations qui se tramerent contre lui, & il s'étoit en 1603 déterminé à les rappeler. „ Par nécessité, „ disoit-il à M. de Sully, il me faut faire à présent „ de deux choses l'une ; à savoir, d'admettre les „ jésuites purement & simplement, les décharger „ des diffames & opprobres desquels ils ont été „ flétris, & les mettre à l'épreuve de leurs tant „ beaux sermens & promesses excellentes ; ou bien „ de les rejeter plus absolument que jamais & leur „ user de toutes les rigueurs & duretés dont l'on se „ pourra aviser, afin qu'ils n'approchent jamais de „ moi, ni de mes états ; auquel cas il n'y a point „ de doute que ce ne soit les jeter dans le dernier „ désespoir, & par icelui *dans les desseins d'attenter „ à ma vie ; ce qui la rendroit si misérable & lan-* „ *goureuse, demeurant ainsi toujours dans les dé-* „ *fiances d'être empoisonné ou bien assassiné, (car „ ces gens-là ont des intelligences & des correspon-* „ *dances par-tout, & grande dextérité à disposer les „ esprits ainsi qu'il leur plait) qu'il me vaudroit „ mieux être déjà mort.* „ *Henri IV* chercha donc

à gagner ceux dans lesquels il avoit peur de trouver des empoisonneurs ou des assassins, & il ne cessa jusqu'à sa mort de les combler de bienfaits.

(2)

Réjouis-toi, ombre illustre. Ils (les prêtres & les moines) ne sont plus aujourd'hui tels que ton siècle les a vus.

Épître dédicatoire.

Cet heureux changement est dû au progrès des lumières & de la raison. L'esprit philosophique, semblable au feu élémentaire, a pénétré par-tout, & a pour ainsi dire régénéré tous les ordres. En vain quelques individus, peut-être même quelques classes d'hommes lui sont encore rebelles, ou par intérêt, ou par préjugés; l'impression est donnée; & , loin de pouvoir en arrêter l'effet, ils seront entraînés eux-mêmes dans le mouvement général. Toutes les vues se sont tournées vers l'utilité publique, & l'on a reconnu qu'elle étoit la vraie base de la législation & de la morale. Des pasteurs aussi distingués par leur mérite que par leurs dignités, s'occupent avec ardeur de la réforme des couvens. On a déjà supprimé l'abus révoltant de laisser prononcer dans l'enfance les vœux monastiques. Depuis plusieurs siècles, l'avarice sacerdotale vendoit à la vanité mondaine le droit de paver de cadavres le temple du

Seigneur, & d'y infecter l'air qu'y respirent les fideles. Un illustre prélat, cher aux lettres qu'il cultive, à l'humanité qu'il soulage, & à la religion qu'il sert en la dégageant des abus qu'elle réproûve, monseigneur l'archevêque de Toulouse a eu le courage de s'élever contre cet usage indécent & meurtrier. On ne peut, sans être attendri jusqu'aux larmes, lire le mandement que monseigneur l'évêque de Lescars a publié en 1776, pour exhorter à secourir les laboureurs ruinés par les ravages de l'épizootie la plus affreuse.

Que l'on aime à voir cet orateur vraiment évangélique se mettre lui-même avec tout son clergé dans le nombre de ceux qui doivent concourir au soulagement général ! “ Un si noble devoir, s'écrie-t-il, „ nous regarde à double titre ; nous, ministres du „ Seigneur, nourris des dons offerts sur ses autels, „ *enrichis des largesses des peuples* ; nous qui, *moissonnant où nous n'avons pas semé, & recueillant où nous n'avons pas labouré*, jouissons de la rosée „ du ciel & de la graisse de la terre. Refuser à Dieu, „ en la personne de ses enfans, une partie de ses „ bienfaits, *la refuser aux descendans des peres qui nous ont enrichis aux dépens de leur postérité*, à „ *ceux même qui partagent avec nous le fruit de leurs travaux*, ce seroit & pour vous, riches du „ siècle, & pour nous, ministres des autels, je ne „ dis pas une injustice, mais un sacrilège ; je ne

„ dis pas une ingratitude , mais un homicide digne
 „ du courroux du ciel & de l'*animadversion des*
 „ *hommes.* „

Ensuite , rappelant à ses diocésains les ordonnances rendues dans des tems de calamité , pour former des contributions & pour dépouiller même les églises de leurs ornemens , “ voulez-vous , continue-t-il ,
 „ qu’armés de ces loix & conduits par les magistrats
 „ qui en font les dépositaires & les organes , les
 „ pauvres vous demandent , riches du siècle , la portion de l’héritage que vous leur retenez ? Voulez-vous qu’entrant dans nos temples (*car le temple*
 „ *est fait pour l’homme , & non pour l’Eternel qui*
 „ *n’en a pas besoin*) ils dépouillent le sanctuaire de
 „ ses ornemens les plus précieux , *sans que les ministres des autels aient le droit de l’empêcher ni de*
 „ *s’en plaindre ?* Voulez-vous que de la maison du
 „ Seigneur ils passent dans celle du prêtre & du lévite , & que , *les trouvant plongés dans l’abondance*
 „ *& la mollesse , ils s’indignent à leur aspect , ils*
 „ *s’emportent à des reproches , & les appellent en*
 „ *jugement comme ravisseurs des biens qui leur furent*
 „ *confiés pour un plus digne usage ?* „

Que cette éloquence est touchante , sur-tout dans la bouche d’un évêque qui , agissant comme il parle , donne en même tems plus d’une année de ses revenus , & partage *trente mille livres* aux pauvres de son diocèse ! Que ce langage est beau , mais qu’il

est différent de celui qu'on tenoit autrefois ; qu'il est différent du langage de *Boniface VIII*, ce pape qui, dans une bulle scandaleuse, décida qu'*aucun clerc ne doit rien payer au roi son maître, sans permission expresse du souverain pontife* ; ce pape qui fut assez téméraire pour écrire à *Philippe le Bel* : *sachez que vous nous êtes soumis dans le spirituel comme dans le temporel* ; & qui enfin poussa l'insolence & la folie jusqu'à donner le royaume de France à *Albert d'Autriche*, jusqu'à dire dans une autre bulle du 8 septembre 1303, que, *comme vicaire de Jésus-Christ, il a le pouvoir de gouverner les rois avec la verge de fer, & de les briser comme des vases de terre* ; qu'il déclare *Philippe excommunié* ; qu'il défend sous peine d'anathème de lui obéir & de lui rendre aucun service, & qu'il l'avertit de trembler à la vue de l'arc préparé pour le percer !

Le roi de France, il est vrai, fit brûler toutes les bulles du pontife romain, & lui répondit, à ce qu'on prétend, par ces mots énergiques : à *Boniface, prétendu pape, peu ou point de salut. Que votre très-grande fatuité sache que nous ne sommes soumis à personne pour le temporel.* *Philippe*, aussi vindicatif que son ennemi étoit insolent, ne s'en tint pas là ; il l'envoya châtier personnellement en Italie, & voulut, quand *Boniface* fut mort, qu'on fit le procès à sa mémoire. Il demandoit même qu'on exhumât ses os, pour les faire brûler par la main du

bourreau. Mais si la fermeté du monarque rendit vains tous les attentats du prêtre, ils n'en étoient pas moins affreux, & nous remarquerons encore que pendant bien des siècles on a vu beaucoup de papes avoir l'audace de *Boniface*, & peu de souverains leur résister avec le courage & le succès de *Philippe*.

(3)

Le regne de la superstition est passé ; mais les plaies qu'elle fit à ton peuple , ne sont pas toutes fermées.

Épître dédicatoire.

Tout le monde convient aujourd'hui que la révocation de l'édit de Nantes a été un des grands malheurs de la France. Il en sortit près de cinq cents mille personnes qui, portant chez l'étranger leurs richesses & leur industrie, allèrent y chercher le repos & la tolérance qu'ils ne trouvoient plus dans leur patrie. Et dans quel tems s'avisa-t-on de les y persécuter ? Dans le tems où, cessant absolument d'être dangereux, ils étoient depuis cinquante ans des sujets soumis & des citoyens utiles & paisibles. La dernière guerre de religion avoit fini par la prise de Montauban en 1629. Après avoir rapporté cet événement, *d'Avrigni*, quoique jésuite, ajoute en termes exprès [1] : *l'audace des huguenots tomba*

[1] Mémoires pour servir à l'histoire universelle de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1715, t. II, p. 48.

avec leurs places de sûreté, & ils devinrent bons François, dès qu'ils furent hors d'état de devenir rebelles.

Ce furent pourtant ces bons François, contre lesquels le clergé, les jésuites & quelques ministres cruels animèrent Louis XIV. On commença par saisir tous les prétextes de les tourmenter, tous les moyens de les détacher de leur religion. On tâcha d'abord de faire des conversions avec de l'argent & des sermons. Comme l'un & l'autre ne réussissoient pas autant qu'on l'eût voulu auprès des grandes personnes, on imagina de s'adresser aux petits enfans; on les autorisa à abjurer dès l'âge de sept ans, & sous ce prétexte on osa les enlever à leurs parens. Les persécuteurs soutinrent ces premières violences par de plus grandes; ils firent aux missionnaires succéder des gens de guerre. Tous les réformés qui ne voulurent pas changer, furent livrés à la licence d'une soldatesque effrénée; on autorisa tous les excès, hors le meurtre, à l'égard de ceux qu'on vouloit persuader de la fainteté de notre religion; & cette exécution militaire fut nommée *Dragonade*, parce que les Dragons, mal disciplinés alors, y commirent le plus de désordres. Ce fut dans la même année, en 1685, que l'exercice de la religion prétendue réformée fut interdit dans tout le royaume, & qu'on cassa l'édit de Nantes, auquel depuis long-tems on n'avoit plus d'égard.

Il est certain que les huguenots n'étoient point coupables , quand alors on les traita avec tant de cruauté. Il est certain encore que l'horreur de cette persécution ne doit point être imputée à *Louis XIV* que l'on trompa , mais aux hommes durs qui lui conseillèrent d'user de rigueur , & qui dans l'exécution changerent cette rigueur en une véritable barbarie.

Tous les François n'ont à présent qu'une voix pour la condamner. Mais il s'est rencontré de nos jours un prêtre qui a osé faire l'apologie du massacre de la *Saint-Barthélemi* , & il étoit réservé à un autre prêtre de prendre le parti des *Dragonades*. C'est ce que vient de faire l'auteur actuel d'une petite feuille , dans laquelle , chaque semaine pour deux sols dix deniers , il envoie francs de port dans toutes les provinces les *affiches* & *annonces* des terres & des livres , avec des extraits infidèles , des jugemens faux , des absurdités fréquentes & des contradictions ridicules. Après avoir rapporté [1] un passage des Mémoires du maréchal de *Berwick* , qui proteste qu'il n'y a sorte de crimes dont les *Camisards* ne fussent coupables , M. l'abbé de *Fontenai* s'écrie : que deviennent à présent toutes ces doléances sur les *Dragonades* , tous ces prônes philosophiques sur la tolérance qu'il falloit avoir pour les *Camisards* ? Si la

[1] Affiches , annonces & avis divers , vingt-sixième feuille hebdomadaire du premier juillet 1778 , page 103.

sevérité est quelquefois nécessaire, pouvoit-elle jamais être exercée avec plus de justice que contre de pareils scélérats ?

Mais vous-même, monsieur l'abbé, savez-vous ce que devient cette belle exclamation ? Elle devient la preuve la plus complète de votre mauvaise foi ou de votre ignorance. Les huguenots qui furent les victimes des *Dragonades* en 1684 & 1685, étoient des citoyens paisibles, que le grand *Colbert* aimoit, qu'il avoit employés avec succès, & qui n'avoient d'autre crime que celui d'être attachés à la religion de leurs peres. Voilà ceux à qui l'on envoya des *Dragons* pour vivre chez eux à discrétion, & les convertir à coups de plat de sabre. Ils prirent la fuite autant qu'ils le purent ; & malgré toutes les précautions du gouvernement, cinq cents mille d'entr'eux sortirent de France dans l'espace de trois ans. Mais il en resta un grand nombre, & la secte ne fut qu'opprimée sans être détruite. Or c'est toujours dans les tems d'oppression & de persécution que le zele de religion se change en enthousiasme & fait des furieux. Bientôt dans les montagnes du Languedoc & du Dauphiné il s'éleva des prophètes & des prophétesses ; leur nombre s'augmenta, l'esprit de fureur & de fanatisme se répandit par degrés, & il éclata enfin en 1703.

Rien n'est plus vrai sans doute que le rapport de *M. de Berwick*. Les révoltés des Cévennes, que l'on

nomma *Camifards*, étoient des brigands & des scélérats. Personne ne l'a jamais contesté. *Le maréchal de Montrevel*, dit *Voltaire* [1], fit la guerre à ces misérables, comme ils méritoient qu'on la leur fit. On roue, on brûle les prisonniers. Si M. l'abbé de Fontenai voit dans ce langage un prône philosophique sur la tolérance qu'on devoit avoir pour les *Camifards*, l'on doit avouer qu'il se connoît en sermon comme en philosophie, & que son discernement égale sa science dans l'histoire, sur-tout dans la chronologie ; car les deux événemens qu'il confond se trouvent séparés par un long intervalle. Les *Dragonades* ont précédé de dix-huit ans la naissance & les crimes des *Camifards* ; elles n'avoient donc rien de commun avec eux, si ce n'est que sans les *Dragonades* & la révocation de l'édit de Nantes, les *Camifards* n'eussent certainement pas existé.

Telle est la maniere ordinaire de ce journaliste. Il ne s'agit point ici de relever une de ses bévues, mais de montrer l'esprit qui l'anime. C'est celui du *doux Caveirac* ; & notre abbé, non moins *doux*, ne fait une erreur volontaire que pour avoir le plaisir de louer une persécution odieuse : il n'affecte de confondre deux faits distincts, deux époques très-différentes, qu'afin de faire, selon son usage, une sortie sur la tolérance & la philosophie. L'ami des

[1] Siècle de Louis XIV, t. III, p. 166.

Dragonades ne peut être celui des philosophes : aussi déclame-t-il sans cesse contr'eux , & toujours avec la même justesse & le même avantage. Nous en citerons encore quelques exemples.

Charlemagne , dit-il [1] , *avoit été trop grand homme & trop religieux pour que M. de Voltaire n'en ait pas défiguré le caractère. Il l'a peint en Espagne comme un prince supérieur aux préjugés de la religion , & presque digne des honneurs de la philosophie : il l'a représenté en Allemagne comme un fanatique fougueux , qui se plaît à faire égorger de malheureux Saxons.*

Ouvrons *l'Essai sur l'histoire universelle* & voyons comment *Voltaire* s'exprime au chapitre onzième. *Charlemagne* , dit-il , *le plus ambitieux , le plus politique & le plus grand guerrier de son siècle , fit la guerre aux Saxons trente années avant de les assujettir pleinement voulut les lier à son joug par le christianisme leur laisse des missionnaires pour les persuader & des soldats pour les forcer fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Alre. C'est l'action d'un brigand , que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme L'émir de Sarragosse en 778 vint jusqu'à Paderborn prier Charlemagne de le soutenir contre son souverain. Le prince*

[1] Affiches du 5 août 1778, n. 31, p. 122.

françois prit le parti de ce musulman , mais il se donna bien garde de le faire chrétien. D'autres intérêts , d'autres soins.

Voilà mot à mot ce que *Voltaire* dit de *Charlemagne*. Je demande à présent *s'il l'a représenté en Allemagne comme un fanatique fougueux , & en Espagne comme un prince presque digne des honneurs de la philosophie*. Il ne le représente par-tout que comme un roi guerrier , cruel & politique , qui agit toujours conformément aux vues de son ambition , & qui massacre , baptise ou secourt les infideles , selon que son intérêt l'y engage. Mais M. *l'abbé de Fontenai* se plaît à *défigurer* ce portrait , pour se donner le droit d'outrager *Voltaire* ; & fier du titre qu'il s'est fait par le mensonge , un chétif auteur d'*affiches* a l'audace d'accuser d'*absurdes déclamations & de contradiction puérile* le plus grand écrivain qui ait jamais brillé dans le monde littéraire.

C'est le 5 août que notre critique a cette audace , c'est le 5 août qu'il nous peint *Charlemagne* égorgeant les Saxons comme un roi chrétien qui punit des ennemis & des rebelles ; & la semaine suivante , [1] en censurant la partie historique du *Cours d'étude à l'usage des élèves de l'école royale militaire* , le même homme s'écrie , *qu'étoit-il nécessaire de retracer les cruautés de Charlemagne envers les Saxons ?*

[1] Affiches du 12 août 1778 , n. 32 , p. 126.

Vous convenez donc à présent, monsieur l'abbé, qu'il étoit cruel ; mais vous êtes fâché qu'on le dise ? Voyons pourquoi.

On a prouvé [1] que ce grand prince étoit bien éloigné de tout esprit de fanatisme.

Oui, sans doute, Voltaire l'a prouvé, & je viens de prouver aussi que vous aviez dit une fausseté, en affirmant qu'il l'avoit représenté *comme un fanatique fougueux*. Mais l'ambition fait-elle commettre moins de cruautés que le fanatisme, &, si l'on est égoïté, qu'importe que ce soit pour l'amour de Dieu ou pour l'intérêt d'un tyran ?

Toutes les déclamations [2] contre les croisades ; l'orgueil des pontifes, la corruption des prêtres & des moines ne sont pas plus utiles.

Vous vous trompez, monsieur l'abbé ; elles servent à empêcher que l'épidémie des croisades ne revienne, que le feu du fanatisme ne se rallume, que les apologistes de *la saint Barthélemy* & des *Dragonades* n'échappent à l'indignation générale : elles servent à arrêter l'orgueil & les entreprises des pontifes, à opposer une digue à la corruption des prêtres & des moines ; & s'ils ne sont plus tels qu'on les a vus autrefois, c'est que l'histoire, en nous retraçant continuellement leurs crimes & leurs fureurs

[1] Ibid.

[2] Ibid.

passées, les a mis eux-mêmes dans la nécessité d'en rougir & dans l'impuissance de les renouveller.

Nous croyons [1] qu'on devoit laisser dans l'oubli ces sortes de tableaux, dont les esprits foibles profitent pour faire retomber sur la religion en général les fautes de quelques membres du clergé.

Et vous croyez encore très-mal. C'est précisément aux *esprits foibles* que ces sortes de tableaux doivent être présentés dans toute leur vérité, parce que c'est sur les *esprits foibles* que la superstition & le fanatisme ont le plus de prise. Les *Clément*, les *Barriere*, les *Chatel*, les *Ravaillac* n'étoient pas des *esprits forts*. Si dès leur enfance ils avoient eu entre les mains des ouvrages pareils à ceux qu'a produits notre siècle, ils ne se feroient point flattés de gagner le ciel en assassinant les rois; & peut-être auroient-ils appris qu'autant la religion mérite de respect, autant l'on doit de mépris ou d'horreur à ses ministres, quand leur bouche coupable ordonne la révolte & commande le crime.

Ce que l'on vient de voir suffit pour connoître la morale, la logique & l'honnêteté qui regnent dans les *Affiches*. Elles semblent consacrées dès leur naissance à outrager les grands écrivains & à décrier les bons ouvrages. Faux exposé, anachronisme, contradiction, tout est employé pour parvenir à un

[1] Ibid.

but si louable. Le rédacteur actuel est à la vérité fort au-dessous de son prédécesseur ; mais celui-ci , avec plus d'esprit & de connoissances , suivoit déjà la même méthode. Je n'en rapporterai qu'un seul trait.

Chacun connoît *l'Honnête-Criminel* , ce drame où la tolérance est mise en action , & dans lequel on a pour la première fois essayé de faire pleurer au théâtre sur les malheurs & les vertus des protestans de France. M. *Querlon* , entraîné d'abord avec tout le public par l'intérêt & la sensibilité qu'on a paru trouver dans la pièce , l'exalta beaucoup. *Voilà* , dit-il [1] , *une de ces productions qui ne cherchent que des entrailles & de l'ame ; un ouvrage de sentiment , dont on ne peut trop recommander la lecture aux jeunes gens & aux hommes faits de tout état , de tout ordre. Cette pièce touchante est trop connue par tout ce qu'en ont dit les journaux , pour y revenir.*

M. *Querlon* auroit dû penser qu'il s'exprimoit d'une manière trop précise pour pouvoir jamais se démentir sans honte. Il ne l'a pas moins fait quelques années après [2]. Il a cité *l'Honnête-Criminel* au nombre des pièces qui sont *la représentation des grands crimes , de ceux qui conduisent à l'échafaud* , & il ose placer dans le genre atroce (ce sont ses pro-

[1] Affiches du 23 novembre 1768 , n. 47 ; p. 186.

[2] Affiches du 28 février 1776 , n. 9 , p. 36.

pres mots) le même drame qu'il avoit nommé auparavant *une de ces productions qui ne cherchent que des entrailles & de l'ame; un ouvrage de sentiment, dont on ne peut trop recommander la lecture aux jeunes gens & aux hommes faits de tout état, de tout ordre.* Il faut qu'un écrivain se respecte bien peu, il faut qu'il n'attache guere de prix à sa propre estime ni à celle des autres, pour se contredire avec autant d'indécence. Au reste, s'il a cru nuire à l'ouvrage ou à celui qui l'a composé, il n'a pas réussi. Je viens d'apprendre que depuis quelque tems *l'Honnête-Criminel* est joué fréquemment à *Ver-sailles*. Notre auguste souveraine l'a même honoré de ses applaudissemens & de ses larmes. Cet illustre suffrage réfuteroit seul le reproche d'*atrocité* qu'on a fait à la piece; & puisque l'auteur a eu le bonheur d'intéresser l'ame douce & sensible d'une grande reine, il doit se consoler aisément du petit malheur d'être injurié par de petits critiques, qui changent d'avis comme d'habit, & peut-être plus souvent encore.

(4)

Il en est une (plaie) qui saigne encore , une sur laquelle il est tems que la tolérance verse un baume salutaire.

Epître dédicatoire.

Les descendans des François réfugiés chez l'étranger, chérissent toujours leur ancienne patrie. Qu'elle
cesse

cesse d'être leur marâtre, ils reviendront en foule augmenter le nombre de ses enfans, & rapporteront dans son sein des richesses & des forces dont leurs peres ne l'avoient privée que malgré eux, en pleurant son injustice & ses cruautés.

A l'avantage de rappeler parmi nous beaucoup de François expatriés, se joindra celui de tirer de l'oppression une multitude de malheureux qui depuis un siecle vivent dans l'amertume & souffrent dans le silence. Ils travaillent sans relâche pour l'état qui s'obstine à les méconnoître ; & quoiqu'on leur refuse tous les droits de citoyen, ils en remplissent tous les devoirs & en supportent tous les fardeaux. Une pareille injustice ne peut subsister long-tems sous un gouvernement sage & éclairé : il nous est donc permis d'espérer qu'elle cessera bientôt ; car c'est sur-tout dans les circonstances actuelles que l'administration doit arrêter ses regards sur un objet d'une si grande importance.

Nous venons de nous unir pour jamais avec un peuple que son courage & ses vertus ont rendu digne de la liberté. Eh bien, ce peuple nouveau est vraiment enfant de la tolérance. Il lui doit sa naissance, il lui doit son accroissement ; & la premiere fois qu'il a parlé en souverain, il a déclaré qu'elle seroit la base de son empire. Mais dans le même tems ses anciens tyrans, forcés par le besoin, domtés par l'infortune, ont aussi appelé la tolérance à leur se-

cours ; & pour tâcher de remettre les Américains sous le joug , ils viennent de briser celui dont ils opprimoient une partie de leurs compatriotes. La politique ne nous ordonne-t-elle pas de suivre cet exemple ? Convient-il que les protestans soient traités chez nous plus rigoureusement que les catholiques ne le sont chez nos ennemis ? Enfin la France ne doit-elle pas augmenter ses forces par le même moyen que l'Angleterre emploie pour étayer sa faiblesse ?

Au reste , si l'intérêt de l'état suffisoit pour engager aujourd'hui la Grande-Bretagne à tirer de l'oppression ceux de ses citoyens qui ne suivent pas la religion de l'état , cette loi ne fait pas moins d'honneur à l'humanité de sir *George Saville* qui l'a proposée , & de tous les membres du parlement qui l'ont accueillie avec transport. Je ne puis même m'empêcher de transcrire ce que dit l'un d'eux en cette circonstance mémorable. *Je déteste* , s'écria M. *Charles Turner* , [1] *je déteste la politique barbare qui réduit à un état d'esclavage l'homme sorti libre des mains de la nature. Il est affreux que la religion ait toujours été l'instrument dont le pouvoir s'est servi par-tout pour enchaîner le genre humain. Donnons un bel exemple à l'Europe. Que , sans distinction de*

[1] Dans la chambre des communes le 18 mai 1778. Voyez à cette année le *Courier de l'Europe* , vol. I , n. 40 , p. 318.

catholiques & de protestans, de conformistes ou non-conformistes, tout citoyen Anglois soit l'égal de ses concitoyens, & qu'une loi sacrée établisse parmi nous le regne de la tolérance universelle. . . . Ah, Dieu ! ne rougissons-nous pas d'avoir tant différé ? Les catholiques qui vivent parmi nous, sont l'urbanité, l'aménité même ; nous n'avons pas de plus dignes citoyens. Ils vivent pour la plupart dans leurs terres qu'ils cultivent avec succès ; ils nous enrichissent du produit de leur industrie ; il font plus, ils nous donnent tous les jours des exemples d'une charité qui ne connoît point de bornes. Tout ce qui vit autour d'eux vit des fruits de cette charité, se ressent de la générosité de leurs principes. Leur humanité écarte la misère, non-seulement des lieux de leur résidence, mais de leurs environs éloignés. En un mot, les catholiques romains sont d'excellens chrétiens, d'excellens citoyens : que pouvons-nous être de plus ?

Tout ce que ce généreux protestant a dit alors des catholiques d'Angleterre, je le répète ici avec la même vérité des protestans de France, & je défie qu'on ose me démentir. Y a-t-il parmi nous de meilleurs citoyens, des sujets plus soumis, des hommes plus laborieux & plus charitables ? Quelquefois même ils portent les vertus morales à un degré d'héroïsme qui nous transporte & nous confond. Nous en avons un exemple encore vivant dans le fils courageux qui de nos jours s'est dévoué à l'escla-

vage pour son pere. Quand le drame de *l'Honnête-Criminel* eut donné de la célébrité à cette action magnanime, *Louis XV* réhabilita le digne protestant qu'elle illustroit. Mais ce héros de la piété filiale avoit déjà passé sept ans aux galeres ; la loi qui l'y avoit fait condamner ne fut point abolie, & elle menace encore du même châtimement ceux de la même religion qui s'assemblent pour prier Dieu.

(5)

Et c'est du pied de ta statue (de Henri IV) que toute la France tendant avec moi les mains vers le digne héritier de ton trône , le conjure à genoux de rendre enfin les droits de citoyens à des sujets utiles & paisibles.

Epître dédicatoire.

Le bruit se répandit à la fin de 1775, que les protestans alloient être rappelés en France, & cette nouvelle y fut reçue avec un transport général. La philosophie depuis cinquante ans prépare chez nous cette grande opération du gouvernement. La tolérance est déjà établie dans tous les esprits, & à cet égard l'opinion publique se trouve à présent en contradiction avec la loi. Cette loi est encore opposée à l'intérêt de l'état ; elle est donc mauvaise, & doit être abrogée, sur-tout dans les circonstances actuelles, à moins qu'un intérêt plus puissant, celui de

la religion , ne le défende. Mais l'esprit de la religion est un esprit de douceur & de paix , qui condamne la violence & rejette un hommage forcé. Si quelque-fois , dans des tems de ténèbres , les prêtres ont osé tenir un langage différent , ils étoient démentis par l'évangile , cette loi d'amour , dont ils vouloient faire une loi de sang ; ils étoient démentis par un Dieu crucifié , par un Dieu mort pour le salut du genre humain , & que leur cruauté sacrilege en rendoit la terreur & le fléau : ils l'étoient enfin , ils l'ont toujours été , par les vertueux ministres de l'église , par ceux qui en feront à jamais la lumière & la gloire.

O vous , hommes ignorans ou barbares , prêtres , moines , laïcs , qui que vous soyez , qui criez encore à l'intolérance , taisez-vous tous devant le grand *Fénelon*. Et vous , monarques de la terre , si vous possédez ces vertus douces & bienfaisantes que l'auteur de *Télémaque* avoit gravées dans l'ame de son auguste élève , si votre cœur sensible & compatissant est fait pour s'ouvrir à la voix de la religion , de la justice & de l'humanité , écoutez comment elles vous parlent par la bouche de ce digne prélat. *Sur toutes choses* , vous disent-elles avec lui [1] ,

[1] Directions pour la conscience d'un roi , par Fénelon , imprimées pour la première fois à Paris en 1775 , avec approbation & privilege , & du consentement exprès de Louis XVI.

ne forcez jamais vos sujets à changer leur religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes ; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion , au lieu de la protéger , ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile , non en approuvant tout , comme indifférent , mais en souffrant avec patience ce que Dieu souffre , & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

[1] Ce que pensoit, ce que disoit alors le grand Fénelon, tous les magistrats de la France ont aujourd'hui le bonheur de le penser comme lui, & le noble courage de le publier hautement. Ils sentent plus que d'autres combien à présent la justice & l'humanité sont en contradiction avec la loi dont ils sont les ministres ; & n'étant pas les maîtres de la changer, ils cherchent au fond de leurs cœurs d'heureux subterfuges qui les autorisent à ne pas la suivre ; ils sont forcés de devenir subtils, afin de n'être pas barbares. Le parlement de Toulouse vient d'en don-

[1] J'étois au moment d'envoyer mon ouvrage à l'imprimeur, quand j'ai reçu le Courier de l'Europe du 13 octobre 1778 ; & ce que j'y ai trouvé, vol. IV, n. 30, p. 237, a occasionné l'addition que je fais ici. Nous remercions sincèrement le rédacteur de cette feuille d'y insérer de pareils morceaux, bien plus intéressans pour les fastes de l'humanité, qu'une multitude de débats politiques & d'évenemens militaires.

ner un exemple dans la cause où l'on disputoit à un enfant né de parens protestans , la légitimité de sa naissance, parce qu'il ne rapportoit pas l'acte de célébration de mariage de ses pere & mere. Il faut lire le beau plaidoyer que fit alors l'un des avocats généraux, dont nous désirerions savoir le nom, pour le consacrer ici à la vénération publique.

“ Ce n'est pas seulement (dit ce magistrat philosophe , digne de l'hommage de tous les François , & aux pieds duquel je voudrois déposer le tribut particulier de mon admiration & de ma reconnoissance) “ ce n'est pas seulement, messieurs , du „ fort d'un citoyen que vous allez décider, mais de „ celui d'un million d'hommes qui attendent en „ tremblant votre jugement.

„ L'arrêt qui fixera l'état d'*Etienne Sales*, en fixant „ en même tems celui de presque tous les protestans du ressort de la cour, va porter dans leurs „ cœurs la joie ou le désespoir. Ils l'attendoient „ sans alarmes, cet arrêt, si c'étoit votre cœur seul „ qui dût le dicter ; ils savent que depuis long- „ tems, *dégagés des préjugés qui avoient subjugué* „ *nos peres*, l'erreur dans laquelle ils gémissent ne „ les rend pas odieux.

„ Ils savent qu'une raison plus éclairée a fait suc- „ céder la pitié à la haine, & que si quelquefois la „ rigueur des regles ne vous a pas permis de regarder „ comme légitimes des engagements qui leur avoient

» paru sacrés, vous cédiez à regret sous l'autorité
» des loix, dont vous avez desiré pouvoir vous écar-
» ter

» Nous ne craindrons pas de le dire, il est très-
» vraisemblable que le mariage des pere & mere de
» l'intimé n'a jamais été béni par un ministre de
» notre église; mais malgré les apparences, la jus-
» tice & l'équité veulent qu'on le présume. On le
» doit même pour l'intérêt de la société.

» *Il n'est personne qui ne doive convenir qu'il est*
» *barbare qu'un grand nombre des sujets du roi*
» *soient privés des avantages que le titre de François*
» *devoit leur assurer, & cela parce que la bonté du*
» *ciel n'a pas cru devoir encore dissiper les ténèbres*
» *qui les environnent, & ouvrir leurs yeux à la*
» *lumière.*

» Qu'on jette un regard sur le sort de ces in-
» fortunés: il est impossible de ne pas éprouver un
» sentiment de pitié. Nous en attestons, *non-seule-*
» *ment les philosophes du siècle, mais tous ceux dont*
» *la religion & la piété sont éclairées par la charité*
» & par la raison.

» Il faut donc, autant qu'on le peut, corriger cette
» injustice

» On est désabusé aujourd'hui de croire que les
» loix séveres soient des moyens propres à ramener
» des esprits prévenus de leurs erreurs. La gêne &
» la contrainte n'ont jamais produit un hommage

„ sincere , qui est le seul qui puisse plaire à l'Être
„ éternel.

„ Une expérience malheureuse a fait connoître
„ l'inutilité des moyens dont on s'est servi jusqu'à
„ ce jour pour déraciner l'erreur , & nous ne dou-
„ tons pas qu'à l'avenir on n'en emploie *qui seront*
„ *plus conformes aux regles d'une saine politique &*
„ *aux loix de l'humanité.*

„ *Les vives lumieres qui ont éclaté de toutes parts*
„ *nous autorisent à croire que bientôt le prince bien-*
„ *faisant qui nous gouverne, se livrant aux mouve-*
„ *mens de son cœur , jetera un regard favorable sur*
„ *cette portion de ses sujets qui est séparée de notre*
„ *communioin , & par des loix sages & immuables*
„ *assurera leur tranquillité & leur bonheur.*

„ C'est à vous , messieurs , à préparer cet événe-
„ ment heureux , en faisant connoître par vos ar-
„ rêts , quelles sont vos dispositions. L'occasion est
„ favorable , & vous pouvez la saisir. „ (C'est ce
„ qu'a fait le parlement , & *Etienne Sales* a été dé-
„ claré légitime.)

O vertueux *Calas* , pere infortuné , que le fana-
tisme & l'erreur conduisirent à l'échafaud , toi dont
la justice du prince a dès long-tems réhabilité la
mémoire , & dont le bûcher fut arrosé des larmes
de toute l'Europe , que ta cendre dispersée par les
vents se rassemble en ce jour , qu'elle se ranime &
qu'elle tressaille de joie à ce grand événement ! Le

discours que la philosophie & la tolérance viennent de prononcer, l'arrêt qu'elles viennent de rendre dans ce même tribunal qui, vingt ans auparavant, avoit eu le malheur de te condamner, doivent le laver de la tache de ton sang, & t'engager à lui pardonner ton supplice.

(6)

Et de ne plus permettre qu'on persécute en eux (les protestans) une religion qui nous a donné un
HENRI IV & deux SULLY.

Epître dédicatoire.

Par respect pour la mémoire de *Pindare*, *Alexandre* fit, à la destruction de Thebes, épargner la famille & la maison de ce grand poète. Les armées des protestans épargnerent de même les terres de l'illustre *Fénelon*, lorsqu'au commencement de ce siècle ils entrèrent dans le Cambrésis, & y portèrent le ravage & la désolation. Pourquoi un sentiment pareil, & bien plus juste encore pour le meilleur & le plus grand de nos rois, ne nous feroit-il pas traiter avec humanité ceux de nos freres qui sont restés attachés à sa première croyance? Cette religion que nous persécutons en eux, leur a été transmise par leurs peres. Elle fut long-tems celle du

grand *Henri* ; le grand *Sully* vécut & mourut dans son sein, & elle s'honore encore de nous avoir donné récemment un administrateur digne d'être nommé après *Sully*, de louer *Colbert*, & de les remplacer tous deux. Un ministre philosophe, fait pour réaliser le beau portrait qu'il en a tracé lui-même dans un excellent ouvrage d'économie politique, & que la sagesse du gouvernement a mis à la tête des finances, pour que notre siècle y vît "un homme [1]
„ dont le génie étendu parcourût toutes les cir-
„ constances, dont l'esprit moëlleux & flexible fût
„ y conformer ses desseins & ses volontés; qui doué
„ d'une ame ardente & d'une raison tranquille, fût
„ passionné dans la recherche du bien & calme dans
„ le choix des moyens; qui, juge integre & sensé
„ des droits des différentes classes de la société, fût
„ tenir d'une main assurée la balance entre leurs
„ prétentions; qui, se faisant une juste idée de la
„ félicité publique, la secondât sans précipitation;
„ & considérant les passions des hommes comme
„ un fruit de la terre, proportionnât sa marche à
„ cette nature éternelle, & ne se fit un tableau de
„ la perfection que pour exciter son propre cou-
„ rage, & non pour s'irriter des obstacles. „

[1] Sur la législation & le commerce des grains, seconde édition, vol. II, p. 68.

*Et le Japon rentrant sous l'empire des prêtres ,
Nous régnerons bientôt où regnoient nos ancêtres.*

Acte I, scene 1.

L'empire du Japon , fondé 660 ans avant l'ere chrétienne , est , après celui de la Chine , le plus ancien qui existe sur la terre. Les trois grandes isles qui le composent , bordées d'un grand nombre d'écueils & entourées d'une mer orageuse , furent , selon toute apparence , peuplées successivement par des naufrages. Ces différentes peuplades se réunirent insensiblement en un corps de nation qui eut ses chefs ou ses rois. *Sinmu* , parvenu à l'empire , après la mort de ses trois freres , dont le regne fut court & obscur , civilisa ses sujets , leur apprit à compter le tems , le partagea en années , en mois & en jours ; réforma , refondit les loix , & changea le gouvernement , c'est-à-dire , le rendit plus absolu : car c'est là ordinairement le but secret , le grand & presque l'unique objet de tous les changemens que font les hommes qui commandent aux autres. Ainsi , pour porter son autorité au plus haut degré , il est vraisemblable que *Sinmu* concentra en lui seul tous les pouvoirs , unit le sacerdoce à l'empire , posa le trône sur l'autel , & se fit même passer pour le descendant des dieux dont il s'établissoit le grand-prêtre.

Sans doute son génie appuya son imposture ; le bien qu'il faisoit d'une main , engagea à baïser avec respect la chaîne sacrée qu'il présentoit de l'autre : des peuples ignorans & grossiers reçurent un nouveau joug avec de nouvelles lumières ; & celui qui asservit le Japon à un double despotisme , fut appelé par eux *le plus grand des hommes*. Il est regardé comme le fondateur de leur empire ; c'est le premier de leurs monarques ecclésiastiques : ses descendans ont pendant plus de dix-huit cents ans gouverné en maîtres absolus de la religion & de l'état : mais après ce long espace de tems , les généraux de leurs armées s'emparèrent d'une partie de l'autorité temporelle , & *Taiko* les en dépouilla entièrement il y a deux siècles. Depuis cette époque on voit deux empereurs au Japon , le *Cubosama* ou monarque séculier qui a toute la puissance , & le *Dairi* ou monarque ecclésiastique qui est encore le chef suprême de l'ancienne religion , & auquel le *Cubosama* rend même une espèce d'hommage.

(8)

*De tous les Jammabos chef saint & redoutable ,
 Vous commandez en dieu sur ce corps formidable ,
 Et sous vous à la fois pontifes & soldats
 Nous vous suivons au temple , ou volons aux combats.*

Acte I, scène 1.

Les *Jammabos* , dont le nom signifie *soldats des*

montagnes, font un ordre de moines très-anciens au Japon, & qui, selon leur regle, font obligés de combattre pour le service des dieux *Camis* & la défense de leur culte. L'origine de ces religieux remonte, dit-on, à près de douze cents ans. On l'attribue à un solitaire qui passa toute sa vie à parcourir les déserts & les montagnes. Il y découvrit de nouvelles routes, & ce fut sans doute ce qu'il fit de plus utile. Ses disciples habitent aussi les montagnes. On ne dit pas si, selon leur institut & leurs vœux, ils y combattent pour leurs dieux, qui sont ceux de l'ancienne religion du pays; mais on rapporte qu'à présent ils incommodent beaucoup les voyageurs, à qui ils demandent l'aumône le sabre au côté & dans des sentiers escarpés, où il seroit dangereux de n'être pas charitable. Il est vraisemblable que le zele fanatique qui anima d'abord ces moines guerriers, fut vivement réprimé ou s'éteignit bientôt; car l'histoire ne parle que des pèlerinages qu'ils font & de la vie errante & austere qu'ils mènent.

On doit cependant observer que de tous les religieux, dont le nombre est prodigieux au Japon, les *Jammabos* sont les seuls qui se marient. Leurs fils embrassent communément le même état, & leurs filles entrent dans un ordre où ils font eux-mêmes habitués à prendre leurs femmes. C'est un ordre de belles mendiantes qui, l'air tendre & séduisant, la

tête rasée, la gorge fort découverte, chantent sur les grands chemins & dans les environs des temples, & sont toujours prêtes à payer par les plus doux plaisirs la piété des pèlerins ou la libéralité des voyageurs.

N'oublions pas de dire que ces moines ont un général dont ils dépendent, & qui réside à Méaco. Ils sont obligés d'aller tous les ans lui rendre une visite. Ils lui font présent d'une partie de leur quête, & en reçoivent ordinairement un nouveau titre de distinction, avec le droit de faire quelque changement honorable à leur habit: car ils sont très-vains, c'est-à-dire qu'à cet égard ils ressemblent parfaitement à tous les autres prêtres & religieux du Japon.

(9)

As-tu donc oublié quelles haines fatales

Divisent de tout tems nos deux sectes rivales ?

Ils (les Bonzes) suivent Siaka, nous (les Jambabos) servons les Camis.

Notre culte, nos dieux, tout nous rend ennemis.

Acte I, scène 1.

Deux religions principales regnent au Japon; le *Sinto*, c'est-à-dire le culte des esprits; & le *Budso*, c'est-à-dire, l'idolatrie étrangère.

La religion du *Sinto*, la première & la plus ancienne de toutes, semble être née avec l'empire, &

lui sert encore de fondement. Ses sectateurs adorent plusieurs races de dieux célestes & terrestres, dont ils se croient descendus, & ils leur donnent à tous le nom de *Camis*, ce qui signifie esprits. Autant la plupart des dogmes du *Sinto* sont extravagans, autant le culte en est simple. Il n'a point de rites fixes, point de chapelets, nulles cérémonies, aucun formulaire de prières; & ses fêtes, consacrées à la joie & aux plaisirs, sont moins des institutions religieuses que politiques: aussi les voit-on célébrées par tous les Japonois, sans distinction de secte.

Le *Dairi* est le chef suprême de cette religion qui n'a point d'autres prêtres que ce prince lui-même & les gens de sa cour toute ecclésiastique; encore ne sont-ils aucunes fonctions sacerdotales. Des laïcs, nommés *Canusis*, entretenus les uns par des fondations, les autres par les libéralités du *Dairi* ou par les aumônes des fideles, demeurent avec leurs familles dans les environs de chaque temple, & en sont les gardiens. C'est à quoi se borne tout leur emploi, & cependant ils ne sont pas moins fiers que s'ils étoient de véritables prêtres.

Tel est le *Sinto* dans sa pureté primitive, né en quelque sorte avec l'empire, lié au gouvernement politique, absurde en sa théologie, simple dans son culte, doux & assez raisonnable dans sa morale.

Il n'en est pas de même du *Budro*, c'est-à-dire de l'idolatrie étrangère. Elle fut apportée au Japon, du
midi

midi de l'Asie, & commença il y a environ treize cents ans à y faire de grands progrès. L'un des principaux dieux de cette religion est *Xaca* ou *Siaka*. On raconte qu'il vivoit il y a huit mille ans; qu'il s'affujettit aux plus rudes mortifications, passa un grand nombre de siècles à méditer dans la solitude, en sortit ensuite pour répandre sa doctrine, & enfin s'enterra lui-même dans une cave, après avoir fait beaucoup de livres & de miracles.

Ce *Siaka* parloit avec un grand respect d'un autre prophete plus ancien que lui. On le nomme *Amida*. Il vécut, dit-on, plusieurs milliers d'années dans des mortifications continuelles, afin d'expier les péchés des hommes; il fit aussi un grand nombre de sermons & de prodiges, après quoi ennuyé de ce monde, le prophete se donna volontairement la mort, & passa dans une autre vie, où il fut élevé au rang de dieu; mais l'on ne dit point par qui cette faveur lui fut accordée.

Deux disciples de *Siaka* recueillirent sa doctrine dans un livre qui est encore comme la bible de toutes les nations orientales au-delà du Gange. Il se nomme *Fokékio* ou *le livre des belles fleurs*, & fut apporté au Japon la soixante-sixieme année de notre ere. Cette nouvelle idolatrie y fit d'abord peu de progrès; mais se trouvant ensuite favorisée par quelques Dairis, elle entraîna bientôt une grande partie de la nation. Alors ceux même qui n'abandonnerent pas

le culte des *Camis*, furent divisés par un schisme qui produisit deux sectes. L'une comprend les véritables orthodoxes qui n'ont pas voulu souffrir le moindre changement dans la doctrine de leurs ancêtres; & les moines *Jammabos* sont de ce nombre, puisqu'ils sont vœu de combattre pour leurs dieux. L'autre renferme tous ceux qui, pour concilier les deux religions, en ont fait une espèce de mélange; ils croient que l'âme d'*Amida* s'est unie & confondue avec celle de *Tensio*, le plus révéré des *Camis*. Cette dernière secte est la plus nombreuse: les deux principaux dieux du *Budso* sont dans une vénération presque générale au Japon. C'est par *Siaka* & par *Amida* que l'on jure, c'est en leur nom que l'on demande l'aumône, c'est en les invoquant que l'on meurt, & l'on croit alors être assuré du salut.

L'esprit de pénitence doit régner dans une religion dont les dieux ont eux-mêmes donné l'exemple des austérités & des mortifications. Celles que pratiquent les dévots *Budsoïstes*, font frémir la nature; mais quelque mérite qu'ils y attachent, il n'est point, selon eux, comparable à celui d'une mort volontaire: c'est là le comble de la perfection. Aussi la fureur du suicide est-elle répandue au Japon plus qu'en aucun pays de la terre.

« La hiérarchie du *Budso*, lit-on dans l'Histoire générale des voyages [1], diffère très-peu de celle

[1] Tome XL, page 279.

„ de l'église catholique. Les Bonzes, qui sont les
„ prêtres de cette religion, ont un grand-pontife
„ nommé *Xaco*, (sans doute parce qu'il est vicaire
„ du grand *Xaca*) dont le pouvoir s'étend jusques
„ sur l'autre vie. Non-seulement il peut abrégér les
„ peines du purgatoire, mais on lui attribue mè-
„ me le pouvoir de tirer les ames de l'enfer & de
„ les placer dans le paradis, sans qu'elles soient
„ obligées de passer par de nouvelles métamorpho-
„ ses. D'ailleurs toutes les sectes du *Budso* lui sont
„ soumises. On ne peut en former de nouvelles sans
„ son approbation. C'est lui qui décide sur le sens des
„ livres de cette religion, & tout le cérémonial de
„ cette religion est de son ressort. Il érige des tem-
„ ples, il décerne un culte aux saints & aux mar-
„ tyrs des sectes de sa dépendance, il consacre les
„ *Tundes*, qui sont comme les évêques du *Budso*.
„ A la vérité, l'empereur *Cubosama* s'est attribué le
„ droit de conférer cette dignité, à laquelle il y a
„ de grands revenus attachés; mais le *Xaco* con-
„ firme la nomination du prince, consacre les *Tun-*
„ des, & leur accorde le pouvoir de dispenser dans
„ les cas ordinaires. Ces prélats Japonois peuvent
„ appliquer aux vivans & aux morts les mérites des
„ dieux & des saints; pouvoir qu'ils ne communi-
„ quent aux prêtres qu'avec de grandes restrictions.
„ La plupart sont en même tems supérieurs des
„ monasteres de Bonzes, avec lesquels ils vivent

„ en communauté : car tout le clergé du Budso est
„ régulier, & peut être regardé comme un ordre
„ religieux, divisé en plusieurs congrégations qui
„ reconnoissent le même général. Il est divisé en
„ plusieurs sectes, que leur dépendance d'un même
„ chef n'empêche pas de se haïr mutuellement. On
„ ne les distingue que par la couleur de leurs habits,
„ car la forme en est presque la même, & ressemble
„ assez à celle de nos moines. Ils ont les cheveux &
„ la barbe rasée, & jamais ils ne se couvrent la
„ tête. On croit qu'ils ne mangent ni chair ni pois-
„ son frais. Ils donnent une partie du jour à la
„ prière, & chantent à deux chœurs. Quelques-uns
„ se levent à minuit pour leurs exercices de piété.
„ Ils gardent un profond silence devant les séculiers,
„ & leur visage respire la modestie & la pénitence.
„ On en distingue quatre principales sectes qui ont
„ leurs monasteres dans les lieux habités, & qui
„ sont répandues dans le commerce du monde. La
„ plupart des autres ne fréquentent que les bois &
„ les déserts. Quoique la différence de leurs opi-
„ nions fasse régner entr'eux une guerre ouverte,
„ cette animosité ne se communique point à leurs
„ sectateurs, & la diversité de croyance ne trouble
„ jamais le repos des familles.

„ En général le peuple est infatué de la sainteté
„ des Bonzes, & juge favorablement de ce qu'il
„ respecte. L'austérité de leurs dehors, le crédit

„ qu'on leur suppose auprès des dieux, le soin qu'ils
„ ont d'attirer dans leur corps des jeunes gens d'une
„ naissance illustre, soutiennent leur réputation con-
„ tre toutes sortes d'attaques. Il n'y a pas un prince
„ au Japon, qui ne se trouve honoré d'avoir un fils
„ Bonze. De là cette aveugle confiance pour tout
„ ce qui sort de leur bouche & de leurs mains. Ils
„ font un débit prodigieux de certaines robes de
„ papier, dont tous leurs sectateurs veulent mou-
„ rir revêtus. Ils distribuent des pains bénis d'une
„ vertu proportionnée à leur prix. Ils vendent jus-
„ qu'au mérite de leurs bonnes œuvres, en se ré-
„ servant le principal. *Ils donnent aux plus intéressés*
„ *des lettres de change payables dans l'autre monde.*
„ *Leurs monasteres sont des gouffres où la moitié des*
„ *biens de l'état va s'abymer.* Une de leurs occupa-
„ tions est de prêcher. Le docteur, revêtu d'habits
„ magnifiques, monte sur une estrade couverte
„ ordinairement des plus riches tapis de la Chine. Il
„ a devant lui une table sur laquelle est le *Fokékio*.
„ Il ouvre ce saint livre, il en lit quelques lignes,
„ dont il donne une explication aussi absurde que
„ le texte; ensuite il tombe sur la morale ou les
„ dernières fins de l'homme; mais *il conclut tou-*
„ *jours que le plus sûr moyen d'obtenir la faveur*
„ *des dieux, est d'orner leurs temples & de faire de*
„ *grandes libéralités à leurs ministres.* „

(10)

*Des Bozzes vainement abandonnant la loi ,
 J'ai feint de les quitter pour m'attacher à toi. (Jammabos.)*

*De cet ordre chéri , dont je suis l'émissaire ,
 Tu me crois dès long-tems le plus grand adversaire.*

Acte I, scene 4.

Les jésuites ne recevoient jamais parmi eux de sujets sortis d'un autre ordre religieux , & rien n'étoit plus sage que ce statut. Il prévenoit le danger d'ouvrir leur sein à des espions & à des traîtres , tels que le renégat *Murami*. Mais on ne croit point avoir péché contre la vraisemblance théâtrale , en supposant ici la politique des Jammabos un peu moins parfaite que celle des jésuites.

(11)

*O vous , puissans Camis , esprits purs , éternels ,
 Vous qui , tout à la fois nos dieux & nos ancêtres ,
 Autrefois du Japon fûtes les premiers maîtres ,
 Revenez y régner , & souffrez que mon bras
 A vos loix de nouveau soumette ces états !*

Acte I, scene 6.

Camis , comme on l'a vu dans la note 9 , veut dire esprit en langue japonoise , & c'est le nom que donne à

ses dieux l'ancienne religion du Japon. Ses sectateurs, appelés *Sintoïtes*, croient que tout ce qui existe est sorti du chaos, dont le premier développement produisit le premier des dieux. Cet être purement spirituel en engendra un autre, celui-ci donna naissance à un troisième, & cette race divine eut ainsi une succession de sept dieux. Les trois premiers n'avoient point de femmes, & les quatre autres étoient mariés. Mais chacun d'eux eut de son épouse son successeur d'une façon incompréhensible. Il n'y eut que le dernier qui, ayant vu un oiseau caresser sa compagne, fut curieux d'essayer de la même manière. Il se créa donc les organes nécessaires à l'expérience qu'il vouloit faire. Elle ne déplut point à sa femme; nos deux époux s'en tinrent à la nouvelle méthode, & ils eurent ainsi des fils & des filles d'une nature très-supérieure à ceux de la troisième race, mais fort au-dessous des êtres purement spirituels & divins dont ils étoient sortis. Ce couple se nomme *Isanaki* & *Isanami*. C'est par lui que finit la première race & que la seconde fut engendrée, & les Japonais le révérent comme leur *Adam* & leur *Eve*.

Ces grands dieux célestes régnerent l'un après l'autre au Japon pendant une suite de siècles indéterminée & incompréhensible; & chacun d'eux, pour faire place à son successeur, mourut d'une façon qui n'est pas moins difficile à comprendre. Car c'étoient de purs esprits; la mort même ne les

fit pas cesser d'être immortels ; on les invoque toujours comme existans , & l'immortalité de l'ame est d'ailleurs un des principaux dogmes de leurs adorateurs.

Tensio, fils aîné d'*Isanaki*, commença la seconde dynastie des cinq dieux terrestres. Ceux-ci gouvernerent encore le Japon pendant un nombre d'années prodigieux , mais limité. *Awase-Dsunno*, le dernier de ces dieux-hommes , engendra enfin la troisième race qui habite aujourd'hui le Japon & qui n'a rien conservé de la perfection de ses divins ancêtres.

Tous ces dieux sont appelés *Camis* ; cependant ce nom semble plus particulièrement affecté aux cinq dieux terrestres , qui sont ceux que l'on invoque davantage. On pense que les sept grands esprits célestes sont trop élevés au-dessus de la terre pour s'intéresser à ce qui s'y passe.

Le plus révérend des *Camis* est *Tensio*, fondateur de la seconde race. Tous les Japonais croient descendre de lui , mais seulement par les cadets , & ils pensent que leurs *Dairis* viennent en ligne directe de l'aîné de ses fils. Voilà le titre sur lequel est fondée la sainteté de ces monarques ecclésiastiques , le pouvoir surnaturel qu'on leur attribue , & leur droit à l'empire : droit si respecté , si généralement reconnu , que pendant près de deux mille ans ils ont gouverné le Japon avec une autorité absolue , & qu'ils y sont encore les chefs suprêmes de la religion.

(12)

Et puisse aussi mon nom mériter qu'on le place

Sur vos fastes sacrés !

Acte I, scène 6.

On vient de voir dans la note précédente , que le *Sinto* , c'est-à-dire l'ancienne religion du Japon , reconnoissoit douze dieux , tant célestes que terrestres : mais elle y joint encore une infinité d'autres *Camis* inférieurs , dont le nombre s'augmente chaque jour. Il n'y a personne dans cette religion , qui ne puisse espérer de devenir , je ne dis pas un saint , mais un dieu : elle divinise tous les grands hommes que leurs miracles & leur sainteté ont rendus célèbres , ou qui se sont distingués par un génie extraordinaire , par des découvertes utiles , & des établissemens avantageux à la nation. Leur apothéose est l'ouvrage des *Dairis* , qui seuls ont le droit de la faire ; & chacun d'eux commence ordinairement par accorder cet honneur à son prédécesseur , afin de le recevoir à son tour de celui qui lui succédera.

Lorsque l'on crée ainsi un nouveau dieu , on lui assigne en même tems l'espece de pouvoir qu'il exercera , & la demeure où il doit loger. L'un est placé dans le soleil , un autre dans la lune , celui-ci au fond de la mer , celui-là dans une étoile ; tous enfin ont leur paradis particulier. On choisit son dieu selon le goût que l'on a pour le paradis qu'il occupe , &

l'on fait alors tous les efforts pour y mériter une place.

(13)

*Toujours craints & trompés au sein de leur patrie ,
 Affligés par l'intrigue & par la flatterie ,
 Ils (les rois) n'ont jamais près d'eux que d'adroits
 courtisans ,
 De bas adulateurs , des esclaves rampans ;
 Et c'est chez l'étranger , loin du rang où nous sommes ,
 Que sans cœur , sans sujets , n'étant plus que des hommes ,
 Nous en voyons enfin.*

Acte II, scène 1.

“ Le métier d'*adroit courtisan* , écrivoit Fénelon
 „ au duc de Bourgogne [1] *perd tout* dans un état.
 „ *Les esprits les plus bornés & les plus corrompus*
 „ *sont souvent ceux qui apprennent le mieux cet in-*
 „ *digne métier.* Ce métier gâte tous les autres : le
 „ médecin néglige la médecine ; le prélat oublie les
 „ devoirs de son ministère ; le général d'armée songe
 „ bien plus à faire sa cour qu'à défendre l'état ; l'am-
 „ bassadeur négocie bien plus pour ses propres in-
 „ térêts à la cour de son maître , qu'il ne négocie
 „ pour les intérêts de son maître à la cour où il est
 „ envoyé. *L'art de faire sa cour gâte les hommes de*

[1] Directions pour la conscience d'un roi , p. 105.

„ toutes les professions , & étouffe le vrai mérite :
„ rabaissez donc ces hommes , dont tout le talent ne
„ consiste qu'à plaire , qu'à flatter , qu'à éblouir ,
„ qu'à s'insinuer pour faire fortune.

Heureux le prince qui , profitant de ces sages leçons , ferme toujours l'oreille à la voix des adulateurs ! Celle de la vérité le louera , & les bénédictions de son peuple le rédommageront au centuple du vil encens de ses courtisans. Puisse la France , en fixant les yeux sur le trône , répéter toujours avec monsieur l'abbé de Radonvilliers : *d'ordinaire on dit aux rois de se garder des flatteurs , il faut dire aux flatteurs de se garder du roi !*

Si les circonstances permettent rarement aux souverains de voyager chez l'étranger , ils peuvent au moins y suppléer , en appelant de tems en tems auprès d'eux des gens étrangers à la cour , & dont l'ame nourrie loin des grandeurs , au sein de la méditation & de l'égalité , n'ait encore rien perdu de sa force & de son énergie.

(14)

Et le prêtre en tous lieux entretient les mortels

Des merveilles qu'on voit illustrer ses autels.

Acte II , scène 1.

On peut juger de tous les miracles qui se font au Japon , par celui qui s'opère régulièrement une fois le mois dans le temple de Tenchéda, Les Bonzes ,

à chaque nouvelle luné, y menent une jeune fille & la placent devant l'idole. Le lieu est alors éclairé par des lampes d'or, où brûlent des parfums exquis : mais tout-à-coup les lumières s'éteignent miraculeusement, & le dieu vient se manifester à la jeune fille, par des signes que toutes les Japonaises trouvent vraiment divins. Elle se sent étroitement embrassée par quelque chose qui lui paroît avoir la figure d'un homme, & qui, après l'avoir quelque tems accablée des plus douces caresses, la laisse dans un ravissement céleste. Quelquefois elle en devient grosse. On ne dit point quel est alors le destin réservé à l'enfant sacré ; mais la jeune favorite est conduite hors du temple au son des instrumens : le peuple lui porte toujours beaucoup de respect, & chacun croit qu'elle a reçu l'esprit de prophétie. On s'imagine bien qu'il doit y avoir tous les mois un grand nombre d'aspirantes ; les Bonzes prononcent entr'elles avec une équité qui ne se dément jamais ; & comme ils sont instruits du goût de leur dieu, ils choisissent constamment la plus jolie.

(15)

*La vertu parmi nous a marqué votre place ,
Et vous allez , soumis à des devoirs nouveaux ,
Monter du rang de prince au rang de Jammabos.*

Acte II, scène 2.

Ce n'est pas seulement en Europe, dans les siècles

d'ignorance & de superstition , qu'on a vu des princes quitter le trône pour se faire moines.

Siao - Tven, fondateur de la dixieme dinastie chinoise, après avoir usurpé la couronne par le meurtre des deux derniers empereurs, eut dans sa vieillesse la fantaisie d'aller demeurer parmi les Bonzes. Là, couvert d'un vêtement grossier & la tête rasée, il ne vivoit que d'herbes & de riz. Les grands allerent le chercher dans sa solitude , & l'en tirerent malgré lui ; mais il continua de mener à sa cour la même vie austere & mortifiée.

Au Japon, vers la fin du dixieme siecle, le jeune *Quasson* fut à peine sur le trône des Dairis, qu'une nuit il quitta secrètement son palais & courut s'enfermer aussi dans un monastere. Mais il n'en sortit plus. Il se fit raser, prit l'habit de Bonze, & mourut après l'avoir porté vingt-deux ans. On vit donc le sacré descendant des Camis abandonner à la fois l'empire & la religion de ses divins ancêtres, pour se dévouer entièrement au service des idoles étrangères. L'abdication surprit beaucoup, on s'étonna peu de l'apostasie. Le prince ne faisoit en cela qu'user d'un droit commun à tous ses sujets. Ils pouvoient, comme lui, changer à leur gré de culte & de foi, & ils jouissent toujours de la même liberté. Chaque province, chaque ville de cet empire a ses dieux tutélaires: mais au moindre mécontentement, c'est-à-dire à la premiere calamité publique, elles

dégradent leurs patrons, & prennent les saints des provinces ou des villes qui n'ont pas souffert les mêmes défaits.

Il y eut un Chinois qui fit encore plus; car il cita en justice l'idole qu'il avoit chez lui. Ce bon-homme représenta qu'il l'avoit placée dans le plus bel endroit de sa maison, qu'il n'avoit jamais cessé de l'honorer, de lui offrir des parfums, de lui adresser des prières, & qu'il n'en avoit pas moins été accablé de malheurs de toute espece. Les Bonzes tâcherent de l'appaiser; on lui fit même des offres considérables pour l'engager à se désister de sa poursuite. Mais le plaideur ne voulut entendre à aucun accommodement; & malgré les efforts des prêtres, il gagna son procès. Le dieu, convaincu d'impuissance ou d'ingratitude, fut par arrêt banni solennellement de tout l'empire.

(16)

*Les Camis autrefois gouvernerent ces lieux.
Eh bien, songez qu'alors des massacres pieux,
Les bûchers, les tourmens firent voir à la terre
Que le regne des dieux est toujours sanguinaire.*

Acte II, scene 2.

L'histoire ne dit rien de toutes les cruautés religieuses que le Jammabos attribue à ses dieux. Au contraire, les tems où, selon l'opinion du pays, les Camis régnerent au Japon, y sont encore nommés

l'âge d'or & l'âge d'argent. Mais c'est un imposteur, un scélérat, qui parle ici ; & le regne des dieux n'est presque toujours sanguinaire que parce que les prêtres, qui gouvernent en leur nom, sont presque toujours fourbes & cruels.

La relation du voyage que le capitaine Cook vient de faire vers le pôle du sud & autour du monde, nous fournit à cet égard un fait qui mérite d'être rapporté. Les sacrifices humains ont encore lieu dans l'isle d'Orahiti & dans les isles voisines. « L'usage, dit
» notre voyageur instruit par un habitant de ces
» contrées, est d'y offrir à l'Être suprême le sang
» des hommes *méchans*. Mais être *méchant* dans ce
» pays-là, ce n'est pas faire du mal, *c'est déplaire au*
» *grand-prêtre*. Aux jours de solennités, lorsque
» ces insulaires se rassemblent, le pontife s'enferme
» seul dans le temple, & y passe le tems que la vraie
» semblance suppose nécessaire pour avoir un en-
» tretien avec Dieu : ensuite il sort & dit à la mul-
» titude qu'il a vu Dieu, qu'il a conversé avec lui,
» que ce Dieu lui a demandé un sacrifice de sang
» humain, lui a désigné la victime ; & il la nomme
» alors par son nom. Elle est toujours présente, &
» *c'est constamment quelque ennemi du grand-prêtre*.
» Mais sans nul examen on se jette sur le malheu-
» reux, on l'égorge, & Dieu est satisfait. »

Il n'y a que deux siècles que cette manière de
satisfaire la divinité plaisoit encore beaucoup aux

théologiens & aux prêtres de notre continent. *Jacques Lainez*, second général des jésuites, dit au colloque de Poissi en 1561, que les protestans étoient des singes & des renards, qu'il falloit dès ce monde-ci dévouer aux flammes. Mais on prit un parti plus doux. Au lieu de les rôtir, ce qui eût été trop embarrassant ou trop cruel, on ne fit que les égorger, & cependant les prêtres voulurent bien alors en paroître contens.

(17)

*Sur-tout emparez-vous de l'esprit des mourans ;
Veillez , priez près d'eux , dictez leurs testamens.*

Acte II, scene 4.

Chacun connoît le *Légataire*, cette piece où l'on trouve du bon comique & de très-mauvaises mœurs. La scene qui en est la plus plaisante, celle peut-être pour laquelle on a fait tout l'ouvrage, c'est la scene du testament, & les jésuites de Rome l'avoient réellement exécutée long-tems avant que *Regnard* songeât à la mettre au théâtre. Voici cette anecdote curieuse. Elle n'a jamais été imprimée; mais on peut affirmer qu'elle n'en est pas moins certaine.

Antoine-François Gauthiot, seigneur d'Ancier, étoit d'une famille noble de Franche-Comté, & y possédoit de grands biens. Riche & vieux garçon, c'étoit un titre pour mériter l'attention des jésuites.

Aussi

Aussi ceux de la ville de Befançon, où il faisoit sa demeure, n'oublierent rien pour gagner son amitié & sa succession. Ils écrivirent à leurs confreres de Rome; quand M. *d'Ancier* y alla en 1626, & ils recommanderent beaucoup cet intéressant voyageur; en les informant des vues qu'ils avoient sur lui. Notre Franc-Comtois en reçut donc le plus grand accueil. Il tomba malade, & ne put alors refuser à leurs instances d'aller prendre un logement chez eux, c'est-à-dire, dans la maison du Grand-Jésus, habitée par le général même de la société. Cependant la maladie empira, M. *d'Ancier* mourut; & ce qui étoit le plus facheux pour ses hôtes, il mourut *ab intestat*.

Grande désolation parmi les compagnons de Jésus. Heureusement pour eux, ils avoient alors un frere qui avoit resté long-tems à leur maison de Befançon. Ce modele des *Crispins*, voyant la douleur générale; entreprend de la calmer. Son esprit inventif lui fait appercevoir du remede à un malheur qui n'en paroît pas susceptible, & le digne serviteur apprend à ses maîtres qu'il connoît en Franche-Comté un paysan dont la voix ressemble tellement à celle du défunt; que tout le monde s'y trompoit. A ce coup de lumiere, l'espérance des peres se ranime; ils conviennent de cacher la mort de l'ingrat qui est parti sans payer son gîte; & de faire venir l'homme que

la Providence a mis en état de les servir dans cette importante occasion.

C'étoit un nommé *Denis Euvrard*, fermier d'une grange appartenante à M. *d'Ancier* lui-même, & située au village de Montferrand, près de Besançon. Mais comment le déterminer à entreprendre ce voyage ? Le frere jésuite avoit donné l'idée du projet, on le charge de l'exécution. Le voilà parti pour la Franche-Comté. Il arrive, & va trouver *Denis Euvrard*. Il ne l'aborde qu'en secret, & commence par le faire jurer de ne rien révéler ; même à sa femme, de ce qu'il lui vient apprendre. Alors il lui dit que M. *d'Ancier* est malade à Rome, & veut faire son testament ; mais qu'ayant auparavant des choses essentielles à lui communiquer, il l'envoie chercher, & promet de le récompenser généreusement. Le fermier ne balance pas. Sans parler de son voyage à personne, il se met en route avec le frere, & tous deux se rendent à Rome dans la maison du Grand-Jésus.

Dès que *Denis Euvrard* y est entré, deux jésuites viennent à sa rencontre. *Ah, mon pauvre ami*, lui disent-ils avec l'air & le ton de la douleur, *vous arrivez trop tard ! M. d'Ancier est mort. C'est une grande perte pour nous & pour vous. Son intention étoit de vous donner sa grange de Montferrand, & de léguer le reste de ses biens à nos peres de Besançon : mais il n'y faut plus songer.* Alors ils le conduisent

dans une chambre ; on l'y laisse se reposer , & il demeure seul , abandonné à ses tristes réflexions.

Le lendemain , un des mêmes peres qui l'avoient entretenu la veille , revient le voir , & la conversation retombe sur le même sujet. *Mon cher Euvrard* , lui dit le jésuite , *il me vient une idée. C'étoit l'intention de M. d'Ancier de faire son testament. Il vouloit vous donner sa grange de Montferrand , & nous laisser le surplus de ce qu'il possédoit. Vous avouerez qu'il étoit maître de ses biens. Il pouvoit en disposer comme il le jugeoit convenable. Ainsi l'on peut regarder ces biens comme nous étant déjà donnés devant Dieu. Il ne manque donc que la formalité du testament , mais c'est un petit défaut de forme qu'il est possible de réparer. Je me suis aperçu que vous avez la voix entièrement semblable à celle de M. d'Ancier. Vous pourriez facilement le représenter dans un lit , & dicter un testament conforme à ses intentions. Sur-tout vous n'oublierez pas de vous donner la grange de Montferrand.*

Le bon fermier se rendit sans peine à l'avis du casuiste. Le pere jésuite , que le frere avoit parfaitement instruit des biens du défunt , fit faire à *Denis Euvrard* plusieurs répétitions du rôle qu'il devoit jouer. Enfin , lorsque celui-ci parut assez exercé , il fut mis dans un lit , on manda le notaire , & deux hommes distingués de la Franche-Comté , l'un conseiller au parlement , l'autre chanoine de la métro-

pole, qui se trouvoient alors à Rome, furent invités de la part de M. d'Ancier à venir assister à son testament. Il faut observer que depuis quelque tems ces deux personnes s'étoient souvent présentées pour voir M. d'Ancier, & qu'on leur avoit toujours répondu qu'il n'étoit pas en état de les recevoir.

Quand le notaire & tous les témoins furent arrivés, le soi-disant moribond, bien enfoncé dans le lit, son bonnet sur les yeux, le visage tourné contre le mur, & ses rideaux à peine entr'ouverts, dit quelques mots à ses deux compatriotes; puis l'on s'occupa de l'acte pour lequel on étoit assemblé.

Après le préambule ordinaire, le testateur révoque tout testament qu'il pourroit avoir fait précédemment & tout autre qu'il pourroit faire par la suite, à moins qu'il ne commence par ces mots, *ave Maria gratia plena*. Il élit sa sépulture dans l'église des révérends peres jésuites de Rome, sous le bon plaisir & vouloir du révérend pere général. Il donne & legue une somme de cinquante francs à chacune des pauvres communautés religieuses de Besançon, & une autre somme aussi très-modique, avec un tableau, à l'un de ses parens.

Item, continue-t-il, je donne & legue à Denis Euvrard mon fermier, ma grange de Montferrand & toutes ses dépendances.

(A ces derniers mots, le jésuite qui étoit assis auprès du lit, parut fort étonné. L'acteur ajoutoit à son rôle, &

ce n'est point ainsi qu'on l'avoit fait répéter. L'enfant d'Ignace observa donc au testateur, que ces *dépendances* étoient considérables, puisqu'elles comprenoient *un moulin, un petit bois, & des cens*. Mais l'homme qui étoit dans le lit ne voulut en rien rabattre, & soutint qu'il avoit les plus grandes obligations à ce fermier.)

Item, *je donne & legue audit Denis Euvrard ma vigne située à la côte des Maçons, & de la contenance de quatre-vingt ouvrées.*

(Nouvelle observation de la part du révérend pere, même réponse de la part du testateur.)

Item *je donne & legue audit Denis Euvrard mille écus à choisir dans mes meilleures constitutions de rente, & tout ce qu'il peut me redevoir de termes arriérés pour son bail de la grange de Montferrand.*

(Ici le jésuite, outré de dépit, voulut encore faire des remontrances; mais il n'en eut pas le tems, & la parole lui fut coupée par le malade.)

Item, *je donne & legue une somme de cinq cents francs à l'enfant de la niece dudit Denis Euvrard; sans doute que cet enfant est de mes œuvres.*

Le révérend pere étoit resté sans voix; mais il étouffoit de colere. Enfin, le testateur déclara que *quant au surplus de ses biens, il nommoit, instituoit ses héritiers seuls & universels pour le tout, les peres jésuites de la maison de Besançon, à charge par eux*

de bâtir leur église suivant le plan projeté , d'y ériger une chapelle sous l'invocation de S. Antoine & de S. François ses bons patrons , & de célébrer dans ladite chapelle une messe quotidienne pour le repos de son ame.

Tel est ce testament singulier , qui a servi de modèle à celui de *Crispin* , & qui n'est certainement pas moins plaisant. Mais *M. d'Ancier* ne fit point comme *Géronte* , il ne revint pas. Sa mort fut annoncée le lendemain ; on publia le testament à l'officialité de Besançon , & les jésuites furent mis en possession de cet héritage.

Quelques années après , *Denis Euvrard* se trouva véritablement dans l'état qu'il avoit si bien joué à Rome. Voyant qu'il touchoit à la fin de sa vie , il sentit des remords , & fit à son curé l'aveu de tout ce qui s'étoit passé. Celui-ci , qui n'avoit point étudié la morale dans les casuistes de la société de Jésus , représenta au moribond l'énormité de son crime. Ce pasteur éclairé lui dit que , devant un notaire assisté du juge du lieu & de plusieurs témoins , il falloit déclarer dans le plus grand détail la manœuvre à laquelle il s'étoit prêté , & faire en même tems aux héritiers de *M. d'Ancier* un abandon , non-seulement des biens qu'il s'étoit donnés , mais encore de tout ce qu'il possédoit. La déclaration & l'abandon furent faits dans toutes les formes , & suivis de la mort de *Denis Euvrard*.

Dès que les héritiers naturels de M. d'Ancier eurent en main des pièces si fortes, ils se pourvurent contre le testament. Ils gagnèrent d'abord à Besançon, dans le premier degré de juridiction. L'on en appella au parlement de Dole; ils gagnèrent encore. Une dernière ressource restoit à la société, & le procès fut porté au conseil suprême de Bruxelles. (Car la Franche-Comté soumise à l'Espagne, dépendoit alors du gouvernement de Flandre.) Dans ce dernier tribunal, le crédit & les intrigues des jésuites prévalurent enfin: les deux premiers jugemens furent cassés, les pères furent maintenus dans la possession des biens dont ils jouissoient, & l'on lit encore sur le frontispice de leur église, possédée à présent par le collège de Besançon, *ex munificentia domini d'Ancier*.

On ne peut douter que Regnard qui voyagea beaucoup dans sa jeunesse, n'ait eu connoissance de cette anecdote. Il en fut vraisemblablement instruit à Bruxelles, où il alla en 1681, c'est-à-dire, dans un tems où l'on devoit y conserver encore la mémoire de ce singulier procès, puisqu'il avoit eu pour témoins tous ceux des habitans de cette ville, qui se trouvoient alors âgés de cinquante à soixante ans. Quand le poëte composa dans la suite sa comédie du *Légataire*, il se garda bien de citer la source qui lui en avoit fourni l'idée; c'étoit l'époque de la plus grande puissance des jésuites: il eut donc la

prudence de cacher ce que sa piece leur devoit , & ces peres eurent la modestie de ne pas le réclamer,

Il paroît cependant que Regnard ne s'attribua point la gloire de l'invention , ou du moins qu'elle lui fut contestée. C'est ce que semble indiquer un passage du *Dictionnaire portatif des théâtres*. On prétend , y est-il dit à l'article du *Légataire* , qu'un fait véritable a donné l'idée de cette piece. Mais ce fait n'étoit guere connu que dans la Franche-Comté, où il a toujours été de notoriété publique ; & voici la premiere fois qu'on l'imprime. On doit présumer que les jésuites , après avoir gagné leur procès , n'oublierent rien pour anéantir la déclaration de *Denis Euvrard* , & la plupart des pieces de la procédure. Ce qu'il y a de certain , c'est que le prétendu testament de M. *d'Ancier* existe encore , & que la maniere dont il est fait , suffiroit seule pour prouver la vérité de toute l'histoire.

(18)

*Le ciel , qui de limon a pétri tous les êtres ,
Le trempa dans le fiel , quand il forma les prêtres.
Il n'est point d'ennemis plus implacables qu'eux ,
De despotes plus durs , de tyrans plus affreux.*

Acte II, scene 6.

Pour donner un exemple de ce despotisme & de cette cruauté, nous allons transcrire la relation d'un

pèlerinage qui se fait tous les ans au Japon. Des Bonzes en font les directeurs. On a peine à concevoir l'autorité qu'ils prennent sur les pèlerins, dont le nombre est toujours de deux ou trois cents, & qui font pieds nus une marche de soixante & quinze lieues à travers des déserts affreux & des montagnes presque impraticables.

“ Leurs conducteurs [1] commencent par les
„ avertir d'observer exactement le jeûne, le silence,
„ & toutes les regles établies : après quoi, pour la
„ moindre faute, ils prennent le coupable, ils le
„ suspendent par les mains au premier arbre, & l'y
„ laissent exposé au plus affreux désespoir. Dans
„ cette situation, un malheureux à qui la force
„ manque bientôt pour se soutenir, tombe & roule
„ de précipice en précipice. Les spectateurs n'osent
„ pousser la moindre plainte. Un fils qui pleurerait
„ son pere, un pere qui donnerait le moindre signe
„ de compassion pour son fils, recevrait le même
„ traitement.

„ Vers la moitié du chemin, on arrive dans un
„ champ où les Bonzes font asseoir tous les péle-
„ rins, les mains en croix & la bouche collée sur
„ leurs genoux. C'est la posture ordinaire des Ja-
„ ponois pendant leurs prieres. Il faut demeurer
„ dans cette posture l'espace de vingt-quatre heures.

[1] Histoire générale des voyages, t. XL, p. 273.

„ De grands coups de bâton puniroient le moindre
„ mouvement. Tout ce tems est destiné à faire l'exa-
„ men de sa conscience , pour se disposer à la con-
„ fession des péchés où l'on est tombé depuis le
„ dernier pèlerinage. Après cette préparation , toute
„ la troupe se remet en marche. En approchant
„ avec de nouvelles peines , on découvre un cercle
„ de hautes montagnes , assez proches les unes des
„ autres , au milieu desquelles s'élève un rocher es-
„ carpé qui semble se perdre dans les nues. Au som-
„ met de ce rocher qui est le terme du pèlerinage ,
„ les Bonzes ont dressé une machine par laquelle
„ ils font fortir une longue barre de fer , qui sou-
„ tient une balance fort large. Ils placent les péle-
„ rins , l'un après l'autre , dans un des plats de la
„ balance , en mettant dans l'autre un contrepoids
„ pour l'équilibre. Ils poussent ensuite la barre en-
„ dehors , & le pèlerin se trouve suspendu sur un
„ profond abyme. Tous les autres sont assis sur la
„ croupe des montagnes d'alentour , d'où ils peu-
„ vent voir ce malheureux pénitent qui doit déclai-
„ rer à haute voix tous ses péchés. Si les Bonzes
„ croient s'appercevoir qu'il ne s'explique pas net-
„ tement ou qu'il cherche à déguiser ses fautes , ils
„ secouent la barre , & ce mouvement le fait tom-
„ ber dans un précipice dont la seule vue est capa-
„ ble de troubler ses yeux & sa raison. Aussi-tôt
„ que l'un a fini , un autre prend sa place ; & lors-

„ qu'ils ont tous passé par une si dangereuse épreuve,
„ ils sont conduits dans un temple de Xaca, où la
„ statue de ce dieu est en or massif. „

Cette dureté d'ame & ce despotisme barbare se rencontrent aussi très-souvent parmi les moines Européens. Tout le monde a entendu parler de l'atrocité de leurs punitions, de ces cachots souterrains, de ces malheureux qu'ils y entéroient tout vivans. La cruauté monacale a été si loin à cet égard, que l'autorité civile s'est vue enfin obligée d'y mettre ordre. Plusieurs états d'Italie ont depuis peu de tems soumis la police intérieure des cloîtres à l'inspection immédiate de la police publique. On y a sur-tout supprimé la juridiction secrète ; & le grand-duc de Toscane, ce prince dont le gouvernement sage & éclairé fait l'admiration de l'Europe, a défendu l'année dernière à tous les supérieurs de couvens, d'infliger jamais aucune punition à leurs religieux, sans lui avoir auparavant exposé l'affaire, & sans avoir obtenu son consentement exprès.

Si la haine des prêtres, si la vengeance des moines est ordinairement implacable, à quels excès ne la portent-ils pas, quand au lieu d'être réprimés par le gouvernement, ils ont l'adresse de l'armer en leur faveur ? C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un état. L'on se souvient encore en France de la destruction de l'abbaye de Port-Royal. La retraite où

des favans illustres cultivoient ensemble les lettres & la vertu , fut traitée comme la demeure des assassins des rois , parce que ces savans étoient les ennemis des jésuites ; & quand *Louis XIV* mourut, *M. de Fourbonai*, ayant fait le dépouillement des dettes de ce prince , trouva dans leur nombre *cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers que le jésuite le Tellier , confesseur de sa majesté , avoit fait enfermer à la Bastille , à Vincennes , à Pierre-Encise , à Saumur & à Loche , sous le prétexte du jansénisme.*

Que dirons-nous de ce monument encore subsistant de la cruauté sacerdotale & de la superstition Européenne ? Nous frémissons à la seule idée d'un tribunal de moines , qui , servi par la délation & la calomnie , jugeant en secret , condamnant dans les ténèbres , cachant aux accusés leurs accusateurs & leurs crimes , laissant au gré de sa vengeance gémir ses malheureuses victimes sous le poids des chaînes , dans l'horreur des cachots & des tortures , ou les faisant expirer au milieu des flammes , exerce au nom de Dieu la juridiction la plus épouvantable qu'on ait jamais vue sur la terre : établissement infernal , qui feroit abhorrer la religion , si la religion n'abhorroit elle-même tous les monstres qui en ont été les auteurs & qui continuent d'en être les suppôts.

(19)

*Que me fait donc à moi l'exemple des Dairis ,
De ces tyrans sacrés , par moi-même asservis ?
Gardés dans Méaco , décorés de vains titres ,
De leur religion s'ils sont encore arbitres ,
Mon bras , les dépouillant de l'absolu pouvoir ,
Sépara dès long-tems le sceptre & l'encensoir.*

Acte II, scene 6.

Les Dairis , descendans & successeurs de *Sinmu* , jouirent pendant dix-huit cents ans d'une autorité illimitée , & gouvernerent le Japon en despotes absolus. Mais enfin ils commencerent à sentir que leur puissance s'affoiblissoit. Les princes tributaires avoient insensiblement secoué le joug. Devenus presque indépendans , la jalousie les arma les uns contre les autres , & bientôt tout l'empire fut en proie aux guerres civiles. Dans ces circonstances , les empereurs confierent le commandement de leurs armées à des chefs qui , tantôt battant les rebelles & tantôt s'unissant avec eux , devinrent les ennemis les plus redoutables du pouvoir souverain.

Ce fut l'an 1196 que *Joritomo* , ayant triomphé des généraux des différens partis , vint à Méaco rendre ses hommages au Dairi , & reçut de lui le titre de *Cubo* ou *Cubosama* , c'est-à-dire de *grand-général de la couronne*. En vertu de cette dignité , il

prit le commandement des armées , & s'empara bientôt après de la plus grande partie de l'autorité civile. Depuis ce tems-là , cette charge fut pendant quatre siècles au Japon ce que celle de maire du palais avoit été autrefois en France. Ceux qui en furent revêtus la rendirent souvent héréditaire dans leur famille , & travaillèrent sans cesse à en augmenter les prérogatives , à en étendre la puissance , & finirent de même par usurper tout-à-fait le trône. *Joritonio* commença cette révolution , mais elle ne fut achevée qu'environ quatre cents ans après , par le vingt-neuvième grand-général de la couronne. Pendant cet intervalle de tems l'empire , agité par des divisions intestines , fut presque continuellement un théâtre de carnage & d'horreur. Les pestes , les famines succédoient aux guerres civiles ; le désordre , l'anarchie étoient au comble ; en un mot , tous les fléaux défoloient ce malheureux empire , quand *Taiko* lui fit prendre une face nouvelle.

Ce grand homme , fils d'un payfan , s'étoit par son mérite élevé des emplois les plus vils au plus haut degré de puissance & de considération , & le Dairi lui donna en 1588 le titre de lieutenant-général de l'empire : car l'autorité de ce monarque étoit alors uniquement réduite à conférer des titres. Celui-ci donnoit un pouvoir immense , mais il falloit être en état de forcer les grands vassaux à s'y soumettre. Ces petits souverains , qui s'étoient rendus

indépendans de l'empereur lui-même, étoient loin de vouloir obéir à ses officiers. Aussi s'étoient-ils déjà ligués précédemment contre les généraux de la couronne, dont les deux derniers venoient d'être massacrés, & ils leur avoient fait des guerres sanglantes. Mais ces guerres même avoient épuisé les forces des différens princes, & préparoient leur propre ruine. *Taiko* fut profiter habilement de l'état de foiblesse où ils se trouvoient alors. Tous se virent en moins de dix ans contraints de rentrer dans l'obéissance : pour mieux les y retenir, le vainqueur porta tout de suite la guerre dans la Corée. Les princes tributaires y passèrent, & cette expédition acheva d'épuiser leurs richesses & de ruiner leurs forces. Ils n'obtinrent même la permission de revenir au Japon qu'à des conditions fort dures & qui assuroient à jamais leur dépendance.

Après avoir abaissé les grands, *Taiko* fit des loix rigoureuses pour contenir le peuple que plusieurs siècles de guerres civiles avoient rendu séditieux, avide de nouveautés, toujours prêt à entrer dans les factions & à suivre l'étendard de la révolte. Ce prince parvint ainsi à rétablir l'ordre & la paix dans tout l'empire, mais il acheva en même tems de dépouiller absolument les Dairis de toute l'autorité temporelle. Il est regardé comme le premier empereur séculier du Japon : ses rares qualités lui firent donner le nom de grand ; & lorsqu'il fut mort,

on lui bâtit un temple, & le monarque ecclésiastique le mit au rang des dieux.

Depuis cette époque, la plus célèbre de l'histoire Japonoise, les empereurs séculiers demeurent à Jedo, ville maritime, devenue capitale de tout l'empire; & les Dairis résident à Méaco, qui en est éloigné d'environ cent cinquante lieues. Cette dernière ville est à présent pour le Japon ce que Rome est pour une grande partie de la chrétienté, le siège du gouvernement spirituel. Les monarques ecclésiastiques y occupent avec toute leur cour un palais d'une immense étendue; & sous prétexte de veiller à leur sûreté, on les y fait garder par une garnison nombreuse.

L'empereur séculier, qu'on nomme aussi *Cubo* ou *Cubosama*, va tous les quatre ou cinq ans leur rendre son hommage; mais il y va avec un cortège de troupes formidable, & en vassal qui est en effet le maître de celui dont il daigne reconnoître la souveraineté imaginaire. C'est, à proprement parler, une cérémonie de théâtre; mais le Cubosama ne s'en dispense point, parce qu'une partie de la nation, encore pleine d'un profond respect pour les Dairis, les regarde comme ses anciens & légitimes monarques. L'empereur séculier ne paroît même gouverner qu'en qualité de leur lieutenant, & pour les décharger de soins profanes qui ne conviennent ni à la sainteté de leur personne, ni à la dignité de leur extraction divine.

Les

Les Dairis eux-mêmes ont feint de se prêter à ces idées, afin de se conserver un reste de considération, & ils paroissent dans la plus grande intelligence avec celui qui a usurpé toute leur autorité. Ils trouvent une espece de dédommagement dans les honneurs presque divins qu'on leur rend, & dans la vie molle & voluptueuse qu'ils mènent. Ils ont douze femmes qu'ils épousent avec de grandes solemnités. Quand ils vont d'un lieu à un autre, ce sont des hommes qui les portent sur leurs épaules. Ils croient que la terre profaneroit leurs pieds, & que le soleil n'est pas digne de luire sur leur tête. On les sert tous les jours dans de la vaisselle de terre neuve, & l'on a soin de la briser ensuite. On imagine même que des laïcs qui oseroient en faire usage après eux, ou porter leurs habits sans leur permission, seroient punis de cette audace sacrilege par une enflure soudaine dans tout le corps.

Le domaine impérial comprend au moins la moitié des terres du Japon, outre le produit des douanes & des autres impôts. Le monarque séculier s'est emparé de tout; mais il fournit libéralement à l'entretien de l'empereur ecclésiastique & de toute sa cour. Il lui a abandonné le revenu de la ville de Méaco, & il y ajoute chaque année une très-grosse somme d'argent. Le Dairi, en qualité de chef suprême de toutes les religions, nomme encore à un grand nombre de bénéfices, à toutes les dignités

ecclésiastiques , & confère tous les titres d'honneur , ce qui est pour lui d'un produit immense. Il est aussi le juge des différends qui surviennent entre les grands ; il décide leurs contestations par des commissaires qu'il envoie pour cet effet dans les diverses provinces , & c'est encore là une partie de ses revenus. Toutes ces sommes réunies forment un trésor considérable. Ce monarque y prend ce qu'il veut pour ses besoins & pour ses plaisirs , & il distribue le reste à ses officiers & aux prêtres gardiens des temples. Tous les almanacs étoient autrefois composés à la cour ; il faut encore à présent qu'ils y soient approuvés , & l'on ne les imprime que par ses ordres.

(20)

Les sciences , les arts & la philosophie

Commencent à germer au sein de ma patrie.

Je les ai de la Chine appellés au Japon.

Acte II , scène 6.

Le Japon n'est séparé des côtes orientales de la Chine que par cent soixante lieues de mer. Il y a eu de toute ancienneté une communication plus ou moins grande entre les deux pays , & les Chinois se vantent même d'avoir peuplé les isles Japonaises. Cette prétention est mal fondée ; & le caractère , les mœurs , l'esprit des deux nations sont absolument

différens ; mais il est certain que les arts , les sciences & les superstitions de la Chine ont été successivement portées au Japon. Nous allons ici faire connoître un peu plus particulièrement ses habitans.

Les hommes y sont laids , mais avec l'air noble ; & les femmes ont de la beauté , quoiqu'en général elles soient très-petites. Les deux sexes ont un égal penchant pour l'amour. Les grands chemins , les environs des temples , les portes & les galeries des auberges , tout est rempli de courtisannes ou d'agréables religieuses qui rendent les mêmes services. On peut dire que ce vaste empire est à la fois le temple de la superstition & de la volupté.

Cependant les Japonois ne sont point efféminés : le goût & l'habitude des plaisirs ne les ont point énervés. Leur ame est noble & fiere. Sa grande activité produit en eux une certaine inquiétude que le repos fatigue , que la dépendance irrite , & qui , si elle n'étoit contenue , occasionneroit souvent des troubles & des révoltes. Le courage , la franchise , la probité & le mépris de la mort sont en quelque sorte la base du caractère national. Les Japonois sont presque tous laborieux , sobres , esclaves de leur parole , ennemis de la fraude & du luxe. Ils ont de plus l'esprit cultivé , beaucoup de pénétration & de jugement , un goût vif pour les beaux arts , & une grande facilité à y réussir. Leur politesse est dégagée de toutes les minuties d'un céré-

monial qu'ils dédaignent ; leur langage est grave & concis , mais familier & civil. Quoiqu'ils ne soient point avides de richesses , leur industrie n'en est pas moins active ; la plupart de leurs manufactures l'emportent sur celles des Chinois , & ils sont en tout supérieurs à ce peuple dégénéré , à présent aussi lâche que vain , & non moins habitué aux friponneries qu'aux révérences.

Les Japonois ont sur-tout l'ame extrêmement sensible. Ils sont incapables de supporter un affront ou la plus légère marque de mépris ; & lorsqu'ils ne peuvent s'en venger , ils se tuent quelquefois de désespoir.

Leurs femmes ne sont point enfermées , comme en Turquie ; mais elles vivent très-retirées , dans un appartement séparé , où les étrangers n'entrent pas. Elles sortent peu , & reçoivent rarement des visites , encore n'est-ce jamais que de leurs parens. Au reste , uniquement occupées de l'ordre intérieur de leur maison , de la première éducation de leurs enfans , & du soin de plaire à leurs époux , elles mènent une vie douce & heureuse , pourvu qu'elles ne donnent aucun sujet de jalousie , car leur vie en dépend. Ce n'est point comme à la Chine , où les parens stipulent quelquefois par le contrat de mariage de leur fille , qu'elle aura de tems en tems la liberté de recevoir un amant. Cette clause est ignorée au Japon , & l'adultère y est puni par le supplice de l'huile

bouillante. Mais les maris ont rarement recours aux loix : ils se font justice eux-mêmes, ayant droit de vie & de mort sur leurs femmes, comme les peres sur leurs enfans, & les seigneurs sur leurs vassaux. Cependant c'est bien moins la crainte que l'amour, qui retient chacun dans le devoir.

L'on s'occupe avec un soin particulier de l'éducation des enfans ; elle est égale pour les deux sexes, & les femmes savantes ne sont pas rares au Japon. Leur instruction, comme celle des hommes, commence par le cœur. On leur apprend dès leurs plus jeunes ans à se conduire par des principes d'honneur & de raison. Vient ensuite une étude sérieuse de leur langue, la logique y succede, & puis l'on passe aux leçons d'éloquence, de poésie & de peinture. C'est avec succès que les Japonois cultivent tous ces beaux arts, & ils ont sur-tout un goût décidé pour les pieces de théâtre.

Leurs comédies & leurs tragédies sont divisées, comme les nôtres, en actes & en scenes. Un prologue en expose le plan, la morale en forme la base, en est l'unique objet. Les spectacles sont ordinairement mêlés de danses, & ils font partie de toutes les grandes fêtes publiques ou domestiques. Chaque quartier d'une ville en paie la dépense à son tour. Les acteurs sont de jeunes garçons choisis dans ce quartier, & de jeunes filles qu'on tire des maisons de débauche. Il faut remarquer que l'infamie n'est

attachée qu'à ceux qui tiennent ces lieux de dissolution, & ne s'étend point sur les jeunes personnes que la pauvreté force d'y chercher un asyle. Souvent même elles trouvent à se marier, après s'être dévouées quelques années aux plaisirs du public & y avoir fait une petite fortune.

(21)

Du masque de la force ils (les Jammabos) couvrent leur foiblesse.

Acte II, scène 6.

Cette expression est belle ; & je peux le dire, car elle ne m'appartient pas. Je l'ai prise dans un ouvrage *sur la destruction des jésuites en France* ; morceau excellent , écrit avec une impartialité philosophique , & digne de l'homme célèbre à qui on l'attribue. Voici comment s'exprime cet auteur vraiment *désintéressé*. [1]

“ Ce qui est plus singulier encore , c'est , dit-il ,
 „ qu'une entreprise qu'on auroit cru bien difficile
 „ & impossible même au commencement de 1761 ,
 „ ait été terminée en moins de deux ans , sans
 „ bruit , sans résistance , & avec aussi peu de peine
 „ qu'on en auroit eu à détruire les capucins & les
 „ picpusses. On ne peut pas dire des jésuites que

[1] Sur la destruction des jésuites en France , par un auteur désintéressé , 1767 , t. I , p. 227.

» leur mort ait été aussi brillante que leur vie. Si
» quelque chose même doit les humilier, c'est d'a-
» voir péri si tristement, si obscurément, sans éclat
» & sans gloire. *Rien ne décele mieux une faiblesse*
» *réelle qui n'avoit plus que le masque de la force.* »

(22)

*Mais par d'heureux écrits les lettrés dès long-tems
De ce colosse altier minent les fondemens.*

Acte II, scène 6.

Les *lettrés* forment à la Chine le premier ordre de l'état ; car c'est celui d'où l'on tire constamment les ministres, les gouverneurs des villes & des provinces, les juges des différens tribunaux, en un mot, tous les mandarins & tous les officiers civils de l'empire. La noblesse est aussi attachée à cette classe de citoyens distingués : mais si leurs enfans n'ont pas les mêmes talens & les mêmes lumières, s'ils ne méritent pas à leur tour d'être admis dans le corps des *lettrés*, ils n'ont ni rang ni considération, & retombent dans la classe du peuple. La noblesse n'est héréditaire que parmi les princes du sang impérial, & dans la seule famille du grand *Confucius*, laquelle subsiste encore & s'est perpétuée en ligne droite depuis plus de deux mille ans.

Comme on ne peut s'élever aux dignités que par l'étude, tout le monde s'y applique avec ardeur,

M iv

mais le talent & le mérite décident du succès. Ce n'est que par un long travail, & qu'après avoir subi des examens très-sévères, qu'on obtient les degrés littéraires. Ils sont refusés à un grand nombre d'aspirans : aussi quiconque en est une fois honoré, fût-il né dans l'indigence, doit n'avoir plus d'inquiétude sur son sort. Dès qu'un Chinois est admis dans le corps des *lettrés*, ses parens, ses voisins, les habitans de la ville où il est né, font de grandes réjouissances : tous s'empressent de le complimenter, de lui offrir des présens ; on prévient ses besoins, on fournit aux dépenses qu'il est obligé de faire pour s'avancer dans cette glorieuse carrière. Il est inscrit en même tems sur la liste de ceux qui doivent être nommés aux emplois du gouvernement ; & les talens qu'il montre, la réputation qu'il se fait, soit dans la littérature, soit dans la philosophie ou la jurisprudence, déterminent la rapidité de son avancement & le degré de son élévation.

Tous les *lettrés* font profession de suivre la doctrine de *Confucius*, & de reconnoître ce grand homme pour leur maître. Ils doivent en conséquence n'être d'aucune secte, ne point donner dans l'idolatrie de *Fo*, la même que celle de *Siaka* au Japon, & mépriser autant les superstitions du peuple que la personne des Bonzes. Toutes les places sont remplies par des hommes élevés dans ces sages principes ; il n'est donc pas étonnant que sous un pareil

gouvernement les prêtres soient peu dangereux. Cependant ils conservent encore de la considération & du crédit. Beaucoup de *lettrés* ne sont pas plus tôt parvenus au rang de mandarins, qu'ils reviennent aux erreurs populaires. Les uns y sont ramenés par la force des préjugés reçus dans leur enfance, les autres par quelques vues d'intérêt, ou par le pouvoir de l'exemple. Leurs femmes sont ordinairement idolâtres; & séduits par elles, souvent ces faibles disciples de *Confucius* invoquent les génies, fléchissent en secret le genou devant les idoles, & dès qu'ils sont malades, font venir des Bonzes pour les assister.

Si la crédulité & la superstition dégradent réellement un grand nombre de *lettrés*, on a calomnié les autres, en les accusant de donner dans un excès opposé. Tous ont été gratifiés du nom d'athées, parce que quelques-uns suivent des commentaires modernes qu'on dit favorables à l'athéisme, ou plutôt parce que les Européens ont prétendu mieux entendre le chinois que les Chinois eux-mêmes. L'empereur *Kang-hi* fut consulté sur cette question en 1710. Il déclara par un édit, qui fut inséré dans les archives & publié dans toutes les gazettes, “ *que ce n'é-*
„ *toit point au ciel visible & matériel qu'on offroit*
„ *des sacrifices, mais uniquement au seigneur & au*
„ *maître du ciel, de la terre, & de toutes choses :*
„ *que c'étoit par respect qu'on n'osoit lui donner*

„ le nom qui lui convient , & qu'on étoit dans l'u-
„ sage de l'invoquer sous les titres de *ciel suprême* ,
„ de *bonté suprême du ciel* , de *ciel universel*. „

Les missionnaires ne furent pas encore contents : ils consulterent aussi les princes , les grands de la Chine, les mandarins du premier ordre, & les principaux *lettrés* , sur-tout le premier président de l'académie impériale. Tous confirmèrent unanimement la déclaration de l'empereur ; tous dirent qu'en invoquant *Tyen & Changti* , ils invoquoient le *souverain seigneur du ciel* , l'*auteur & le principe de toutes choses* , le *dispensateur de tous les biens* , qui *voit tout* , qui *fait tout* , & dont la *sagesse gouverne l'univers*.

Tels sont les *lettrés* à la Chine. Il n'en est pas de même au Japon : ceux qui cultivent les sciences dans cette dernière contrée , n'y forment point un ordre de l'état , n'y prennent point solennellement des degrés littéraires , & sont bien loin d'être traités par le gouvernement avec autant de distinction & de faveur. Ils sont à peu près comme les *gens de lettres* en France , formant une classe d'hommes instruits , dégagés des superstitions , & distingués seulement par leurs lumières & leurs talens. On les nomme *philosophes*. La secte qu'ils composent (si l'on peut donner le nom de secte aux disciples de la raison) est appelée le *Sinto* , c'est-à-dire la *doctrine des philosophes & des moralistes* , & ils reconnoissent pour chef le célèbre *Confucius* , dont le nom n'est pas moins

respecté dans leur patrie que parmi les Chinois eux-mêmes.

La doctrine de ce grand homme, qui fait consister le bonheur dans la pratique de la vertu & rejette tout autre culte, n'eut pas été plus tôt répandue au Japon, qu'elle y trouva des partisans. Ils cessèrent de regarder les Camis comme des dieux, & cependant ils continuèrent encore quelque tems à se conformer extérieurement au culte prescrit par les loix & par l'usage. Mais ils n'eurent pas les mêmes ménagemens pour l'idolatrie étrangère. Ils ne plierent jamais le genou devant les idoles, & furent comme la première barrière qui arrêta l'inondation des nouvelles sectes venues des Indes. Aussi étoient-ils également haïs par les prêtres de toutes les religions, dont la considération & les revenus diminuoient à mesure que le nombre de ces philosophes moralistes augmentoit.

Une philosophie simple & raisonnable, qui enseignoit à mener une vie vertueuse, à avoir une conscience pure, un cœur droit, qui donnoit des leçons de justice, de politesse, & qui établissoit les maximes d'un sage gouvernement, ne pouvoit manquer de plaire à tous les bons esprits. Les arts & les sciences étoient comme le partage de cette secte. Elle devenoit chaque jour plus considérable. Ses livres faisoient les délices de tout le monde; un empereur séculier fit même bâtir deux temples à *Confucius*, &

prononça publiquement son éloge. Enfin l'on assure qu'il fut un moment où la doctrine du sage de la Chine étoit suivie par une grande partie des habitans du Japon. Mais ses sectateurs, à la fin du seizième siècle, se virent en quelque sorte enveloppés dans la persécution qui s'éleva contre les chrétiens de cet empire.

Les prêtres & les moines, qui jusques là n'avoient porté aux philosophes qu'une haine impuissante, les accusèrent alors d'être les ennemis de l'état, & de favoriser le christianisme. Sur ce soupçon, mal fondé peut-être, on proscrivit leur doctrine, on défendit leurs livres, on les obligea d'avoir chacun au moins une idole, & depuis ce tems on les a tourmentés de tant de façons que leur nombre est extrêmement diminué.

Il y a environ cent ans que le prince de *Sisen*, vassal de l'empereur & grand protecteur des lettres, voulut faire revivre dans ses états cette philosophie presque éteinte. Dans ce dessein il fonda une université, & les savans qui s'y rendoient de toutes parts y trouverent une protection & des faveurs distinguées. Mais les Bonzes qui se virent menacés de leur ruine, firent tant de bruit aux deux cours impériales, que le prince courut risque de payer de sa tête cette louable entreprise. Ainsi depuis l'extinction du christianisme & l'anéantissement des philosophes, le Japon, absolument fermé aux étrangers,

semble être aujourd'hui pour jamais en proie à la superstition & aux moines.

On vient de voir la différence qui se trouve entre les *lettrés* Chinois, & les *philosophes* du Japon : mais j'ai cru pouvoir dans ma tragédie donner à ceux-ci le même nom, parce qu'ils suivent la même doctrine.

(23)

*Les lettrés forment seuls l'opinion publique ,
Le plus grand des ressorts dans l'ordre politique.*

Acte II, scène 6.

L'habile administrateur emploie ce ressort avec adresse ; le mauvais ministre tâche de le briser : mais tous ses efforts ne faisant que le comprimer, il en éprouve bientôt la violente réaction. « Quelque „ fort qu'on soit ou qu'on s'imagine être, dit [1] un écrivain philosophe, en parlant de la compagnie de Jésus qui avoit vivement indisposé *les gens de lettres*, „ il ne faut jamais se faire des en- „ nemis qui, jouissant de l'avantage d'être lus d'un „ bout de l'Europe à l'autre, peuvent exercer d'un „ trait de plume une vengeance éclatante & durable. C'est une maxime que la faveur & le pouvoir „ même ne doivent jamais faire perdre de vue, soit

[1] Sur la destruction des jésuites en France, t. I, p. 159.

„ aux particuliers , soit aux corps , & que les jésuites
 „ de nos jours semblent avoir oubliée pour leur
 „ malheur. Le lion fait semblant de dormir , laisse
 „ bourdonner la guêpe autour de ses oreilles , s'en-
 „ nuie à la fin de l'entendre , se réveille & la tue. „

Quelqu'un dira peut-être que l'auteur qui parle ainsi , devoit par intérêt ou par amour-propre exagérer l'importance d'une classe d'hommes parmi lesquels il occupe un rang si distingué. Mais la vérité qu'il exprime est aujourd'hui généralement reconnue : cependant, si elle avoit besoin d'être confirmée encore par des témoignages illustres, en est-il de plus irrécusable que celui d'un homme qui joint les talens & les vertus à l'éclat d'une haute naissance; d'un homme qui , après avoir rempli avec gloire une des premières places de la magistrature , a été appelé aux fonctions du ministère , & que l'on a vu dans sa retraite volontaire emporter avec lui l'estime de son souverain & les regrets de la nation? Cet homme que tout le monde doit avoir déjà reconnu à ce portrait , est *M. de Malesherbes* ; & voici comment il s'explique sur l'opinion publique.

“ Il s'est élevé, dit-il [1], un tribunal indépen-
 „ dant de toutes les puissances & que toutes les puis-
 „ sances respectent , qui apprécie tous les talens ,
 „ qui prononce sur tous les genres de mérite ; &

[1] Discours prononcé dans l'académie françoise le 16 février 1775.

„ dans un siècle éclairé, dans un siècle où chaque
„ citoyen peut parler à la nation entière par la voie
„ de l'impression, ceux qui ont le talent d'instruire
„ les hommes ou le don de les émouvoir, les gens
„ de lettres, en un mot, sont au milieu du public
„ dispersé, ce qu'étoient les orateurs de Rome &
„ d'Athènes au milieu du peuple assemblé. „

Cependant cette classe de citoyens si dignes de considération à tant d'égards, a long-tems été négligée ou opprimée parmi nous. Long-tems la qualité d'homme de lettres, de philosophe, sans laquelle on ne peut à la Chine obtenir aucun emploi, a été en France un titre d'exclusion pour toutes les places. On avoit même poussé l'injustice jusqu'à ravir aux écrivains le droit sacré de la propriété, le droit de disposer à leur gré des productions de leur esprit, & de vendre librement leurs propres ouvrages. Mais le roi vient enfin de faire cesser une injustice si révoltante. Le magistrat à qui l'on a confié l'administration de la librairie, s'est occupé de ceux sans lesquels il n'y auroit ni livres ni libraires; il a même consulté l'académie françoise sur les moyens de faire respecter la propriété des auteurs, & d'arrêter le brigandage des contrefactions. L'édit qui vient de paroître sur cet objet, semble d'autant plus sage que les hommes dont il met les intérêts sous la sauvegarde de la loi, se trouvent rarement favorisés de la fortune; car, on l'a déjà dit ailleurs

[1], presque tous les gens de lettres sont nés pauvres. C'est que le pauvre ne possédant que son ame, est, pour ainsi dire, forcé de cultiver le seul bien que la nature lui ait donné en partage. Le riche, au contraire, entraîné dès l'enfance vers les plaisirs qui volent au-devant de ses pas, ébloui sans cesse par l'éclat des objets dont il est environné, songe rarement qu'il porte au-dedans de lui-même un trésor plus digne de l'occuper, & ne comptant jamais son ame dans l'inventaire de ses richesses, il parvient bientôt à la rendre en effet le plus vil de tous les biens qu'il possède.

(24)

*Et quand les Jammabos seront anéantis ,
C'est la main des lettrés qui les aura détruits.*

Acte II, scene 6.

Voici ce que dit l'illustre auteur que nous avons déjà cité plus haut [2]. “ La philosophie, à laquelle
„ les jansénistes avoient déclaré une guerre pres-
„ qu'aussi vive qu'à la compagnie de Jésus, avoit
„ fait malgré eux, & par bonheur pour eux, des
„ progrès sensibles. Les jésuites, intolérans par sys-

[1] *Avis aux gens de lettres*, imprimé en 1770. On y défendoit tous leurs droits attaqués, & l'on réclamoit en leur faveur la réforme que M. de Névillie vient d'opérer.

[2] Sur la destruction des jésuites, t. I, p. 231.

tème

„ tème & par état , n'en étoient devenus que plus
 „ odieux. On les regardoit , si je puis parler de la
 „ forte , comme les grands grenadiers du fanatisme ,
 „ comme les plus dangereux ennemis de la raison ,
 „ & comme ceux dont il lui importoit le plus de
 „ se défaire. Les parlemens , quand ils ont com-
 „ mencé à attaquer la société , ont trouvé cette dis-
 „ position dans tous les esprits. *C'est proprement la*
 „ *philosophie qui , par la bouche des magistrats , a*
 „ *porté l'arrêt contre les jésuites.* Le jansénisme n'en
 „ a été que le sollicitateur. La nation , & les philo-
 „ sophes à sa tête , vouloient l'anéantissement de
 „ ces peres , parce qu'ils sont intolérans , persécu-
 „ teurs , turbulens & redoutables. „

Ajoutons encore , pour l'honneur de la philoso-
 phie , que si elle a détruit les jésuites en France ,
 elle y a en même tems adouci leur sort , & les a
 fait traiter plus favorablement qu'en aucun autre
 pays du monde.

(25)

*Le peuple cependant , qui par-tout est le même ,
 Adopte avidement le merveilleux qu'il aime.*

Acte II , scène 6.

Parmi la foule infinie des êtres qu'on nomme
 raisonnables , rien n'est moins commun que la rai-
 son. L'usage en est rare , parce que l'exercice en est

pénible ; au lieu que la crédulité favorise la paresse & s'accorde avec l'ignorance. Pour la plus grande partie des hommes , & en général pour tous ceux qui n'ont pas l'habitude de la réflexion , il est plus facile & plus doux de croire cent absurdités que d'en discuter une. De là vient le penchant que la multitude a toujours eue & conservera toujours pour le merveilleux. Une autre raison peut-être , qui la porte à aimer tout ce qui est surnaturel , c'est que dans cette sphere , la seule où les lumieres soient sans avantage sur l'ignorance , la seule où les fots se trouvent de niveau avec les gens d'esprit , la vanité des uns jouit en secret de l'abaissement des autres , & s'applaudit alors d'une égalité qui disparoit partout ailleurs.

Il n'est donc pas surprenant que dans les tems de superstition & de ténèbres tous les livres se trouvent remplis de prodiges. Les moines , qui étoient alors les seuls écrivains , avoient un double intérêt à se conformer au goût de leurs lecteurs. C'étoit ordinairement un moine qui avoit fait les miracles qu'un autre moine rapportoit , & le couvent y gagnoit toujours quelque chose. Mais on doit s'étonner qu'à la fin du dernier siecle le pere *Bouhours* ait osé écrire la vie du fondateur de son ordre , comme on a écrit autrefois les vies des peres du désert. Chaque page de cette histoire prétendue est pleine de prodiges ; & le plus grand de tous , selon

moi , est l'intrépidité avec laquelle l'historien insulte sans cesse au bon sens du lecteur. Ce jésuite transforme tout en merveilles ; on en peut juger par ce seul trait [1]. *Ignace* étant à Paris, alla voir un illustre théologien qui lui proposa de jouer au billard. L'Espagnol accepta & gagna la partie. Alors le docteur , homme subtil & modeste , comprit qu'il n'avoit pas perdu sans miracle ; & voyant le doigt de Dieu marqué dans un événement si extraordinaire , il rentra en lui-même , se mit sous la direction de son vainqueur , & *devint*, dit *Bouhours*, *un homme intérieur*. Tout cet ouvrage, que l'auteur du Dictionnaire historique portatif appelle *un chef-d'œuvre*, est fait dans le même goût. Il semble , au style près , avoir été composé par un bedeau de paroisse pour des tourieres de couvent.

(26)

*Mais vous savez aussi pour quels grands intérêts
La Corée au Japon doit s'unir à jamais.
Il faut par ce rempart arrêter le Tartare ,
Dont l'abyme des mers vainement nous sépare.*

Acte III , scene 1.

La Corée est une grande presqu'isle oblongue , qui s'avance dans la mer entre le Japon & la Chine ,

[1] Vie de S. Ignace , p. 137.

à laquelle elle confine à l'ouest par la province nommée Léao-tong. Elle touche aussi du côté du nord au pays des Tartares Manchéoux ou orientaux, & elle en est séparée par une longue chaîne de montagnes qui forment un rempart naturel & très-fort. Les Coréens y avoient encore ajouté une muraille qui ne le cédoit guère à celle de la Chine : mais rien ne put les défendre contre l'attaque de ces dangereux voisins, & ils éprouverent les premiers leurs armes victorieuses.

Quand les Tartares eurent conquis la Chine, ils voulurent aussi subjuguier le Japon, & parurent sur ses côtes en 1284, avec quatre mille voiles & deux cents quarante mille hommes. Une violente tempête détruisit entièrement cette flotte redoutable, qui portoit le nom d'invincible ; & l'on prétend qu'à peine quelques vaisseaux échappèrent au naufrage & à la destruction.

Trois siècles après, le grand *Taiko* porta la guerre dans le royaume de Corée. Cette péninsule avoit été déjà conquise autrefois par la veuve d'un Dairi, célèbre héroïne, qui la rendit tributaire du Japon. Mais les Coréens avoient ensuite secoué le joug, & ils étoient rentrés sous la domination de la Chine, formant tantôt une province de ce grand empire, & tantôt un état séparé, dont les rois étoient ou vassaux ou indépendans des empereurs Chinois, selon le courage des uns & la faiblesse des autres.

Lorsque *Taiko* envahit la Corée en 1592, ce fut, disent les historiens Japonois, dans la vue de se frayer le chemin à la conquête de la Chine. On ne doit pas présumer que ce prudent monarque ait jamais formé le projet d'une entreprise qui auroit eu si peu d'apparence de succès. Peut-être même n'avoit-il pas un grand desir de subjuguier le pays qu'il attaquoit. Le principal objet qu'il se proposa dans cette expédition, fut vraisemblablement d'affermir sa puissance au-dedans de son empire, en obligeant tous ses grands vassaux à épuiser leurs forces & leurs richesses dans cette guerre étrangere. Il en retira cependant d'autres avantages importants; il demeura maître de plusieurs places fortes sur les côtes de la Corée, & ces peuples devinrent réellement ses tributaires. Mais ils sont ensuite retombés par degrés sous la dépendance de la Chine, & l'empereur du Japon a paru dès lors se contenter de rester en possession des côtes, pour la sûreté de ses propres états.

(27)

*Les Dairis dès long-tems étoient vos souverains ,
Quand vous mîtes enfin le sceptre dans mes mains.
Ils l'avoient avili. Leur superbe indolence
De fantômes sacrés étayoit leur puissance.*

Acte III, scene 4.

Il est à remarquer que dans tous les tems & dans

N iiij

tous les pays on a employé les mêmes moyens pour assujettir les peuples ; & ces moyens ont été constamment l'opposé de ceux qui sembloient devoir agir sur des êtres raisonnables. C'est avec des fables puériles , des absurdités religieuses , des origines ou des missions prétendues divines , que la plupart des trônes ont été fondés. On n'en fera pas surpris , si l'on réfléchit que les hommes ambitieux de commander ont toujours désiré que leur autorité fût sans bornes. Ils devoient donc découler d'une source infinie & sacrée , l'appuyer sur une base dont on ne pût prendre la mesure , & placer leurs titres dans le ciel , afin de les soustraire aux regards & à l'examen de leurs semblables.

(28)

*Des Bonzes effrontés la sordide avarice
Jusqu'au pied des autels trafiquoit sur le vice ;
Et tirant des forfaits un revenu honteux ,
Osoit vendre aux mortels la clémence des dieux.*

Acte III , scène 4.

Les Bonzes ne sont pas les seuls qui vendent au Japon ces prétendues indulgences. Les prêtres des Camis , c'est-à-dire , les gardiens de leurs temples , sont aussi le même trafic. Ils donnent pour de l'argent , aux pèlerins qui les vont visiter , un acte d'absolution renfermé dans une boîte sur laquelle sont

écrits les noms du temple & du Canusi. Cet acte s'appelle *offawai*, & sa vertu expire toujours à la fin de l'année. La plupart des Canusis réunissent la vente des *offawai* à celle des almanacs ; & ces deux branches de commerce, se soutenant mutuellement, font d'un grand produit entre les mains habiles qui les font toujours valoir avec beaucoup d'adresse & de soins. Ceux qui achètent une fois de cette marchandise, sont assurés que tous les ans on leur présentera trois choses, une quittance du Canusi, un nouvel *offawai*, & un almanac nouveau.

(29)

*Au fanatisme encore il manquoit des victimes.
Bientôt multipliant les temples & les crimes,
Aux peuples épuisés ce monstre ouvrit le flanc,
Et rassasié d'or, vint s'abreuver de sang.*

Acte III, scène 4.

L'auteur, en cet endroit de sa tragédie, s'est un peu écarté de l'histoire. Quoiqu'il y ait toujours eu plusieurs religions & un grand nombre de sectes différentes au Japon, l'on ne voit point qu'elles aient souvent excité des guerres civiles. La première dont font mention les annales de cet empire, s'éleva vers la fin du sixième siècle, pendant le règne du trente & unième Dairi, prince crédule, superstitieux, & sous lequel il se fit conséquemment

beaucoup de miracles. Alors le culte idolâtre des Chinois & des autres nations des Indes se répandit dans tout le Japon, & l'on vit s'y multiplier le nombre des idoles, des temples & des monastères. Ce fut dans ce même tems que vécut *Sotoçtais*, le grand apôtre de ces contrées, qui parloit, dit-on, dans le ventre de sa mère, se mit en prières dès qu'il en fut sorti, & reçut miraculeusement, à l'âge de quatre ans, les os & les reliques du divin *Siaka*.

Cependant un certain *Moria*, fameux impie, qui ne croyoit point à toutes ces merveilles, se déclara l'ennemi de *Sotoçtais*, & excita de grands troubles dans l'empire. Cet homme haïssoit mortellement les idoles : il leur fit pendant deux ans une guerre impitoyable, les arrachant de leurs temples, & brisant ou jetant au feu toutes celles qu'il pouvoit prendre : mais il fut enfin défait avec tout son parti, & paya de sa tête son antipathie pour les absurdités & les prodiges de l'idolatrie étrangère.

Les Jammabos n'existoient point encore, & leur fondateur ne naquit que cinquante ans après la défaite de *Moria*. Peut-être l'exemple de ce célèbre ennemi de la religion de *Siaka* donna-t-il au dévot *Gianno-Giosa* l'idée d'instituer son ordre destiné à combattre pour le culte des Camis. Mais il est vraisemblable aussi que les troubles qu'avoit excités *Moria*, en firent craindre de pareils de la part des Jammabos, & engagèrent le gouvernement à con-

tenir ou à réprimer leur zele. Ce qui me confirme dans cette opinion , ce qui semble prouver que, sans la vigilance du gouvernement , le fanatisme des prêtres auroit souvent ensanglanté le Japon , c'est une fête extravagante que l'on y célèbre encore tous les ans , & qui fut établie pour décider par les armes la préséance des divinités qu'on adore. Des cavaliers bien montés & bien armés se rendent à un jour marqué sur une grande esplanade. Chacun d'eux porte son dieu sur son dos. Le combat commence à coups de pierre & finit à coups de sabre. Le champ de bataille reste ordinairement jonché de morts , & la justice ne peut en prendre connoissance. On juge bien que la religion sert ordinairement de voile aux animosités particulieres , & que dans cette fête, où l'on a la permission de s'égorger pour ses dieux , la plupart des champions ne cherchent qu'à se venger eux-mêmes.

(30)

*On ne m'a vu jamais , insensé politique ,
Tourmentant mes sujets d'un zele fanatique ,
Le fer toujours levé , vouloir par mes rigneurs ,
Des cœurs ensanglantés arracher les erreurs.*

Acte III, scène 4.

On peut me faire ici une objection spécieuse , & peut-être même fondée à quelques égards , sur le

caractere que je donne à *Taiko*. Je le représente comme un prince vertueux & bon , qui joint à de grandes lumieres l'enthousiasme du bien public , un amour paternel pour ses peuples , & la haine de la violence & de la persécution. Cependant il persécuta les chrétiens , & fit des loix si rigoureuses , qu'un célèbre écrivain de nos jours lui a donné le nom de *tyran* [1], & l'accuse d'avoir gouverné avec un *sceptre de fer*.

Je serois en droit de répondre qu'une piece de théâtre n'est pas une histoire , & qu'en mettant sur la scene un prince qui vivoit , il y a deux cents ans , à six mille lieues de nous , j'ai dû avoir la plus grande liberté de le peindre comme j'ai voulu. Je pourrois ajouter encore , que la tragédie devant sur-tout être consacrée à l'instruction des rois , j'ai mieux rempli ce grand objet en leur présentant dans *Taiko* un modele à suivre , & en mettant dans sa bouche toutes les maximes qui doivent être gravées dans leurs cœurs. Ces deux raisons suffiroient sans doute pour me justifier ; mais peut-être n'est-il pas impossible de justifier *Taiko* lui-même des reproches qu'on lui fait.

[1] Voyez l'*Histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*. Ouvrage immortel , & l'un de ceux qui feront le plus d'honneur à notre siècle.

Je conviens d'abord qu'au premier coup-d'œil les loix paroissent tyranniques & barbares. Elles punissent les moindres fautes par la perte de la vie : souvent les criminels sont condamnés à expirer dans des tourmens cruels. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu ; & quand les grands sont coupables d'un crime capital, toute leur famille doit périr avec eux. Mais il faut observer que cette dernière loi, la plus atroce de toutes, n'est point particulière au Japon : elle a pendant long-tems été en vigueur à la Chine ; ainsi ce n'est point *Taiko* qui en est l'auteur. Il n'a même fait, selon toute apparence, que renouveler la plupart des autres, & l'on fait qu'après plusieurs siècles d'anarchie & de guerres civiles, on ne peut guere rétablir l'ordre & la paix que par une justice rigoureuse.

D'ailleurs peu de nations, même éclairées, ont connu la juste proportion des délits & des peines ; & le monarque dont nous parlons, pourroit avoir erré dans cette partie si difficile de la législation, sans mériter d'être accusé de barbarie. Peut-être a-t-il pensé que chez un peuple qui ne craint point la mort, quiconque n'a pas été retenu par le frein de la loi, devient un ennemi trop redoutable pour la société, & mérite d'en être retranché. Il est du moins certain que l'on est encore dans le même sentiment au Japon. Kœmpfer s'y trouvoit en 1691. Si l'on en croit ce judicieux historien, l'empereur qui régnoit

alors étoit un prince excellent , distingué sur-tout par une douceur & une clémence singulieres. Ses sujets jouissoient sous son gouvernement , du repos & du bonheur , & cependant il faisoit observer à la rigueur ces mêmes loix dont la sévérité fonde un des grands reproches qu'on ait faits à la mémoire de *Taiko*.

On peut plus facilement encore le justifier sur les édits qu'il publia pour proscrire la religion chrétienne. Vers le milieu du seizieme siecle , & environ trente ans avant que ce grand homme parvint au trône , quelques Portugais , jetés par la tempête sur les côtes du Japon , furent les premiers Européens qui découvrirent ces isles. Bientôt après les jésuites y arriverent , apportant avec eux les sciences , les arts , les curiosités de l'Europe , & cet esprit souple & adroit avec lequel ils savoient si bien gagner la confiance du peuple & s'insinuer dans les bonnes grâces des grands. Les circonstances ne pouvoient leur être plus favorables , c'étoit un tems de trouble & d'anarchie. Les Dairis n'avoient plus d'autorité ; leurs généraux ne songeoient qu'à conserver & à défendre celle qu'ils avoient usurpée ; les princes & les grands n'en reconnoissoient aucune ; & le peuple écrasé dans le choc de cette multitude d'intérêts opposés & de dissensions domestiques , étoit souffrant & malheureux. Les jésuites reçurent donc l'accueil qu'ils pouvoient desirer ; ils obtinrent la permission

de prêcher. D'autres missionnaires les suivirent, pour partager avec eux & malgré eux les travaux apostoliques, & le christianisme fit au Japon des progrès rapides. Beaucoup de Portugais, attirés par les gains immenses qu'offroit à leur avidité le commerce de cet empire, vinrent encore s'y établir. Ils se marièrent avec les filles des nouveaux convertis, épousèrent de riches héritières, & ne tardèrent pas à se faire remarquer par leur nombre & par leur opulence.

Quand le prudent *Taiko* se fut emparé des rênes du gouvernement, ses yeux se fixèrent avec inquiétude sur ces étrangers & sur la multitude de prosélytes qu'avoit déjà faits leur doctrine. Ce n'est point parce que c'étoit une religion nouvelle que ce prince crut devoir la proscrire. Il seroit absurde de le supposer, presque chacun au Japon avoit toujours eu la liberté de choisir son culte & ses dieux. Ce pays étoit de tout tems ouvert à toutes les religions, à toutes les superstitions étrangères; on y comptoit alors douze sectes différentes, & une de plus ou de moins devoit paroître un objet très-peu important. Mais on pensa qu'il seroit dangereux de tolérer celle-ci, parce qu'elle étoit elle-même intolérante & persécutrice.

Le monarque Japonois étoit probablement instruit des cruautés inouïes, des atrocités de toute espèce, que les voisins des Portugais, l'évangile à la

main & des moines à leur tête, avoient commises dans le même siècle au Mexique & au Pérou : il favoit que les Européens avoient détruit ces deux empires, en avoient exterminé les peuples, & grillé, pendu, décapité les souverains : il favoit que leur religion avoit été la cause ou le prétexte de toutes ces horreurs : peut-être même étoit-il informé que le pape des chrétiens avoit donné aux Portugais tous les pays qu'ils découvriraient à l'orient, & que conséquemment le Japon se trouvoit compris dans cette singulière donation, dont ces étrangers se prévau-droient, dès qu'ils en auroient le pouvoir, comme les Espagnols avoient déjà fait valoir celle qui leur accordoit les Indes occidentales.

Si, comme on a lieu de le croire, le grand *Taiko* avoit connoissance de tous ces événemens arrivés un demi siècle avant qu'il régnât, la sagesse & la prudence humaines dictoient nécessairement la résolution qu'il prit de fermer son empire à tous les peuples, & sur-tout d'en extirper le christianisme. Si l'on prétend au contraire, qu'il ignoroit tout ce qui s'étoit passé dans l'Amérique méridionale, on doit plus encore admirer la pénétration de son génie, qui lui fit prévoir que cette religion pourroit bientôt renouveler dans ses états les troubles & les guerres civiles qu'il s'efforçoit d'appaîser pour jamais. Le fait qu'étoient déjà les évêques Portugais, leur orgueil à vouloir imiter les plus grands

de l'empire, l'insolence même de quelques-uns qui refuserent à des conseillers d'état les marques de respect qu'on leur devoit, tout acheva d'irriter vivement ce monarque.

Le premier édit qu'il publia contre les chrétiens, fut donné en 1586, c'est-à-dire dans le tems même où la religion qu'il proscrivoit chez lui remplissoit la France de sang & de carnage, armoit la ligue contre le grand *Henri*, poursuivoit à la tête des armées les protestans échappés aux poignards de la saint Barthélemi, devoit les rois à l'anathème, & canonisoit les moines dont elle avoit fait leurs assassins. Voilà comme dans ce siècle d'ignorance & de fanatisme nos prêtres souilloient par leurs crimes la plus pure des religions, & la rendoient odieuse à ceux qui n'étoient pas assez éclairés pour distinguer la sainteté de l'évangile de la scélératesse de ses ministres.

Cependant les soins qu'exigeoient toutes les parties d'un nouveau gouvernement, & la multitude d'objets qui partageoient l'attention du nouvel empereur, dans la grande révolution qu'il venoit de faire, ne lui permirent pas de veiller beaucoup à l'exécution de son édit contre les chrétiens. Quelques persécutions ne firent qu'en augmenter le nombre, & *Taiko* mourut en 1598. Il laissa la régence de l'empire & la tutele de son fils encore enfant, à *Ijéas*, l'un de ses favoris : mais ce perfide, qui

joignoit à de grandes qualités une ambition plus grande encore, vit à peine le jeune prince atteindre l'âge de régner, qu'il lui ravit la couronne & la vie. Pour justifier son crime, il publia que le fils de *Taiko*, ainsi que la plupart des gens de sa cour, avoit secrètement embrassé le christianisme; & les historiens Japonois paroissent en convenir. Quoi qu'il en soit, l'usurpateur, non moins politique que son prédécesseur, entra pleinement dans ses vues. La conduite des chrétiens ne tarda pas à prouver combien elles étoient sages, & ils prirent soin eux-mêmes d'en hâter l'exécution.

Les Portugais & les nouveaux convertis du Japon conspirèrent ensemble pour faire une révolution dans le gouvernement, & se rendre maîtres de l'empire. C'est ce qu'on découvrit par deux lettres qui contenoient tout le détail du complot. L'une étoit adressée au roi de Portugal, dont les conjurés attendoient un secours de vaisseaux & de soldats. Elle renfermoit aussi le nom des princes intéressés dans la conspiration, & faisoit voir qu'ils espéroient tous obtenir la bénédiction du pape. Cette lettre fut interceptée par les Hollandois, alors en guerre avec les Portugais, & qui desiroient avoir le commerce exclusif du Japon. L'autre fut envoyée par les Japonois de Canton, & confirmoit le complot annoncé dans la première. L'empereur frémit en les lisant. Vainement celui qui les avoit écrites voulut
les

les nier. Il fut, dit Kœmpfer, convaincu par l'écriture & le cachet, & périt dans le plus cruel supplice. Alors le gouvernement s'arma d'une rigueur nouvelle; les chrétiens furent poursuivis par-tout avec fureur, & la persécution ne finit qu'à l'extinction totale du christianisme au Japon. Les Portugais en furent bannis pour jamais, & l'on en ferma l'entrée à toutes les nations étrangères.

Les Hollandois seuls furent exceptés de la loi générale. Comme ils avoient eu la bassesse de prêter leur secours pour exterminer quarante mille chrétiens réfugiés dans une forteresse, on leur permit de continuer à commercer avec cet empire, mais ce fut aux conditions les plus avilissantes. Il est même incroyable que l'appât d'un gain, devenu assez modique, puisse encore à présent les engager à se soumettre chaque année à de pareilles humiliations. Dès qu'ils arrivent, on les enferme dans une isle dont ils ne peuvent sortir; on s'empare de leurs vaisseaux, on les désarme, on en transporte les canons, les voiles & tous les agrès dans l'arsenal impérial; on décharge leurs marchandises, on y met le prix, & l'on assigne quelques semaines, pendant lesquelles seulement il est permis aux Japonois d'aller faire avec eux des marchés & des échanges, sous l'inspection d'une garde sévère. Le voyage qu'ils font annuellement à la cour, où ils sont conduits bien plus en prisonniers qu'en ambassadeurs, ne doit pas

dédommager leur amour-propre de tous les opprobres qu'ils ont à souffrir. Cette prétendue ambassade n'aboutit qu'à s'aller prosterner devant l'empereur, qui souvent, pour son amusement & celui de ses femmes, les fait sauter, chanter, danser comme de vrais baladins, & leur rend quelques robes en échange des magnifiques présens qu'ils lui portent.

On a prétendu que ces avides négocians, pour se conserver le commerce de ces isles, n'avoient pas fait difficulté d'y renier le christianisme : mais cette accusation ne paroît pas fondée. Les Japonois seuls sont obligés de fouler aux pieds la croix ou l'image de la Vierge, & cette horrible cérémonie se renouvelle chaque année dans toute l'étendue de l'empire, devant des commissaires chargés d'en constater l'exécution.

C'est ainsi que la foi a été anéantie au Japon. Il faut bien moins en accuser des empereurs qui suivirent les règles de la prudence humaine, que les chrétiens eux-mêmes, & sur-tout leurs prêtres, dont alors l'ignorance, l'avarice, le fanatisme & l'orgueil remplissoient l'univers de troubles & de carnage. Au reste, j'ai eu soin d'écarter du plan de ma tragédie un objet si délicat. Je suppose qu'au moment où commence l'action de ma piece, il n'y a point encore d'Européens au Japon, & je ne fais en cela qu'user de la juste liberté qui a toujours été accordée à tous les poètes dramatiques.

(31)

*Peuples , rendez-en grace au sage de la Chine.
Ce changement heureux n'est dû qu'à sa doctrine.
Fille de la raison , elle entraîne les cœurs , &c.*

Acte III , scene 4.

Les livres de *Confucius* furent apportés à la cour du cinquante-sixieme Dairi , l'an 864 de l'ere chrétienne , & leur lecture y fit beaucoup de plaisir.

La doctrine de ce philosophe est tout ce que la raison abandonnée à elle-même pouvoit alors produire de plus parfait. Sa morale , il est vrai , ne paroît appuyée que sur une base purement humaine ; mais elle n'en est ni moins simple ni moins belle. C'est proprement la loi naturelle dégagée de toutes sortes de superstitions. *Pourquoi* , dit ce grand homme dans un de ses livres , *y a-t-il plus de crimes chez la populace ignorante que parmi les lettrés ? C'est que le peuple est gouverné par les Bonzes.*

(32)

*Recherchons les talens , approchons-les de nous ;
L'art est de les placer. Dans le rang où nous sommes ,
Un prince est toujours grand s'il aime les grands hommes.*

Acte III , scene 4.

C'est ce qui fit la gloire de *Louis XIV* , & ce qui prépare celle du regne de *Louis XVI*. La sagesse a

O ij

jusqu'ici présidé à tous les choix. Il semble que notre jeune monarque, en appelant quelqu'un au ministère, exige d'abord qu'il produise ses titres, & fournisse une caution. Celle des uns a été l'expérience d'un grand âge, perfectionnée par les utiles leçons de la disgrâce ou de l'infortune : celle des autres, le succès avec lequel ils avoient rempli des emplois importants. Ceux-là ont été désignés par la voix publique, sur la réputation de leurs lumières & de leurs vertus ; celui-ci enfin a consigné lui-même ses droits dans ses propres écrits, & c'est en se couronnant de lauriers dans la carrière littéraire, c'est en s'illustrant comme orateur & comme philosophe, qu'il est parvenu à l'une des premières places de l'administration.

Ce choix, justement applaudi & dont la France se félicite chaque jour, engagera peut-être à tourner plus souvent les regards sur cette classe d'hommes qui ont embrassé la plus noble de toutes les professions, celle de penser & de rendre leurs pensées utiles à leurs semblables. Les gens de lettres sont accoutumés à mettre un grand prix à l'estime publique, & ils s'imposent solennellement la nécessité d'être les plus vils ou les plus vertueux des membres de la société. Les ouvrages de l'homme d'état dont nous parlons, ne font-ils pas un garant de sa conduite ? Tant qu'il se souviendra comment il a loué *Colbert*, peut-il n'être pas animé du desir de l'imi-

ter ? Sans doute cet éloge éloquent repose toujours sur sa table, & dit sans cesse à son auteur : *voici la picce sur laquelle tu as consenti d'être jugé. Prends Élis ; songe aux engagements que tu as contractés à la face de la nation, dans le sanctuaire des lettres, & regarde tout ce que l'on doit attendre d'un directeur général des finances qui a lui-même composé ce superbe morceau.* [1]

“ Quand on a marché quelque tems dans la carrière de la vie, quand on a réfléchi sur les jouissances que l'homme poursuit, on a vu combien sont courtes & bornées celles qui n'ont pour objet que nous-mêmes. On ne peut étendre son existence qu'en s'attachant à celle des autres par la bienfaisance. Venez le témoigner, âmes sensibles, qui vous nourrissez de ce plaisir, & qui, dans la proportion de vos forces, vous approchez du malheur pour le plaindre & pour le soulager ! Mais quelle comparaison entre vos moyens & ceux qui reposent entre les mains d'un administrateur des finances ! Le cœur s'enflamme en y réfléchissant. Oh ! quel plaisir dans le recueillement de la solitude & dans le silence de la nuit, lorsque l'univers sommeille hormis celui qui veille sur tous, d'élever son âme vers lui, de se dire à soi-même : ce jour, j'ai adouci la rigueur des

[1] Eloge de Jean-Baptiste Colbert, discours qui a remporté le prix de l'académie françoise en 1773 ; page dernière.

„ impôts ; ce jour , je les ai soustraits au caprice
„ de l'autorité ; ce jour , en les distribuant plus
„ également , je pourrai convertir un faste inutile
„ au bonheur , dans une aisance générale , qui fait
„ à la fois la félicité & de ceux qui en jouissent , &
„ de ceux qui la contemplent ; ce jour , j'ai tran-
„ quillisé vingt mille familles alarmées sur leurs
„ propriétés ; ce jour , j'ai ouvert un accès au tra-
„ vail , & un asyle à la misère ; ce jour , j'ai prêté
„ l'oreille aux gémissemens fugitifs & aux plaintes
„ impuissantes des habitans de la campagne , & j'ai
„ défendu leurs droits contre les prétentions impé-
„ rieuses du crédit & de l'opulence ! O quel superbe
„ entretien ! Quelle magnifique confidence de l'hom-
„ me au Créateur du monde ! Qu'il paroît grand
„ alors ! Il semble s'associer aux desseins de Dieu
„ même.

„ Oh ! que vous feriez à plaindre , vous qui ne
„ verriez dans les grandes places que le charme de
„ la puissance ; vous qui croiriez qu'il est d'au-
„ tres commandemens agréables que ceux qui an-
„ noncent aux hommes le bonheur & la paix ; vous
„ qui chercheriez dans le sommeil un asyle contre
„ vos pensées , & qui craindriez de vous suivre &
„ de vous connoître ! Venez apprendre de *Colbert*
„ quels sont les vrais plaisirs de l'administration ;
„ venez appliquer comme lui vos talens au bon-
„ heur des hommes ; venez apprendre à profiter de

„ cette vie qui s'enfuit ! Heureux qui peut , comme
 „ *Colbert* , l'envifager fans regret , & du haut du
 „ féjour éternel entendre dans tous les fiecles les
 „ bénédictions de fon pays & les applaudiffemens
 „ de l'univers ! „

(33)

*On verroit les talens , les arts humiliés ,
 Les philosophes craints , proscrits , calomniés.*

Acte III , scene 4.

“ A ce mot de philosophes , je m'arrête , dit
Apollonius dans l'*Eloge de Marc-Aurele* , ouvrage
 admirable , fait pour mériter à M. *Thomas* la recon-
 noiffance de tous les bons rois , & pour exciter la
 haine & l'effroi de tous les ministres corrompus :
 car ceux-ci ne peuvent rester auprès du trône , fi la
 lumiere en approche , & ils fe rendent l'affreufe ju-
 tice de penser qu'on conspire leur ruine , dès qu'on
 parle aux fouverains de devoir & de vertu. “ Quel
 „ est ce nom , sacré dans certains fiecles & abhorré
 „ dans d'autres ; objet tour-à-tour & du respect &
 „ de la haine , que quelques princes ont persécuté
 „ avec fureur , que d'autres ont placé à côté d'eux
 „ fur le trône ? Romains , oserai-je louer la philo-
 „ sophie dans Rome , où tant de fois les philosophes
 „ ont été calomniés , d'où ils ont été bannis tant
 „ de fois ? C'est d'ici , c'est de ces murs sacrés que

Q iv

„ nous avons été relégués sur des rochers & dans
 „ des isles désertes. C'est ici que nos livres ont été
 „ consumés par les flammes. C'est ici que notre sang
 „ a coulé sous les poignards. L'Europe, l'Asie &
 „ l'Afrique nous ont vus errans & proscrits cher-
 „ cher un asyle dans les antres des bêtes féroces ,
 „ ou condamnés à travailler chargés de chaînes ,
 „ parmi les assassins & les brigands. Quoi donc , la
 „ philosophie feroit-elle l'ennemie des hommes &
 „ le fléau des états ? Romains , croyez-en un vieil-
 „ lard qui depuis quatre-vingts ans étudie la vertu
 „ & cherche à la pratiquer : la philosophie est l'art
 „ d'éclairer les hommes pour les rendre meilleurs.
 „ C'est la morale universelle des peuples & des rois ,
 „ fondée sur la nature & sur l'ordre éternel. Regar-
 „ dez ce tombeau : celui que vous pleurez étoit un
 „ sage : la philosophie sur le trône a fait vingt ans
 „ le bonheur du monde. C'est en essuyant les larmes
 „ des nations , qu'elle a réfuté les calomnies des
 „ tyrans. „

Le même philosophe ajoute encore dans un autre
 endroit de cet éloge : “ En parlant de la protection
 „ que *Marc-Aurele* accorda aux hommes utiles de
 „ tous les rangs , puis-je oublier , Romains , celle
 „ qu'il nous accordoit à nous-mêmes , & à tous ceux
 „ qui , comme lui , cultivoient leur raison par l'é-
 „ tude ? Je prends les dieux à témoins que ce n'est
 „ point le souvenir d'un lâche intérêt qui dans ce

„ moment me fait louer mon empereur. Si pendant
„ soixante ans je n'ai ni aspiré à des honneurs , ni
„ brigué des richesses ; si , aimé de *Marc-Aurele* ,
„ j'ai justifié mon pouvoir par ma conduite ; si ,
„ outragé quelquefois , je n'ai jamais répondu à la
„ haine que par des bienfaits , & à la calomnie que
„ par mes actions , j'ai peut-être le droit de parler
„ de tout ce que ce grand homme a fait pour la
„ philosophie & pour les lettres. Je ne fais si elles
„ auront encore un jour des ennemis dans Rome ;
„ je ne fais si la proscription & l'exil deviendront
„ encore notre partage ; mais dans aucun tems on
„ ne pourra étouffer en nous le cri de la nature
„ qui nous avertit que les peuples ont le droit
„ d'être heureux. Nous pleurerons sur les maux du
„ genre humain ; & lorsqu'en quelque partie du
„ monde il s'élèvera un prince comme *Marc-Aurele* ,
„ qui annoncera qu'il veut placer avec lui sur le
„ trône la morale & les lumieres , du fond de nos
„ retraites nous leverons tous ensemble nos mains
„ pour remercier les dieux. Ici , je voudrois pou-
„ voir ranimer ma voix tremblante. *Marc-Aurele*
„ du haut du Capitole donne le signal. Tous ceux
„ qui , dans toutes les parties de l'empire , aiment
„ & cherchent la vérité , accourent autour de lui.
„ Il les encourage , il les protege. Vous l'avez vu
„ même , étant empereur , se rendre plus d'une fois
„ dans les écoles publiques pour s'y instruire ; on

„ eût dit qu'il venoit dans la foule chercher la
 „ vérité qui fuit les rois. Sous son regne nous étions
 „ utiles. Cette gloire nous eût suffi ; ce grand homme
 „ voulut y ajouter les honneurs. Il a élevé plusieurs
 „ de nous aux premières places de l'empire , & leur
 „ a fait ériger des statues à côté des *Catons* & des
 „ *Socrates*. Romains , si vos tyrans pouvoient sortir
 „ de leurs tombeaux , & reparoître dans vos murs ,
 „ combien ils feroient étonnés en voyant leurs pro-
 „ pres statues mutilées & abattues dans Rome , &
 „ à leur place les successeurs de ces mêmes hom-
 „ mes , qu'ils faisoient traîner dans les prisons , &
 „ dont ils faisoient couler le sang sous les haches ! „

On pense bien que les *Zoïles* de Rome n'étoient
 pas de l'avis d'*Apollonius* , n'approuvoient pas la
 conduite de *Marc-Aurele* , n'applaudissoient point
 à ces honneurs , à ces statues , & déclamoient tou-
 jours avec fureur contre la philosophie & les phi-
 losophes. C'est ce que font encore chez nous tant
 de tartufes imbécilles & de plats folliculaires. L'au-
 teur des *Affiches* sur-tout se distingue aujourd'hui
 parmi cette troupe intrépide , & je vais parler en-
 core une fois de M. l'abbé de *Fontenai* , avant de
 l'abandonner pour jamais à son néant ou à sa gloire.

Ce satirique hebdomadaire , en rendant compte
 [1] des *Oeuvres de Sénèque le philosophe, traduites par*

[1] *Affiches, annonces & avis divers, trente-quatrième*
feuille hebdomadaire, du mercredi 26 août 1778, p. 133.

feu M. la Grange, tombe d'abord sur l'éditeur de cet ouvrage, & lui reproche d'être à deux genoux devant ce qu'il appelle les penseurs & les philosophes, tant anciens que modernes. Nous le prions, continue-t-il, de résoudre cette simple question : Si ces gens-là sont d'aussi beaux génies qu'il le prétend, si ce sont des flambeaux de la vérité, s'ils sont utiles au bonheur du genre humain, comment est-il arrivé que leur apparition dans le monde a été l'époque de la chute des lettres, de la corruption, de la barbarie ? Qu'on ouvre les histoires des Grecs & des Romains, & l'on y verra cette preuve de fait incontestable, que toutes les vaines subtilités ne pourront jamais affaiblir ni détruire. Aujourd'hui même (& nous le disons à regret, sans avoir le dessein d'injurier, encore moins de calomnier notre siècle) aujourd'hui que ces messieurs jouissent de toute leur gloire, la décadence de la bonne & saine littérature n'est-elle pas sensible ?

Il me semble que monsieur l'abbé se presse trop de pleurer sur nos ruines, & ce siècle ne me paroît point si digne de pitié. Il a produit les *Montesquieu*, les *Voltaire*, les *Rousseau*, il s'honore encore des *Buffon*, des *Diderot*, des *d'Alembert*, des *Marmontel*, des *Thomas*, & de beaucoup d'autres écrivains très-estimables : je ne croirois même pas difficile de montrer que les richesses littéraires, accumulées en France depuis soixante ans, l'emportent

peut-être sur toutes celles du siècle de *Louis XIV.* Mais sans entrer dans une discussion qui exigeroit des détails immenses, sans entreprendre une dissertation inutile sur l'histoire des Grecs & des Romains, je me contenterai de faire à monsieur l'abbé une réponse à laquelle je défie qu'on réplique : c'est sous les *Néron* & les *Domitien* que les philosophes ont été persécutés ; ils ont été honorés & protégés par les *Antonins* & les *Marc-Aurele* ; & il n'est pas vrai que leur apparition dans le monde a été l'époque de la chute des lettres, de la corruption, de la barbarie : car les lettres ne sont point tombées parmi nous ; car nous ne sommes ni plus *corrompus* ni plus *barbares* que nous ne l'étions dans les siècles précédens, que ne le sont encore les nations chez lesquelles il n'y a point de philosophes. Voilà une preuve de fait incontestable, que toutes les vaines subtilités ne pourront jamais affaiblir ni détruire. Il y a plus : notre subtil *Aristarque* en convient à la page suivante, [1] & se dément lui-même pour louer la *Bienfaisance françoise*, ou mémoires pour servir à l'histoire de ce siècle.

Oui, monsieur l'abbé de Fontenai, en parlant des traits de patriotisme, de générosité, de bienfaisance, rapportés dans cet ouvrage, s'exprime ainsi : *La nation françoise en produit plus que toute autre ;*

[1] Mêmes affiches du mercredi 26 août 1778, n. 34, p. 135.

Et l'on doit même dire à l'avantage de notre siècle, que l'égoïsme qu'on lui a tant reproché n'en a pas entièrement tari la source. On peut même être étonné que dans l'espace de cinquante-neuf années, il se soit passé tant de faits honorables pour l'humanité, lesquels remplissent deux gros volumes (qui certainement ne les contiennent pas tous, & où l'on a oublié les plus intéressans). C'est pourtant dans l'espace de ces cinquante-neuf années que la philosophie a fait parmi nous les progrès dont s'afflige monsieur l'abbé, & qui sont, à son avis, l'époque de notre corruption & de notre barbarie.

Cet écrivain est donc tout à la fois *Jean qui rit* & *Jean qui pleure*. C'est dans la même feuille qu'il déplore la corruption, la barbarie de notre siècle, & qu'il loue notre siècle d'avoir produit une multitude de traits de patriotisme, de générosité, & de bienfaisance: c'est dans la même feuille qu'il gémit sur la décadence de la nation françoise, & qu'il donne à la nation françoise l'avantage sur toute autre, du côté des actes de vertu & de véritable héroïsme. On ne pouvoit mieux opposer l'éloge à la satire, la consolation à la douleur. L'opposition est même si forte, que beaucoup de lecteurs trouveront *Jean qui pleure* en contradiction réelle avec *Jean qui rit*, & ne sauront quel parti prendre entre les deux *Jears*. Mais quiconque sera dans cet embarras, doit, pour déterminer son choix, consulter le livre de la féli-

cité publique. Monsieur le chevalier de *Chatelux* y prouve qu'en général, loin de dégénérer, l'espece humaine se perfectionne tous les jours, & que la marche des siecles nous approche sans cesse de la vérité & du bonheur. Nous desirerions que cet homme distingué   tant d'égards voulût donner une seconde édition de son ouvrage. Il pourroit y faire encore des additions importantes, & répondre mieux que moi à tous les modernes *H raclites*.

Il est bien vrai que si l'on jugeoit notre siecle par les feuilles de monsieur l'abbé *Fontenai*, l'on croiroit aisément à la chute des lettres, à la corruption du goût, & à la barbarie des mœurs. Les déclamations continuelles contre la tolérance, l'apologie des *dragonades*, la satire des gens de lettres, des philosophes du premier ordre, & les louanges constamment prodiguées aux mauvais écrivains, tout cela feroit une preuve complete. Celui qui ne liroit que les ouvrages vantés dans les *Affiches*, pourroit avec raison pleurer notre décadence en tout genre. L'annonce même des estampes y décele le goût du crieur, & suffiroit quelquefois pour révolter les honnêtes gens.

J'ai été indigné, je l'avoue, en voyant cet homme, dans sa feuille du 30 septembre de cette année, applaudir à une gravure où l'on a l'audace d'insulter la nation entiere, & de tourner en ridicule l'hommage public qu'elle a rendu à l'un des plus grands

hommes dont elle se glorifiera jamais. La couronne que *Voltaire* avoit méritée par soixante & dix ans de travaux & de succès, la couronne que toute l'Europe lui décernoit depuis long-tems , & que la main de la reconnoissance , de l'amitié & des graces lui présenta le 30 mars dernier , au milieu des transports & des acclamations de Paris assemblé, cette couronne lui est ici donnée par *Arlequin. La Folie à genoux jouant du tambourin* , fait allusion aux applaudissemens universels dont le spectacle retentit alors, & *Paillasse témoignant son admiration par l'attitude la plus respectueuse (il est prosterné)* représente tous les admirateurs de ce génie immortel, c'est-à-dire, la France, & tout le monde littéraire. Voilà la gravure dont *l'idée insolente & burlesque* paroît *des plus plaisantes* [1] à monsieur l'abbé de *Fontenai*. Elle est en effet digne de lui ou de *Nicolet*.

Si quelque jour cet honnête folliculaire venoit à passer par Ferney , & que les habitans le connussent, ils l'entoureroient en poussant les cris de l'indignation & de la vengeance. *Tues*, lui diroient-ils, *dans les lieux où le grand homme que tu n'as cessé d'outrager, a passé les vingt dernières années de sa vie à nous faire du bien, à secourir tous les infortunés. Vois ce village florissant, Voltaire en est le créateur. Regarde ces maisons, il les a bâties pour nous,*

[1] Affiches du 30 septembre 1778, n. 39, p. 156.

il nous y a rassemblés ; nous lui devons l'aisance & le bonheur dont nous jouissons. Tourne les yeux vers cette église , c'est lui qui l'a élevée ; contemple ce tombeau , il l'avoit fait construire pour qu'on y déposât sa cendre. C'est là , s'il fût mort parmi nous , que nous aurions porté ses déplorables restes ; nous les aurions arrosés des larmes de l'amour & de la reconnaissance , & les gémissemens de notre douleur auroient empêché d'entendre les hurlemens de tes pareils. Mais quoique cette tombe ait été privée du dépôt qu'elle attendoit , nous n'y venons pas moins pleurer notre protecteur & notre pere. Nous la montrerons à nos enfans , & nos enfans y pleureront comme nous. Prosterne-toi , malheureux , repens-toi ; & si tu naquis pour dénigrer les talens & pour insulter l'homme de génie , apprends ici du moins à respecter l'homme bienfaisant.

(34)

*Rassemblez-vous sans bruit vers ce vaste portique ,
Qui des dieux d'Uranka touche le temple antique.*

Acte III, scene 7.

Les temples des Camis se nomment *mias*, c'est-à-dire demeure des ames immortelles. Ils répondent à la simplicité de cette religion primitive du Japon, & se sentent de la pauvreté des tems antiques. Ce ne sont le plus souvent que de misérables édifices de bois ,

bois, cachés entre des arbres & des buissons, & sans nulle décoration intérieure. On n'y trouve ordinairement qu'un miroir de métal, des morceaux de papier blanc, & quelquefois une châsse où sont les reliques du Cami. Ces temples sont toujours fermés, excepté les jours de fêtes : mais on en peut voir le dedans par une fenêtre grillée. Ceux qui les visitent, se contentent de faire une courte priere dans le vestibule, de jeter quelque piece de monnoie dans un tronc destiné à cet usage, & de frapper plusieurs fois sur la cloche de la porte, afin de réjouir le dieu, qui se plaît beaucoup, dit-on, à entendre cette es-
pece de musique.

Les temples du Budso, c'est-à-dire des idoles étrangères, dont les Bonzes sont les prêtres, portent le nom de *Tiras*, &, bien différens des temples des Camis, sont pour l'ordinaire d'une étonnante magnificence. La plupart sont soutenus par de superbes colonnes de cedre, & renferment des idoles d'un grand prix & d'une hauteur prodigieuse. On en compte trente-trois mille trois cents trente-trois dans un seul temple près de Méaco. Mais on voit à Méaco même un autre temple plus remarquable encore par l'idole colossale qu'il renferme. Le siege sur lequel elle est placée, a soixante & dix pieds de haut sur quatre-vingts de large. Elle est toute de cuivre doré. Sa tête est si grosse qu'elle peut contenir quinze hommes; son ponce a près de trois pieds & demi de

tour, & tout le reste est dans les mêmes proportions.

Les murs de ces temples sont ordinairement couverts, tant au-dedans qu'au-dehors, des peintures les plus effrayantes. Ce sont des démons d'une figure épouvantable, occupés à infliger aux âmes qui sont sous leur pouvoir, des tourmens dont la vue fait frémir. Ces représentations produisent un effet incroyable sur les personnes de tout ordre, & engagent les grands & les petits à donner beaucoup aux moines, pour échapper par leur intercession à des supplices pareils.

(35)

*Dieux ! j'abdique le sceptre, & prêt à le quitter,
En descendant du trône, il faut l'ensanglanter !*

Acte IV, scène 7.

Quelques années après être parvenu au trône, *Taiko* nomma son neveu *Fide-Tsugu* pour son successeur. C'étoit, selon les historiens, un prince cruel & sanguinaire. Son oncle en fut mécontent ; & craignant peut-être de faire le malheur de ses sujets, en leur laissant un si mauvais maître, il le força dans la suite à se fendre le ventre.

(36)

*Un jour un malheureux, par la vague apporté,
Mourant sur le rivage, à mes pieds fut jeté.*

Je ne fais quel hazard voulut que , plus sensible ,

Mon cœur à la pitié fut alors accessible.

Je daignai m'arrêter , & mes soins bienfaisans

Lui rendirent enfin l'usage de ses sens.

Acte IV , scène 12.

Ce qui doit mettre le comble à l'exécration que méritent les Bonzes , c'est que , non contents d'être eux-mêmes impitoyables , ils ont , selon le témoignage des jésuites , altéré le caractère des Japonois , naturellement bons & sensibles , & les ont rendus inhumains envers les malheureux. Les monstres vouloient recevoir seuls tous les dons , toutes les aumônes ; dans cette vue , ils ont persuadé à leurs compatriotes que les malades , les pauvres , tous ceux , en un mot , qui sont dans la souffrance & le malheur , doivent moins inspirer la pitié que l'horreur & le mépris. Ces misérables , disent-ils , justement réduits à cet état par la colere des dieux qui les punissent , sont indignes de compassion dans cette vie , & ne doivent pas attendre dans l'autre un sort plus heureux. Aussi les obligent-ils , tant qu'ils peuvent , à se séparer de la société pour aller vivre & mourir , loin de tout secours , au milieu des bois & des déserts , & dans l'horreur du désespoir.

On ne peut donc avec justice m'accuser d'avoir peint de couleurs trop odieuses ces moines qui ,

faisant seuls au Japon toutes les fonctions ecclésiastiques, font, dans ma tragédie, comme dans l'histoire, appelés indifféremment du nom de *prêtres*, ou de celui de leur ordre.

(37)

Parti d'un autre monde & des bouches du Tage,

Sur nos bords pleins d'écueils il avoit fait naufrage.

Acte IV, scène 12.

On ne convient ni de l'année où les Européens découvrirent le Japon, ni du nom de celui ou de ceux à qui appartient cette découverte : ce qu'il y a de certain, c'est que ce furent des Portugais que la tempête jeta les premiers sur ces côtes, vers le milieu du seizième siècle.

(38)

Mais dès long-tems ici je prépare en silence

Un prodige plus grand, & dont l'instant s'avance.

Il est sous ce palais de secrets souterrains :

De cette poudre horrible à présent ils sont pleins,

Oui, la mort endormie au fond de ces abîmes,

Y doit à son réveil dévorer ses victimes.

Le volcan pour s'ouvrir n'attend plus qu'un flambeau,

Et tous nos ennemis marchent sur leur tombeau.

Acte IV, scène 12.

Je n'ai point ici le mérite de l'invention, & je

ne fais que mettre sur la scene une vérité historique, connue de tout le monde.

Il n'y avoit pas trente ans que les jésuites étoient nés, & ils intriguoient déjà dans toute l'Europe. Tandis qu'en France ils attisoient le feu du fanatisme & servoient la ligue, ils cherchoient à plonger l'Angleterre dans les mêmes horreurs. Sous prétexte d'instruire & de consoler les catholiques de ce royaume, ils les excitoient secrètement à la révolte; & dès l'année 1581, trois de ces peres y furent exécutés, comme criminels d'état. Dès lors, on conspira fréquemment contre la vie de la reine *Elizabeth*; & toujours ceux qui devoient être ses assassins, se trouvoient y avoir été animés & encouragés par des jésuites. Le pere *Garnet*, leur provincial, étoit depuis long-tems l'ame de tout ce qui se traçoit contre cette grande princesse. Il obtint de Rome, au commencement du dix-septieme siecle, deux bulles adressées, l'une au clergé d'Angleterre, & l'autre au peuple catholique. Le pape y traitoit la reine de *miserable femme*, & ordonnoit qu'à sa mort, sans avoir égard au droit de la naissance, on ne reconnût pour souverain que celui qui jureroit de faire régner avec lui la religion romaine.

Elizabeth, instruite de ces complots, rendit en 1602 un édit pour chasser de ses états tous les compagnons de Jésus. Elle y déclare expressément qu'ils ont été les conseillers des nouvelles conspirations for-

mées contre sa personne ; qu'ils ont cherché à persuader à ses sujets de se soulever ; qu'ils ont exercé des monopoles pour faire contribuer à cette révolte ; qu'ils ont provoqué les princes étrangers pour concourir à la tuer ; qu'ils se mêlent de toutes les affaires du royaume, & que par leurs discours & leurs écrits, ils entreprennent de disposer de sa couronne.

Mais quelques mois après ; la reine mourut, & les jésuites, qui étoient restés cachés en Angleterre, continuèrent à soulever les esprits contre le successeur d'*Elizabeth*.

Bientôt en effet se forma cette fameuse conspiration des poudres, le complot le plus infernal qui ait jamais pu entrer dans l'esprit humain. Les catholiques de Londres résolurent de faire sauter le palais de *Westminster*, dans le tems que le roi, les princes, & tous les grands du royaume y feroient assemblés. Trente-six tonneaux de poudre furent placés dans une cave, au-dessous de la chambre où *Jacques premier* devoit haranguer son parlement. Toutes les mesures étoient bien concertées, on étoit à la veille de l'exécution, & le succès étoit infail-
lible, si *Perci*, l'un des chefs de cette abominable entreprise, n'eût été sensible à l'amitié. Mais il ne put se déterminer à laisser périr un lord à qui il étoit fort attaché. Il lui écrivit donc, par une main inconnue, que s'il aimoit la vie, il ne se trouvât point à l'ouverture du parlement ; & cette lettre fit

tout découvrir. On visita, par l'ordre du roi, les souterrains qui étoient sous la salle; on les vit remplis de poudre, & on trouva un homme à la porte avec une meche, & un cheval qui l'attendoit. Les chefs de la conjuration, ayant rassemblé une centaine de leurs complices, vendirent chèrement leur vie : huit seulement furent arrêtés & exécutés. Les jésuites *Oldcorne* & *Garnet* tenterent de s'échapper, mais sans pouvoir y réussir. Ils trempoient dans cet abominable complot, & ils avoient confessé & communiqué les conjurés, pour les affermir dans leur dessein. On instruisit le procès des deux moines, ils furent pendus, & leur société les mit, selon son usage, au nombre des martyrs.

Le pere *Davigny*, dans ses Mémoires de l'Europe, au dix-septieme siecle, prouve l'innocence & la sainteté de ses deux confreres par un miracle arrivé à la potence du provincial *Garnet*, & qui, au sentiment de l'historien [1], ne peut être nié que par ceux qui font profession de ne rien croire. Une goutte de son sang, dit-il, tombée sur une paille de bled, y représenta son visage avec des traits si bien marqués, qu'on le reconnoissoit au premier coup-d'œil. Il faut être bien dépourvu de preuve & de sens, pour écrire une pareille ineptie, ou il faut être jésuite pour en avoir l'audace. C'est le même

[1] Tome I, page 81, édition de Paris, 1757.

pere qui, voulant justifier la condamnation de la maréchale d'Ancre, dit [1] que si elle n'étoit point coupable des crimes dont on l'accusoit, elle l'étoit au moins de *lese-majesté divine*, & ne se confessoit plus depuis long-tems : raison admirable pour être décapité ! La justice doit donc livrer au glaive du bourreau tous ceux qu'elle ne trouve pas entre les mains des prêtres ; & le bon jésuite ne voit point de milieu entre le confessionnal & l'échafaud.

[1] Ibid. page 248.

F I N.

Fautes à corriger.

Page 23, vers 8, si le despot, *lisez* si le despote.

53 13, & raffassié d'or, *lisez* raffasié.

67 1, fourbe, insolent! *lisez* fourbe insolent!

71 4, ne peut vous hair, *lisez* haïr.

76 8, sans doute il est affreux, *mettez un point au lieu de la virgule.*

139, ligne 5, les remplacer tous deux. Un ministre, *lisez* les remplacer tous deux; un ministre.

144 ; avant-derniere, de même du budro, *lisez* Budso.

154 7, que sans cœur, *lisez* cour.

165 21, sans doute que cet enfant, *lisez* sous doute que.

186 26, est appelée le Sinto, *lisez* Sinto.

195 8, n'avoit pas perdu, *lisez* n'avoit pu perdre.

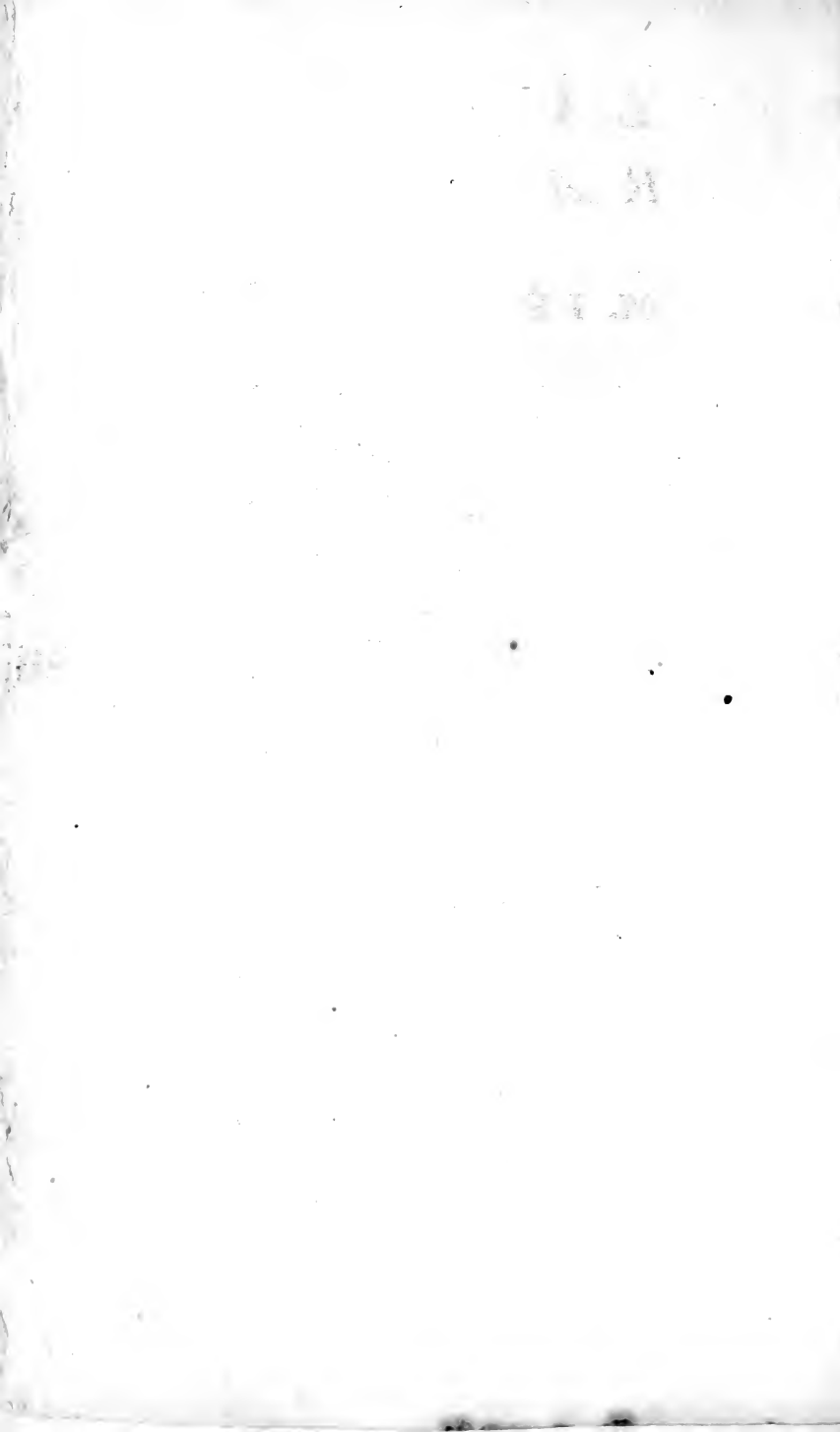
198 10, ils devoient donc découler, *lisez* la faire découler.

199 15, & raffassié d'or, *lisez* raffasié.

205 16, presque chacun au Japon, *lisez* puisque chacun.

220 derniere, nation Françoisse en produit, *lisez* en a produit.

221 13, Jean qui rit Jean qui, *lisez* Jean qui rit & Jean.



Z U M A ,
T R A G É D I E
D E

M. LE FÉVRE,

*Jouée à Fontainebleau devant LEURS
MAJESTÉS le Jeudi 10 Octobre 1776 ,
& représentée à Paris par les Comédiens
François le Mercredi 22 Janvier 1777.*

*Hæc illa potior quæ jacentis miserita est,
Dulcemque spontè præbet benevolentiam.
Facit parentes bonitas , non necessitas.*

EX PHŒDRI Fabulis.



A PARIS,
CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire , rue
Saint-Jacques , au Temple du Goût.



M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Permission.





A SON
ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS,
PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

*Ce premier hommage de ma
plume étoit dû à VOTRE
ALTESSE. Ses regards
rallument en moi une lueur de talent*

prête à s'éteindre. Paris vient de
confirmer les espérances qu'ELLE
daigna me donner sur l'heureux effet
de ma Tragédie, Et ce n'est qu'en
m'efforçant d'obtenir de nouveaux
droits à l'estime publique que ma double
reconnoissance pourra s'acquitter.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSE,

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, LE FÉVRE.

P R É F A C E.

AVANT de faire , au sujet de *Zuma*, quelques observations que les circonstances rendent peut-être nécessaires , je dois m'accuser devant le Public de la légèreté avec laquelle je fis imprimer *Cosroès*. Cette Tragédie eut quelque éclat au Théâtre ; elle ne manque pas d'intérêt , il y a dans son ensemble de ce que les Peintres appellent du *grand* ; le style même n'en est pas sans chaleur ; mais il est si rempli d'incorrections , de métaphores mal soutenues , souvent même d'obscurités , que toute l'indulgence du Lecteur pour un ouvrage échappé au feu de la première jeunesse , ne peut me sauver du reproche que je me fais de l'avoir exposé dans cet état au jour de l'impression. Je l'ai depuis beaucoup travaillé , & je ne me croirai justifié qu'à sa reprise , si toutefois elle n'éprouve pas les obstacles qu'il m'a fallu vaincre pour parvenir à faire représenter *Zuma*.

Je n'ose me flatter que ma nouvelle Tra-

gédie soit tout-à-fait exempte des défauts reprochés à la première. Faite avant les représentations de *Cosroès*, reçue à la Comédie, vers la fin de 1767 ; il n'est guères possible qu'elle ne se ressente pas de l'inexpérience que j'avois alors : cependant, comme j'ai pu la revoir depuis sa réception, je serois impardonnable si le style, qui seul peut faire vivre un ouvrage, n'en étoit pas plus soigné.

C'est ici le lieu de détromper une partie du Public sur l'effet de ma représentation de *Fontainebleau* : on répandit dès le lendemain que *Zuma* y étoit tombée. Huit jours après, je me hâtai de rendre un compte fidèle de l'effet qu'elle avoit produit : on ne crut rien de ce que je fis imprimer, on s'obstina ; & je sentis qu'après neuf ans d'attente il falloit encore dévorer une humiliation. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est qu'à l'exception d'un seul moment du quatrième Acte elle fut applaudie à-peu-près aux mêmes endroits que Paris vient d'approuver ; que le cinquième Acte fut senti, & que les applaudissemens continuèrent après qu'on eut baissé la toile. J'avouerai bien qu'ils

étoient foibles ces applaudissemens, qu'aucun éloge ne m'a récompensé de mon travail ; mais si je puis certifier que je n'avois là personne , absolument personne , qui s'intéressât à moi , doit-on s'étonner du peu d'intérêt qu'on a mis à m'entendre ? Je suis descendu dans l'arène armé de mon seul ouvrage , on a de tems en tems jugé mes coups , quelques applaudissemens m'ont payé des plus heureux , & c'est à cela que se bornoient , peut-être , mes plus hautes prétentions.

J'irai plus loin. Je conviendrai que cette représentation m'est devenue fort utile. La sévérité de mes Juges m'a valu d'heureuses corrections. Je crois de bonne-foi qu'il y avoit au quatrième Acte un mouvement gauche , dont je leur dois l'apperçu. La conséquence est que je leur dois un succès mieux établi ; ne suis-je pas payé au-delà de mes mérites ?

Il m'a fallu sacrifier à ces changemens une tirade que j'aurai la foiblesse de transcrire dans cette Préface. Elle se trouvoit dans ce

même quatrième Acte , au moment où *Pizarre* , déjà maître de *Zuma* , avoit encore forcé *Zéliskar* de lui céder *Azélie*. *Zéliskar* s'exprimoit ainfi :

Tyran , qui me ravis tous les biens de mon cœur ,
De l'équité du Ciel j'ose attendre un vengeur.
Un jour dans l'avenir luit à mon espérance ;
Où , transplantés ici du lieu de leur naissance ,
Ces fiers Européens¹ , repeuplant nos forêts
De leur Maître éloigné braveront les décrets ;
Où ce Monde nouveau précipité sur l'autre ,
Par le malheur des deux doit satisfaire au nôtre ,
Et voir de ses Cités sortir des Conquérans
Que l'Europe à son tour avoûra pour tyrans.
Dieux , entendez mes cris , Dieux , hâtez les journées
Qu'à ce grand coup du fort vous avez destinées ;
Donnez un prompt effet à mes vœux irrités ,
Et justifiez-vous de tant d'impunités !

Le Public a daigné m'encourager à plusieurs reprises , & j'en avois besoin ; un grand Prince a jetté sur moi des regards pleins de bonté : je sens toute l'étendue de mes obli-

gations , & je réponds du moins des efforts que je vais faire pour les remplir.

Il est une autre douceur attachée à mon succès , & que j'aime à communiquer à mes Lecteurs. Oui , c'est avec transport que j'en fais l'aveu , je n'ai éprouvé dans cette occasion qu'indulgence , qu'amitié de la part des gens de Lettres , & de ceux même qui courent la carrière du Théâtre. Ce n'est que ma conduite qui a pu leur inspirer des sentimens si précieux pour moi , & je veux qu'ils sçachent combien la leur m'honore à mes propres yeux.

Je ne ferai point une poétique d'après ma Pièce pour prévenir en sa faveur des Juges qu'on ne prévient jamais. Ils connoissent comme moi la difficulté de l'art dramatique : elle s'accroît de nos jours par la comparaison des grands modèles que nous sommes obligés de soutenir. Personne n'ignore , d'ailleurs , qu'avec beaucoup de talent on peut échouer au Théâtre. Toutes les ressources de l'esprit , les dé-

veloppemens les plus fins , les combinaisons mêmes les plus sçavantes n'y feront rien , sans ces élans de l'âme souvent répétés , & qui vont d'abord frapper à tous les cœurs sensibles. Plaire, émouvoir, voilà presque toute la poétique de la Tragédie. Ecoutons *Boileau* , qui passe pour être si scrupuleusement attaché aux règles :

Vous donc , qui d'un beau feu pour le Théâtre épris ,
Venez en vers pompeux y disputer le prix ,
Voulez-vous sur la Scène étaler des ouvrages ,....

.
Que dans tous vos discours la *passion émue*

Aille chercher le cœur , l'échauffe , le remue.

Si d'un beau mouvement l'*agréable Fureur*

Souvent ne nous remplit d'une *douce Terreur* ,

Ou n'excite en notre âme une *Pitié charmante* ,

En vain vous m'*étalez* une scène *sçavante*.

Vos froids *raisonnemens* ne feront qu'attiédir

Un Spectateur toujours paresseux d'applaudir ,

Et qui des vains efforts de votre Rhétorique

Justement fatigué s'endort ou vous critique.

Le secret est d'abord de plaire & de toucher.

J'ai bien-peur de ne l'avoir pas encore deviné , & que ces Vers , que je rapporte si indifféremment , ne soient la meilleure critique de mon ouvrage.



PERSONNAGES. ACTEURS.

ZUMA, veuve d'un Ynca ou
Souverain du Pérou. *Mlle Saint-Val, l'aînée.*

AZÉLIE, fille de Zuma. *Mlle Saint-Val, cadette.*

PIZARRE, Chef des Es-
pagnols. *M. de la Rive.*

ZÉLISKAR, jeune Espagnol
élevé par Zuma. *M. Molé.*

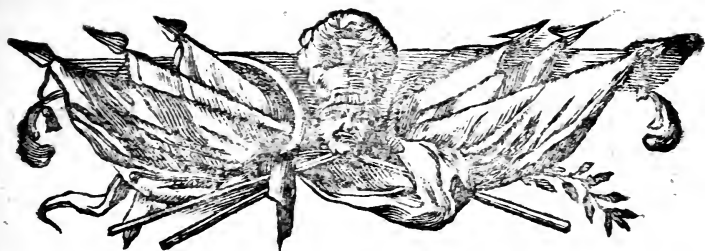
FERNANDEZ, Capitaine
Espagnol. *M. d'Auberval.*

TROUPE D'ESPAGNOLS.

TROUPE DE PÉRUVIENS.

La Scène se passe sur une Côte déserte du Pérou.

Le Théâtre représente une forêt dont on voit plusieurs sentiers :
Le fond s'élève en rochers qui descendent en pente. Dans le
creux d'un de ces rocs est une caverne. On découvre le rivage
de la mer dans un coin de la toile du fond.



Z U M A,
T R A G É D I E.

A C T E P R E M I E R.

L'action commence à l'Aurore.

S C E N E P R E M I E R E.
A Z É L I E , Z U M A , Z É L I S K A R.

(Zuma sort d'une caverne qui lui sert d'habitation ; Azélie
& Zéliskar s'avancent à ses côtés.)

Z U M A.

Q U I T T O N S , enfans chéris , nos ténébreux asyles.
Le soleil va paroître en ces déserts tranquilles ;
Ces feux , du haut des monts , annoncent son retour ;
Venez ; rendons hommage au Dieu brillant du jour ;

Offrons-lui de nos vœux les fideles prémices.

Il amène aujourd'hui sous les plus beaux auspices

Ces fortunés instans où d'un lien nouveau

L'hymen joindra vos cœurs unis dès le berceau.

(Ils se tournent tous trois du côté de l'Orient).

Roi du monde & des Cieux , astre que je révère ,

Cache à l'œil des Tyrans ce paisible hémisphère.

Tu connois tous les maux que mon âme a soufferts :

Je ne te presse plus de venger mes revers ;

Mais , quand de ces enfans la tendresse ingénue

Sur un tableau moins triste arrête enfin ma vue ,

Pour consoler Zuma , veille à jamais sur eux.

Soleil , n'éclaire ici que des mortels heureux.

A Z É L I E.

Ma mere , avec ce Dieu vous partagez sans cesse

Nos vœux & ce respect qu'adoucit la tendresse.

Vos soins nous ont gardé dans ce simple séjour

Les biens les plus parfaits , le repos & l'amour.

De vos sceptres brisés , du songe de la gloire

Perdez dans notre sein l'importune mémoire ;

Regnez sur nous. Le Ciel sensible à vos tourmens

Vous laissa plus qu'un thrône au cœur de vos enfans.

Z É L I S K A R.

Oui , Zuma , femme auguste , autant que révérée ,

Qui de ma foible enfance à l'abandon livrée

Au fond de ces forêts avez guidé le cours ,

Je mets dans vos bontés la gloire de mes jours.

Quels que soient les mortels dont Zéliskar tient l'être ,

Il ne regrette point les lieux qui l'ont vu naître ;

Mes destins à Zuma sont bien plus enchaînés
Qu'aux parens inconnus que le sort m'a donnés.
Je trouve tout en vous, ma mere, ma famille.
A ces dons précieux vous joignez votre fille,
Et vous avez pu seule, en avouant mon choix,
Prêter un nouveau charme au jour que je vous dois.
Hâtons ces beaux momens où la tendre Azélie
Va ferrer & fixer la chaîne qui nous lie.
Pour épurer mes feux, je dois, sur les autels,
Consacrer notre amour aux pieds des immortels.
Non loin de ce désert la fuite a sçu conduire
Une horde, autrefois soumise à votre empire :
Elle honore les Dieux : le fer a tout dompté
Hors la Religion, les mœurs, l'humanité ;
Prenons-les pour garans d'un si doux hymenée.
J'en vais au Chef du Peuple annoncer la journée,
Et je reviens, suivi de vos premiers sujets,
A votre fille, à vous, m'engager pour jamais.

Z U M A.

Avant de vous unir, chers enfans, votre mere
Vous doit de vos destins la confidence entiere ;
Ils vous sont peu connus. A vos jeunes esprits
J'épargnai jusqu'alors de funestes récits —
J'ai régné. Du Pérou sous mon obéissance
Un Peuple, heureux par moi, cultivoit l'abondance.
Cet antique Océan qui borde nos climats
De l'univers jaloux séparoit mes états.
Bientôt quelques mortels précédés du tonnerre,

Barbares , que la Haine a vomis sur la terre ;
Se frayant un chemin sur l'abîme des eaux
Porterent jusqu'à nous le fer & les flambeaux :
Pizarre dans nos murs les guidoit au carnage —
Un des fils de ce monstre , au printems de son âge ;
Déjà digne héritier dans sa jeune saison
Des forfaits d'un tel pere ainsi que de son nom ,
Disputant avec lui de fureurs & de crime ,
Prit mon époux vaincu pour première victime.
Au sang qu'il répandit j'aurois mêlé mon sang....
Mais un être sacré se formoit dans mon flanc ;
Sa naissance à la vie attachoit ma misère ;
Je n'étois plus à moi , puisqu'enfin j'étois mere :
Je vécus pour ma fille & vins dans ces forêts.
La fuite sur mes pas y porta mes sujets ;
Mais , toute à mes ennuis , par l'infortune aigrie ,
J'oubliai , j'abjurai ma couronne flétrie.

Un jour (ce souvenir me rend à mes douleurs)
J'errois au bord des mers , seuls témoins de mes pleurs ;
J'entens des cris : j'approche — un enfant sur la rive
Traînoit en longs soupirs sa voix foible & plaintive.
Je l'apperçois bientôt à mes pieds étendu.
Dans un coin de ce globe abandonné , perdu ,
Près d'un berceau sanglant & brisé sur la pierre ,
Il vivoit , ignoré de la Nature entière —
C'étoit vous , Zéliskar : vos traits , vos vêtements ,
Tout m'annonçoit en vous un fils de nos tyrans.

ZÉLISKAR.

Ah ! c'est mon seul malheur.

Z U M A.

Furieuse , égarée

J'allois porter sur vous ma main désespérée :
Que ne peut la vengeance en des cœurs indignés ! —
Mais vos yeux supplians & de larmes baignés ,
Vos bras tendus vers moi , votre enfance , ses charmes ,
Vous prêtoient à l'envi leurs innocentes armes.
Déjà même accouroient , du fond des antres sourds ,
Deux monstres de ces bois qui veilloient sur vos jours :
Leur instinct , qui du Ciel respectoit un ouvrage ,
Condamnoit ma colère & forçoit mon hommage ;
L'humanité parloit. — Que sa puissante voix
Range aisément nos cœurs du parti de ses droits !
Je vous pris sur mon sein , oubliant mon injure ,
Comme un présent de plus que m'offroit la Nature —
On dit qu'en ses combats le Chef de nos voisins
Vous ravit par vengeance à nos fiers assassins ,
Qu'il rejeta sa proie en fuyant leur poursuite.
Du nom de vos parens ce Chef m'auroit instruite ;
J'ai voulu l'ignorer , de peur que le courroux
N'altérât malgré moi l'amour que j'ai pour vous.
J'ai partagé mes soins entre vous & ma fille ;
Réunis dans mes bras vous formez ma famille :
Puisse-je au moins , tranquille en ces lieux écartés ,
N'y plus voir l'ennemi qui les a dévastés !
Hélas ! je crains toujours ces mortels sanguinaires

B

Qui parcourent ce globe en dépouillant leurs freres,
 Et qui vouloient changer, saintement furieux,
 Notre Religion, nos autels & nos dieux;
 Comme si la Nature au premier jour du monde
 N'eût pas fixé par-tout la loi stable & profonde
 Du vrai respect d'un Dieu, d'un culte sans erreurs,
 Uniforme, constant, écrit dans tous les cœurs:
 Enfans, soyons humains: c'est le plus sûr hommage
 Qu'on puisse rendre au Dieu dont nous sommes l'image -
 Vous, mon cher Zéliskar, ne tardez plus; allez
 Rassembler aux autels nos Peuples consolés.
 Qu'ils respectent en vous l'appui de ma famille,
 Le gendre de leur maître, & sa veuve & sa fille;
 Je goûte enfin la joie & je sens que mon cœur,
 En vous rendant heureux, fait son propre bonheur.

Z É L I S K A R.

J'y vais, j'y vôle...



S C E N E II.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR,
 PIZARRE.

(Zéliskar fait quelques pas & voit Pizarre descendant des rochers).

Z É L I S K A R.

O Ciel! que mon âme est émue!
 Quel mortel inconnu se présente à ma vue?

Du sommet de nos monts il descend à pas lents —
 Ce front morne & baissé, ces tristes mouvemens,
 Tout décele à nos yeux la douleur qui le presse.
 Je sens qu'à ses ennuis la pitié m'intéresse,
 Offrons-lui nos secours, notre hospitalité.
 Zuma, je dois ma vie à cette humanité ;
 Allons. — Hé quoi, vos yeux de terreur se remplissent !
 D'on vient qu'en l'observant vos fronts changent, pâlisent ?
 Quels maux redoutez-vous, objets chers & sacrés ?

A Z É L I E.

De crainte, à son aspect, mes sens sont pénétrés.

Z U M A.

D'où naissent à la fois mon trouble & ma colère ?

Z É L I S K A R.

Nous honorons le Ciel en secourant un frère.

Z U M A.

Je ne puis m'en défendre ; il a rempli mon cœur
 D'un sentiment confus de haine & de terreur.

Z É L I S K A R.

Hé bien ! arrachez-vous à ce désordre extrême.
 Laissez-moi sur son sort l'interroger moi-même ;
 Ah ! si de ses douleurs j'adoucis le fardeau,
 Au jour de mon hymen quel auspice est plus beau ?
 Il s'approche, rentrez.

Z U M A.

Suis-moi, chère Azélie.

Je tremble.

(Elle se retire avec sa fille sous sa caverne.)

Z U M A ;
P I Z A R R E.

(*A part & suivant des yeux Azélie.*)

Je la vois. O tourment de ma vie !
Infortuné Pizarre , où t'entraînent tes feux ?



S C E N E I I I
Z É L I S K A R , P I Z A R R E.

Z É L I S K A R.

O T O I , qui que tu sois , inconnu , malheureux ,
Toi , qu'un destin plus doux guida vers nos retraites ,
Vois tous mes sens émus de tes peines secretes..
Les plus profonds chagrins semblent te consumer ;
Le penchant le plus cher m'invite à les calmer.
Parle. Quels sont les maux qui poursuivent ta vie ?
Nos rivages , nos bois ne sont point ta Patrie ;
Cet habit & tes traits m'en font juger assez :
Mais en des lieux divers les humains dispersés ,
Quidu même Soleil partagent la lumière ,
Ne sont point l'un pour l'autre étrangers sur la terre.

P I Z A R R E.

(*D'un air sombre , & d'une voix étouffée ,*
Ami , dans le désordre où se livrent mes sens ,
A peine mon oreille a reçu tes accens.
Loin de mes compagnons jeté par le naufrage ,
J'erre , depuis un mois , sur ce triste rivage.

Un Dieu m'y persécute. — un funeste poison
S'y répand dans mon cœur, y trouble ma raison.
Noir mélange d'amour, de haine, de misère,
Perdu sur ces climats où je cherchois un frère,
Je suis..... (où m'égaré-je en discours superflus :
Je suis un malheureux. N'en demande pas plus.

Z É L I S K A R.

C'est assez pour te plaindre & soulager tes peines.

P I Z A R R E.

Dis-moi, quand j'ai paru sur ces roches hautaines,
Quelle femme en tremblant s'éloignoit de mes pas?
Quel est ce jeune objet qui m'a fui dans ses bras?

Z É L I S K A R.

Cette femme est Zuma.

P I Z A R R E, *à part.*

Dieu, qu'apprends-je?

Z E L I S K A R.

C'est elle.

Qu'opprima, dès long-tems, l'Europe criminelle;
Qui régnoit au Pérou. Du printems de ses jours
La gloire & l'infortune ont partagé le cours.
Sa fille étoit près d'elle, & ce bien qui lui reste.....

P I Z A R R E, *à part.*

Sa fille! ô jeux du sort! ô passion funeste?
Sa fille!

Z É L I S K A R.

Que dis-tu? n'irrite point tes maux,
Viens les perdre avec nous dans le sein du repos.

Nous le tenons ici des mains de la Nature ;
 Laisse amener ton âme à sa volupté pure.
 Quels que soient tes chagrins , on peut les écarter.
 A ma mère , à Zuma je vais te présenter.

P I Z A R R E.

Ah ! loin qu'à ses regards je m'empresse à paroître ,
 Je dois.....

Z É L I S K A R , *vivement.*

Sa fuite , ami , t'offense encor , peut-être ?
 Pardonne au long malheur ces mouvemens soudains ;
 Il instruisit son âme à craindre les humains.
 Etranger , inconnu , jeté sur cette plage ,
 Elle n'a pu te voir sans un secret ombrage ;
 Mais tu paroïs souffrir , & la douce amitié
 Dans son cœur généreux suit de près la pitié.

(*Marchant du côté de la caverne & élevant la voix.*)

Venez , chère Zuma : ce mortel respectable
 A connu les revers ; il n'est point redoutable.
 Pour paroître à vos yeux , pour attendre nos cœurs ,
 Il a des droits sacrés , sa misère & ses pleurs.

P I Z A R R E , *à part.*

Elle vient. Juste Ciel , dérobe à sa mémoire
 Le souvenir des maux que lui fit ma victoire.





S C E N E I V.

ZUMA, ZÉLISKAR, PIZARRE.

Z U M A.

MORT EL infortuné , ne jugez point de moi
Sur ces premiers soupçons que m'inspiroit l'effroi.
Le fort , dont je subis une épreuve terrible,
Me rend moins confiante , & non pas insensible.
Inutile aux humains que j'eus droit de haïr ,
Pour les moins détester j'ai fait vœu de les fuir ;
J'enfvelis ici ma famille & ma peine.
De ce monde , où jadis je marchois souveraine ,
L'Europe a fait ployer les plus fermes Etats ,
L'Univers sçait ma chute — & ne la venge pas !
Je souffre & me soumets — vous , parlez moi sans feinte ;
Plus j'observe vos traits , plus ils m'offrent l'empreinte
Des tyrans que je fuis , de ces Européens
Ivres de notre sang , avides de nos biens.
Dites ; les serviez-vous dans leur complot barbare ?

P I Z A R R E.

Ce discours , malgré moi , me confond & m'égare.

(Si troublé qu'il semble prêt à se nommer.)

Zuma , vous l'avoûrai-je ? Oui , le fort vous fait voir..

Z U M A ,

Z U M A.

Achevez.

P I Z A R R E.

(Se remettant & donnant le change à Zuma avec vivacité.)

Mes remords , mon juste désespoir.

Je suivis dans ces lieux , au sein de la tempête ,
 Ceux qui d'un nouveau monde espéroient la conquête ;
 La mort de vos Sujets ensanglanta mon bras.
 Le Ciel pour m'en punir enchaîne ici mes pas ,
 Et peut-être Zuma , plus loin qu'elle ne pense ,
 Sur un foible ennemi peut porter sa vengeance.

Z U M A.

Je ne m'en cache point. Ce cœur trop ulcéré
 De l'ardeur du courroux fut long-tems dévoré ;
 Sur tous vos Espagnols j'en étendois la flâme ;
 Mais le poids de la haine a fatigué mon âme.
 Le destin sur leurs pas vous avoit entraîné.
 Un ennemi qui tremble est bientôt pardonné.
 Il en est un pourtant qu'excepte ma clémence ,
 Qui m'eût fait un bonheur d'affouvir ma vengeance ;
 C'est le fils de Pizarre. — Ah ! si ce monstre affreux ,
 Mieux connu de Zuma , languissoit en ces lieux ,
 Ma rigueur pour lui seul deviendrait inflexible.
 Quinze ans sont écoulés depuis le jour terrible
 Où je le vis à peine , aux lueurs des flambeaux ;
 Où , cherchant mon époux qu'épargnoient nos bourreaux
 Tout fier d'abattre un front paré du diadème ,
 De son foudre , à mes yeux , il le frappa lui-même.

P I Z A R R E.

Pizarre , dites-vous ?

Z U M A.

Lui , sur qui mon horreur
A de tous ses transports réuni la fureur.

P I Z A R R E.

(*A part.*)

Arrêtez. — De mes sens je ne suis plus le maître.
Dieu ! peut-elle à mon trouble encor me méconnoître !

(*Haut.*)

Arrêtez. Je vous plains. Je ne l'excuse pas ; —
Mais si dans ce moment vous sentiez ses combats ,
Tous les maux que sur lui l'infortune rassemble ,
Loin de les redoubler , vous pleureriez ensemble.
Vous êtes trop vengée.

Z U M A , *avec joie.*

Ah ! plutôt , c'est de vous
Que j'apprends, que je tiens mon bonheur le plus doux.
Cette nouvelle , ami , qui dissipe mes craintes ,
Tourne enfin mes secours du côté de vos plaintes :
C'est de ce moment seul que vous m'intéressez. —
Du pur sang des Yncas éteints ou dispersés ,
Il me reste une fille , & ces heures prospères
Vont l'unir au mortel qu'ont touché vos misères :
Demeurez à loisir près de vos bienfaiteurs :
Que leurs félicités consolent vos douleurs.

Z U M A ,
P I Z A R R E .

Il l'épouse ?

Z É L I S K A R .

Oui , l'espoir de calmer ta tristesse
Suspendoit un instant qu'eût pressé ma tendresse.
Je vais de notre hymen réunir les témoins :
Toi , reste avec ma mère , attends tout de ses soins ;
Et que du jour heureux que sa bonté m'apprête
Aucune larme ici n'obscurcisse la fête.

P I Z A R R E , *avec une douceur affectée.*

Humains trop généreux , j'accepte vos secours.
Mais souffrez que ce cœur persécuté toujours ,
Pour passer de ses maux à son bonheur extrême ,
Un moment , loin de vous , se recueille en lui-même.

Z É L I S K A R .

Respectons ses ennuis , Zuma ; quittons ces lieux.

Z U M A .

Je cours trouver ma fille , & rendre grace aux Dieux ,
Dont l'équité s'applique , en ce jour de clémence ,
A confondre le crime & venger l'innocence.
(Zuma rentre. Zéliskar sort par un sentier de la forêt.)





S C E N E V.

P I Z A R R E, *seul.*

O R A G E trop contrainte ! ô perfides bienfaits ,
Dont ma honte & mes pleurs feront les seuls effets !
L'amour qui me rejette au sein de mes victimes ,
S'est donc enfin chargé de punir tous mes crimes !
Le cruel m'attendoit au bout de l'Univers.
Dans le creux des rochers il me forgeoit des fers.
Je vais tenir ici mon obscure existence
Des mains de ces vaincus que mon nom même offense ;
Et pour comble d'injure , un Amant vertueux
Sur le bien qu'il m'arrache y veut fixer mes yeux ! —
Vertueux — mon rival ! lui , ce mortel Sauvage !...
Malgré moi de mon âme il emporte l'hommage ;
Mon dépit s'en augmente. — Ah ! ton cœur combattu,
Pizarre , étoit-il fait pour haïr la vertu ?
Avant que de connoître une ardeur insensée ,
Les soins de la Nature occupoient ta pensée :
Sans appui , loin des tiens , sans espoir de retour ,
Où tu versas le sang , peux-tu chercher l'amour ?
Rentre , rentre en toi-même & te fais mieux justice ;
Ce climat vit ton crime , il doit voir ton supplice :
C'est ici... Vains aveux , que je ne sens partir
Que de mon impuissance & non du repentir.
(Ici Pizarre parcourt le Théâtre avec les expressions d'un
dépit involontairement concentré.)

(*Le bruit d'une tempête, qui s'est sourdement annoncé dans le cours des vers précédens, éclate: le jour se couvre.*)

Mais, quel voile soudain s'est étendu sur l'onde !
Les vents sont déchaînés. Le jour fuit. Le Ciel gronde.
Aux rapides lueurs que lancent ces éclairs
J'entrevois des vaisseaux sur la plaine des mers.
A l'abri de ces rocs ils évitent l'orage —
Quelques Chefs Espagnols abordent ce rivage
Volons à leur secours. L'espoir rentre en mon cœur ;
Et ma félicité naît du sein de l'horreur.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

P I Z A R R E , F E R N A N D E Z.

F E R N A N D E Z.

Q U E de pertes, enfin, cet heureux jour répare !
Le Ciel à nos soldats rend le fils de Pizarre.
Combien nous bénissons l'orage & les efforts
Des vents dont le courroux nous jette sur ces bords !
Mais qui peut dans vos sens suspendre encor la joie ?
D'où naît sur votre front l'horreur qui s'y d'éploie ?
Vous gémissiez, Seigneur, & votre œil & vos pas
Errent avec effroi sur ces nouveaux climats.
Cet inculte séjour, cet antre solitaire
Des feuls monstres des bois semble être le repaire.
Jusqu'ici nul mortel n'y parut à nos yeux.

P I Z A R R E.

O mon cher Fernandez ! plutôt au courroux des Cieux
Que Pizarre, affranchi des tourmens qu'il endure,
Aux monstres des forêts eût servi de pâture !

F E R N A N D E Z.

Que dites-vous ?

Z U M A ,
P I Z A R R E.

Ecoute & connois mes revers.

Tu sçais par quels avis ramené sur ces mers
J'osai, livrant mes jours à leurs premiers orages ,
Du Pérou subjugué voir encor les rivages.
Par un indice obscur mon pere avoit appris
Que le sort y cachoit le dernier de ses fils.
Il me fallut tenter d'éclaircir ce mystère :
A ses derniers momens je le jure à mon pere ,
Je pars ; mais en tous lieux le malheur qui me fuit
Des destins de son fils semble épaissir la nuit :
Loin de ma flotte, enfin , séparé par les ondes ,
Mon vaisseau s'enfonça dans des roches profondes ,
Tout périt. Et moi seul , après un long effort ,
Gravissant sur ces monts j'échappois à la mort ,
Quand la voix d'un mortel y frappa mon oreille.
Sans secours , à ce bruit , ma crainte se réveille ;
Je m'écarte & couvert par un feuillage épais ,
D'un habitant des bois j'examine les traits.
Je ne sçais quel transport me saisit à sa vue...
Mais , (ô d'un plus grand trouble origine imprévue !)
Une Beauté touchante accompagnoit ses pas ,
Trésor dont la nature enrichit ces climats.
Tous deux , dans la saison qui succède à l'enfance ,
Y respiroient l'amour , le calme & l'innocence ;
Le Ciel sembloit sur eux verser ces jours fereins
Qu'à l'aurore du monde il fit luire aux humains.
L'ombre des noirs foudris ne voiloit point leurs charmes.

Comme ils étoient sans crime, ils vivoient sans allarmes,
Et tous deux conservoient sur leurs fronts purs, ouverts,
Ces premiers traits du Dieu qui forma l'Univers.
Te l'avouïrai-je, ami? soit destin, soit foiblesse,
Soit vengeance du Ciel qui me poursuit sans cesse,
Ce spectacle à mes yeux présenté chaque jour
Fut un piège insensible où m'attendit l'amour.
Je me flattai d'abord qu'un sentiment plus sage
A leur seule innocence attachoit mon hommage;
Mais bientôt leur tendresse éleva dans mon cœur
Des soupirs, confidens de ma jalouse ardeur.
Sur mon jeune rival je surpris ma colère;
Son tranquille bonheur offensoit ma misère.
Cent fois j'osai vouloir arracher de ses bras....
Le respect, l'amour même ont retenu mes pas.
Enfin, depuis un mois, je vis sur ce rivage,
Témoin toujours caché d'un bonheur qui m'outrage,
Supportant tout ensemble & le poids de mes fers,
Et la faim dévorante, & la chaleur des airs
Qui, de ma jalousie aigrissant l'amertume,
Mêle une ardeur nouvelle au feu qui me consume.
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'un trouble impérieux
M'a fait chercher leur vue & descendre en ces lieux.
Tu vois au pied des monts cette caverne obscure,
C'est dans des antres sourds, tombeaux de la Nature,
Qu'un Dieu, jaloux sans doute, a soin d'ensevelir
Les plus charmans objets qu'il lui plut d'embellir.
Surpris à mon aspect, mais touchés par mes plaintes,
La pitié qui leur parle a fait taire leurs craintes;

Sans soupçonner mes feux, leur simple humanité
 M'offre ici les secours de l'hospitalité :
 Tant le cœur des mortels, que rien encor n'altère,
 Porte de la bonté le divin caractère !

F E R N A N D E Z.

Vos tourmens vont finir. Puisqu'il nous rend à vous ,
 Le sort sur votre amour jette un regard plus doux ,
 Et notre zèle...

P I Z A R R E.

Arrête. Un penchant invincible
 Des dangers que je cours n'est pas le plus terrible.
 L'innocente Beauté qui me tient sous ses fers ,
 Pour qui j'oublie ici l'Espagne & l'Univers ,
 Ne doit que des refus à mes vœux qu'elle ignore ;
 Je fis l'essai du meurtre en son sang que j'adore.
 Contre moi de la haine aiguissant tous les traits ,
 Sa mere est avec elle au fond de ces forêts ,
 Sa mere — ma plus grande & plus juste ennemie ,
 En un mot , c'est Zuma qui lui donna la vie.

F E R N A N D E Z.

Quel est donc votre espoir ? Fuyez, Seigneur, fuyez :
 Venez montrer Pizarre à nos chefs effrayés.
 Vos vigilans soldats, épars sur le rivage ,
 Rassemblent les vaisseaux qu'a respectés l'orage.
 Abandonnons des bois trop dangereux pour vous,

P I Z A R R E.

Moi, dévorer sans fruit tant de transports jaloux !
 Moi, fuir ! ah ! juge mieux de l'erreur qui m'égare.

Méconnois-

Méconnois-tu l'amour & le cœur de Pizarre ?
Tu sçais si jusqu'ici le feu des passions
Trouva ce cœur sensible à leurs impressions :
Le superbe Espagnol , fier de sa jalousie ,
N'apprend point à céder un trésor qu'il envie ;
A travers les périls , par l'obstacle animés ,
Nous poursuivons l'objet dont nos yeux sont charmés ;
J'aime. Je m'abandonne à toute ma foiblesse.
J'enfonce avec plaisir le trait dont je me blesse.
De déserts en déserts je suis las de chercher
Un frère , que le Ciel s'obstine à m'y cacher.
Ce Ciel me rend lui-même infidèle à mon père ,
En m'embrâsant d'un feu qu'alluma sa colère ;
Ou peut-être est-ce ici que ses coups plus affreux....
Prévenons-les du moins par un forfait heureux. —
Ami , puisqu'à Zuma le tems dérobe encore
Et l'image & le nom du mortel qu'elle abhorre ;
Son oubli favorable entretient mon espoir.
Mon rival , quel qu'il soit , sentira mon pouvoir.
Hé quoi ! leur foible amour , né sans inquiétude ,
Toujours mal allumé par la froide habitude ,
Triompheroit du mien nourri dans les soupirs ,
Accrû par la contrainte & le feu des desirs !
Non. Je veux séparer le nœud qui les engage.
Je sens rentrer en moi ma fierté , mon courage ;
Je suis encor Pizarre ; & leurs droits , leurs vertus
Sont , à mon œil jaloux , un outrage de plus.

F E R N A N D E Z.

Hé bien ! si le hazard , soigneux de votre gloire ,

De vos traits à Zuma peut ravir la mémoire ;
 Si d'un funeste amour l'impérieux appas
 Près de vos ennemis doit attacher vos pas ,
 Pour les vaincre , essayez de plus adroites armes.
 Par-tout l'ambition nous attire à ses charmes ;
 Les thrônes du Pérou sont encor sous vos loix ;
 Promettez à Zuma d'y rétablir ses droits ,
 Et méritant le prix où votre ardeur aspire ,
 De l'aveu d'une mère assurez-vous l'empire.

P I Z A R R E.

Mon trouble est éclairé par tes sages avis.
 Va , recueille avec soin les armes , les débris
 De mes vaillans soldats échappés au naufrage ; —
 Qu'ils respectent encor cet asyle sauvage ;
 Il renferme un objet trop cher à mon bonheur.
 Par le sang , s'il se peut , n'achetons point son cœur :
 Pour résoudre une mère à m'en rendre le maître ,
 De toute ma fureur j'aurai besoin peut-être. —
 Zuma vient. Quel désordre a paru dans ses yeux !
 Laisse-nous.

F E R N A N D E Z.

J'obéis & revôle en ces lieux.





SCENE II.

ZUMA, PIZARRE.

ZUMA.

O QUI que vous foyez , dissipez mes allarmes.
Ces bois ont retenti du bruit affreux des armes ;
J'ai vu même , j'ai vu de farouches Soldats ,
Rebuts de la tempête , errer sur ces climats.
Chez un peuple voisin , le devoir le plus tendre
A conduit Zéliskar , qui seul peut nous défendre.
Serez-vous notre appui ?

PIZARRE.

Calmez un vain effroi.

Non , ce n'est pas à vous à trembler devant moi ,
Zuma. J'ai trop caché mon âme à votre vue.
La faveur des destins sur moi s'est répandue ;
Ils rendent à mes vœux , sur ces bords écartés ;
Mes braves Compagnons par la mer apportés ;
Ils ouvrent un champ libre à ma reconnoissance.
Oubliez vos malheurs , — sur-tout votre vengeance ;
Tout est changé : le bras de vos fiers ennemis
Peut relever vos murs sous l'herbe ensevelis ,
A votre auguste front rendre son diadème.

Non. J'ai senti le poids de la grandeur suprême.
 Hélas ! loin d'envier ses trompeuses douceurs ,
 Qui voit de près le Trône en plaint les possesseurs.
 La paix que j'ai cherchée & que je perds peut-être ,
 La paix habite-t-elle avec les soins d'un Maître ?
 L'amitié même aux Rois n'offre qu'un faux appas.
 Leur aveugle faveur fait toujours des ingrats ,
 Et , s'ils ont un sujet qui mérite qu'on l'aime ,
 C'est lui que l'on écarte , ou qui fuit de lui-même.
 Du sceptre à mes tyrans n'ôtions point ces effets ;
 Qu'ils me laissent ma haine & gardent leurs bienfaits.

(*Pizarre fait un léger mouvement de dépit.*)

Mon langage vous blesse ; oubliez-en l'injure.
 Souffrez aux malheureux le vain droit du murmure.
 Vous le sçavez assez : j'ai suspendu pour vous
 Les traits que dans mon âme a formés le courroux.
 Je n'ai point profité , dans vos sombres allarmes ,
 Des droits de la vengeance , en irritant vos larmes.
 Pour m'en payer le prix , daignez de ces Soldats ,
 Loin de nous , s'il se peut , précipiter les pas.
 L'autre des animaux solitaire & tranquile
 Ne peut-il aux humains prêter un sûr asyle ?
 Partez , & laissez voir à mon cœur abattu
 Dans un de nos vainqueurs une ombre de vertu.

P I Z A R R E .

Hé bien ! devant vos yeux si j'ai seul trouvé grâce ,
 Si du ressentiment la pitié prit la place ,
 Pour votre fille , au moins , pour vos tristes Sujets ,

D'un cœur qui s'offre à vous acceptez les projets.
Connoissez à quel point le destin qui me presse
D'un de vos ennemis peut vous rendre maitresse.....
Qui ? moi, votre ennemi ! — Votre fille a brisé
Ce détestable joug par la haine imposé.
Oui, c'est dans ses regards que j'ai puisé la flâme
Et les secrets ennuis qui dévorioient mon âme.....
Le trouble, à ce discours, me confond à vos pieds.
Je baisse devant vous mes yeux humiliés. —
A vos vainqueurs, Zuma, donnez d'heureuses chaînes,
L'amour a triomphé des plus cruelles haines ;
Qu'il réunisse ici des bouts de l'Univers
Les cœurs que séparoit la barrière des mers ;
Qu'il désarme l'Europe ; & qu'une paix profonde
Signale enfin ses traits par le bonheur du monde.

Z U M A.

Que me proposez vous ? quels nœuds ! J'en ai frémi.
Je veux bien oublier que ce bras ennemi
De nos premiers malheurs fut l'instrument fidèle :
Mais qu'à tant d'amitié votre flâme rebelle
Dispute à Zéliskar, lui ravisse en un jour
Le prix qu'à sa constance a réservé l'amour ;
Que, pour payer ce cœur qu'ont ému vos allarmes ,
Vous y portiez la mort, ou d'éternelles larmes ;
Ingrat, qu'à mon secours appeloit mon effroi,
Sous quels traits odieux vous montrez-vous à moi ?
Ciel, j'ai trop présumé de ta faveur propice —
Voilà l'Européen, ses mœurs & sa justice !

Z U M A ,

P I Z A R R E .

Ainsi vous dédaignez , jufques dans leurs refpects ;
De vos vainqueurs founis l'hommage & les bienfaits ?

Z U M A .

Tes bienfaits !

P I Z A R R E .

Ecoutez. Je me retiens à peine.
Zuma , dans fon fommeil n'excitez point la haine.
Je fçais quel eft mon cœur dans les vœux offensés.
Vous ne connoiffez pas celui que vous bleffez.

Z U M A .

Je le connois. Cruel , tu cefles donc de feindre !
Ce cœur féroce & dur ne peut plus fe contraindre.
Va , pour les bien juger , de tant de fiers vainqueurs
Dans le même mépris je confonds tous les cœurs.

P I Z A R R E .

Non. Vous ne fçavez pas combien Zuma l'offense :
D'autant plus redoutable & prompt à la vengeance ;
Qu'il n'a plus à choifir ; que , mieux connu de vous ,
Il n'efpère en effet qu'un éternel courroux.

Z U M A .

Quel es-tu donc , barbare ? A ce nouvel outrage ,
Aux traits dont la furie a marqué ton vifage ,
Je crois voir..... Juſte Ciel ! épargne m'en l'horreur.
Mes ſens font ſuspendus , glacés par la terreur.
Réponds-moi.

(Elle s'approche & le fixe avec une attention mêlée de la
plus vive horreur.)

Tu pâlis ! ne puis-je te connoître ?
 Ton nom même à tes yeux dégrade-t-il ton être ?
 Aux soupçons les plus noirs je dois m'abandonner ,
 Et je frémis du nom que je vais te donner.

(*Fernandez entre suivi d'une troupe d'Espagnols.*)

Mais , que vois-je ?



S C E N E I I I .

Z U M A , P I Z A R R E , F E R N A N D E Z ,
 E S P A G N O L S .

F E R N A N D E Z .

S E I G N E U R , j'ai rempli votre attente.
 De vos zélés Soldats la troupe impatiente
 Ne peut plus loin de vous contenir son transport ;
 Et vient se joindre au chef dont nous pleurons la mort.

Z U M A .

Leur Chef ! puis-je en douter : c'est le fils de Pizarre.
 Ma haine m'en assure.

P I Z A R R E .

Oui , je suis ce barbare
 Qui fit couler ton sang & que le Ciel vengeur
 Fait frémir devant toi d'amour & de fureur.
 Punis-moi : tu le peux ; mais crains de me répondre
 D'un aveu que ta haine employe à me confondre ,

Crains que mon désespoir ne rejette sur toi
Quelques traits de ce Ciel irrité contre moi.

Z U M A.

(*Avec la plus grande énergie & la joie la plus amère.*)

Ombre de mon époux, qui ressens ma furie ;
Vous , qu'entraîna sa chute , ô Dieux de ma Patrie !
Mânes de mes Sujets trop long-tems outragés ,
Le Ciel est juste , enfin ; vous êtes tous vengés ;
Dans la nuit de la mort sentez encor la joie. —
Et toi , fatal appui que le fort nous envoie ,
Toi qui traînes par-tout au pied de tes Autels ,
L'oppresser , l'opprimé , tous ces foibles mortels ;
Amour ! venge Zuma des fureurs de Pizarre.
Fais porter tous tes traits au sein de ce barbare.
Il en est un cruel , un trait que ton courroux
Plonge profondément dans le cœur des jaloux ,
Qu'il l'éprouve aujourd'hui. Ma fille , à ses yeux même ,
Va recevoir la main de son rival qu'elle aime.
Qu'il en meure de rage. Arme-toi , frappe , Amour !
Dussions-nous avec lui périr tous en ce jour.

P I Z A R R E.

Tout mon respect s'oublie à cet excès d'audace.
Amis , servez Pizarre & trompez sa menace ;
Pénétrez dans la nuit de ces antres affreux.
Enlevez-en l'objet de mes funestes vœux.
Allez tous.

(*Se jetant audevant de la caverne où marchent les Espagnols.*)

Ah ! pardonne à sa mère tremblante.
 Pardonne aux vains éclats de ma voix menaçante.
 Verrois-tu , sans pitié , ces farouches humains
 Sur ma fille attacher leurs criminelles mains ,
 Et la trainant mourante aux regards de sa mère ,
 Même en t'obéissant , effrayer ta colère ?
 Si ton âme est fermée au cri de ma douleur ,
 Respecte , au moins pour toi , l'objet de ton ardeur.
 C'est toi qui dans ces lieux où tu vis tant de charmes,
 Porteras le premier l'épouvante & les larmes :
 Dans le calme des bois la faveur du destin
 Sur Azélie encor n'ouvrit qu'un jour serein ;
 Pizarre , ah ! devra-t-elle à l'amour qui t'engage
 Des maux qu'elle ignoroit l'horrible apprentissage ?

P I Z A R R E.

Que me dis-tu , cruelle ? épargne ma fureur.
 Dans les plus durs replis tu déchires mon cœur.
 Dieu ! la voici.

(*Azélie, comme effrayée par les cris qu'elle entend, sort de la grotte & va se réfugier vers sa mère.*)





S C E N E I V.

A Z É L I E , Z U M A , P I Z A R R E ,
F E R N A N D E Z , E S P A G N O L S .

A Z É L I E .

M A mère !

Z U M A .

O ma chère Azélie !

Viens à moi ; de nos bras que la chaîne nous lie :
Viens chercher sur mon sein ton unique secours.

A Z É L I E .

Quelle horreur inconnue environne mes jours !
Où sommes-nous ? qui vois-je en ces monstres sauvages ?
Un sentiment affreux se peint sur leurs visages.
Je ne reconnois point à ces regards cruels
Les Dieux qui sur leurs traits ont formé les mortels.
Je les vois , s'arrêtant dans leurs transports extrêmes,
Frémir de la pitié qui les saisit eux-mêmes.
Que devient Zéliskar ?

Z U M A .

Appaise tes douleurs ,
Ma fille ; avec les miens je sens couler tes pleurs.
Cruels , vous repoussez de si puissantes armes !
D'un œil tranquille & sec vous observez nos larmes !...

(*Les Espagnols font quelques pas vers elle.*)

Voulez-vous la ravir à mes yeux expirans ?

PIZARRE, *aux Espagnols qu'il retient & qui s'éloignent.*

Ah ! cessez...

(*Ici Pizarre , amené par ce qui précède au plus vif sentiment de la nature, paroît consterné. Zuma le remarque, & après une pause très-indicative , passe de la crainte à la fermeté la plus intrépide.*)

Z U M A.

Viens , ma fille , osons fuir nos tyrans.

La main d'un Dieu propice enchaîne leur furie.

Viens ; l'amour maternel veillera sur ta vie :

Il subjugué la force , étonne les esprits ,

Et dans ces cœurs d'airain fait retentir mes cris.

Dieu juste , Dieu terrible , achève ton ouvrage ;

A leurs yeux consternés tu m'ouvres un passage ,

Je te suis.

(*Elle sort & entraîne sa fille par un sentier de la Forêt.*)



S C E N E V.

PIZARRE, FERNANDEZ,
ESPAGNOLS.

PIZARRE, *avec rapidité.*

ESPAGNOLS , c'est à votre amitié
De me rendre un espoir que trahit ma pitié.

Je n'ai pu de ces pleurs soutenir le spectacle ;
A votre zèle encor je pourrois mettre obstacle.
Vôlez , suivez leurs pas. Accordez loin de moi
Mon amour , mes remords , mes vœux & mon effroi.

(*Les Espagnols suivent le chemin où Zuma s'est jetée
avec sa fille. Pizarre , accompagné de Fernandez , sort
d'un autre côté.*)

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

Z U M A, *seule.*

(Elle doit errer sur la Scène pour peindre le désordre de sa situation & laisser échapper les premiers mots du fond des coulisses.)

M A fille! .. — O désespoir ! ô malheureuse mère !
Cruels , privez Zuma de ce jour qui l'éclaire !
Ils m'enlèvent ma fille... Hé quoi ! mon foible bras
N'a pu dans tout leur sang laver leurs attentats !
Quoi ! je n'ai pu les suivre ! — Une recherche vaine
Précipite au hasard ma démarche incertaine.
Où vais-je ? ô Ciel ! où suis je ? ... Est-ce en ce bois affreux
Que ma fille avec moi couloit des jours heureux ?
Je n'y vois que la nuit , que l'abandon , la crainte ,
Et l'horreur de mon âme a rempli son enceinte. —
Zéliskar ne vient point. Tout me laisse à mes pleurs.
Ah ! le jour qu'il me doit n'est qu'un jour de douleurs ;
Qu'il fuye. — Il vient, ô Ciel ! plein d'amour & de joie.





S C E N E I I.

ZUMA , ZÉLISKAR , PÉRUVIENS.

Z É L I S K A R.

A V o s regards, Zuma , mon bonheur me renvoie.
 Rien ne l'éloigne plus : vous voyez ces amis
 Prêts à me garantir le bien qui m'est promis.
 Mais mon cœur près de vous cherche en vain Azélie!
 Vos pleurs.

Z U M A , *très-vivement.*

A tous les deux ton Amante est ravie.

Z É L I S K A R.

Dieux !

Z U M A , *avec encore plus de rapidité.*

Pizarre est ici : Pizarre est sur nos pas ,
 Furieux , entouré d'un rempart de Soldats.
 C'est lui dont les soupirs trompoient nos cœurs sincères,
 Connois à d'autres traits l'auteur de mes misères ,
 Il brûle pour ma fille , & d'affreux ravisseurs ,
 Loin de ses yeux cruels , ont servi ses fureurs.

Z É L I S K A R.

Le monstre ! & de ses maux ma foiblesse occupée....
 Que je vais le punir de ma pitié trompée !

(*Aux Péruviens.*)

A la vengeance , amis , laissons les vains regrets.

Arrachons ces rameaux , armes de nos forêts.

Venez , & d'un rival punissant la furie ,

A ses indignes mains enlevons Azélie.

(Il veut sortir. Zuma l'arrête.)

Z U M A.

Mon fils , sans nous sauver , tu vas livrer tes jours :

Ce peu d'amis pour toi n'est qu'un foible secours.

Va plutôt à leur Chef , va porter tes allarmes.

Qu'il range un peuple entier du parti de tes armes.

Ne crains pas que Pizarre échappe à nos déserts ;

Les vents à ses vaisseaux ferment encor les mers.

Je vais , sur ce chemin qui conduit au rivage ,

L'attendre , l'arrêter en déguisant ma rage.

L'artifice est permis contre un monstre en fureur ;

Et nous le punirons d'y contraindre mon cœur.

Je ne te retiens plus. Va , vôle à la vengeance.

Z É L I S K A R.

Oui , je cours de leur Chef implorer l'assistance ;

De nombreux défenseurs je vais remplir ces bois ,

Et payer tous vos soins & venger tous mes droits.

(Il sort à la tête des Péruviens.)





S C E N E III.

Z U M A , *seule.*

IL est né des tyrans , mais il est mon ouvrage ;
O Ciel , à leur ruine enhardis son courage ,
Et garde-toi , du moins dans le fond des forêts ,
Quelques cœurs innocens dignes de tes bienfaits.

(*Elle entend quelqu'un s'approcher*).

Quel bruit!... Pizarre vient. Les dieux m'ont entendue.
Tout me sert. Mes vengeurs ont sçu tromper sa vue. --
Ce n'est pas tout encore ; il peut de leurs projets
Par sa vive poursuite affoiblir le succès.
Pour l'enchaîner ici , pour aider leur défense ,
Prêtons à son amour une fausse espérance.
Le pourrai-je ? — il vient seul : & de ma fille en pleurs
Je n'ai point à braver les crédules frayeurs. —
Oui , je le hais assez , pour lui cacher ma haine.





SCENE IV.

ZUMA, PIZARRE.

PIZARRE.

ZUMA, le seul amour qui vers vous me ramène,
 Accusant dans mon cœur mes aveugles transports,
 Y joint à tous ses feux tous les traits du remords.
 Maître enfin d'Azélie, heureux par ma conquête,
 Je pouvois loin de vous défier la tempête,
 Et libre de vos pleurs, vengé de vos refus,
 Abandonner ces bois à vos cris superflus;
 Mais j'ai dû sur moi-même exercer ma vengeance.
 Déjà, pour me punir de tant de violence,
 Depuis que votre fille est mise en mon pouvoir,
 J'ai privé mes regards du plaisir de la voir.
 Je fais plus. Je vous rends tous les droits d'une mère,
 Je crois à mon bonheur votre aveu nécessaire.
 Je voudrois aux vertus vous devoir mon retour.
 Terminez leur ouvrage entrepris par l'amour.
 Songez que d'un refus la disgrâce nouvelle
 Pour jamais à leur voix peut me rendre infidèle,
 Et que du crime, enfin, les plus affreux excès
 D'un remords dédaigné sont souvent les effets.

ZUMA.

Seigneur....

D

Z U M A,
P I Z A R R E.

Devant vos yeux par mon ordre amenée
Votre fille entendra régler ma destinée.

Z U M A.

Ma fille?

P I Z A R R E.

Balancez votre intérêt, mes vœux;
Et pour vous décider, pesez-les bien tous deux.
Je la vois.

Z U M A, *à part.*

Malheureuse ! ah ! la plus tendre mère
Va déchirer ton cœur trop simple & trop sincère.
Que mon secret espoir m'apprête de combats !
Mais il le faut.



S C E N E V.

ZUMA, PIZARRE, AZÉLIE,
ESPAGNOLS.

A Z É L I E.

C R U E L S, où guidez-vous mes pas ?
A mes yeux pour toujours ma mère est donc ravie ?

Z U M A.

Non, je te reste encore, & contre leur furie
Bientôt... (*à part*) où m'égare-je ? Affermis-toi, mon cœur.

T R A G É D I E.

31

P I Z A R R E.

Prononcez sur mon sort. Parlez, Zuma.

*Z U M A , avec un calme affecté , mais observant
sa fille de tems à autre avec inquiétude.*

Seigneur,

Zuma de ses refus sent trop bien l'impuissance.
Je vois qu'un Dieu vainqueur vous soumet l'innocence.
Pour terminer ma haine & nous donner des loix
Il vous nomme, — est-ce à nous de démentir son choix;
Ah! fléchissons plutôt sous ce Dieu qui , peut-être,
Nous envoie un appui, quand nous craignons un maître;
Qui, d'un regard propice honorant nos climats,
S'est servi de l'amour pour y fixer vos pas. —
Daignez attendre au moins que, domptant sa contrainte,
Ma fille... hélas! ses yeux se remplissent de crainte!
Ah! pardonnez, Seigneur, tous mes esprits troublés...

A Z É L I E.

Qu'avez-vous dit, ô Ciel! est-ce vous qui parlez?

P I Z A R R E.

Ne déments point ta mère: oui, trop chère Azélie,
Le bonheur dans mes bras t'appelle en ta patrie.
Jouis de ce triomphe acquis à la beauté
De corriger les mœurs, de fléchir la fierté,
De porter sa douceur dans une âme inhumaine,
De captiver un maître amoureux de sa chaîne.
Sur un thrône, où ta main répandra mes bienfaits,
Mon cœur infortuné par les maux qu'il a faits,

Dij

Va prendre un nouvel être & perdre ses allarmes
 Dans le sein des vertus qu'embelliront tes charmes.
 Au crime dès long-tems ce cœur fut engagé :
 Mais un mot de ta bouche , & Pizarre est changé.

A Z É L I E.

De tout ce que j'entends tremblante & consternée ,
 J'en crois à peine encor mon oreille étonnée.
 Quoi ! me faisant du crime un funeste devoir ,
 Contre moi la Nature armeroit son pouvoir !
 Des maux de mon pays je ferois le salaire !
 Zuma pourroit m'unir au bourreau de mon pere !
 Non , je n'ai point ouï ce discours plein d'horreur ,
 Et c'est vous seule ici qu'atteste ma terreur ,
 Zuma ; par vos leçons à la vertu formée ,
 De tous vos sentimens mon âme est animée ;
 Soyez-en donc l'arbitre & répondez pour moi
 De ce cœur , dont Pizarre ôse exiger la foi.

Z U M A .

Ma fille ! (*à part.*) ah ! si mes yeux pouvoient lui faire entendre

P I Z A R R E .

Non , ce n'est point ainsi qu'il falloit vous défendre.
 Ces plaintes sur un père immolé par mes mains ,
 En faveur d'un rival m'expliquent vos dédains.
 Dans nos premiers combats on me priva d'un frère ;
 Sa perte a satisfait au sang de votre père.
 Mais quel est ce rival qu'on oppose à mes feux ?
 Quels titres dans votre âme autorisent les vœux ?
 Quel rang ou quels honneurs...

La vertu, l'innocence,
Voilà dans nos forêts le rang & la puissance.
Je dois à Zéliskar mes plus douces amours.
Le nœud qui nous unit commence avec nos jours.
Zuma, dès mon berceau, de ses mains caressantes
Se plut à cultiver nos tendresses naissantes :
C'est lui seul... mais, que dis-je? Au moment où ma voix
D'un sentiment si juste ôse attester les droits ;
Cruel ! ou ma franchise & t'offense & l'opprime ,
Ou déjà ton orgueil en a fait sa victime. —
Parle ; comble ou détruis cet horrible soupçon ,
Qui s'accroît dans mon âme , égare ma raison.
Ah ! qui rassurera la tremblante Azélie ?
Ma mère ! — Tout se tait. Tout m'arrache la vie !

Z U M A.

Je ne puis plus long-tems soutenir son effroi.
Va ma fille , ton âme est digne en tout de moi.
Zéliskar vit encore , & loin de l'esclavage
Ma vigilance heureuse a conduit son courage.
N'entends-je pas déjà , du centre des déserts ,
Le cri de la vengeance & l'effroi des pervers ?

P I Z A R R E.

Zuma.....

Z U M A.

Frémis , barbare , il n'est plus tems de feindre ,
Et pour mes défenseurs je n'ai plus rien à craindre.

P I Z A R R E.

Qu'entends-je ? Ainsi , perfide.....

Z U M A ,

Z U M A.

Hé quoi ! t'es-tu flatté

Que l'aveu de Zuma paîroit ta cruauté ?
 J'ai voulu te cacher les coups de ma vengeance.
 Si les pleurs de ma fille ont trompé ma confiance ;
 Je t'ai ravi du moins le tems de prévenir
 Les bras que Zéliskar arme pour te punir.
 Nomme cette action foiblesse ou perfidie ,
 Ce n'est point à tes yeux que je m'en justifie.
 Va , le nom de perfide est horrible pour moi ;
 Mais je l'accepterois , s'il me vengeoit de toi.

P I Z A R R E.

Impuissans ennemis , quelle est votre espérance ?
 De quoi peut vous servir leur nombre ou leur défense ?
 Soldats , vous l'entendez : prévenez leurs projets ,
 Et le fer à la main parcourez ces forêts ;
 Au tour de leurs vengeurs tremblans, réduits en poudre,
 Déployez tous les traits dont nous armons la foudre ,
 Et qu'ils jugent encore , en tombant sous vos coups ,
 Si c'est à leur foiblesse à braver mon courroux.

(*A un de ses Chefs , en montrant Zuma.*)

Vous , ôtez de mes yeux cet objet de ma haine.

A Z É L I E.

Traîtres , vous oferiez !.... ma mère !....

P I Z A R R E.

Qu'on l'entraîne.

ZUM A.

Espère encor , ma fille , & toi , foible vainqueur ,
Charge mes bras de fers. Que peux-tu sur mon cœur ?

PIZARRE.

Sortez..



SCENE VI.

PIZARRE, AZÉLIE.

(*Azélie veut suivre sa mère ; Pizarre l'en écarte. Elle recule de quelques pas , & tombe à genoux , les bras tendus vers lui.*)

AZÉLIE.

TERMINE donc & mes maux & ma vie.
Ne pourrai-je à tes pieds fléchir ta barbarie ?

(*Pizarre la relève.*)

Tu m'entendras , cruel , au sein de mon ennui ;
Mes armes sont mes pleurs , j'en ferai mon appui.
Seroit-ce une vertu , sous un autre hémisphère
Que de les repousser , de braver la prière ,
D'endurcir son oreille aux cris des malheureux ?
Non , je ne sçaurois croire à ce plaisir affreux.
La pitié touche ici l'âme la plus sauvage ;
Et par-tout la Nature a le même langage. —
Ah!... J'ai vu dans tes yeux un rayon de douceur.

Div

Ton crime involontaire importune ton cœur.
Le repentir te presse ; — il parle , il peut te rendre
Mon estime , au défaut d'un sentiment plus tendre.
Plus de haine pour toi. Mère , fille , sujets ,
Oublront à ce prix leurs maux & tes excès.
Pourquoi te détourner & m'envier tes larmes ?
Tu crains de t'attendrir ! va , ces pleurs ont des charmes :
Achève , & de toi-même heureux triomphateur ,
Sois plus que mon amant , deviens mon bienfaiteur.

P I Z A R R E.

La douceur de sa voix jusqu'à mon âme arrive,
La vertu me parloit par sa bouche naïve.
Je me sens entraîné..... Cruelle , gardez-vous
D'exercer ce pouvoir sur mon amour jaloux. —
O d'un fêxe timide inconcevable empire ,
S'il commande en effet , lorsqu'il prie & soupire ;
S'il lui suffit enfin , pour disposer des cœurs ,
Dè laisser de ses yeux échapper quelques pleurs !
Non , l'ardeur de mes feux que ces pleurs renouvellent,
Ne peut....





S C E N E V I I.

FERNANDEZ, PIZARRE , AZÉLIE ,
ESPAGNOLS.

FERNANDEZ.

VENEZ, Seigneur, nos dangers vous appellent.
Contre nous réunis de sauvages humains,
Dans le sang Espagnol déjà trempent leurs mains.
Ils courent. La mort vôle & seconde leurs haines.
Mais le Chef de la horde arrêté dans nos chaînes,
Et d'un juste supplice évitant les rigueurs,
S'efforce, en votre nom, de fléchir ses vainqueurs.
Il jure à nos Soldats, Seigneur, que cette terre,
Parmi ses habitans, renferme votre frère;
Qu'il vit encore ici.

P I Z A R R E.

Mon frère est en ces lieux!
Cet intérêt sacré balanceroit mes vœux! —
Hé bien! cruel amour, dans mon âme parjure
Tu veux toujours trahir les soins de la Nature.
Commande; à tes fureurs mon destin s'est soumis.
Sépare un frère, au moins, de mes fiers ennemis.
Je dois les prévenir.

(*A quelques Espagnols montrant Azélie.*)

Vous, répondez-moi d'elle.

Eloignons-la sur-tout d'une mère cruelle.

(*A Fernandez.*)

Toi , fais parler ce Chef , & que tes soins prudens

Ne découvrent qu'à moi ses secrets importants.

Va , cours.

FERNANDEZ , *avec chaleur,*

Non , je vous suis. Aux coups de la tempête ,

Non , vous n'irez pas seul présenter votre tête.

A travers les rochers , & les feux & les morts ,

De ses amis en foule échauffant les efforts ,

Zéliskar vient sur vous réclamer son Amante.

Contre tant d'affaillans la foudre est impuissante ;

Leur nombre , à chaque pas , semble ici s'augmenter.

P I Z A R R E.

Marchons ; il faut les vaincre , & non pas les compter.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZÉLISKAR, AZÉLIE , PÉRUVIENS.

(Zéliskar arrive à la tête des Sauvages , encore tout échauffé de l'ardeur du combat , & conduisant par la main Azélie qu'il a délivrée.)

Z É L I S K A R.

TU m'es enfin rendue , ô ma chère Azélie.
L'amour pour te défendre a veillé sur ma vie ;
Partage mon ivresse , ajoute à mon bonheur ;
C'est à nos seuls Tyrans de sentir la terreur.

(Aux Péruviens.)

Intrépides soutiens de nos jours , de ma gloire ;
Amis , dignes amis , je vous dois ma victoire.
Dieux , abaissez sur nous vos regards satisfaits.
L'innocence une fois dompte ici les forfaits ;
Pour la Divinité c'est le plus beau spectacle.
(A Azélie qui porte des regards inquiets de côté & d'autre.)

Toi que j'aime , & pour qui j'ai bravé tout obstacle ;
Quoi ! je t'entends gémir , quand tu vis près de moi !

O mon cher Zéliskar , tout mon cœur est à toi.
 Ces dangers où tu cours pour une infortunée,
 A tes vœux , à ton sort l'ont encore enchaînée :
 Mais quel effroi se mêle à ces momens heureux !
 Ciel ! que devient ma mère en ce péril affreux ?
 Les Dieux n'ont qu'à demi protégé l'innocence ;
 Des transports de l'amour la nature s'offense.
 Zuma gémit encor sous des bras ennemis ,
 Et de notre union ses jours feront le prix.

Z É L I S K A R.

Chère & sensible amante , apaise tes allarmes.
 Cet horrible soupçon me rendroit à mes larmes.
 Va , de nos compagnons un reste encor nombreux
 Pour délivrer Zuma combat près de ces lieux.
 Puis-je t'abandonner ? Contre la violence
 Puis-je à d'autres que moi confier ta défense ? —
 Mais quoi ! cette Zuma qui prit soin de mes jours ,
 Devroit à d'autres soins sa vie & des secours !
 O partage cruel d'une âme déchirée !
 Reconnoissance ! amour ! loi contraire & sacrée !
 Moment de mon bonheur plus affreux que mes maux !

A Z É L I E.

Chaque instant nous replonge en des périls nouveaux.
 Plus que jamais je tremble ! ah ! si je te suis chère ,
 Plains mon inquiétude & vòlons vers ma mère.
 Je te suivrai. Rentrons dans l'horreur des combats.
 Je ne redoute rien. Je m'attache à tes pas.

Dans l'appui d'un amant ma fidelle espérance ,
Plus qu'en tous nos vengeurs , a mis sa confiance.
Tu dois tout à Zuma , tes vertus & le jour :
La nature eut sur nous des droits avant l'amour.

Z É L I S K A R.

Hé bien ! Zuma l'emporte & je cède sans peine
A la loi d'une amante , à sa crainte , à la mienne.
Je vais sauver ta mère ; il le faut ; je le dois :
Mais ne suis point mes pas. Fuis dans le fond des bois.
Suis ces braves amis ; que l'autre le plus sombre
Te cache à nos tyrans des voiles de son ombre.

(*Aux Péruviens*).

Amis , veillez sur elle. — O généreux humains ,
Vous voyez quel dépôt l'amour met en vos mains.
C'est vous donner mon âme & mon sang & ma vie.
Il faut nous séparer. — O ma chere Azélie !
Adieu !

A Z É L I E.

Va , dans mon cœur je sens tous tes combats.

Z É L I S K A R.

Eloignez-vous , amis. Otez-la de mes bras...

A Z É L I E.

C'est trop nous attendrir. Ne songe qu'à ma mère.

Z É L I S K A R.

Oui , j'obéis. — Que vois-je ? Un rival sanguinaire
S'avance ici vers moi sur des corps expirans ! —
Qu'Azélie , avant tout , échappe à nos tyrans.

Amis , dans ce péril nous devons les attendre ;
 Et moins les attaquer que sçavoir la défendre.
 Rangez-vous près de moi.



S C E N E II.

PIZARRE , quelques ESPAGNOLS
 au pied des rochers, AZÉLIE, ZÉLISKAR,
 PÉRUVIENS sur l'avant-scène.

P I Z A R R E.

J E les vois. O fureur !
 Rival audacieux , frémis de ton bonheur.
 Tes dangers sont au comble , ainsi que ma colère.
 Je tiens en mon pouvoir le destin de ta mère ;
 Elle a par mille affronts justifié mes coups :
 Rends-toi ; cède Azélie à mes transports jaloux ,
 Au salut de Zuma fais ce grand sacrifice ,
 Ou je vais par sa mort commencer ton supplice.

A Z É L I E.

Ciel !

P I Z A R R E.

Sans doute elle même , à l'aspect du trépas ,
 Va t'en faire un devoir , va défarmer ton bras. —
 Qu'elle paroisse.

TRAGÉDIE.
ZÉLISKAR.

63

Amis, quel coup vient nous confondre !

Zuma enchaînée doit paroître sur le bord d'un rocher, à une élévation médiocre, & ce nouveau groupe doit se lier avec celui de Pizarre qui se trouve au pied des monts. Quelques Espagnols entourent Zuma. Un d'eux, plus voisin d'elle, tient une épée nue. Zéliskar & sa troupe restent sur l'avant-scène.



SCENE III.

ZÉLISKAR , AZÉLIE , PÉRUVIENS,
PIZARRE, ZUMA, ESPAGNOLS.

Z U M A.

D'un ton de voix modéré & qui ne laisse rien pressentir de sa résolution secrète.

J'E fçais tes vœux, Pizarre, & je viens y répondre.
J'ai bravé jusqu'ici les outrages du fort.—
Vois ce que peut sur moi la frayeur de la mort ;
Connois tout ton pouvoir.

(A ses enfans.)

Et vous, tristes victimes,
Qu'abandonnent nos Dieux à l'ascendant des crimes,
Si j'ai des droits sur vous, promettez de remplir
L'espoir seul qu'à mes maux cet instant puisse offrir.

Quoi que j'ose exiger , que les sermens , d'avance ,
M'engagent votre zèle & votre obéissance.

A Z É L I E .

Ah ! ma crainte les dicte & vous répond de nous.
Parlez : j'obéirai. Je le jure par vous.

Z U M A .

Répondez , Zéliskar. J'attends votre promesse.

Z É L I S K A R .

Quoi ! tu veux des sermens & connois ma tendresse !
Quels garans plus sacrés....

Z U M A .

Hé bien ! écoute moi.

Je suis à ton rival , mais ma fille est à toi :
Ces monstres à ta force ont cédé ton amante.
Il reste auprès de toi l'élite triomphante
De tes plus fiers amis que rien n'a pu dompter.
Quelqu'effort qu'à tes yeux la rage ôse tenter ,
Ne te rends point. Réfiste ; & conserve ma fille.
Si levé sur mon sein le fer menace & brille ,
Envisage & soutiens ce spectacle d'horreur ,
Comme je le verrai , sans trouble & sans terreur.
Voilà ce que j'exige. — Et toi , chere Azélie ,
Sois fidelle à l'Amant à qui le fort te lie ;
Il combattra pour toi ; que votre fermeté
Me venge , à mon trépas , d'un mortel détesté.
Le Dieu qui vous rejoint fait son plus grand supplice. —
Aidez sa jalousie à nous faire justice ,

Que

Que rien ne vous sépare , ou , s'il vous faut périr ,
 Confondez à ses yeux votre dernier soupir. —
 J'ai reçu vos sermens , les enfreindre est un crime.

(*A l'Espagnol armé qui se trouve près d'elle.*)

Soldat, voilà mon cœur, frappe & prends ta victime.

A Z É L I E.

Vous , ma mère !

Z É L I S K A R.

Et c'est-là notre horrible devoir ,

Zuma !

P I Z A R R E.

Cruelle , arrête & crains mon désespoir.

L'excès de ta fureur vient d'enhardir la mienne.

Tremble ; il n'est plus d'égard , de frein qui me retienne.

(*Au soldat qui lève le fer sur Zuma.*)

Vous, qu'à leur aspect même on l'immole en ces lieux.

A Z É L I E.

(*Elle fait un pas , comme voulant s'opposer au coup.*)

Cruels !

Z U M A.

Cesse , ma fille , & détourne les yeux.

P I Z A R R E.

Frappez.

A Z É L I E.

(*Elle se dégage des bras de Zéliskar , & passe dans ceux
 (de Pizarre.)*)

Ah ! la Nature à son secours m'appelle ,

E

Et tous nos vains fermens sont dégagés par elle.

Z É L I S K A R , *aux Péruviens , & voulant avancer
contre Pizarre.*

Venez , amis.....

P I Z A R R E.

Demeure , ou rendue à nos coups.....

A Z É L I E.

Va , je réponds de lui , puisqu'il tremble pour nous.
En l'attaquant ainsi , ta victoire est bien sûre.
Ce n'est point en ces lieux qu'on trahit la Nature.
Il m'aime ; il ne veut pas redoubler mon effroi.
Je le chérirais moins , s'il ôsoit plus pour moi ,
Et l'effort que ma crainte impose à sa vaillance ,
Quand tu nous défunis , ajoute à ma constance.

Z É L I S K A R.

Oui , pour sauver Zuma j'ai dû t'abandonner.
Oui , ta terreur encor doit ici m'enchaîner.

(*A Pizarre.*)

Mais toi , dont la menace accablant mon courage ,
Tire de ma tendresse un indigne avantage ;
Possesseur d'un trésor que tu viens de m'ôter ,
Honteux de le ravir , ôse le disputer.
Ecarte seulement ces objets , dont la vue
Rappelle encor l'effroi dans mon âme éperdue ,
Une amante , une fille & ce sein maternel
Que je crois toujours voir sous le couteau mortel.
Dérobe-les au meurtre , aux dangers de la guerre ;

Que je ne tremble plus de voir périr ma mère :
 Nous combattrons ensuite ; & du moins la valeur
 Peut ennoblir ton crime , ou venger mon malheur.
 Crains-tu d'y consentir ?

PIZARRE.

Je l'accepte , & mon âme
 Tranquille sur le bien que regrettoit ma flâme,
 Doit remettre , en effet , ta haine en liberté.
 Oui , c'est à la valeur d'obtenir la beauté.
 Eloignez-les , Soldats.

ZUMA.

Dieux , protégez nos armes.
 (Elle sort avec sa fille & quelques Soldats.)



SCENE IV.

PÉRUVIENS , ZÉLISKAR , PIZARRE ,
 ESPAGNOLS.

ZÉLISKAR.

POUR les jours de Zuma mon cœur n'a plus d'allarmes.
 Viens m'immoler , barbare , ou périr.





S C E N E V.

P É R U V I E N S , Z É L I S K A R ,
F E R N A N D E Z , P I Z A R R E ,
E S P A G N O L S .

F E R N A N D E Z , *se jetant entre Pizarre &
Zéliskar.*

A R R Ê T E Z ,

Et tremblez des fureurs où vous vous emportez.

Malheureux Zéliskar! — Vous , Seigneur, oui , vous même ,
Pizarre , épargnez-vous un désespoir extrême.

Je viens en prévenir les sinistres effets.

Je viens vous dérober à de si noirs forfaits ,

Que chacun de vous deux , s'il pouvoit se connoître ,
Voudroit de tout son sang les expier peut-être.

Z É L I S K A R .

Moi , des forfaits , grands Dieux !

P I Z A R R E .

Moi , suspendre mes coups !

F E R N A N D E Z , *à Pizarre.*

Si quelqu'un doit frémir en ce moment , c'est vous.

Vous sçavez de vos soins ce qu'exigeoit un père.

Au Chef de ces climats vous sçavez quel mystère

Votre inquiète ardeur me pressoit d'arracher ;

Seigneur , à ma prudence il n'a pu le cacher.
 Incertain du parti que votre amour va prendre ;
 Devant votre rival je n'ose vous l'apprendre :
 Je dois vous dire au moins qu'en ce combat affreux ,
 Contre un sang Espagnol vous vous armez tous deux.

P I Z A R R E.

Ah ! le reste m'allarme , & ton juste silence....

Z É L I S K A R.

Hé ! que m'importe à moi cette foible alliance ?
 Nourri loin des parens qui m'ont donné le jour ,
 Ma famille est aux lieux où je trouve l'amour !
 Ce bois est ma Patrie , & la femme étrangère
 Qui m'instruit aux vertus , ma véritable mère. —
 Pizarre , est-ce à ma haine un assez fort lien
 Que ce nom d'Espagnol ou de Concitoyen ?
 Avant que j'eusse appris à craindre mon semblable ,
 Tout homme eût à mes yeux un titre respectable.
 Tu m'as ôté ce cœur simple & fait pour aimer ;
 Des passions du tien tu sçus l'envenimer.
 Tes mœurs me font haïr le lieu de ma naissance ;
 Doit-il un seul moment balancer ma vengeance ?

P I Z A R R E.

Non. Mais il est des nœuds plus étroits & plus saints ;
 Des nœuds faits pour lier les plus cruels humains ,
 Qu'en gémissant moi-même il faut que je révère.

Z É L I S K A R.

Des nœuds ! Que me dit-il ? Et quel soupçon m'éclaire !

Est-ce un crime , en effet , qui puisse détourner...
Je dois le croire horrible. — Il a pu t'étonner.

P I Z A R R E.

A frémir pour toi-même il vient de te contraindre.

Z É L I S K A R.

Oui , j'ai cru l'entrevoir ; c'est assez pour le craindre.
Mais qu'on achève, au moins ; qu'on dévoile à nos yeux...

P I Z A R R E, à *Fernandez*.

Garde-toi.....

Z É L I S K A R.

Je l'exige.

P I Z A R R E.

Ote-moi donc mes feux,

Ote-moi mon amour que cet obstacle irrite ,
Et dont j'attends l'arrêt pour régler ma conduite. —

Zéliskar , du combat entre nous suspendu ,
L'instant pour deux rivaux peut n'être point perdu.
Désespéré , jaloux , cherchant à me connoître ,
D'un crime encor douteux trop alarmé peut-être ,
De toute incertitude il le faut dégager.

Laisse-moi voir ce Chef qu'on vient d'interroger.
Sur ce qu'il m'apprendra , quel qu'avis que je suive ,
Je ne quitterai point cette fatale rive
Sans te le proposer , sans laisser à ton choix
Le droit de me combattre ou d'accepter mes Loix.

Z É L I S K A R.

Cruel, à ce ce délai s'il faut que je consente,

Promets-tu?...

P I Z A R R E.

Je le jure , & déjà ton amante
 Dans la main de mes Chefs , garans de mon honneur ;
 N'est qu'un dépôt sacré qu'ils gardent au vainqueur. —
 Vous répondrez , amis , des Loix où je m'engage.

Z É L I S K A R.

Va , l'amour d'Azélie est mon plus noble gage.
 Son cœur n'est pas un bien qu'ils puissent te garder. —
 Mais un avis secret a fçu me décider ,
 Je le tiens des vertus , — va méditer des crimes.

P I Z A R R E.

Si l'amour les ordonne , ils seront légitimes.
 Triomphe , jusques-là ; mais tremble. Je prévoi
 Qu'à l'abîme où je cours je t'entraîne avec moi.
(Il sort avec tous ses Espagnols.)



S C E N E VI.

P É R U V I E N S , Z É L I S K A R.

Z É L I S K A R.

MON doute augmente encore à cet adieu funeste.
 Qu'allez-vous me prescrire , ô vertu que j'atteste ?
 Je rassemble , en tremblant , dans mes esprits frappés ,
 Quelques mots à ma mère , à Pizarre échappés.

Tantôt lorsqu'à mes yeux son sort vint le conduire ,
Sur le destin d'un frère il cherchoit à s'instruire ,
Et si j'en crois Zuma , dans nos propres Tyrans ,
Ce Chef qu'ils font parler a connu mes parens.
Ciel , veux-tu que je perde , en me donnant un frère,
Jusqu'au droit de haïr un rival sanguinaire ? —
Mais qu'entreprendre , hélas ! si c'est un nom si doux
Qui de ce rival même a suspendu les coups ?
D'un cœur , malgré sa flâme , aux droits du sang fidèle,
Etoit-ce à ce barbare à m'offrir le modèle ? —
Hé bien ! quoi qu'il en soit, j'ai vu trembler son bras...
Et l'innocence au moins ne balancera pas ,
Allons , sa voix me parle, il faut que j'y réponde. —

(*Aux Péruviens.*)

Amis , dans ces rochers , une enceinte profonde ,
Contre les Espagnols peu faits à leurs détours ,
Par mes soins , avant tout doit assurer vos jours ;
De là , sur vos périls libre d'inquiétude ,
J'irai de mes destins fixer l'incertitude.
Quel que soit mon projet , je vous donne ma foi
De ne point en former , s'il n'est digne de moi ;
S'il ne part d'un cœur pur , — mais ferme , magnanime ,
Incapable à la fois de faiblesse & de crime.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PIZARRE, ESPAGNOLS, SOLDATS.

PIZARRE.

(*Accablé & se recueillant en lui-même.*)

Ainsi tout me dévoile un secret dangereux
Qu'ignore encor Zuma , qui nuit à tous mes vœux ;
Mon rival est mon frère , & sa haine couverte
Me cache ici les bras qu'il excite à ma perte !

(*Aux Espagnols.*)

Soldats , que vos regards, sur leurs complots ouverts,
Parcourent les rochers & la rive des mers ;
Qu'on observe avec soin la mère d'Azélie :
Mais que la liberté ne lui soit plus ravie.
Libre , vous la verrez se chercher un vengeur ,
Porter vers Zéliskar ses pas & sa fureur ,
Et dans cette contrée , à nos yeux étrangère ,
Découvrir la retraite où s'arme encor mon frère.
Vous , qu'on la suive. Allez.

(*Les Espagnols sortent.*)

SCENE II.

PIZARRE, *seul.*

DANS ces malheurs nouveaux
J'ai peine à porter seul tout le poids de mes maux.

SCENE III.

PIZARRE, FERNANDEZ.

(Fernandez accourt avec empressement.)

P I Z A R R E.

A M I, quel est ton trouble! & que viens-tu m'apprendre?

F E R N A N D E Z.

Entre vos mains , Seigneur , Zéliskar vient se rendre.

P I Z A R R E.

Lui?

F E R N A N D E Z.

Seul & sans témoins, il demande à vous voir.

P I Z A R R E.

Tous mes vœux sont remplis, s'il est en mon pouvoir.
Mais, quoi! ne sçais-tu rien du dessein qui l'amène?

Mes regards dans les siens n'ont bien lu que sa haine :
Mais quoiqu'un grand projet semble ici l'attirer ,
Seigneur , en ma présence il vient de déclarer
Qu'il dégage vos Chefs du ferment qui les lie ,
Et veut , sans vous combattre , obtenir Azélie.
Vous , songez cependant, qu'en ces nouveaux climats
Mille ennemis cachés environnent vos pas :
Zuma même , Zuma de nos fers délivrée ,
Peut échapper aux yeux de sa suite égarée.
Craignez des assassins , dont la flèche & les coups ,
A toute heure imprévus peuvent tomber sur vous.

P I Z A R R E.

Ah ! le soin de mes jours peut-il toucher mon âme ?—
Las d'accorder en vain la Nature & ma flâme ,
Je ne suis plus frappé que du partage affreux
Qu'entre mon frère & moi fit le courroux des Cieux.
Quel contraste en deux cœurs qu'un même sang anime !
D'un côté l'innocence , & de l'autre le crime !
Hélas ! près de l'objet qui conserva ses jours ,
Un soleil toujours pur éclairoit ses amours.
Heureux dans un désert , aimé , digne de l'être ,
Il vivoit sans esclave & n'avoit point de maître.
Et moi , quel fut mon sort dans ce triste Univers ?
Vagabond , sans Patrie , errant de mers en mers ,
Ministre du malheur , noir objet de vengeance ,
La haine des humains poursuit mon existence.
Du faux nom de vainqueur quand j'ose me parer ,

Le nom d'homme est un titre où je n'ose aspirer.
L'amour, l'amour échappe à mon pouvoir suprême.—
Hé, qui pourroit m'aimer, quand je me hais moi-même?

(*Après quelques instans d'une réflexion marquée.*)

Ecoutez, Fernandez : préparez mes vaisseaux
A quitter ce rivage, à voler sur les eaux.
Je verrai Zéliskar ; qu'il vienne en ma présence.
De son fort & du mien j'ai fixé la balance.
Mes ferments déliés l'enchaînent à mes vœux.
Qu'il vienne.

(*Fernandez sort.*)

S C E N E IV.

PIZARRE, *seul.*

C E moment doit coûter à tous deux.
Partons : brisons des fers dont le poids m'humilie.
Zéliskar me suivra loin des yeux d'Azélie.
Oui, faire à ses rivaux partager sa douleur,
Pour qui n'a plus d'espoir est encore un bonheur.
Que perdrai-je, après tout ? un objet qui m'abhorre,
Que sa mère eût rempli du fiel qui la dévore,
Et qui dans l'abandon va du moins à son tour
Me payer les soupirs que m'a coûtés l'amour. —
Mais mon rival sur moi prendroit trop d'avantage ;
S'il sçavoit dans quels nœuds notre sang nous engage :
Cachons lui... Je le vois. — Amour, sans ta fureur,
C'est lui seul que pour frère eût demandé mon cœur.



SCENE V.

PIZARRE, ZÉLISKAR.

ZÉLISKAR.

PIZARRE, à mon aspect, d'où naissent tes allarmes?
Ose m'envifager. Je suis seul & fans armes.
Ces sermens que la haine entre nous fit prêter,
Soit méprise, ou raison, je n'en puis profiter:
Je te les rends. — Je cède à la toute-puissance
D'un Dieu dont les avis condamnent ma vengeance;
Qui par-tout sur mes pas attachant le malheur,
Même à l'ombre du crime a sçu fermer mon cœur. —
C'est m'expliquer assez, & sur ce qui me touche
Je viens entendre ici mon arrêt de ta bouche.
Ta réponse, en un mot, va décider mon sort.

PIZARRE.

Ecoute & d'un rival ôse imiter l'effort.
Sur mes pas désormais la fortune t'appelle.
Pour tes destins nouveaux prends une âme nouvelle.
Il est tems d'écarter l'obstacle injurieux
Qu'à ta gloire captive opposerent les Cieux.
Cesse au milieu des bois d'ensevelir ta vie.
Immolons tous les deux l'amour à la Patrie.
L'Espagne nous demande & mes vaisseaux tout prêts...

ZÉLISKAR.

Européen jaloux, voilà donc tes projets!

Tu veux en étouffant ta flâme illégitime
 T'associer du moins quelque triste victime ;
 Et par ce sacrifice entre nous inégal,
 Te ménager un bien dans les maux d'un rival. —
 D'un rival ! — ah ! le Ciel dans le cœur de Pizarre
 Ne m'a-t-il point donné de titre moins barbare ?
 Que sert de t'en cacher ? Tu sens trop quels aveux,
 Quel droit sur tes remords sollicitent mes vœux.
 J'en eus un plus sacré, puisqu'il fut volontaire.
 Contemple ces forêts, vois ce jour qui t'éclaire :
 Ces forêts & ce jour témoins de tes douleurs
 Par ma main bienfaisante ont vu sécher tes pleurs.
 C'est ici qu'à ta plainte ouvrant un cœur facile
 L'indulgente pitié vint t'offrir un asyle.
 De la simple Nature élève obéissant,
 Je n'ai pas eu besoin d'un titre plus puissant,
 Pour vaincre en ta faveur les soupçons d'une mère ;
 Pour te traiter en homme — & t'accueillir en frère...

*(Pizarre semble vouloir s'éloigner & lutter contre
 l'attendrissement qu'il éprouve.)*

P I Z A R R E.

Arrête... épargne-moi...

Z É L I S K A R.

(L'arrêtant avec beaucoup de chaleur.)

Tu m'évites en vain.

Cette heure, ce moment doit fixer mon destin.
 Je lis, malgré toi-même, en tes douleurs muettes
 Du sang qui m'a parlé d'éloquens interprètes.
 Non. Je n'embrassois point une frivole erreur :

Grands Dieux, vous m'inspirez : achevez mon bonheur.

Pizarre, en te rendant, ah ! garde-toi de croire

Que mes tourmens passés vivront dans ma mémoire.

Va, ce cœur qu'à gémir toi seul as condamné,

Est plus sensible encor qu'il n'est infortuné.

J'obtiendrai de ta bouche un nom qui nous allie,

A mes vœux, à mes pleurs tu rendras Azélie ;

Hélas ! pour prix des maux que tu m'as fait souffrir,

Je ne veux que le droit de pouvoir te chérir.

P I Z A R R E.

Ah ! que demandes-tu ?

Z É L I S K A R.

Que l'amitié m'obtienne

Ce que déjà peut-être eût arraché ma haine.

P I Z A R R E.

Tu naquis Espagnol : tu m'as rendu ma foi,

Et ton sort désormais ne dépend...

Z É L I S K A R.

(*Reprenant tout à coup sa fierté.*)

Que de moi,

Ingrat ! ta dureté m'a rendu mon audace.

Pensois-tu qu'un rival vînt te demander grâce ?

(*A voix basse, & dans les yeux de Pizarre.*)

Si je disois un mot ; au moindre de mes cris

Je t'envelopperois d'un torrent d'ennemis.

P I Z A R R E.

Tu crois m'épouvanter, ton courroux me soulage :

D'une pitié pénible enfin il me dégage.

Que tes vengeurs sur moi réunissent leurs coups,

Seul, & mieux que tes pleurs, je les combattrai tous.
 Pour s'opposer sans crainte à leur fureur trompée
 Dans la main de Pizarre il ne faut qu'une épée.

(Il met l'épée à la main.)

Qu'ils paroissent !

Z É L I S K A R.

Demeure, insensible mortel :

Connois un sentiment plus fier & moins cruel
 Que l'aveugle valeur dont ton orgueil se pare. —
 En me jugeant par toi, tu te trompes, Pizarre.
 Mon exemple aux vertus eût dû te ramener;
 Ton exemple aux forfaits ne pourra m'entraîner.
 Je ne me déments point. L'horreur du parricide
 Est le seul sentiment qui près de toi me guide;
 Le destin qui s'applique à combler mes revers
 M'y presse entre le crime & la mort & les fers :
 Les fers m'aviliroient. Le crime est trop funeste.
 Oferas-tu trahir l'espoir seul qui me reste ?
 Fidèle à mes devoirs, libre, exempt de remord,
 Mon choix est fait, cruel, & ce choix, c'est la mort.
 Frappe.

P I Z A R R E.

Moi !

Z É L I S K A R.

Perce un sein qu'attendrissent tes peines.

Que mon sang répandu par tes mains inhumaines
 S'élève pour jamais entre Azélie & toi.
 Elle avoûra ce cœur digne en tout de sa foi ;
 Qui, se trompant peut-être au ^{cri} ~~bruit~~ de la Nature,

Aime

Aime encor mieux mourir que d'en risquer l'injure;
Et toujours intrépide autant que vertueux,
S'immole à l'innocence & non pas à tes feux.
Frappe, dis-je.

P I Z A R R E, à part.

O mon sang! ô vertu que j'outrage!

Z É L I S K A R.

Tu frémis; de ce fer arme au moins mon courage.

(Il veut saisir l'épée que tient Pizarre.)

Donne, mon bras plus ferme....

P I Z A R R E.

Ah! je ne puis souffrir..

Z É L I S K A R.

Traître, aurois-je perdu jusqu'au droit de mourir?

P I Z A R R E.

Zéliskar!

Z É L I S K A R.

(Il fait de nouveaux efforts pour se saisir de l'épée.)

Laisse-moi.

P I Z A R R E.

(La dégageant de ses mains & la jetant loin de lui.)

Cruel! qu'oses-tu faire?

Veux-tu donc t'immoler dans les bras de ton frère?

Z É L I S K A R.

De mon frère! ah! ce nom pour moi plein de douceur;
Est-ce enfin le remords qui l'arrache à ton cœur?

P I Z A R R E.

Eh! peux-tu t'y méprendre au trouble de mon âme,
Au prix que cet aveu doit coûter à ma flâme?

Nature ! ah ! je sens trop à mes émotions,
 Que tes droits sont plus forts que ceux des passions.
 Remplace un sentiment que je te sacrifie.
 Rends-moi ce que je perds en perdant Azélie , —
 Mon frère ; oui , je me rends ; mais sans vouloir penser
 Que jamais tant d'erreurs se puissent effacer. —
 Quoi , tes regards sur moi s'arrêtent sans colère !
 Tu presses de tes mains cette main meurtrière ,
 Qui cent fois , si le Ciel n'eût trompé mon dessein ,
 Prête à t'assassiner.

Z É L I S K A R.

Jette-toi dans mon sein.

Embrassons-nous, mon frère ; oublions tant d'allarmes.
 Que ton crime & mes maux se perdent dans nos larmes.

P I Z A R R E.

Ils seront réparés. Je cours dans ces forêts
 Donner de toutes parts le signal de la paix.
 Toi , cherche ici Zuma. Désarme sa colère.
 Ce cœur qui se déchire enfin pourra lui plaire ;
 L'ombre de son époux , satisfaite à ce prix ,
 Perdra la soif d'un sang qui m'attache à son fils.



S C E N E VI.

Z É L I S K A R , *seul.*

A H ! je puis respirer : je ne sens plus la haine.
 (*Azélie arrive par un chemin contraire que Pizarre a pris
 en sortant.*)

Azélie , est-ce toi ?

SCÈNE VII.

ZÉLISKAR, AZÉLIE.

AZÉLIE.

C'EST le Ciel qui m'amène ;
Viens te joindre à ma mère : elle a brisé mes fers.

ZÉLISKAR.

Dieux ! quel est son dessein ?

AZÉLIE.

Dans l'horreur des déserts ,
Vers tes braves amis se frayant un passage ,
Zuma de nos tyrans à sçu tromper la rage ,
Et bientôt....

ZÉLISKAR.

Juste Ciel , qu'oses-tu m'annoncer ?
A la vengeance , enfin , Zuma doit renoncer.
Ce jour , qui tant de fois ralluma sa colère ,
Ce jour souillé d'horreurs n'est plus qu'un jour prospère.

AZÉLIE.

Quoi ! Pizarre....

ZÉLISKAR.

Ecartons nos craintes , nos tourmens.
Ta mère oubliera tout dans nos embrassemens.
J'ai mis en liberté ma tendresse & la tienne ,
Pizarre aux droits du sang a fait céder la sienne ;

Fij

Pardonne lui. Qu'un frère.

(*On entend un bruit confus.*)

Ah ! qu'entends-je ? & quels cris ;
Quels lugubres accens ont frappé mes esprits ?



S C E N E V I I I .

Z U M A , P I Z A R R E derrière le Théâtre.
A Z É L I E , Z É L I S K A R , sur la Scène.

P I Z A R R E .

Q U E faites-vous , Zuma ?

Z U M A .

Tyran , fois ma victime :
Reconnois sous mes coups un Dieu vengeur du crime.

Z É L I S K A R .

(*Courant du côté où Zuma se fait entendre.*)

Ma mère , ah ! suspendez.....



S C E N E I X.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR,
PÉRUVIENS.

(*Zuma s'avance , un arc en main , à la tête des Sauvages :
ils sont comme elle armés d'arcs & de flèches. Elle
paroît sur le même rocher où Pizarre la fit amener au
quatrième Acte.*)

Z U M A.

A M I S , suivez mes pas.

D'un odieux vainqueur j'ai purgé nos climats.
Enfans de ces rochers , habitez-les sans crainte.

(*La Scène & les rochers se peuplent de Sauvages.*)

C'est au pied de ces monts , dans cette même enceinte
Que l'injuste ennemi dont je verse le sang ,
Fit approcher le glaive & la mort de mon flanc.
Les Dieux , pour le punir d'une action si noire,
Font de mon échafaut un Théâtre à ma gloire.

Z É L I S K A R , à part.

De quelstourmens pour moi leurs bienfaits sont suivis!
(*Zuma descend du rocher pendant ce dernier vers , &
s'avance vers ses enfans.*)

Z U M A.

Revenez dans mes bras , ô ma fille ! ô mon fils ! —
Il est près de la côte un Réduit dont l'entrée

Est des rayons du jour , des tyrans ignorée ;

Là , j'ai de nos amis armé le bras vengeur.

Nous accourions. — J'ai vu, j'ai percé l'oppresseur. —

Il vouloit à mes traits.

Z É L I S K A R.

Ah ! Zuma !

Z U M A.

Quoi ! vos larmes ,

Du plus beaux des momens troublent encor les charmes !

Tu trembles , Zéliskar : tes revers t'ont instruit.

Par l'espoir du bonheur tu crains d'être séduit.

Viens , crois-en tes regards , j'ai le double avantage

De venger mon époux , de laver ton outrage ;

Vois ces lieux teints de sang ; va contempler mes coups.

Ton intérêt , mon fils , arma bien mon courroux.

Z É L I S K A R , *à part.*

Zuma ! — Dois-je éclairer sa tendresse inhumaine ?

Z U M A.

Ah ! jusqu'à nous encor ce malheureux se traîne !

Qui peut , en le voyant , étonner ma fureur ?



SCENE X & dernière.

A Z É L I E , Z U M A , P I Z A R R E ,
Z É L I S K A R , F E R N A N D E Z ,
P É R U V I E N S , E S P A G N O L S .

P I Z A R R E .

MÈRE cruelle , approche , & connois ton erreur.
Le Ciel , dont mes forfaits ont lassé l'indulgence ,

Sur mon lent repentir a porté sa vengeance.
 Je fléchis sous sa loi : le murmure & l'orgueil
 N'accompagnent plus l'homme aux portes du cercueil.
 S'il eût sauvé mes jours (c'est ce Ciel que j'atteste)
 J'allois à ton repos en employer le reste :
 Vaincu par la Nature & de l'amour vainqueur ,
 Je voloïs dans tes bras , quand tu perças mon cœur.
 Zéliskar , c'est à toi d'adoucir ma misère ;
 Viens , à ses yeux encor , viens reconnoître un frère.

Z U M A.

Dieux ! son frère !

P I Z A R R E.

Oui ; lui-même ; oui , le Chef de ces lieux
 Dans un jour de terreur l'éloigna de nos yeux.
 Sur ces mêmes climats entassant leurs victimes ,
 Mes mains , jeunes alors , s'accoutumoient aux crimes ;
 Le sort m'y préparoit dès ce fatal moment
 Par la main la plus foible un juste châtement.

Z U M A.

Ah ! de quels yeux , mon fils , dois-tu revoir ta mère !

P I Z A R R E , avec action à Zeliskar.

Pardonne lui les coups dont va mourir ton frère. —

(A sa suite.)

Vous , qui serviez ma rage & voyez mon trépas ,
 Espagnols , loin d'ici précipitez vos pas.
 Ne troublez plus la paix qu'on goûte en ces asyles ;
 Le Ciel y veut des cœurs innocens & tranquiles.

(A Zéliskar.)

Toi , près de ces objets si bienfaisans , si chers ,

88 ZUMA, TRAGÉDIE.

Coulez des jours heureux au fond de ces déserts.
Ne les quittez jamais. — C'est-là que la Nature
Ose élever encore une voix libre & pure;
Et de ses premiers traits conservant la candeur,
Aux limites du monde a placé le bonheur. —
J'expire. — Heureux du moins dans le sort qui m'opprime
Que mon dernier soupir ne soit pas pour le crime !

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police,
Zuma, Tragédie, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir
en empêcher & la représentation & l'impression. A Paris ce 28
Mars 1776, CRÉBILLON.

*Vu l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer, ce 5
Avril 1776, ALBERT.*

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.

CORIOLAN,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES;

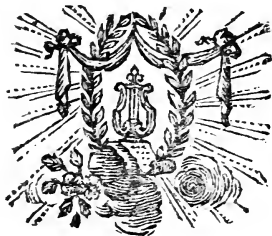
ET EN VERS.

PAR M. BALZE.

Vis consili expers, mole ruit suâ.

Hor. liv. 3. Ode 4. vers 65.

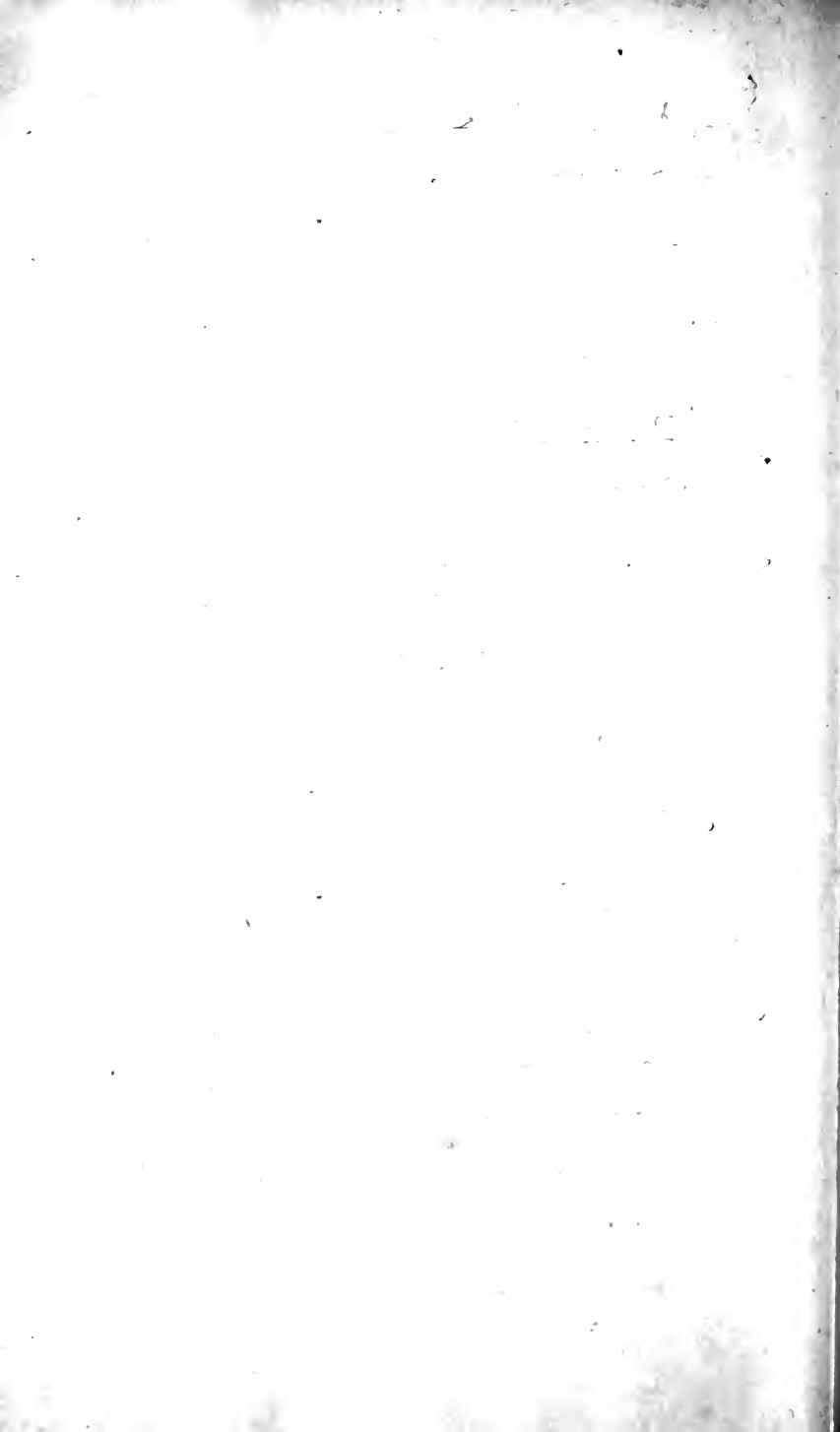
Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Libraire du Roi,
Quai des Augustins, près la rue Pavée,
à l'Immortalité.

M. DCC. LXXVI.





A SON EXCELLENCE

Monseigneur DURINI , Archevêque
d'Ancyre , Président , Prolégat , Gouverneur de la Ville d'Avignon & du comté vénaissin & Surintendant Général des Armes de Sa Sainteté , en cet état.

MONSEIGNEUR ,

C'Est dans les maximes lumineuses , les pensées énergiques , les discours mâles & sublimes d'un Historien Philosophe ; c'est dans les Ouvrages immortels du judicieux Plutarque , ou j'ai

ii ÉPITRE DÉDICATOIRE

puisé les traits les plus hardis , les plus frappans d'une action théâtrale , qui n'a été que trop long-tems l'écueil d'une foule de nos Poètes. Plein du noble enthousiasme , qu'inspire la lecture de ce grand homme , j'ai osé , d'après ses Tableaux , calquer & dessiner les miens ; peindre les vaines supplications d'un Grand-Prêtre , les larmes victorieuses d'une mere , l'inespérée sensibilité d'un fils , le pardon de Rome , la fureur de Tullus , la mort de Coriolan.

Je fais que des Ecrivains , qui s'érigent , en législateurs de la scene , & qui substituent aux immuables principes de l'art , les bizarres caprices de leur imagination ; je fais que ces mêmes Ecrivains ont , jusques dans l'azile de la Tombe , poursuivi un guerrier indomptable , & qu'ils l'ont pour jamais banni de notre Théâtre , comme les Tribuns le chassèrent pour toujours de Rome. Pour justifier un semblable Ostracisme , ils ont soutenu , que ce sujet vraiment tragique ne pouvoit supporter l'étendue de cinq actes , & qu'après le magnifique spectacle de la clémence du Héros Romain , l'intérêt s'éteignoit tout-à-coup , ou du moins ne jettoit plus qu'une foible lueur. Ils ignorent sans doute , ces prétendus Aristarques , qu'en respectant les faits connus , essentiels , caractéristiques , un Auteur est le maître de son Drame ; qu'il peut l'étendre , le resserrer , le modifier à son gré ; & qu'il trouve toujours , dans les champs fertiles de l'invention , de l'éloquence & de l'harmonie , des

ÉPITRE DÉDICATOIRE 111

richesses multipliées , qui suppléent , à la stérilité de la matiere , qu'il traite.

Guidé par ces motifs , bravant le préjugé , & peut-être aussi présument trop de mes forces , j'ai cédé à l'impulsion de la verve , & je me suis précipité , dans la brillante , mais périlleuse carrière des Sophocle & des Euripide. Je laisse au Tribunal des lecteurs éclairés , à décider , si j'ai rempli ma tâche , vaincu les difficultés , atteint au but , & mérité les lauriers de Melpomène.

Mais que dis-je ! ne dois-je pas me flatter d'obtenir tous les suffrages , puisque votre Excellence a daigné m'accorder le sien ? Oui , Monseigneur , c'est à l'homme de génie de juger les ouvrages de génie ; c'est à lui de fixer le rang & la célébrité des Auteurs , & de leur ouvrir , après les avoir couronnés , le Sanctuaire qu'il habite , celui de la gloire.

Aussi admirateur de ces talens distingués , qui vous élèvent , sur le Trône d'Apollon & des muses , je ne vanterai point ici , la noblesse d'un sang illustre , que rehausse celle du mérite personnel. Je ne parlerai point de ces dignités éminentes , que vous décorez bien plus , qu'elles ne vous décorent ; de cette inflexible justice , qui vous arme sans cesse , contre la rapine , la licence , & la mauvaise foi ; de ce désintéressement plus rare encore , dans un Gouverneur , que la sagesse , qui doit le diriger ; de cette adorable bienfaisance , qui vous rend le Titus des peuples , le Mecene des Littérateurs , le

IV ÉPITRE DEDICATOIRE

Pollion des Savans. C'est à l'héritier des pinceaux de Catulle , & de la lire d'horace ; à l'arbitre de la langue flexible & pittoresque des Virgile & des Césars , au noble rival du divin Pindare , à qui j'offre aujourd'hui mon encens & mes rimes.

En effet quel superbe titre eut jamais plus de droit , sur nos hommages , que celui de grand Poète ? Tel que l'astre du jour étincelle , au milieu des feux de l'Olimpe , tel l'art sublime des neuf sœurs éclate & raisonne , au milieu des arts les plus célèbres. Vainement un ciseau créateur donne , à la matiere docile , la vie , l'esprit & l'action : le marbre animé , par la savante main de Pigale , tombe , sous la main destructrice du tems ; ou ne respire qu'enchaîné sur un piédestal immobile. Mais les savantes productions des Corneille , des Racine , des Malherbe , des Rousseau , vos vers , Monseigneur , ces vers étincellans d'images , de pensées , de sentimens , de génie , ces vers portés , sur les rapides vaisseaux , qui sillonnent le vaste Océan , atteindront aux limites du monde ; ils rempliront de leur docte harmonie l'immense étendue des deux hémispheres , & vainqueurs de l'ignorance & de l'oubli , ils perceront le cahos des âges ; ils brilleront , à travers les revolutions des siècles ; ils feront le charme , l'admiration , les délices de nos derniers neveux.

Puisse ce tribut dramatique , offert bien moins au Prélat , qu'au grand homme , recevoir , avec l'empreinte de son nom , une émanation de sa gloire.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

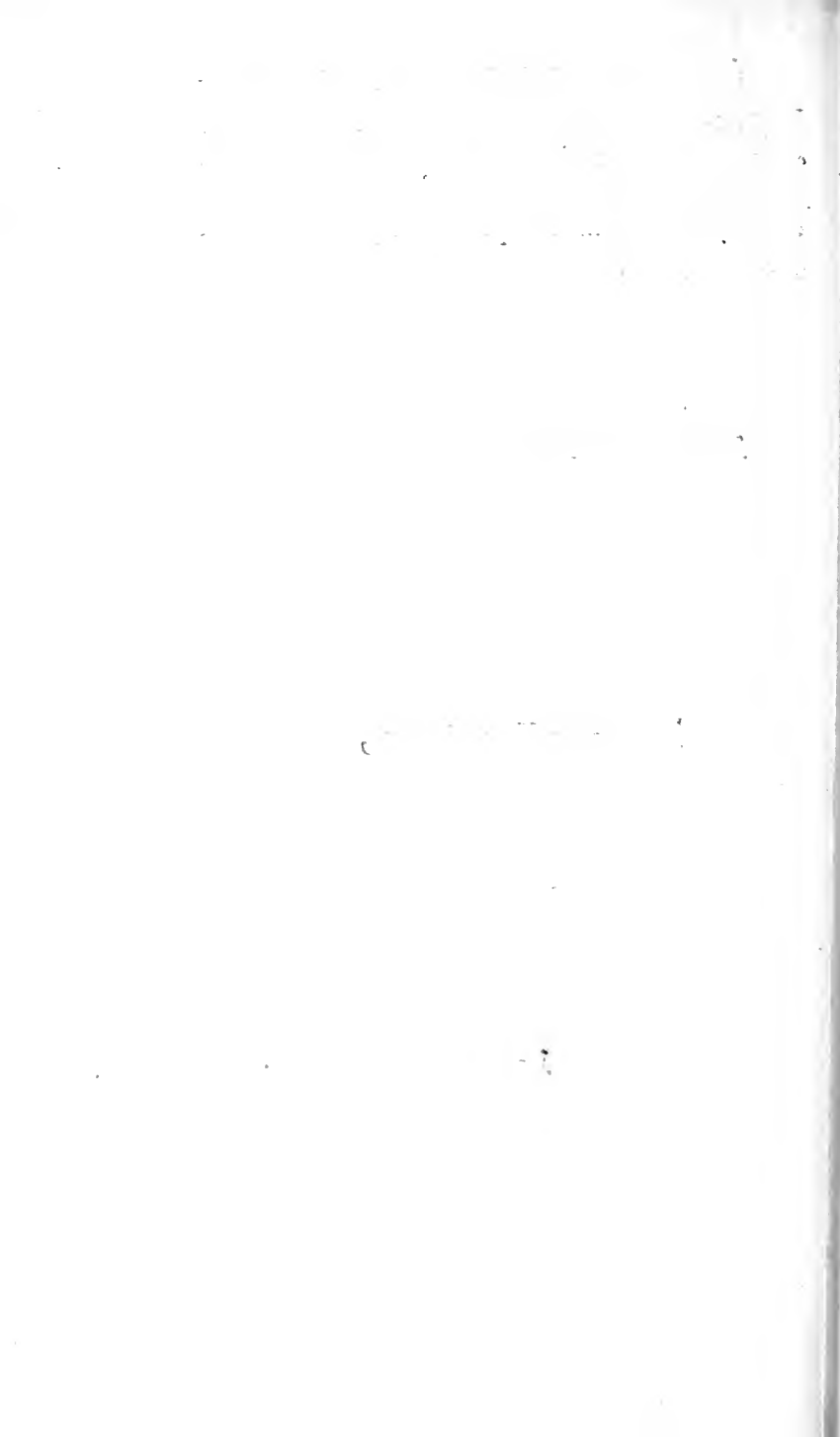
*Puisse-t-il uni à ses chef-d'œuvres , être gravé ,
comme eux , sur l'airain de l'immortalité , & con-
sacrer pour toujours les transports de ma gratitude ,
& les sentimens du très-profond respect , avec le-
quel , je suis ,*

MONSEIGNEUR ;

De votre Excellence ,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur.

B A L Z E





CLARISSIMO ATQUE ERUDITISSIMO VIRO ,
DOMINO BALZE ,
ANGELUS DURINI ARCHIEPISCOPUS ANCYRA-
NUS PRÆSES PROLEGATUS AVEN.

FLOS Vatum, BALZI, quo non divinior alter
Sive tonas Tragicum, Pindaricumque ruis ;
Nomine sub nostro doctas dum lucis in auras
CORIOLANUM urges exposuisse tuum ;
Hoc agis , in toto notescam ut scilicet orbe ,
Particulam lucis contribuasque tuæ.
Gratia magna Tibi est : alienæ munere famæ,
Lectorisque tui credulitate fruar.
Scilicet esse aliquid credet peregrina DURINUM
Turba , nec ignoto jam licet esse mihi :
Chærilus ipse licet , junctus Tibi reddar Homerus,
Dulcis & arguto ex anfore cygnus ero.

A D E U M D E M.

QUOD nostro, BALZI, sub nomine CORIOLANUS
ILLE TUUS fertur docta per ora Virum :
Non ego dumtaxat tanto devincor honore ,
Est devincta memor , sed Tibi Posteritas :
Quas ergo nequeo dignas Tibi reddere grates ,
A Tibi devincta Posteritate feres.

A D E U M D E M.

GRÆCIA tres jactat vates grave fyrma trahentes ;

Unum pro tribus his obtinet AVENIO :

Æschylon antiquâ qui majestate superbus

Grande cothurnato carmen hiat fonitu :

Quem Sophocles sequitur perfectior arte , priorem ;

DIVINI donat nomine quem Cicero :

Tertius Euripides Actææ gloria scenæ ,

In cujus labris attica apis residet ;

At nunc tres Tragicos refert qui BALZIUS unus

Præmia terna ferat digna tribus Tragicis.

D E E J U S D E M

C O R I O L A N O.

SI redeat superas Dux CORIOLANUS in auras ;

Herois plaudat casibus umbra suis

Nec doleat patriâ se jussum excedere Româ ;

Exilio debet sic potuisse cani.

A D E U N D E M.

H E N D E C A S Y L L A B U M.

O quem Te memorem canamque BALZI!
 Urbanissime Civium tuorum,
 Facundissime Civium tuorum,
 Quem Phœbus pater intimo in recessu
 Ad umbras Heliconis erudit ;
 Cui Græcæ simul , & simul Latinæ
 Favent cum Patriis novem Camœnæ ,
 O quem Te memorem canamque BALZI!
 Odas Tu similes RUBELLIANIS , (*)
 Et pares modulos BOILIANIS , (**)
 Pangis ; jam referunt tui cothurni
 Divos CORNELIOS , RACINIOSque ,
 Nec cedunt Epigrammatum lepores
 Musæ Bilbilitæ aut Catullianæ.
 Ludunt singula singuli Poetæ ,
 Hæc Tu cuncta facis , potesque cuncta.
 Sed nec summa tuæ sit ista laudis ,
 Tu quidquid GALILÆUS Italarum

(*) Racine.

(**) Boileau.

Fax olim docuit , sonatque quidquid
 Schola NEUTONII , COPERNICIque ;
 Quidquid VOLFIUS edidit , BACONUS ,
 LOKIUS , MALEBRACHIUS , LEIBNITZ
 Quidquid BUFFONIÆ indicantque Chartæ
 Doctæ , Juppiter , & laboriosæ !
 Apprimè capis , explicas ad unguem.
 Nondùm diximus. An est sacerdos
 Te gratus Themidi magis severæ ?
 Et solertior expedire cæca
 Legum enigmata ? Testis IPSE PRÆSES
 Testis innumera illa , cui fuisti
 Salus , perfugium , misella turba :
 Tanto Tu optimus omnium patronus ,
 Quod nemo Tibi mittit Advocato
 Cœnatoria , neminique vendis
 Fori jurgia , verba rauca , & iras ,
 Quidam ut Causidicûm solet malus grex ,
 Verrens compita fasce cum Papyrûm.
 Qui iniquum intrepido tuetur ore ,
 Qui palpat miseros Clientulos , &
 Sic circumvenit & capistrat illos ,
 Spe victoriæ & usque nutrit , esse
 Donec quod rapiat videt misellis ;
 Qui si Curia litibus sit orba ,
 Lites feminat , armat , atque gignit ;

Nova & flamina texit usque , & usque ,
 Committens Socios , Parentibus cum
 Natos , Conjugibusque cum , Maritos ,
 Sancta fœdera disfluens Amicum ,
 Fratres impia concitans ad arma :
 BALZI ut caufidicis abes ab istis ?
 Ut dissentis , ut improbas , abhorres ?
 Qui templum Themidi sacrum , scelestis
 His probris temerantque , polluantque.
 Tu purus maculæ , integerque vitæ
 Nescis retia , fragulas , dolosque ,
 Agis conciliantis usque partes ,
 Bonos exoneras , malos revelas ,
 Tollis femina litium ; vetusta
 Solers flamina litium secare.
 O quem Te memorem , canamque BALZI !

A C T E U R S.

MARTIUS CORIOLAN , *Général des Volsques , Beau-fils , & Collegue de Tullus.*

TULLUS , *Chef des Volsques , Beaupere & Collegue de Coriolan.*

VOLUMNIE , *mere de Coriolan.*

VIRGILIE , *Epouse de Coriolan , & fille de Tullus.*

SEPTIME , *Pontife de Romulus.*

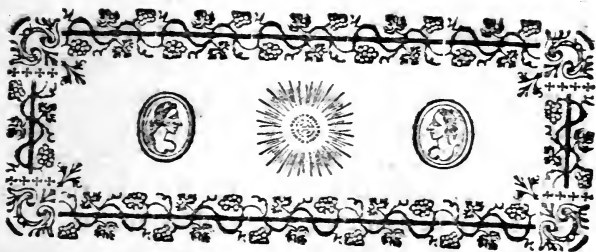
NONIUS , *Commandant de la Cavalerie des Volsques ,
Et Confident de Tullus.*

MARTIUS , *fils de Coriolan & de Virgilie.*

VESTALES.

GARDES.

*La Scene est dans le Camp des Volsques , sous les
remparts de Rome.*



CORIOLAN, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, NONIUS.

TULLUS.

ENFIN graces aux Dieux , le jour , qui vient d'éclorre ;
Est le dernier des jours d'un peuple que j'abhorre.
Ces brigands dispersés , qu'attroupa Romulus ,
Dans le sang des mortels , ne se baigneront plus :
Le Ciel , qui prend pitié des malheurs de la terre ,
Le Ciel , entre nos mains , depose son tonnerre.
Remplissons ses desseins , & vengeons à la fois
Les injures du trône , & le mépris des loix ;
Brisons ces monumens , où le burin exprime ,
Sur un bronze immortel , les triomphes du crime ;
Où tant de Rois fameux , trahis par le destin ,
Pour de nouveaux affronts revivent , sur l'airain.

A

Il est temps que l'audace , en ruines féconde ,
 Gémisse , dans les fers , qu'elle prépare au monde ;
 Que de tant de héros les manes outragés
 Reçoivent , aux enfers , leurs vainqueurs égorgés.
 La fortune déjà , dans les champs de la gloire ,
 Sous nos brillants Drapeaux , enchaîne la victoire ;
 Déjà ceints de lauriers , nos rapides Soldats
 Comptent par les succès , le nombre des combats ;
 Nos ennemis vaincus , épuisés par leurs pertes ,
 Nous livrent , en fuyant , leurs campagnes désertes.
 Rome , que les Dangers pressent de toutes parts ,
 N'a plus , entre elle , & nous , que ses foibles remparts.
 Tout cède : nos destins enchaînent ceux du titre :
 Le Capitole tombe , & l'univers est libre.

N O N I U S.

Qu'entends-je ! Quoi ! Tullus , qui sembloit , dans ces lieux ,
 En faveur des Romains , balancer tous nos Dieux ,
 Avec Coriolan , Tullus d'intelligence
 Partage dans ce jour , les soins de sa vengeance
 Seigneur , Rome n'est plus , si les Volsques en vous ,
 Allument une haine égale à leur courroux.

T U L L U S.

Depuis quand d'Antium Général infidelle ,
 Ai-je oublié ma gloire , & trahi sa querelle !
 Quoi ! d'un Volsque inflexible , & d'un Chef malheureux ,
 O toi , le Compagnon , & l'ami généreux ,
 Sans consulter mon rang , mon nom , mon caractère ,
 Tu juges de Tullus , ainsi que le vulgaire ;
 Et comme lui trompé , par de foibles dehors ,
 Tu vois mes actions , sans en voir les ressorts !
 Qui ! moi ! je cherirois cette ville perfide ,
 Toujours de ma grandeur & de mon sang avide !
 Regarde , Nonius , ce front cicatrisé ,
 Aux fureurs des combats si souvent exposé ;

Rapelle

Rapelle les malheurs , attachés sur mes traces ,
 Mes rivaux ennoblis , par mes seules disgraces ,
 Nos combats , nos revers , nos impuissants efforts ,
 Nos fleuves teints de sang , nos champs couverts de morts ,
 Nos richesses en proie à des soldats barbares ,
 Nos enfans égorgés , jusqu'au sein de nos lares ;
 Que te dirai-je enfin ! peins toi tous les forfaits :
 Des Romains , Nonius , ce sont là les bienfaits.
 Juge , d'après ces traits , si , dans un cœur sensible ;
 L'amitié peut couler de cette source horrible.

N O N I U S.

Non , Seigneur : mais d'où vient qu'ennemi des Romains ,
 Lorsque la foudre brille , & gronde dans vos mains ,
 Aux députés tremblans d'une ville coupable ,
 Vous ouvrez de ce camp l'entrée impénétrable ?

T U L I U S.

C'est pour voir aux genoux d'un de leurs Citoyens ,
 Ramper , en supplians , ces fiers patriciens ;
 Avilir à ses pieds , la pourpre consulaire ;
 Et par leurs sanglots même irriter sa colere.
 O Rome ! quels transports ! témoin de tes douleurs ,
 En attendant ton sang , je jouis de tes pleurs.
 C'est un de tes enfans , dont la haine t'opprime ;
 Et j'ai voulu punir le crime , par le crime.
 Oui , si Coriolan , au sein de mes foyers ,
 N'implora point envain les Dieux hospitaliers ;
 Si ce fameux banni , qu'irrite sa disgrace ,
 N'a point ensanglanté le marbre qu'il embrasse ;
 Ni l'himen de ma fille , unie à ce Romain ,
 Ni la foible pitié n'arrêtent point ma main.
 Il jure de porter la flamme , au Capitole ,
 D'expier , par le sang , le sang de Coriole ,
 De semer sur ses pas le carnage & l'horreur :
 Sa fureur , Nonius , apaise ma fureur.

A Ces transports , Seigneur , où tant de haine éclate ;
A ce noble courroux , vous êtes Antiate ;
Je reconnois Tullus.

T U L L U S.

Reconnois - le encor mieux ;
A ce calme apparent , qui trompe tous les yeux.
Séduite par l'éclat d'une fausse tendresse ,
Rome croit qu'à son fort , un Volsque s'intéresse ;
Que d'un triomphateur , armé par le courroux ,
Mon bras , pour la sauver , détournera les coups.
Peuple insensé , jouis d'une espérance vaine :
Mes bienfaits sont , pour toi , les presens de ma haine ;
Et si Tullus , ici , te protège & te sert ;
C'est que Coriolan te déteste , & te perd.
Ah ! si ce fier banni , trahissant ma vengeance ,
Pour la première fois , connoissoit la clémence ;
Si son ame féroce , ouverte à la pitié ,
Oublioit tes forfaits , & son inimitié ;
Mon courroux inflexible , ardent à le poursuivre ,
Le puniroit bientôt , de t'avoir laissé vivre ;
Et ce glaive enfoncé , dans son perfide flanc ,
Pour ton sang épargné , verseroit tout son sang.

N O N I U S.

Mais Rome cependant , pour conjurer l'orage ,
Peut de Coriolan ébranler le courage.
Le Pontife Septime , à ce cœur furieux ,
Fera-t'il donc , Seigneur , parler envain ses Dieux ?
Il est , dit-on au camp , où bientôt Volumnie ,
D'un Romain , par sa vue , étonnant le génie ,
faura bien reveiller le devoir , par ses cris ,
Et dans Coriolan , ressusciter son fils.

T U L L U S.

Non , non : amis , parens , Pontife , épouse , mere ,

Rien ne peut d'un barbare étouffer la colere.
 Du crime au repentir , de la haine à l'amour ,
 Coriolan jamais n'éprouva le retour.
 Ce Romain outragé , que la vengeance agite ,
 Mit-il jamais de terme , aux forfaits , qu'il médite ?
 Son cœur que les périls ne peuvent étonner ,
 Son cœur sensible , & fier ne fait point pardonner.
 Ne crois pas que Tullus , d'une main infidelle ,
 Pour charger le portrait , charge aussi le modele ;
 J'ai peint Coriolan , d'après ses propres traits :
 Je l'admire , & le crains ; je l'estime , & le hais ;
 Et lorsqu'entre ses mains , j'ai remis ma puissance ;
 Ma raison , Nonius , conseilloit ma vengeance.
 Tu le vois : le Démon qui préside aux combats ,
 Avec ce nouveau chef , suit nos braves Soldats ;
 Au pied de ces remparts , où la gloire m'appelle ,
 Les belliers sont dressés , & la flamme étincelle.
 Coriolan proscriit un peuple factieux :
 J'en crois à son courroux , plus qu'à celui des Dieux.
 Oui , Rome périra. Qu'elle presse ; supplie ;
 Qu'aux genoux d'un vainqueur , la terreur l'humilie ;
 Qu'en ce camp , chaque jour , ma fille , par ses pleurs ,
 A son barbare époux , retrace ses douleurs ;
 Lui peigne de son fils l'enfance , & la misere ;
 Et reclame , pour lui , les tendresses de pere :
 La nature , le sang , & l'austere devoir
 Sur ce cœur inflexible , ont-ils quelque pouvoir ?
 Il faut contre sa haine , employer d'autres armes ;
 Il faut pour l'appaiser , du sang , & non de larmes :
 Il faut Septime vient : son front chargé d'ennui
 Décele les malheurs , qu'il redoute aujourd'hui.

S C E N E I I.

T U L L U S , N O N I U S , S E P T I M E :

S E P T I M E.

O U suis-je ! quels objets ! Dieux du Tibre & du monde !
O mes Dieux ! c'est sur vous , que mon espoir se fonde.

T U L L U S.

Prêtre de Quirinus , Flamine , dont la voix
Est l'organe de Rome & l'appui de ses loix ,
Au sein tumultueux de ce camp formidable ,
Septime cherche-t'il un vainqueur implacable ?

S E P T I M E.

Parmi tant d'ennemis , conjurés contre nous ,
Oui , je cherche , Seigneur , le plus cruel de tous !

T U L L U S.

Connoissez-vous son cœur ?

S E P T I M E.

Sanguinaire , & farouche ;
Nul soupir ne l'émeut , nul sanglot ne le touche.

T U L L U S.

Qui triomphera donc de sa haine ?

S E P T I M E.

Les Dieux :

T U L L U S.

Ah ! pourront-ils dompter un guerrier furieux ,
Qui , le fer à la main , au milieu des massacres ,
Va bientôt , dans le sang , noyer leurs simulacres ?

S E P T I M E.

Ceux , qui d'un seul regard confondent les mortels ,
Les Dieux sauront défendre & Rome , & leurs Autels !

TRAGÉDIE.

Mais ce chef triomphant , que la vengeance anime ,
Ce barbare Romain ...

T U L L U S.

Vous le verrez , Septime.

Vous , Nonius , allez , & pressez son retour.

Nonius sort.

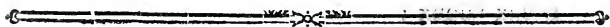
Pontife , je veux bien vous parler , sans détour.
Dans ce séjour de sang , de fureur , & de haine ,
Quel espoir mensonger aujourd'hui vous entraîne ?
Ouvrez les yeux , voyez ces terribles apprêts ,
Ces chaines , ces flambeaux , ces glaives , & ces traits.
Le fier Coriolan jure votre ruine ;
Il triomphe ; tremblez , trop malheureux Flamine.
La mort vous investit : votre règne est passé :
Rien ne peut apaiser un vainqueur offensé.
En vain à pardonner vous voulez le résoudre :
Pour défarmer son bras , il faut un coup de foudre.

SCENE III.

S E P T I M E.

LANCÉS vos traits : frappés , Dieux puissants ,
Dieux jaloux ;
D'un perfide Romain vengés vous ; vengés nous.
Que l'impie écrasé , sous vos coups de tonnerre ,
Par le bruit de sa chute , épouvante la terre ;
Que ses soldats nombreux , armés contre nos jours ,
Dans le Tibre entassés , en suspendent le Cours ;
Et que sur vos autels , mes mains foibles , tremblantes ,
Offrent , au lieu d'encens , leurs dépouilles sanglantes.
Mais quoi ! de nos périls les Dieux même étonnés ,

Sont-ils donc , comme nous , par la crainte enchaînés ?
 Souffriront-ils encor que le fer , & la flamme
 Les chassent de nos murs , ainsi que de Pergame ?
 Et qu'un héros pieux , né du sang de Venus ,
 Les porte , en gémissant , sur des bords inconnus ?
 Non , non : leur bras vengeur , si fertile en miracles ,
 Saura justifier la foi de nos oracles ,
 Tant d'auspices heureux , d'augures éclatants ,
 Trois siècles de combats , & de succès constants :
 Il faudra , dans le sein de Rome désolée ,
 Ramener , & fixer la victoire envolée ,
 Et remettre à jamais , dans nos heureuses mains ,
 Le sceptre de la terre , & le sort des humains.
 Et toi , grand Romulus , fils du Dieu des batailles ,
 Toi , qui , du haut des cieus , veilles , sur ces murailles ;
 Protecteur des Romains , Dieu puissant , que je fers ,
 Viens : descends , au milieu des foudres , des éclairs.
 Contre tant d'ennemis , c'est toi seul , que j'oppose :
 Arme toi : défends nous : notre cause est ta cause.
 Entends nos cris plaintifs : vois nos pressants dangers :
 Arrache tes enfants des mains des étrangers :
 Dompte Coriolan : Prête , à ma voix , ce charme ,
 Ce pouvoir inconnu , qui touche , & qui désarme.
 Le voici , ce vainqueur de carnage affamé :
 Grand Dieu ! brise l'airain , dont son cœur est formé.



SCENE IV.

CORIOLAN , SEPTIME , NONIUS , *Gardes.*

CORIOLAN.

JE touche à ce moment , si cher à ma vengeance ,
 Où le sang des Romains va laver leur offense ;

TRAGÉDIE.

9

Où ces tours , ces palais , ces temples démolis ,
Sous l'herbe , pour jamais , seront ensevelis.
Cruels républicains , vous , dont la tyrannie ,
Sous l'orgueil des faisceaux , fait gémir l'aufonie ;
Barbares destructeurs & du Trône , & des Loix ,
L'astre du jour vous luit , pour la dernière fois.
Oui , trop long-tems mon bras , ce bras vengeur des crimes ;
A laissé respirer de coupables victimes.
Manes sanglants des Rois , vous serez satisfaits.
Recevez Dieux du Stix , le serment , que j'en fais.
à Nonius.

Et vous , brave guerrier , héros , que la victoire
Couronne , dans ce camp , des palmes de la gloire ;
Sous vos drapeaux flottants , au bruit des fiers clairons ,
Nonius , rassemblés vos nombreux escadrons :
Déployés , sous ces murs , leurs légions guerrières :
Offrez , à l'ennemi , d'invincibles barrières.
S'il tente d'échapper , à vos coups meurtriers ;
Que la mort , après lui , vole avec vos coursiers.
Frappés : exterminés : portés sur ce rivage ,
Le tumulte , l'effroi , le meurtre , & le ravage ;
Et qu'un jour l'avenir , instruit de nos combats ,
Cherche Rome , dans Rome , & ne la trouve pas.

SCÈNE V.

CORIOLAN , SEPTIME , *Gardes.*

CORIOLAN.

MAIS quoi ! ce peuple altier , dont j'affiege les portes ;
A-t'il , en députés , transformé ses Cohortes ?
Et lorsque de son sang la terre va fumer ,

Est-ce par des discours , qu'il croit me défarmer ?

à *Septime*.

Vous , qui fait pour gémir , au fond du Sanctuaire ;
Osez , dans ce séjour , mettre un pied téméraire ;
Sinistre Ambassadeur des Romains , que je hais ,
Je connois vos desseins ; connoissez mes projets.
Avant que le Soleil se couche , au sein de l'onde ,
Rome ne fera plus : j'aurai vengé le monde ;
Et ces monstres cachés , dans ces épaisses tours ,
Auront , sur la poussière , assouvi les vautours.
En vain de ces brigands embrassant la défense ,
Vous voulez , dans mon cœur , assoupir la vengeance ;
Apprenez aujourd'hui , que mon inimitié
Ne connoît ni pardon , ni remords , ni pitié ;
Que ce lin , ce bandeau , l'éclat du sacerdoce
Sont d'un foible secours , contre un soldat féroce ;
Et qu'enfin , dans ces lieux remplis de mes succès ,
De même qu'aux enfers , l'espoir n'entra jamais.
Vous le pouvez : Parlez.

S E P T I M E .

Ah ! lorsque vos menaces
Annoncent , aux Romains , les dernières disgraces ;
Éperdu , gémissant , & dévoré d'ennuis ,
Que vous dire , Seigneur , dans l'état , ou je suis ?
Plongez un peuple ingrat , dans la nuit éternelle ;
Votre vengeance est juste , & Rome est criminelle.
Dans les cris , dans l'horreur d'un tumulte civil ,
Rome a signé sa perte , en signant votre exil.
Mais , qu'ai-je dit ! ô Ciel ! Non , l'exil d'un grand'homme
Ne fut ni le projet , ni l'ouvrage de Rome.
Destriomphes du Tibre un génie envieux
Dicta , contre un héros , ce décret odieux ;
Et de ses noirs transports remplissant nos comices ,
Pour nous perdre , il fit seul toutes nos injustices.

Punissez

Punissez donc , en nous , les crimes des destins ;
Faites plus que n'ont fait tous les Dieux des Latins ;
Embrasez , renversez Rome , & le Capitole ;
Que sur nos murs détruits , votre bras nous immole ;
Frappez : mais en plongeant le fer dans notre sein
Souvenez-vous , Seigneur , que vous êtes Romain.

CORIOLAN.

Je l'accepte , ce nom , que ma raison déteste ,
Que Rome m'a ravi , qu'aujourd'hui Rome atteste ;
Oui , je deviens Romain : ce titre fait ma loi :
Il ne put rien sur vous , il ne peut rien sur moi.
Orgueilleux du dépôt d'une puissance auguste ,
N'en étiez vous armé , que pour la rendre injuste ?
Pour peser les mortels à des poids inégaux ,
Donner les fers au sage , au brigand les faisceaux ?
Le glaive , dans vos mains , opprima l'innocence ;
Dans les miennes , le glaive immole la licence ;
Et lorsqu'avec le fer , vous mesurez les loix ,
Avec le même fer , je ressaisis mes droits.
La force fut toujours votre raison suprême ;
Mais la force aujourd'hui s'arme , contre vous-même.
Le destin des combats a réglé notre sort :
Mon partage est la gloire , & le votre est la mort.

SEPTIME.

Que Rome ait abusé d'un pouvoir légitime ,
Qui vous donne le droit de la juger ?

CORIOLAN.

Son crime.

SEPTIME.

La Patrie en a-t'elle , aux yeux des Citoyens ?
Remplissez vos devoirs , sans consulter les siens.
En héros magnanime , & plus grand que l'offense ,
Au Souverain des Dieux , laissez en la vengeance.

Contre^v une mere , un fils arme-t'il son courroux ?
 Votre mere , c'est Rome ; & son enfant , c'est vous.

C O R I O L A N .

Nos droits sont mutuels : je n'en connois point d'autres.
 Ceux de Rome sont-ils plus sacrés , que les nôtres ?
 Aussi , sans m'en remettre aux soins de Jupiter ,
 Ce bras plaide ma cause , & mon juge est ce fer.

S E P T I M E .

Quoi ! votre cœur Mais non , la voix de la Patrie
 D'un vainqueur irrité calmera la furie.

C O R I O L A N .

Moi , je m'attendrirois ! Ah ! ne l'esperez pas :
 Ma haine doit me suivre , au-delà du trépas.

S E P T I M E .

Barbare , es-tu plus grand , que les Dieux , que j'encense ?
 Ces Dieux tout grands qu'ils sont , connoissent la clémence.
 Au pied de leurs autels un Prêtre gémissant
 Désarme , par ses pleurs , leur courroux menaçant.
 Et moi , qui puis fléchir leur équité sévère ,
 Ne saurais-je calmer ton injuste colere ?
 Vois combien de Romains peuplent les sombres bords :
 Jamais le vieux Nocher n'a passé tant de morts ;
 Et les traits du Sabin , le glaive du Samnite
 Jamais de plus de sang n'ont grossi le Cocite.
 Ces Guerriers expirants , ces cadavres épars
 N'adouciront-ils pas tes farouches regards ?
 Parle : quand verrons nous ta vengeance assouvie ?

C O R I O L A N .

Quand au dernier Romain j'arracherai la vie.

S E P T I M E .

Va , tigre : ce souhait est digne de ton cœur.

C O R I O L A N .

Il est bien foible encor , pour toute ma fureur.

SEPTIME.

Eh bien ! arme ton bras : rassemble tes cohortes :
 Accours : vole ; mais tremble à l'aspect de ces portes.
 Mêlés à nos héros , déjà les immortels
 S'apprêtent à venger le Tibre , & leurs autels ;
 Pallas couvre nos murs de sa terrible égide ;
 Neptune fait briller son trident homicide.
 Du puissant Quirinus , de l'invincible Mars ,
 Soutiens , si tu le peux , les foudroyants regards ;
 Combats contre les Dieux , vil enfant de la terre ;
 Et mesure aujourd'hui ton glaive , à leur tonnerre.

CORIOLAN.

Qu'entends-je ! Et depuis quand un Pontife odieux ,
 Dans le parti de Rome , ose enchaîner les Dieux ?
 Insensé , penses-tu que ces êtres sublimes
 S'arment de leurs carreaux , pour défendre les crimes ;
 Et que leurs bras chargés , du soin de l'univers ,
 Protègent les brigands , qui lui donnent des fers ?
 C'est envain que tu crois te les rendre propices :
 Les vengeurs des forfaits n'en font pas les complices.
 L'injustice , la fraude , & les complots obscurs ,
 Romains , voilà vos dieux : qu'ils défendent vos murs.

à Septime.

Mais toi , qui dans ces lieux , consacrés à la guerre ,
 Vends ta coupable voix , aux tyrans de la terre ,
 Lorsque de deux tribuns les funestes complots
 D'un peuple turbulent souleverent les flots ;
 Et que Sicinius , armé par l'injustice ,
 Du haut de la tribune , ordonnoit mon supplice ;
 Ministre des autels , réponds : que faisois-tu ?
 Citoyen sans courage , & prêtre sans vertu ,
 Au fond du Sanctuaire , oisif , dans le silence ,
 Tu laissois , par la force , opprimer l'innocence.
 C'étoit alors pourtant , qu'aux tribuns factieux ,
 Tu devois , par tes cris , faire parler les Dieux ,

Etonner leur audace , à leur puissance altière ;
 De la Religion opposer la barrière ,
 Menacer , supplier , attendrir , émouvoir ;
 Mais ton cœur n'a jamais consulté le devoir.
 Redoute donc ce bras ; fuis , coupable Flamine ;
 Quitte un camp , où de Rome on jure la ruine ;
 A tes republicains , cours annoncer leur sort ;
 Et sèche , dans la crainte , en attendant la mort :

S E P T I M E .

Vous , terribles témoins des projets d'un barbare ;
 Noires Divinités , qu'adore le Tenare ,
 Hécate , Némésis , inflexible Pluton ,
 Onde affreuse du Stix , flamme du Phlegeton ,
 Séjour d'effroi , de pleurs , de supplices , de peines ;
 Rivages ténébreux , demeures souterraines ,
 Si les cris des mortels pénètrent jusqu'à vous ,
 Dans ses justes transports , seconde mon courroux.
 D'un monstre furieux , d'un autre Capanée ,
 Parques , sous vos ciseaux , tranchez la destinée ;
 Eacus , ordonnez des supplices nouveaux ;
 Et vous , à la Lueur de vos pâles flambeaux ,
 Eumenides , traînez cette horrible victime :
 Je la devoue aux Dieux de l'inferral abyme.
 C'en est fait : les enfers ne me tromperont pas.
 Adieu : je vais dans Rome , attendre ton trépas.

C O R I O L A N .

Sans le bandeau sacré , dont ta tête se pare ,
 Tu l'attendrois déjà , dans le fond du tartare :
 Lâche , de qui les mains , sous les sacrés couteaux ;
 N'ont jamais fait couler , que le sang des taureaux ,
 Ta foiblesse est ici ta force , & ta défense ;
 Mais dans Rome , où tu cours , redoute ma vengeance ;
 J'y vole , & dans ce jour , ce bras victorieux
 Te devoue , à la mort , sur l'autel de tes Dieux .

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.



SCENE PREMIERE.

CORIO LAN , TULLUS , *Gardes.*

Sur le théâtre est élevé un trône , environné des Chefs de l'armée Volsque , & d'une foule de Soldats.

C O R I O L A N .

PEUPL E de conquérants , invincibles cohortes ,
 Vous , qui du Capitole allez briser les portes ,
 Et la flamme à la main , détruire pour jamais
 Un empire établi , sur tant d'affreux succès ,
 Cette ville superbe , oui , cette Rome altiere ,
 Qui commandoit aux Rois , descend à la priere ;
 Et les tirâns du Tibre , éperdus , effrayés ,
 Connoissent les revers , & tremblent à mes pieds.
 Immolons ces brigands : délivrons l'Aufonie :
 Frappons : fermons notre ame aux pleurs de Volumnie.
 Mais que dis-je ? elle vient : je l'entends , & ses cris
 Étonnent mon courage , & glacent mes esprits.
 Nourri dans les combats , le sang , les funérailles ,
 Né pour vaincre , & punir , ai-je donc des entrailles !
 Suis-je , ainsi que le Peuple , asservi par l'instinct !
 Quoi ! ma mere supplie , & ma haine s'éteint !
 Rome l'emporteroit ! ces tribuns , que j'abhorre ,
 Malgré tous leurs forfaits , respireroient encore !
 Et je n'aurois vaincu , que pour encourager ,
 Par un lâche pardon , l'envie à m'outrager !
 Aux traits de mon courroux , rien ne peut le soustraire ,

Peuple ingrat , ni le sort , ni les Dieux , ni ma mere;
 Vois ce trône éclatant , élevé par mes mains :
 C'est de-là qu'un Romain doit juger les Romains ,
 Déployer sa vengeance , allumer le tonnerre ,
 T'écraser , & venger , l'Italie , & la terre.

TULLUS , aux *Volsques*.

Compagnons d'un Héros , dont le bras indompté
 Enchaîne , sous nos loix , le Tibre épouvanté ,
 Antiates , voici la fatale journée ,
 Qui va du monde entier regler la destinée ;
 Où les cris d'une mere , & ceux de tant de Rois
 Vont , tour-à-tour , défendre , & réclamer leurs droits.
 Qu'un grand-homme décide une si grande cause :
 Sur vous , Coriolan , Antium s'en repose ;
 A vos pieds Rome attend l'esclavage , ou la mort :
 Prononcez : dans vos mains , vous seul tenez son sort.
 Vous n'avez plus d'égal : j'en dépose le titre :
 Le vainqueur des Romains doit en être l'arbitre.

SCENE II.

CORIO LAN , TULLUS , NONIUS , *Gardes*.

NONIUS.

VOTRE mere , Seigneur , porte ses pas vers vous :
 Elle vient.

CORIO LAN.

Dieux puissants , soutenez mon courroux.

NONIUS.

De Vestales en deuil une troupe timide ,
 Au milieu de nos rangs l'accompagne , & la guide ;
 Les Volsques étonnés s'empresrent , pour la voir.

CORIO LAN.

Sur ce trône , Tullus , allons la recevoir.

Montons : c'est elle. . . . ô Ciel ! Pour affermir ma haine ,
Pour être sans pitié , songeons qu'elle est Romaine.

SCENE III.

CORIOLAN , VOLUMNIE , TULLUS ;
NONIUS , *Vestales en deuil , Gardes.*

VOLUMNIE , *appuyée sur des Vestales.*

DANS ces lieux , où la guerre arme ses bras sanglants ;
Prêtresses de Vesta , guidez mes pas tremblants ;
Mes filles , soutenez une mere éplorée ,
Qu'à de longues douleurs , les destins ont livrée.
Hélas ! notre ennemi , pour de nouveaux forfaits ,
Ose remplir le trône , & s'asseoir sous le dais ;
Tandis que nos Consuls , couchés dans la poussière ;
Fatiguent vainement le Ciel , de leur priere.
O justice des Dieux , quand éclaterez-vous ?
O chere Virgilie , est-ce là votre époux ?

VIRGILIE.

Oui , Madame , c'est lui , qu'une haine invincible ,
Semble rendre à nos maux toujours plus insensible.

VOLUMNIE.

Qu'attendre d'un Barbare , ennivré par l'orgueil !
A-t'il daigné , sur nous , jeter un seul coup d'œil ,
S'éveiller un moment , aux cris de la nature ,
Et du sang ; qui lui parle , écouter le murmure ?

*En regardant Coriolan , qui fait un mouvement , pour
se lever , & qui est retenu , par Tullus.*

Ingrat !

Elle prend un ton grave , & s'adresse à Tullus.

Eh bien ! Tullus , dans vos guerrieres mains ,
La fortune aujourd'hui met le sort des Romains :

Vous triomphez ; sachez user de la victoire ;
 De vos brillants succès éternisez la gloire ;
 Justifiez le sort ; méritez d'être heureux ;
 Instruit par nos revers , montrez vous généreux.
 Un vainqueur n'est héros , qu'autant qu'à la vaillance ;
 Dans son cœur bienfaisant , il unit la ciémence ;
 Et qu'aux champs de l'honneur , domptant ses ennemis ,
 Il fait leur pardonner , dès qu'il les a soumis.

T U L L U S.

Je n'examine pas , si ces grandes maximes ,
 Aux yeux de la raison , sont toujours légitimes ;
 Si jamais un vainqueur , conduit par l'équité ,
 Ne doit , au bien public , immoler la bonté.
 Madame , dans ce camp , où je suis sans puissance ;
 C'est votre fils , qui tient le glaive , & la balance ;
 Coriolan peut seul....

V O L U M N I E.

Coriolan n'est plus ;
 Mon fils étoit Romain.

En s'adressant à Coriolan.

Répond , ô Martius ;
 Le crime n'est-il pas expié , par la peine ?
 Quel sang faut-il encor , pour éteindre ta haine ?
 De Romains égorgés nos sillons sont couverts ;
 Le bruit de nos malheurs a rempli l'univers ;
 Et l'excès de nos maux ; nos périls , nos alarmes ,
 Des yeux du Volsque même , arracheroient des larmes.
 Que veux tu ? qu'attends-tu ? tout tremble devant toi ;
 Connois donc la pitié : Rome connoît l'effroi.
 Ton bras ne s'est que trop appesanti sur elle :
 Un mortel garde-t'il une haine immortelle ?
 Cruel , si ton corroux ne doit jamais finir ,
 Cherche des ennemis , que tu puisses punir :
 Vois qui ta haine abaisse , & ta fureur élève :

Tes parens , tes amis vont tomber , sous ton glaive.

CORIOLAN , s'adressant aux Volsques.

Volsques , dont la valeur seconde mon courroux ,
Pour parens , pour amis , je ne connois que vous.

VOLUMNIE.

Je ne viens point ici te conseiller un crime ;
Ta tendresse pour eux n'est que trop légitime.
Le Volsque a tes sermens ; le Romain a ta foi ;
Si l'un te lie à lui , l'autre se lie à toi.
Le devoir , & l'honneur sont les Dieux d'un grand homme.
Suis l'honneur , le devoir ; sers Antium , & Rome ;
Unis des intérêts , que tu dois respecter ;
Sois Volsque , sois Romain.

CORIOLAN.

Qu'osés vous souhaiter ?

Je dois , comme Romain , je dois , comme Antiate ,
Perdre Rome ennemie , ou punir Rome ingrate.

VOLUMNIE.

Tu dois , comme Romain , oublier ses forfaits ;
Comme Volsque , immoler la discorde à la paix ,
Aux pieds de la clémence , enchaîner la victoire ,
Et remettre , en ses mains , le dépôt de ta gloire :
Ce sont là tes devoirs , ceux que tu dois remplir ,
Les seuls , dont un vainqueur puisse s'enorgueillir.
Tu ne me reponds rien ; crois tu qu'un grand courage.
Ne puisse , sans bassesse , oublier un outrage ?
S'illustra-t'on jamais , par la férocité ,
Et fut-il des héros , sans générosité ?
Rome aujourd'hui t'implore ; entends sa voix plaintive ;
A tes lauriers sanglants , joins la paisible olive :
Pardonne : c'est assez nous avoir fait trembler ;
Releve l'ennemi , que tu peux accabler ;
Sois ton propre vainqueur ; étouffe ta colere ;
Accorde Rome enfin , aux larmes d'une mere.

E

C O R I O L A N ;
C O R I O L A N .

Je l'accorde , aux héros opprimés , dans ses fers ;
A ces Rois , dont les cris l'appellent aux enfers.

V O L U M N I E .

Malheureux ! où t'emporte une aveugle furie ?
De tes propres succès , tu punis ta patrie !
Et dans ses noirs transports , ton courroux insensé
Lui redemande un sang , que ta main a versé !
Ces tirans , que tu plains , ont été tes victimes ;
Nos exploits sont les tiens ; nos crimes sont tes crimes ;
Et ton bras triomphant consacra mille fois ;
Dans les Temples des Dieux , les dépouilles des Rois.
Veux tu , que relisant les fastes de l'Histoire ,
Je t'accable du poids de ton antique gloire ;
Que je retrace encor ces tems , ces jours vantés ;
Où l'on a vu les Dieux combattre , à tes côtés ;
Où Castor , & Pollux tout fumants de carnage ,
Ont apparu , dans Rome , & loué ton courage ?
Nos plus heureux succès , nos plus brillants lauriers
Sont les fruits glorieux de tes travaux guerriers.
Quel héros , mieux que toi , soutint la république ?
Sur ton front , brille encor la couronne civique.
Tes bustes sont mêlés , aux marbres de Brutus ;
Et l'airain , malgré toi , conserve tes vertus.
Au midi de tes jours , compare ton aurore ;
Admires en l'éclat , s'il t'en souvient encore.
Des Tarquins , sous tes coups , le trône est renversé ;
Jusques dans Clusium l'Étrusque est repoussé :
Tout cède , ou tout perit ; tout fuit , sans se défendre ;
Tout parle des succès , que tu rougis d'entendre ;
Ton nom même , ton nom....

C O R I O L A N .

Nom de sang , nom d'horreur ;

Nom , que redouble ici ma haine , & ma fureur.
Ce nom , à mes amis si cruel , si funeste ,

De mes honneurs passez est tout ce qui me reste.
 Banni par les Tribuns , par les grands poursuivi ,
 Pour prix de mes travaux , Rome m'a tout ravi.
 Ville ingrate , & perfide , esclave de l'envie ,
 Tu m'oses outrager , & me laisser la vie !
 Tremble : j'existe encor : je vis : C'en est assez.
 Mes affronts , dans ton sang , seront tous effacés.

V O I. U M N I E.

Quoi ! mes pleurs....

C O R I O L A N.

Seront vains.

V O L U M N I E.

Nos droits

C O R I O L A N.

Je les méprise.

V O L U M N I E.

Rome.....

C O R I O L A N.

Je la détruis.

V O L U M N I E.

Le Ciel....

C O R I O L A N.

Me favorise.

V O L U M N I E.

Le Ciel hait ton orgueil , & ta férocité.

Veux tu qu'il te protège ? imite sa bonté.

C O R I O L A N.

J'imite sa justice.

V O L U M N I E.

Elle s'arme , avec peine.

Le remords la fléchit , le repentir l'enchaîne ;

Elle cède à nos pleurs.

C O R I O L A N.

Elle excite mon bras.

V O L U M N I E.

Au nom de ta patrie.

CORIOLAN,

CORIOLAN.

Un banni n'en a pas.

VOLUMNIE.

Au nom de Romulus.

CORIOLAN.

Romulus vous dédaigne ;

Il fuit loin d'une ville , où Sicinius regne.

VOLUMNIE.

Quel vainqueur irrité , quel monstre furieux
 Ne s'attendrit , aux noms de patrie , & de Dieux !
 Cependant les grands noms de Dieux , & de patrie
 Ne peuvent d'un barbare adoucir la furie.
 Eh bien ! Si l'équité , l'honneur , & le devoir ,
 Si les loix , si les Dieux sont des noms , sans pouvoir ;
 Pour ton propre intérêt , embrasse la clémence.
 Du Démon des combats tu connois l'inconstance.
 Un jour forme & détruit les palmes des guerriers ;
 Le cyprés croit souvent , au milieu des lauriers ;
 Et plus d'un conquérant , trahi par la victoire ,
 Pleure , dans les revers , la perte de sa gloire.
 Te dirai-je encor plus ? redoute nos destins ,
 Ce génie immortel , qui conduit nos desseins ,
 Qui triomphe toujours des plus puissants obstacles ,
 Qui , dans les grands dangers , produit les grands miracles.
 Et qu'ont pu les Vèiens , les Eques , les Toscans ,
 Et la foudre des Rois , & le fer des tirans ?
 Des mains de Porfenna Coclès délivre Rome :
 Tout un peuple combat , & ne peut vaincre un homme.
 Du furieux Acron , la terre a bu le sang.
 Ce monarque terrible , & si fier de son rang ,
 Attaque Romulus , & Romulus l'immole :
 Son sceptre ensanglanté pare le Capitole.
 Téméraire vainqueur , crains Rome , crains le sort ;
 Jusques sous tes lauriers , tu peux trouver la mort ;

Dans le Ciel orageux , où t'élève la guerre ,
 Sans cesse , à tes côtés , vois fumer le tonnerre.
 Assure donc tes jours , ta gloire , tes exploits :
 Force nos cœurs altiers de plier , sous tes loix :
 Etablis ta grandeur , sur un pardon sublime :
 Laisse à Sicinius , laisse l'horreur du crime.
 Par un forfait plus grand voudrois-tu l'effacer ?

C O R I O L A N.

Pour se venger d'un crime , il faut le surpasser.

V O L U M N I E.

Viens donc le consommer : viens , perfide : cours : vole ;
 Renverse nos remparts ; abats le Capitole ;
 Frappe : égorge : détruis : sois digne de ton rang ;
 Abreuve toi de pleurs ; enivre toi de sang ;
 Disperse les autels , sous tes mains sacrilèges :
 Les Peres du Sénat t'attendent , dans leurs sieges.
 Toi , qui fus leur enfant , deviens leur assassin :
 Barbare , enfonce leur un poignard , dans le sein.
 Et du héros fameux , qui forma ta jeunesse ,
 Du grand Valerius immole la vieillesse.
 Tu frémis ! quels forfaits pourroient t'épouvanter ?
 Ose ce qu'autrefois Tullie osa tenter :
 Sur le corps déchiré de ta mere égoragée ,
 Pousse ton char affreux , dans Rome saccagée ;
 Et sa tête à la main , demande à tes guerriers ,
 Et des honneurs nouveaux , & de nouveaux lauriers.

elle sort.

C O R I O L A N.

O ma mere ! elle fuit ... Ciel ! Dans mon trouble extrême ,
 Perdons ce que je hais , mais sauvons ce que j'aime.
 Volez , Gardes du trône , intrépides soldats ,
 Hâtez-vous : dans ce camp , qu'on retienne ses pas.

SCENE IV.

C O R I O L A N , T U L L U S , N O N I U S ;

& les principaux Chefs de l'Armée.

C O R I O L A N .

V O U S l'avez vue , amis , cette fiere Romaine ,
Qui joint l'insulte aux pleurs , la tendresse à la haine ;
Qui portant ses sanglots , jusqu'au fond de mon cœur ;
Au sein de la victoire , épouvante un vainqueur ;
Et qui m'eut attendri , si mon ame inflexible
Pouvoit se démentir , & devenir sensible.

T U L L U S .

J'ai vu Coriolan , digne de ses exploits ,
Soutenir , en héros , la querelle des Rois ,
Dévouer les Romains , à sa juste colere ,
Et triompher des pleurs , & des cris d'une mere :

C O R I O L A N .

Juste Ciel ! que ces cris , que ces pleurs sont puissans !
Dans quel désordre affreux , ont-ils plongé mes sens !
Ah ! reprends , contre moi , Rome , reprends les armes :
Je les redoute moins encore , que ces larmes.
Mais tu jouiras peu du trouble , où tu me vois.
C'en est trop : vengeons-nous : je le puis : je le dois.
Allez , fier Nonius ; & que votre courage ,
Sur le mont Aventin , s'ouvre un noble passage :
C'est vous , qui nous devez ce triomphe éclatant :
Votre gloire l'exige ; & la mienne l'attend.

aux Chefs de l'armée Volsque.

Vous , Héros , rassemblez vos guerriers invincibles ;
Excitez leur grand cœur : armez leurs bras terribles ;
Qu'ils brûlent de vous suivre , & qu'ils partagent tous
Mes transports , ma fureur , ma haine , & mon courroux.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CORIO LAN , VIRGILIE.

VIRGILIE.

ROME va donc perir ! vôtre haine funeste
 Livre au fer destructeur , l'azile qui nous reste ,
 Et pleins de vos transports , déjà de toutes parts ,
 Vos farouches Soldats marchent , vers nos remparts ,
 Quel sinistre démon , après tant de tempêtes ,
 Fait encore gronder la foudre , sur nos têtes ?
 Contre qui sa fureur arme-t'elle vos bras ?
 L'aspect de ce séjour ne vous glace-t'il pas ?
 Où courez Vous ?

CORIO LAN.

A Rome , où l'éclat de ma vie

Excita d'un vil peuple & l'audace & l'envie ;
 Où les laches Tribuns osèrent m'outrager ;
 Où je dois , en héros , perir ou me venger.

VIRGILIE.

Quoi ! ce n'est point assez , cruel , pour ta vengeance ;
 Que le Tibre asservi coule , sous ta puissance ;
 Que la terre , en ses flancs , ne puisse receler
 La foule des guerriers , que tu viens d'immoler ;
 Et que des tours d'Anxur , jusqu'aux champs de Nomante ,
 Ton bras ait tout rempli d'horreur & d'épouvante.
 Il faut encore , il faut que nos murs renversés
 N'offrent à tes regards , que des morts entassés ;
 Que nos Temples brûlants éclairent ta victoire ;

Que des fleuves de sang éternisent ta gloire ;
 Et que le Capitole , abbattu , par ta main ,
 Cache , dans ses débris , jusqu'au nom de Romain !
 Ainsi , toujours de meurtre , & de carnage avide ,
 Un éternel courroux est le Dieu , qui te guide ;
 Et ton barbare cœur , qu'on n'attendrit jamais ,
 Excite encor ton bras , à de nouveaux forfaits.
 Assouvis donc ta rage , & satisfais ta haine ;
 Une Volsque ose ici s'avouer pour Romaine ;
 Ton épouse dément , & brave ton courroux ;
 Punis une rebelle , & cesse d'être époux.
 Frappe : voila ma tête : immole ta victime.
 Puisse ce parricide être ton dernier crime ;
 Ou si ta haine exige un sang plus précieux ,
 Tu peux la contenter , ta mere est sous tes yeux :

C O R I O L A N .

Que son aspect , O Ciel ! m'épouvante , & m'accable ,
 Et qu'il va m'en coûter , pour être inexorable !

S C E N E I I .

CORIO LAN , VOLUMNIE , VIRGILIE , MARTIUS ,
Vestales , Gardes.

V O L U M N I E .

DEs projets d'Antium , Ministre furieux ,
 Qui lui vends , sans éffroi , ta patrie & tes Dieux ;
 Toi , qui dans les transports , que le courroux t'inspire ,
 Ne te crois pas vengé , tant qu'un Romain respire ,
 Volsque ennemi , répond : de quel droit tes Soldats
 Osent ils observer , & retenir mes pas ?
 Par quel ordre secret , de gardes investie ,
 Ne puis-je de ce camp obtenir la sortie ?
 Ne sçais-tu pas qu'ici sur la foi de Tullus ,

J'entra

T'entr'ai libre ? D'où vient que je ne le suis plus ?

C O R I O L A N.

Quoi ! dans ces murs affreux , que détruit ma colere ,
Irois-je abandonner une tête si chere !

V O L U M N I E.

Je t'entends : tu veux donc , que lorsque ta fureur
Va tout remplir de sang , de tumulte & d'horreur ;
Lorsqu'au milieu des cris , des sanglots , des alarmes ,
La vengeance , & la mort vont consacrer tes armes ,
Témoin de tes forfaits , & devorant mes pleurs :

Je vienne t'applaudir de mes propres malheurs ;
Et trainant , dans l'opprobre , une vie importune ,
J'aille , dans Antium , adorer ta fortune.

Mais sçais-tu que mon cœur est au-dessus du fort ?

Que tu peux m'arracher la vie , & non la mort ?

Et que de quelque orgueil , que ton pouvoir t'ennivre ,
Il n'est pas assez grand , pour me forcer à vivre ?

Je vivrois ! Je verrois tes Soldats inhumains

Charger de fers honteux , les veuves des Romains ,
Dans leurs bras tout fumants de meurtre , & de carnage ,
De la fiere Pallas ravir l'auguste image ,

Et fouler , sous leurs pieds , dans nos murs abatus ,
La cendre , & le tombeau d'Horace , & de Brutus !

Ah ! plutôt contre moi , ces foibles mains tournées
Auront tranché le cours de mes tristes journées ;

J'aurai sçu prévenir , par un coup généreux ,

Du sort , qui nous trahit , les revers douloureux ;

Et rendant aux Romains le sang , qui t'a fait naître ,
Les venger , me punir , de t'avoir donné l'être.

Nouvelle Hécube , hélas ! dans ces flancs abhorrés ,

J'ai porté l'ennemi de nos Temples sacrés ;

C'est moi , qui nourrissant ton ardeur martiale ,

Formois cette valeur , à Rome si fatale ;

Je préparois sa perte , en excitant ton cœur ;

Enfin , Rome , sans moi , n'auroit point de vainqueur ;
 Ton active prudence , & ton bouillant courage ,
 Tes exploits , tous nos maux sont mon funeste ouvrage ;
 Ah ! que n'ai-je en ce cœur , avide de combats ,
 Plongé l'acier fatal , dont je chargeois ton bras ,
 Précipité tes jours , dans les gouffres du Tibre ;
 Que ne suis - je sans fils , & Rome seroit libre !
 Cruel , qui dans le cours de nos malheurs affreux ,
 Me ravis le seul bien , qui reste aux malheureux :
 Oui , dans l'excès de maux , que cause ta vengeance ,
 Je n'ose de nos Dieux réclamer la puissance.
 Hélas ! que demander aux arbitres du sort ?
 Ta honte , ou nos succès , notre perte , ou ta mort :
 Détermine mon ame égarée , incertaine :
 Tous mes vœux sont cruels : je suis mere , & Romaine ;
 Voudrois-je que d'un fils traîné par nos guerriers ,
 La hache du Licteur abatit les lauriers ?
 Ou que Rome sanglante , au Volsque abandonnée ,
 Fut au char du vainqueur pour jamais enchaînée ?
 De quel côté pancher ? Pour qui former des vœux ?

C O R I O L A N .

Rangez-vous du parti , qu'ont embrassé les Dieux.
 Qu'entre un fils triomphant , & le Romain perfide ,
 La raison des héros , le succès vous décide.
 Si quelque doute encor partageoit vos esprits ,
 Rappelez-vous ce jour de tumulte & de cris ,
 Ce jour....

V O L U M N I E .

N'en trace pas la douloureuse histoire ;
 Laisse ce soin cruel à ma triste mémoire.
 Je fais que ton exil injuste , inattendu ,
 Porta le désespoir ; dans mon cœur éperdu ;
 Mais je rappelle aussi , que dans le deuil plongée ,
 Ta gloire consolait une mere affligée.

Ta gloire te restoit : l'honneur du Consulat ;
 Ce rang , que tu briguois , n'en valoit pas l'éclat.
 Illustre par toi-même , aux fureurs de l'envie ,
 Le sort , pour t'éprouver , abandonna ta vie.
 J'ai vu , dans Antium , s'éclipser ta splendeur ;
 Tu n'as pu soutenir le poids de ta grandeur.
 Les clameurs d'un vil peuple , un refus , un outrage
 Ont obscurci ta gloire , & vaincu ton courage ;
 Et dans l'adversité , ton esprit abattu
 A montré que l'orgueil faisoit seul ta vertu.
 Ainsi ta fermeté , pliant sous la disgrâce ,
 De quelques factieux n'a pu braver l'audace.
 Un héros , dans la sphere , ou le Ciel l'a placé ,
 S'irrite-t'il des cris du vulgaire insensé ?
 Ce n'est , qu'en sa vertu , qu'il met sa confiance :
 L'univers crouleroit , sans troubler sa constance.

C O R I O L A N.

Rome jouiroit dont du fruit de ses forfaits !

V O L U M N I E.

Non : Rome jouiroit du prix de tes bienfaits ;
 De festons immortels , elle ceindroit tes bustes ;
 Et mêleroit ton nom , aux noms les plus augustes.
 Elle admire , dans toi , la noble fermeté ,
 Le courage ; faut-il exclure la bonté ?
 Si tu veux la bannir , du moins que ta vengeance
 Ne confonde jamais le crime , & l'innocence.
 Ces nobles vétérans , & ces jeunes guerriers ,
 Dont la valeur , sous toi , moissonnoit les lauriers ,
 Ces grands patriciens , ces héros consulaires ,
 Qui sauverent tes jours des fureurs populaires ,
 Ces femmes , ces vieillards , dans nos malheurs communs ,
 Tomberont sous tes coups , ainsi que nos Tribuns ;
 Et l'enfant , au berceau , poursuivi par ta haine ,
 Sans avoir part au crime , aura part à la peine.

F 2

Tu rougis : je le vois : mais dans le sang nourri ;
Ton cœur altier s'étonne , & n'est point attendri.
Il insulte peut-être , à ma douleur amère.

Ah ! n'avilissons plus la dignité de mère :
Respectons nous : cessons , pour fléchir son courroux ;
D'employer des moyens , trop indignes de nous.
Prêtresses de vesta , victimes , qu'un perfide ,
Destine , dans ce jour , au glaive parricide ,
Avancés : remettez aux mains d'un furieux ,
Du sang des Martiens le reste précieux.

Les Vestales s'avancent , & lui remettent son fils.

Voilà ton fils. Hélas ! ta cruelle vengeance
Alloit , dans ces remparts , immoler son enfance ;
Elle l'eut accablé , sous leurs Vastes débris :
Ton cœur redoutoit peu de le perdre , à ce prix ;
Mais Rome te le rend , & toujours magnanime ,
Lorsque tu la détruis , elle t'épargne un crime.

C O R I O L A N , *embrassant son fils.*

O le premier plaisir , qu'un pere malheureux
Éprouve , dans le sein d'un exil rigoureux !
O ma joie ! ô mon sang !

V O L U M N I E .

Quel affreux héritage ,
Quel nom va ta fureur lui laisser en partage ?
Rebuté , fugitif , sans foyers , sans appui ,
L'horreur , qu'on a pour toi , s'étendra jusqu'à lui.
Fils d'un pere connu , par sa haine implacable ,
Ton nom seul à jamais le rendra redoutable ;
Et l'exemple récent de nos tristes revers ,
Contre le sang d'un traître , armera l'univers.
Sauve-le des malheurs , où ton crime l'expose ;
C'est un devoir sacré , que l'équité t'impose.
Par tous ces demi-Dieux , dont ton fils est issu ,
Transmets lui ton sang pur , comme tu l'as reçu ;

Si tu n'es citoyen , vois ton fils , & fais pere ;
Que la tendresse , en toi , désarme la colere.

C O R I O L A N.

Quel est donc ton pouvoir , ô nature ! quel cri
Réveille la pitié , dans mon cœur attendri ?
Que vois-je ! autour de moi tout gémit , & tout pleure.
Ah ! redoutable enfant , éloigne toi.

V O L U M N I E , *Arrétant Martius , & le ramenant à Coriolan.*

Demeure ;

Calme ce furieux irrité , contre nous ;
Pour sauver ta patrie , embrasse ses genoux ;
Sur ses cruelles mains , ose imprimer ta bouche ;
Fais passer tes sanglots , dans son ame farouche ;
Enchaîne , dans tes bras , ce superbe vainqueur ;
Et porte le remords , jusqu'au fond de son cœur.

C O R I O L A N.

O mon fils ! ô Romains ! ô tendresse ! ô vengeance !
Puis-je oublier l'affront ? Dois-je punir l'offense ?
Dans le trouble , où je suis , je ne me connois plus.

V O L U M N I E.

Mes larmes , mes conseils , mes cris sont superflus.
Vainement , par mes soins , la nature te presse.
Eh bien ! puisqu'à ce point la fortune m'abaisse ,
Puisque je dois mourir , ou vaincre ton courroux ,
Tu m'y forces , cruel ; je tombe à tes genoux.
Contemple Volumnie , à tes pieds abattue ;
Assouvis tes regards de cette affreuse vue.
C'est ainsi , que dans Rome , où te conduit le sort ,
De tes barbares mains , je recevrai la mort.
Hélas ! Lorsque mes soins ont formé ta jeunesse ,
Tu ne promettois pas ce prix , à ma tendresse ;
De la vertu pour lors tu suivais les sentiers ;
Tu mettois , à mes pieds , ta gloire , & tes lauriers ;

Et moi , je suis aux tiens ; moi , j'arrose de larmes ;
 D'un coupable vainqueur les parricides armes ;
 Et je les baigne en vain : je ne puis l'appaiser :
 En regrets , en sanglots , il me laisse épuiser :
 Il me voit : il m'entend : & son ame cruelle
 Refuse un seul soupir , à ma douleur mortelle.
 Ah Barbare !

C O R I O L A N , *la relevant.*

Ah ! ma mere !

V O L U M N I E.

Arrête : que dis-tu ?

Pour être encor mon fils , en as-tu la verta ?
 Je chérissais ce fils , & j'en étois chérie ;
 Mon fils étoit l'honneur , l'appui de sa patrie ;
 Mon fils défendoit Rome ; & toi , tu la combats ;
 Il m'aimoit ; tu me hais. Cruel , tu ne l'es pas.
 Non , le Ciel ne pourroit unir , dans le même homme ,
 Le fils de Volumnie , & l'ennemi de Rome.

C O R I O L A N , *attendri.*

Ah ! je suis votre fils.

V O L U M N I E.

Ai-je fléchi ton cœur ?

C O R I O L A N.

Vous avez triomphé d'un superbe vainqueur.

V O L U M N I E.

T'ai-je rendu Romain ?

C O R I O L A N.

Je le suis : je veux l'être :

Je pardonne.

V O L U M N I E. *avec transport*

A ces traits j'aime à te reconnoître.

Viens, mon sang , viens, mon fils , dans mes embrassemens,
 Raffermer d'un Romain les nobles sentimens.
 Les Dieux t'avoient formé trop grand , trop magnanime ,

Trop digne de leur rang , pour te livrer au crime.
O Rome ! ô mon païs ! vous ne servirez pas :
Coriolan vous rend & son cœur , & son bras.
C'en est fait : à mes vœux le sort n'est plus contraire ;
J'ai retrouvé mon fils.

C O R I O L A N.

J'ai retrouvé ma mere.

Pour remplir cependant ses plus tendres souhaits ;
Hâtons-nous d'assurer son bonheur , & la paix.

S C E N E III.

CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, MARTIUS ;
NONIUS, *Vestales, Romains enchaînés,*
Gardes.

N O N I U S , *suivi de Romains enchaînés.*

Vous triomphez , Seigneur ; & jamais la victoire
N'a d'un succès plus prompt couronné votre gloire.
Nos combattans guidés , par votre heureux destin ,
Ont planté nos drapeaux , sur le mont Aventin.
De ce poste orgueilleux , disputant l'avantage ,
Les Romains , au péril opposent le courage ;
Mais tout cède aux efforts des Volsques indignés ;
Dans le sang ennemi nous nous sommes baignés ;
Et ces Guerriers captifs , que devant vous j'amene. . .

C O R I O L A N.

Il suffit , Nonius : que l'on brise leur chaîne.
Ma colere s'éteint , & les pleurs maternels
En calment pour toujours les transports criminels.

(*aux Romains*)

Allés , chefs malheureux , qu'opprimoit ma vengeance ;

A Rome épouvantée annoncer ma clémence.
 Puisque la pitié s'ouvre , un cœur tel que le mien ;
 Quel féroce mortel peut lui fermer le sien ?
 Que le Volsque aime donc une ville que j'aime ;
 Bientôt de mes-projets je l'instruirai moi-même ;
 Et mon cœur trop fameux , par ses heureux forfaits ;
 Ne s'illustrera plus qu'à force de bienfaits.

S C E N E IV.

N O N I U S .

QUEL est donc ce discours qui me glace , & m'étonne !
 L'ai-je bien entendu ! Coriolan pardonne !
 Rome échappe à nos fers ! un instant a détruit
 De tant de longs combats le salaire & le fruit !
 Un banni , qui nous doit sa vie , & sa puissance ;
 Se dément , nous trahit , & trahit sa vengeance !
 Qui l'eut cru ! Mais Tullus dirige ici ses pas :
 Peignons-lui des malheurs qu'il ne soupçonne pas.

S C E N E V.

T U L L U S , N O N I U S .

N O N I U S .

AH ! Seigneur , apprenez qu'elle est notre disgrâce :
 Le fier Coriolan , ce Romain , dont l'audace ,
 Après tant de moissons de palmes , de lauriers ,
 Promettoit Rome entière , à nos travaux Guerriers ;
 Ce Romain est fléchi.

T U L L U S ,

TULLUS.

Lui !

NONIUS.

Lui-même. Sa mere

A presque sous mes yeux désarmé sa colere ;
Et les premiers objets , à ses regards offerts ,
Nos captifs orgueilleux ont vu briser leurs fers.
Enfin ce que n'a pu le Sénat ni Septime ,
Une femme l'obtient.

TULLUS.

O perfidie ! ô crime !

Traître , que dans nos murs je devais égorger ;
Toi qui ne vis qu'autant que tu peux me venger ;
Tu tiens de moi ton rang & ton pouvoir suprême ;
Et ton cœur effrené s'en sert , contre moi-même !
Étoit-ce pour sauver mes cruels ennemis ,
Que ce rang , ce pouvoir , dans tes mains fut remis ?
Quoi ! Lorsque ta fureur renverse Coriole ,
Je verrois par tes soins , fleurir le Capitole ,
Et la foudre allumée , en s'exhalant dans l'air ,
N'auroit pour nous venger , fait briller que l'éclair !
Ah ! ma haine s'accroît , lorsque la tienne cesse :
J'adopte ta vengeance , & non point ta tendresse.
Les pleurs , qui t'ont flechi ne peuvent rien sur moi :
Ta tête me répond de ton manque de foi.
En un mot , perd la vie , ou soutiens ma querelle :
Porte la flamme à Rome ou péris avec elle.
Mais , Nonius , laissons des discours superflus.
Es-tu Volsque ?

NONIUS.

Oui , Seigneur , & l'ami de Tullus.

TULLUS.

Eh bien ! fers l'amitié , ton païs , & la gloire.
Viens : allons , sur nos pas , rappeler la victoire ;

D'un perfide Romain prévenons les projets ;
Et fermions tous les cœurs , au desir de la paix ;
qu'éveillés par nos cris , tous les Chefs de l'armée
Rallument , contre lui , leur haine envenimée.
L'éclat de ses hauts faits , ses succès inouis
N'ont que trop irrité , ceux qu'ils ont éblouis ;
Qu'ami des factions , le soldat mercenaire ,
Par l'appas du butin , devienne sanguinaire ;
Et que le camp rempli de trouble , & de débats ;
Perde Coriolan , ou l'entraîne aux combats.

N O N I U S.

Oui , Seigneur , unissons l'audace , & la prudence ;
Armons l'ambition , l'intérêt , la vengeance.
Qui fait des passions mettre en jeu le ressort ,
Asservit les mortels , & maîtrise le sort.
En vain Coriolan , fier de sa renommée ,
Voudroit donner des loix à la puissance armée :
Que peut-il ; ce haut rang , dont il fait son appui ,
Son pouvoir est à nous , bien plus qu'il n'est à lui.
Si nous n'y consentons , il ne sauroit nous nuire.
Nous l'avons élevé , nous pouvons le détruire.
L'audace est dans son cœur : la force est dans nos mains ;
Et , quand nous le voudrons , nous perdrons les Romains.

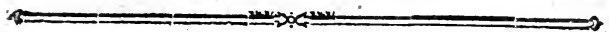
T U L L U S.

Perdons les : je le veux : que ma vengeance éclate :
Contre Coriolan , irritons l'Antiate ;
Et que , dans ses desseins , le perfide obstiné
Trouve , par nos complots , tout le camp mutiné.

Fin du troisieme Acte.



ACTE QUATRIÈME.



SCÈNE PREMIÈRE.

TULLUS , VIRGILIE.

TULLUS.

FUIS loin de mes regards : n'irrite plus ma haine ,
O fléau de mes jours , lâche républicaine.
Tous les liens du sang sont rompus entre nous ;
Je ne te connois plus : redoute mon courroux.
Fuis moi , te dis-je.

VIRGILIE.

Epouse , & fille infortunée ,

A des pleurs éternels , suis-je donc condamnée ?
Du sort le plus affreux j'éprouve la rigueur :
Tout ce que je chéris s'arme , contre mon cœur.
La colere renaît , du sein de la colere ;
Elle quitte l'époux , pour enflammer le pere ;
Et dans le même instant , où je crois respirer ,
Mes yeux , baignés de pleurs , ont encore à pleurer.
Ah ! calmez les transports d'une haine fatale ;
A mes sanglots du moins donnez quelque intervalle.
Soyez tel qu'autrefois , sensible à nos douleurs :
Votre cœur attendri s'ouvroit à nos malheurs ;
Je retrouvois en vous , le pere , le grand-homme :
Le pere me plaignoit , le héros plaignoit Rome.
Hélas ! me trompiez vous ?

TULLUS.

Je plaignois Rome ! O Dieux !
Dans le fond de ce cœur tu devois lire mieux.

S'il a pu deguïser son courroux sanguinaire ;
 C'est que d'un furieux il armoit la colere :
 Oui , ma haine vouloit vous perdre , par sa main :
 Tel fut l'horrible nœud d'un Volsque & d'un Romain ;
 Mais ce lien sanglant , que forma la vengeance ,
 Le perfide le rompt , par sa lâche clémence ,
 Il vend , pour quelques pleurs , nos exploits , nos lauriers ,
 Le prix de nos travaux , le sang de nos guerriers .
 Qu'il tremble : ma fureur , que redouble son crime ,
 Peut , au milieu du camp , le prendre pour Victime .
 Rome , tu n'as encor triomphé qu'à demi :
 Il te reste à fléchir ton plus grand ennemi ;
 Ou plutôt rejetant une espérance vaine ,
 Il te reste à tomber , sous les coups de ma haine .

V I R G I L I E .

Detrompez-vous : voyez ces superbes remparts :
 C'est-là que sont rangés les boucliers de Mars ;
 Que la brillante flamme , à Vesta consacrée ,
 D'un empire éternel préface la durée ;
 Et que dignes du sort , à leur grand cœur promis ,
 Les Romains regneront , sur l'univers soumis .

T U L L U S .

Peuple indigne du jour , opprobre de la terre ,
 Insolent dans la paix , & cruel dans la guerre ;
 Qui du Roc Tarpeïen connu par tes forfaits ,
 Devores l'univers , dans tes vastes souhaits ,
 Il te sied bien , à toi , troupe de vils esclaves ,
 D'oser au monde entier préparer des entraves !
 Quel succès éclatant , quel immortel exploit ,
 Quel titre glorieux t'en ont donné le droit ?
 Tes fastes ne sont pleins que de sang , de ruines :
 Ce Capitole affreux recèle tes rapines :
 Cette enceinte , ces tours , ces remparts abhorrés ,
 Par le sang de Rémus , ont été consacrés .
 Dans les ombres , l'horreur , & le bruit d'un orage ,

Ton fondateur lui-même a ressenti ta rage ,
 Et victime immolée à tes projets cruels ,
 Il a reçu de toi , la mort , & des autels.
 Quel séjour ! quelle ville en crimes si féconde !
 Quels affreux souverains , pour le Tibre , & le monde !
 Lâches usurpateurs du trône des Tarquins ,
 Expirez , sous mes coups , tirans républicains :
 Monstres , de qui l'orgueil déffioit le tonnerre ,
 De votre horrible aspect , purgez enfin la terre ;
 Emules des Titans , éprouvez en le sort ,
 Et tombés foudroyés , dans les bras de la mort.

VIRGILIE.

Connoissez ces Romains , que vous voulez détruire :
 Témoin de leurs vertus , je puis vous en instruire.
 Heureux dans l'indigence , & grands sous d'humbles toits ,
 J'ai vu des conquérans dédaigner l'or des Rois ,
 Des guerriers , dont le nom brille dans nos annales ,
 Ouvrir leurs champs féconds , de leurs mains triomphales ,
 Des héros au-dessus de l'un & l'autre sort ,
 Regarder , du même œil , & la vie , & la mort ;
 Et le vainqueur modeste , au sein de la victoire ,
 Des plus heureux succès ne cueillir que la gloire.
 O Rome ! que l'envie , en sondant tes desseins ,
 T'accuse d'attenter , sur les droits les plus saints ,
 De tout soumettre au fer , de régner par la guerre :
 Tes vertus , tes bienfaits enchaîneront la terre.
 La justice est ta force : on ne te voit jamais ,
 A l'ardeur d'envahir , sacrifier la paix :
 Tu présentes l'olive , & le glaive homicide ,
 Ton ennemi choisit , & son choix te décide ;
 Et si ton bras vainqueur le range , sous ta loi ,
 Il devient ton enfant , pour regner avec toi.

TULLUS.

O Vous , qui l'entendez , Dieux témoins de ma haine ,
 Deviez vous de mon sang former une Romaine !

Je le suis , oui , Seigneur , ce nom m'enorgueillit :
Plus qu'un trône , ce nom m'illustre.

TULLUS.

Il T'avilit.

O perfide ! ô ma honte ! objet d'horreur !

VIRGILIE.

Mon Pere !

TULLUS.

Cesse d'être Romaine , & tu me deviens chere ;
Sois Volsque ; sois mon sang ; n'arrête plus mes coups ;
Cache , ou taries tes pleurs ; crains , ou fers mon courroux.

VIRGILIE.

N'employez , sur mon cœur , qu'un pouvoir légitime :
Vous n'avez pas le droit de commander un crime ;
C'en seroit un , pour moi , d'adopter vos transports :
Ma gloire doit tenter de plus nobles efforts :
Elle doit triompher d'une injuste vengeance ,
Elle doit , malgré vous , vous rendre à la clémence.
Ne croyez pourtant pas , qu'au fort de mes ennuis ,
Je puisse , un seul moment oublier qui je suis :
Je crains d'être parjure , autant que d'être ingrate ;
J'aime Rome , il est vrai : mais je suis Antiate.
Mes devoirs ont leurs droits , & ces droits ont leurs rangs ;
Ils ne sont pas détruits , pour être différens.
Dans tous les deux partis , je trouve ma famille :
Je suis mere dans l'un , dans l'autre je suis fille :
Le Volsque , & le Romain m'intéressent pour eux :
Mais dans leurs demêlés , je suis au malheureux.
Oui , si dans sa faveur , la fortune volage
Des Romains abattus relevoit le courage ,
Si de nouveau son bras , secondant nos guerriers ,
Sur vos remparts sanglans , leur offroit des lauriers ,
Vous me verriez voler , au milieu de leurs armes ,

Remplir leur sein cruel , de mes cris , de mes larmes ,
Glacer ces furieux , m'opposer à leurs coups ;
Faire en un mot , sur eux , ce que je fais sur vous.

T U L I U S.

Laisse ce triste soin , aux Romaines tremblantes ;
Volsque , couronne toi , de nos palmes brillantes ;
Quitte un parti vaincu , pour en suivre un vainqueur ;
Qu'Antium triomphant regne seul dans ton cœur.
De nos cruels tirans , massacrés sur ces rives ,
Vois traîner dans nos murs , les images captives ;
Vois nos Héros briser les fers des Souverains ,
Et recevoir l'encens de leurs contemporains ;
Vois enfin ton pays , consacré par l'histoire ,
Remplir tout l'univers , de l'éclat de sa gloire.

V I R G I L I E.

Ah ! si par l'équité vos lauriers ennoblis ,
Sur des bords étrangers , avoient été cueillis ;
A l'effort de vos bras , j'eusse applaudis moi-même ;
Ma patrie eut connu jusqu'à quel point je l'aime.
Mais ces cruels festons sont baignés de nos pleurs ;
Antium , tes succès ne sont que nos malheurs.
Que dis-je ! ils sont les tiens : c'est ton sang que tu verses :
En frappant les Romains , c'est ton sein , que tu perces ,
Nous te sommes unis , par les plus tendres nœuds ;
Presque tous nos enfans sont tes propres neveux.
Hélas ! à ce grand nom , le Sabin redoutable
Se dépouilla jadis de sa haine indomptable.
Tes soldats renommés , tes Volsques belliqueux
Seront-ils , à nos cris , plus insensibles qu'eux ?
Volons , empressons nous de fléchir leur colere ;
Faisons parler le sang : montrons la fille au pere :
Offrons , à nos vainqueurs , au milieu des combats ,
Nos enfans bégayans , qui leur tendent les bras ;
Et qu'à leurs tendres cris , ces guerriers invincibles ,

Se retrouvent un cœur , & deviennent sensibles.

T U L L U S.

Ecoute.

V I R G I L I E.

Eh bien ! Seigneur.

T U L L U S.

Chéris-tu ton époux ?

V I R G I L I E.

Comme un don précieux , que j'ai reçus de vous.

T U L L U S.

Et Rome ?

V I R G I L I E.

Vous savez que je l'aime en Romaine.

T U L L U S.

Veux-tu calmer enfin les transports de ma haine ?

V I R G I L I E.

Si je le veux ! ô Ciel ;

T U L L U S.

Tu le peux.

V I R G I L I E.

Je le puis !

Que ne ferois-je point ! dissipez mes ennuis :

Prononcez.

T U L L U S.

Pour dompter le courroux qui m'anime ,
Il faut du sang ; il faut une grande victime ,
Rome , ou Coriolan , l'un ou l'autre aujourd'hui.

V I R G I L I E.

Dieux !

T U L L U S.

Consulte toi bien : choisis entre elle & lui :
Décide dans mes mains la foudre est allumée :
Pour en lancer les traits , je vole dans l'armée :
Là , j'attends ton époux ; s'il trompe notre espoir ,

S'il

S'il s'obstine à la paix , je reprends mon pouvoir :
J'en userai. Vois donc ce traître , que j'abhorre :
Il faut ou Rome , ou lui ; je le répète encore ;
Et si ton lâche cœur ne me livre aucun d'eux ,
Tremble que ma fureur ne les prenne tous deux.

SCENE II.

VIRGILIE.

IL faut ou Rome ; ou lui ! c'est de moi qu'on demande ,
C'est de moi qu'on attend cette exécration !
Dans tes gouffres profonds , ô terre , engloutis moi :
Sauve moi d'un forfait , qui me glace d'effroi.
J'irois contre un époux tourner ces mains perfides !
Je vous ferois revivre affreuses Danaïdes !
Ou comme Tarpeïa , j'ouvrerois à Tullus ,
Ces tours , ces murs sacrés , qu'éleva Romulus !
Pere dénaturé , que la vengeance enflamme ,
Pour faire un pareil choix , prête moi donc ton ame ;
Ou du moins , en formant ce barbare dessein ,
Étouffe la pitié , qui déchire mon sein.
Non , je ne serai point sacrilege ou parjure :
A Rome , à mon époux , je garde une fois pure ;
Et des droits paternels quel que soit le pouvoir ,
J'en connois un plus grand , celui de mon devoir.
Vous , qui le protégez , ô vous Dieux , que j'implore ;
Sauvez ces murs : sauvez un époux que j'adore....
Mais Volumnie , & lui s'avancent , vers ces lieux.
Ciel ! voilà donc le sang , qu'exige un furieux.

S C E N E I I I.

C O R I O L A N , V O L U M N I E , V I R G I L I E , *Gardes.*

V O L U M N I E.

FILLE d'un pere illustre, épouse d'un grand homme ;
 Et pour tout dire enfin , citoyenne de Rome ,
 Sur ce front alarmé , d'où vient cette pâleur ?
 Le bonheur des Romains fait-il votre malheur ?

V I R G I L I E.

Ils me sont toujours chers.

V O L U M N I E.

Partagez donc leur joie.

V I R G I L I E.

Je la sens : mais s'il faut que mon cœur se déploie ;
 Ce bienfait d'un héros , ce calme inespéré ,
 Le bonheur des Romains est-il bien assuré ?
 L'Antiate cruel , dont l'avidie insolence
 Des Temples de nos Dieux se promet l'opulence ;
 Tant de brigands armés , de soldats inhumains
 Souffriront-ils que Rome échappe de leurs mains ?
 Et que la paix brisant leurs lances homicides ,
 Leur ravisse le fruit de tant de parricides ?

C O R I O L A N.

Eh , que peuvent leurs bras , sans le secours du mien ?
 De leurs projets sanglants , ô Rome , ne crains rien :
 Ce n'est qu'à ma valeur qu'Antium doit sa gloire :
 Mon courroux , dans son camp , a fixé la victoire ;
 Et sans moi , ses guerriers , en bute à leurs destins ,
 Seroient cachez encor , dans les marais Pontains.
 Ne vous flattez donc pas , cohortes effrénées ,
 D'enchaîner sous vos loix , mes hautes destinées.

Ma gloire est au-dessus de vos lâches complots :
Les hommes tels que vous , sont faits pour les héros.
Notre sort fut toujours de maîtriser le vôtre :
Servir est votre état , & regner est le nôtre.

VIRGILIE.

Le soldat mutiné connoît-il le devoir ?

VOLUMNIE.

Il connoît la terreur , qu'inspire le pouvoir ;
Et Tullus , s'il le faut....

VIRGILIE.

Tullus est Antiate :

Contre nous , contre Rome , enfin sa haine éclate.

CORIOLAN.

Que Tullus enchainant & les Dieux & le sort ,
Des Romains qu'il déteste , ait conjuré la mort ,
Contre Tullus , le sort , les Dieux & leur puissance ,
Des Romains attaqués je prendrai la défense.

Oui , je puis dans ce camp , reporter la terreur ;

Et ma vertu fera ce qu'a fait ma fureur.

Je ne reçois ici des loix , que de moi-même ;

Tout y doit respecter ma volonté suprême.

Qu'on me connoisse : allons.

VIRGILIE.

Ah ! je suivrai vos pas :

Je ne vous quitte point.

SCENE IV.

CORIOLAN , VOLUMNIE , VIRGILIE ;
NONIUS , *Gardes.*

NONIUS.

SEIGNEUR , tous vos soldats ,

Au seul nom de la paix , rallument leur audace ,

On se mutine : on court : on s'écrie : on menace ;
 Déjà deux legions fondent sur les Romains ;
 Vers la porte Latine , elles en sont aux mains.
 Dans ce désordre affreux , la discorde fatale
 Peut rendre , en un instant , l'attaque générale.
 Montrez-vous : paroissez. De cet immense corps
 Vous seul pouvez , Seigneur , maîtriser les ressorts.

C O R I O L A N .

Oui , tous ces factieux , qu'enhardit mon absence ,
 N'osent un moment , soutenir ma présence :
 Volons.

V I R G I L I E .

Arrête : apprens les dangers que tu cours :
 Si Rome ne périt , c'en est fait de tes jours :
 L'implacable Tullus médite un double crime :
 Il demande en ce jour , Rome ou toi , pour victime.

C O R I O L A N .

Je brave ses projets.

V I R G I L I E .

Ah ! ne t'aveugle pas.

Sa haine osera tout.

C O R I O L A N .

Elle craindra ce bras.

V I R G I L I E .

Mon ame , je le sens , ne peut rien sur la tienne ;
 Eh bien ! vole à la mort ; j'y cours.

C O R I O L A N , *aux Gardes.*

Qu'on la retienne.

à Nonius.

Vous , brave Nonius , commandez en ces lieux.

en lui montrant sa mere & son épouse.

J'abandonne , à vos soins , ce dépôt précieux.
 Pour mieux le protéger , disposez de ma garde.

VIRGILIE.

Hélas ! à quels revers ton grand cœur se hasarde.

Crains le Volsque , Antium , mon pere.

VOLUMNIE.

Ne crains rien ;

De nos murs , ô mon fils , sois toujours le soutien ;

Désarme tes soldats : accomplis nos oracles ;

Et marche vers la gloire , à travers les obstacles.

SCENE V.

VOLUMNIE , VIRGILIE , NONIUS , *Gardes.*

VIRGILIE.

Où court-il ? il se perd.

VOLUMNIE.

Il sauve les Romains.

VIRGILIE.

Mais qui le sauvera des Volsques inhumains ?

Ah ! ne différons plus : hâtons-nous de le suivre.

Mourons s'il doit mourir , & vivons s'il doit vivre :

Défendons un époux ; en ai-je le pouvoir ?

On m'entoure : on m'observe. O trouble ! ô désespoir !

L'excès de mes malheurs lasse enfin ma constance.

Quoi , vers ses meurtriers , Coriolan s'avance !

Les Volsques mutinés vont bientôt l'investir !

De leur rage , grands Dieux , daignez le garantir.

Mais que dis-je ! insensée , & qu'est ce que j'espère ?

Les Dieux sont à mes cris aussi sourds , que mon pere :

VOLUMNIE.

Attendez tout du Ciel , & croyez qu'aujourd'hui ,

Puisqu'il touche mon fils , il devient son appui.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

TULLUS, NONIUS.

TULLUS.

AINSI de ce Romain la bouillante éloquence
Étonne mon génie, & confond ma prudence.
La force de son bras passe dans ses discours :
qu'il parle, ou qu'il combatte, il triomphe toujours.

NONIUS.

Quoi ! sans cesse accablés de sa gloire importune ,
Nous faut-il , malgré nous , plier sous sa fortune ?

TULLUS.

O du foible Antiates inutile courroux !
Nous n'avons plus , ami , d'espérance qu'en nous :
Rome l'emporte enfin.

NONIUS.

Mais , Seigneur cette armée ,
Qui respiroit le sang , le meurtre....

TULLUS.

Il l'a calmée.

NONIUS.

Comment en a-t'il pu dissiper les complots ?

TULLUS.

Comme le Dieu des mers tranquillise les flots,
En se montrant.

N O N I U S.

O Ciel ! & nos lâches cohortes . . .

T U L L U S.

Se mêlent aux Romains , qui leur ouvrent leur portes.
Les Romains , à leur tour , éperdus & surpris ,
Pressent contre leur sein , nos soldats attendris ;
Dans leur saisissement , tous répandent des larmes ;
Tous brisent à l'envi , leurs redoutables armes ;
Et tous de leur valeur détestant les forfaits ,
Jurent , en s'embrassant , une éternelle paix.

N O N I U S.

Eh bien ! vils spectateurs de leur coupable ivresse ,
Irons-nous sans rougir , partager leur tendresse ?
Baïser le joug d'un traître , en esclaves soumis ?
Dans nos bras tous sanglants serrer nos ennemis ?
Signer enfin la paix ?

T U L L U S.

Que plutôt la tempête ,
Qu'excite mon courroux , retombe sur ma tête.
Rien ne peut me soumettre à cette indignité ,
Non , non , Rome entre nous il n'est point de traité ;
Ces frivoles liens , qu'a tissé le parjure ,
N'ont jamais plus duré , que ta crainte ne dure.
Aussi tes vains sermens , sur l'intérêt fondés ,
Par le même intérêt , sont toujours mal gardés.
Le cours de nos malheurs , tes succès & tes crimes ;
La raison , & le tems m'ont appris tes maximes.
Promesses , & devoirs , rien n'est sacré pour toi :
Ta grandeur , en tout tems , fait ta suprême loi ;
Ainsi que ma fureur la tienne est implacable ;
Et qui peut t'accabler , se perd , s'il ne t'accable.

N O N I U S.

Mais fier de son triomphe , & plus audacieux ,
Coriolan bientôt va paroître à nos yeux.

Perfide ! le succès trompera ton attente.
 Qu'espere-tu ? la paix se signe dans ma tente.
 Là sur ce même autel , où président nos Dieux ,
 Où tu crois m'arracher des sermens odieux ,
 Là nos chefs , nos héros , les vengeurs de la terre
 Jurent tous aux Romains une éternelle guerre.
 Oui : ces fiers ennemis de Rome & de la paix.
 Secondent , Nonius , ma haine & mes projets.
 Joins ces braves guerriers , vole & fers ma vengeance.
 Quelqu'un vient ; hâte-toi ; c'est lui même : il s'avance.
 Je vais , pour le changer redoubler mes efforts ,
 Et porter dans son sein , le trouble & les remords.

S C E N E II.

C O R I O L A N , T U L L U S.

T U L L U S.

TOI , qui promettois Rome à ma juste colere ;
 Toi qui l'oses sauver , arrête téméraire ;
 Calme tes sens : approche : écoute ; & juge toi.
 Séduit par tes sermens , j'ai compté sur ta foi ,
 Sur mes dons prodigués , sur la reconnoissance ,
 Sur le long souvenir , qui suit toujours l'offense.
 Ne le devois-je point ? arbitre de tes jours ,
 Je pouvois d'un seul mot en terminer le cours ;
 Lorsque chassé de Rome , & cherchant un azile ,
 Tu vins solliciter ma bonté trop facile.
 Aux Volsques immolés , je devois ton trépas :
 Mais aux cris de leur sang , je ne l'accordai pas.
 Tu respirez : c'est peu : ce qu'on ne pourra croire ,

Je

Je t'éleve moi-même au faite de la gloire :
 Je quitte en ta faveur , rang , dignités , pouvoir ;
 En un mot mes bienfaits ont passé ton espoir.
 Tu projettes d'abattre une ville ennemie ;
 Je reveille à l'instant ma vengeance endormie ;
 D'armes & de coursiers , d'argent & de soldats
 Ma prompte vigilance épuise nos États ;
 Et depuis Tatius , sur sa rive alarmée ,
 Le Tibre n'a point vu de si nombreuse armée.
 L'honneur de la guider n'appartenoit qu'à moi ;
 Quelque brillant qu'il fut , je m'en privai pour toi.
 Enfin après trois ans de périls , de batailles ,
 Nous voilà parvenus , au pied de ces murailles.
 Sans doute nous allons recueillir l'heureux fruit ,
 Que tant de sang , de morts , de combats ont produit ;
 Faire de Rome en cendre une nouvelle troye.
 Que dis-je ! de nos mains tu ravis notre proie ;
 Tu sauves les brigands , que tu dois égorger ,
 Tu trahis les amis , que tu devois venger.
 O comble d'infamie ! ô perfides promesses !
 C'est Rome , que tu suis , & c'est moi , que tu laisses :
 Rome , qui t'a banni ; moi , de qui la bonté ,
 Dans le sein de l'exil , & de l'obscurité ,
 Te couvrit , t'accabla de gloire , & de puissance.

C O R I O L A N.

Vantez moins ces honneurs , dont ma raison s'offense.
 Quels que soient les bienfaits qu'a versé votre main ,
 Sachez qu'ils sont encore au-dessous d'un Romain ;
 Et que dans les revers , toujours ferme , & tranquille ,
 Un banni , tel que moi , consacre son azile.
 Dans sa fureur , le peuple envain m'exile-t'il.
 Ma gloire m'environne , & me suit dans l'exil ;
 Et fusse-je tombé dans l'infortune extrême ,
 Trahi du sort , des Dieux , je me reste à moi-même.

Je vous fis , j'en conviens l'arbitre de mon sort ;
 Mais qui vous le commit redoutoit peu la mort.
 Ne vous parez donc pas d'une bonté stérile :
 A vos cruels projets ma vie étoit utile ;
 Et votre politique , adoptant mon courroux ,
 M'accabla de bienfaits , moins pour moi , que pour vous ;
 Quoiqu'il en soit , de sang encore dégoûtante ,
 Ma main a bien servi votre haine constante :
 Circée est dans vos fers , & cent nobles cités
 Ont reçu dans leurs murs , vos soldats redoutés.
 J'ai formé , j'ai rempli les projets les plus vastes ;
 Mes exploits immortels ont illustré vos fastes ;
 Et le Volsque autrefois connu par ses revers ,
 Du bruit de sa valeur entretient l'univers.

T U L L U S.

Que m'importe ce bruit , cette gloire frivole ?
 Qu'as-tu fait , si ton bras sauve le Capitole ?
 Vois les effets sanglans de ton fatal retour ;
 Ces exploits si vantés nous perdront quelque jour :
 Rome , de nos succès justement indignée
 Nous punira bientôt de l'avoir épargnée ;
 Et ces vaincus soumis , devenus nos vainqueurs ,
 Ne retrouveront plus nos bienfaits , dans leurs cœurs.

C O R I O L A N.

Ils y retrouveront le tribut légitime,
 Qu'offre le vice même , à la vertu , l'estime.

T U L L U S.

Elle germe souvent , dans l'ame d'un ingrat.
 Tu combats , en héros ; pense en homme d'état.
 Immobile qui t'offense ; & politique habile ,
 Ne diffère jamais une vengeance utile.

C O R I O L A N.

Que me conseillez-vous ? ah ! du sang des Romains
 Je n'ai , jusqu'à présent , que trop rougi mes mains.

Esclave d'une haine implacable , & barbare ,
Un seul de mes combats a peuplé le ténare.
J'en frémis : je préfère à l'art cruel , affreux ,
D'égorger les mortels , l'art de les rendre heureux.

T U L L U S.

C'est ainsi , qu'ennivré de cette fausse gloire
Tatius dans ces murs guidé par la victoire ,
Aux brigands consternés , qui sont à ses genoux ,
Pardonne , les relève , & tombe sous leurs coups.
Moi , qui dans l'avenir étend ma prévoyance ;
Je vois le piège , où court ton aveugle imprudence.
Je connois les Romains ; peu touchés des bienfaits ,
Les affronts , dans leur cœur ne s'effacent jamais.
Crois-tu donc les gagner ? va , tes armes fatales
De revers trop sanglants ont rempli leurs annales.
Les traîtres te perdront , si tu ne les perds pas :
En embrassant tes pieds , ils jurent ton trépas.
Et nous , jurons leur mort.

C O R I O L A N.

Non , jamais ma tendresse
N'éprouva du soupçon l'odieuse foiblesse ;
Ami sans défiance , ennemi sans pitié ,
Je ne fais ni haïr , ni chérir à moitié ;
Et sur un foible jour , ma débile prudence
Ne craint , ni ne punit les crimes , par avance.
Enfin né fier & haut , mon cœur impétueux
Est peut-être trop vain ; mais il est vertueux ;
Dédaigne les détours ; ignore l'art de feindre ;
Aime mieux ressentir le malheur que le craindre.
Que l'on me blâme , ou non ; tel je suis , j'ai promis :
Rien ne peut me changer.

T U L L U S.

Sauve nos ennemis.

Fais plus : sous leurs drapeaux , ramène la victoire ;

Livre leur tes exploits , ta fortune , ta gloire ;
 Arrache de ton front ces lauriers importuns ;
 Va de nouveau ramper , sous les lâches Tribuns.
 Va , dans l'altière Rome , abaissant ton courage ;
 De l'obscur plébéien mandier le suffrage ;
 Va de tant de hauts faits couronnés par le sort
 Recevoir pour salaire , ou l'exil , ou la mort.
 Perds toi ; mais ne perds pas Antium , une ville ;
 Le salut de tes jours , ton soutien , ton azile ,
 Tant de Héros fameux , tant d'illustres guerriers
 Je ne me nomme pas , moi , qui , dans mes foyers ,
 Te reçus , te vouai la foi la plus sincère.

C O R I O L A N .

Moi , trahir Antium , les Volſques , vous mon pere !
 Moi , vous perdre ! eh ! je veux qu'ainſi qu'aux immortels ,
 Rome , à vôtre clémence , élève des autels ;
 Qu'un pardon généreux , tracé , dans notre hiſtoire ,
 D'un héros bienfaſant éterniſe la gloire ;
 Et que dans nos remparts , le nom de Romulus
 Ne ſoit pas plus chéri , que celui de Tullus.
 Oui , je le veux ; allons : & que ſous votre auſpice ;
 Une paix ſolemnelle , à jamais nous uniſſe.

T U L L U S .

Que la fureur plutôt , renouant nos liens ,
 T'inspire des transports auſſi viſs que les miens ;
 Et que ſa main ſanglante , à punir toujours prête ,
 Faſſe encore ſiffler ſes ſerpens , ſur ta tête.
 Rappelle tes aſſronts : ſuis moi : viens : que ton bras
 Purge enfin l'univers de tant de ſcélérats.
 Viens : ne diſſère plus : l'heure fuit : le tems vole.
 Puisque tu peux l'abatre , abats le Capitole.

C O R I O L A N .

Lié par le devoir , enchaîné par l'honneur ,
 Que puis-je ? j'ai promis : je vous l'ai dit , Seigneur.

TULLUS.

Quel prétexte prends-tu ? si l'honneur t'intéresse ,
Ainsi que les Romains , n'ai-je pas ta promesse ?
Faut-il que pour moi seul , elle soit sans pouvoir.

CORIOLAN.

J'abjure des sermens faits dans le désespoir.

TULLUS.

Les Dieux m'en sont garans.

CORIOLAN.

Non , non , les Dieux augustes
N'ont jamais garanti des promesses injustes.

TULLUS.

Eh bien ! à leur défaut , ce bras , que tu trahis ,
Remplira tes sermens , vengera mon pays.
Oui , ma valeur bien-tôt de cris , de funérailles ,
De ruines , d'horreur va remplir ces murailles.
Sans pitié , dans le sang , je vais plonger mes mains ;
Jusqu'au pieds des autels massacrer les Romains ;
Enrichir les enfers de leurs ombres profanes ;
Et de tous nos héros satisfaire les manes.

CORIOLAN.

Ah ! Seigneur , n'allez pas , guidé par le courroux ,
Me réduire peut-être à me venger de vous.
Je dois protéger Rome , & mon audace extrême ,
Si les Dieux l'attaquoient , s'en prendrait aux Dieux mêmes.
Terminons nos débats : signons enfin la paix :
Du Volsque , & du Romain remplissons les souhaits.

TULLUS.

Qu'oses-tu demander ?

CORIOLAN.

Ce que le Camp demande.

TULLUS.

Un vil peuple !

CORIOLAN.

N'importe ; il supplie.

C O R I O L A N ,

T U L L U S .

Il commande ;

C O R I O L A N .

Cédez donc.

T U L L U S .

Moi , plier !

C O R I O L A N .

Oui , sous le joug des loix ;

Qui de la multitude ont emprunté la voix.

T U L L U S , *avec emportement.*

Traître , viens donc signer cette paix abhorrée

*Il s'avance , avec Coriolan , jusqu'à l'entrée de la
tente ; il l'arrête , & revient.*

Mais que fais tu ? tu cours à ta perte assurée.

Malheureux ! je ne fais : un reste d'amitié ,

Dans mon cœur attendri , fait parler la pitié.

Ecoute ses Conseils : il en est tems encore :

Cède : rends toi : faut-il que pour toi je t'implore ?

Les pièges de la mort environnent tes pas ;

Pour sauver les Romains , du moins ne te perds pas.

Garde toi d'irriter la vengeance & l'envie :

Sais tu combien de bras s'arment contre ta vie ?

C O R I O L A N .

Je les redoute peu.

T U L L U S .

Quoi donc ! ton cœur altier

Est-il environné d'un triple mur d'acier ?

A mes empressemens est-il impénétrable ?

C O R I O L A N .

Ainsi que le destin , il est inébranlable.

T U L L U S .

Rome t'a bien fléchi ; ne puis-je t'émouvoir ?

C O R I O L A N .

Comme elle , dans mon sein rappelez le devoir.

TULLUS.

Où rappelle un motif plus puissant, plus solide,
Ton intérêt.

CORIOLAN.

Est-il, où le crime reside ?

TULLUS, avec fureur.

C'en est trop : ton audace étouffe ma bonté.
Entre : subis ton sort, & signe le traité.

SCENE III.

VOLUMNIE, VIRGILIE,

VOLUMNIE.

Vous l'entendez : la paix si, long-tems exilée ;
Dans cet heureux séjour, est enfin rappelée ;
Et Tullus, imposant un terme à ses travaux,
Va sceller le bonheur de deux peuples rivaux.
Ma fille, calmez donc ces mortelles alarmes :
L'éclat de ce grand jour est-il fait pour les larmes ?
Tout nous rit : la clémence enchaîne nos vainqueurs.
La joie, & les plaisirs enivrent tous les cœurs.
Au milieu des festins, les Volkues, & nos troupes
De fleurs parent leurs fronts, & couronnent leurs coupes.

l'on entend du bruit.

VIRGILIE.

Qu'entends-je ! ô Ciel ! quel bruit ! Dieux, sauvez mon
époux.

Courons à lui : volons.

SCENE IV.

TULLUS, VOLUMNIE, VIRGILIE.

VIRGILIE, à Tullus, qui sort, avec précipitation.

Ah ! mon pere, est-ce vous ?
Calmez le trouble affreux de mon ame égarée.

TULLUS.

C'en est fait : pour toujours la paix est assurée.

VIRGILIE, avec transport.

La paix ! me dites vous ? Quoi ! les Dieux attendris
N'auroient point rejeté mes sanglots, ni mes cris !
Vous m'aimeriez encor.

VOLUMNIE.

Votre auguste clémence
Nous promettoit, Seigneur, cette grande alliance.

TULLUS.

Elle est enfin scellée.

VOLUMNIE.

O jour trois fois heureux !
Ma main va de festons ceindre un fils généreux,
Un fils toujours héros. Qu'il vienne ! qu'il paroisse !
O mon fils ! noble objet de toute ma tendresse !

TULLUS.

Vous le verrez bientôt.

VIRGILIE.

Je ne fais quel effroi
De mes sens étonnés s'empare malgré moi !
Mon époux ne vient point.

VOLUMNIE.

VOLUMNIE.

Pour voir tout ce qu'elle aime ,
D'une mere excusez l'empressement extrême.
Faites venir mon fils.

VIRGILIE.

Rendez-moi mon époux.

TULLUS , *souleve un des coins de la tente ;
leur montre Coriolan mort , & percé de coups.*

Je le veux : le voilà , digne de toi , de vous ,
De moi , de Rome enfin.

VIRGILIE.

O perfidie ! ô rage !

VOLUMNIE.

Ah Barbare ! O mon fils !

TULLUS.

Reconnois ton ouvrage ;

Mere dénaturée , & d'un œil assuré ,
Vois ce fils qu'à nos coups ta fureur a livré.
Tes larmes en ont fait d'un héros , d'un grand homme ;
Un sacrilege , un traître , un esclave de Rome.
Pour prix de tes forfaits , je le rends à tes vœux ;
Mais pâle , mais sanglant , mais tel que je le veux.
Tu recules d'horreur ! approches , & sois Romaine :
Epreuve , à son aspect , une joye inhumaine :
De son brillant triomphe ordonne les apprêts ;
Mais pour ceindre son front , va cueillir des cyprès.

VOLUMNIE.

Monstre ! Rome est sauvée. Envain ta barbarie
Insulte à ma douleur & brave ma patrie ;
Mon fils sera vengé : Rome , sur son tombeau ,
Versera tout le sang de son lâche bourreau.

60 CORIOLAN, TRAGÉDIE.

Contre elle , tu n'as plus de bras , qui te soutienne ;
Et la mort , que je pleure , est l'arrêt de la tienne.

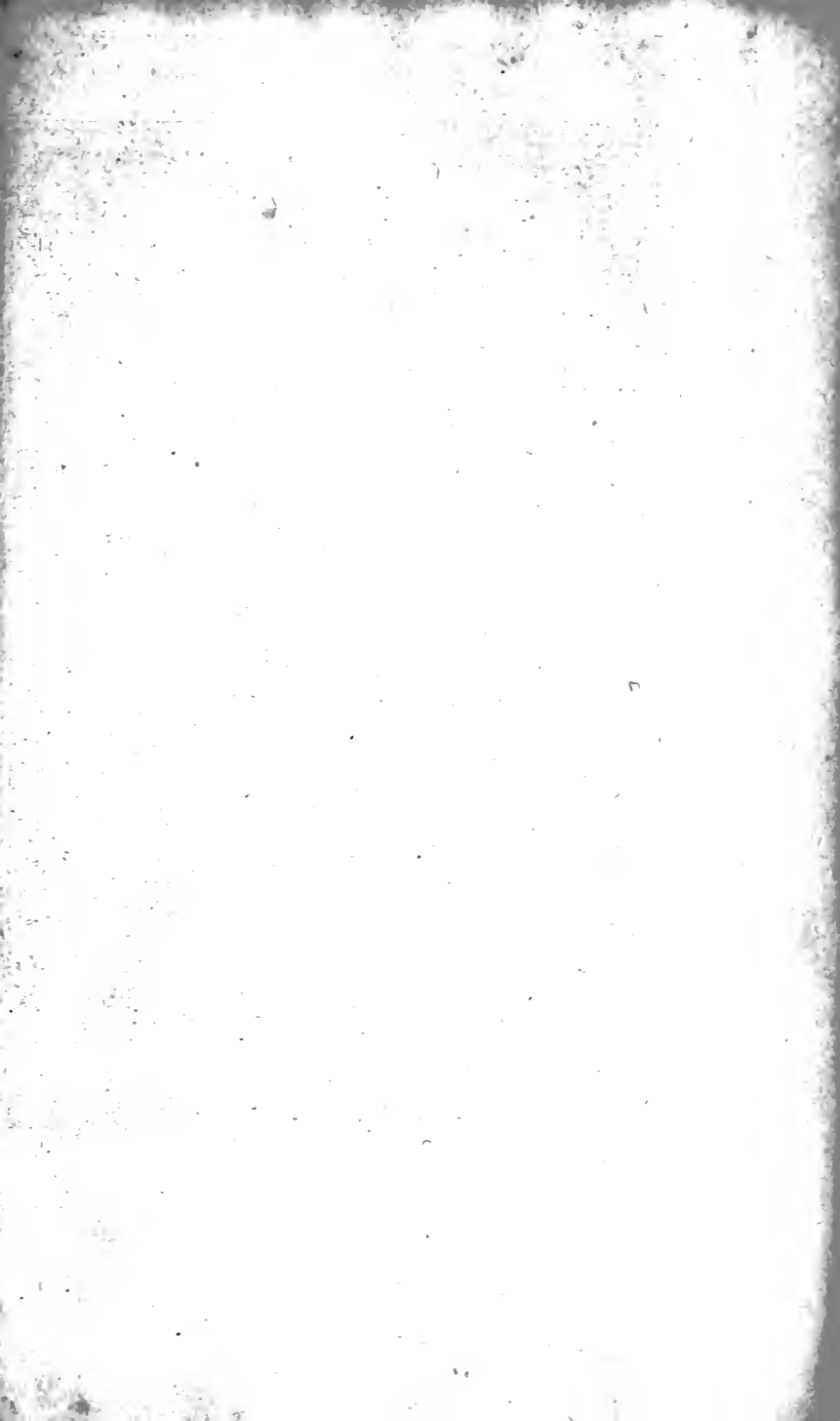
T U L L U S.

Avant que ton préage , & tes vœux soient remplis ,
J'aurai pu réunir les Romains , à ton fils.

Fin du Cinquieme , & dernier Aste.

LES
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE.







Walden 1850

Ses libre, juste, vrai, magnanime comme eux.

A.H.S. II

LES
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE;

TIRÉE DU THÉÂTRE ALLEMAND;

PAR M. BAUVIN,

DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE D'ARRAS.

*Représentée pour la première fois, par les Comédiens
François Ordinaires du Roi, le 26 Septembre 1772.*

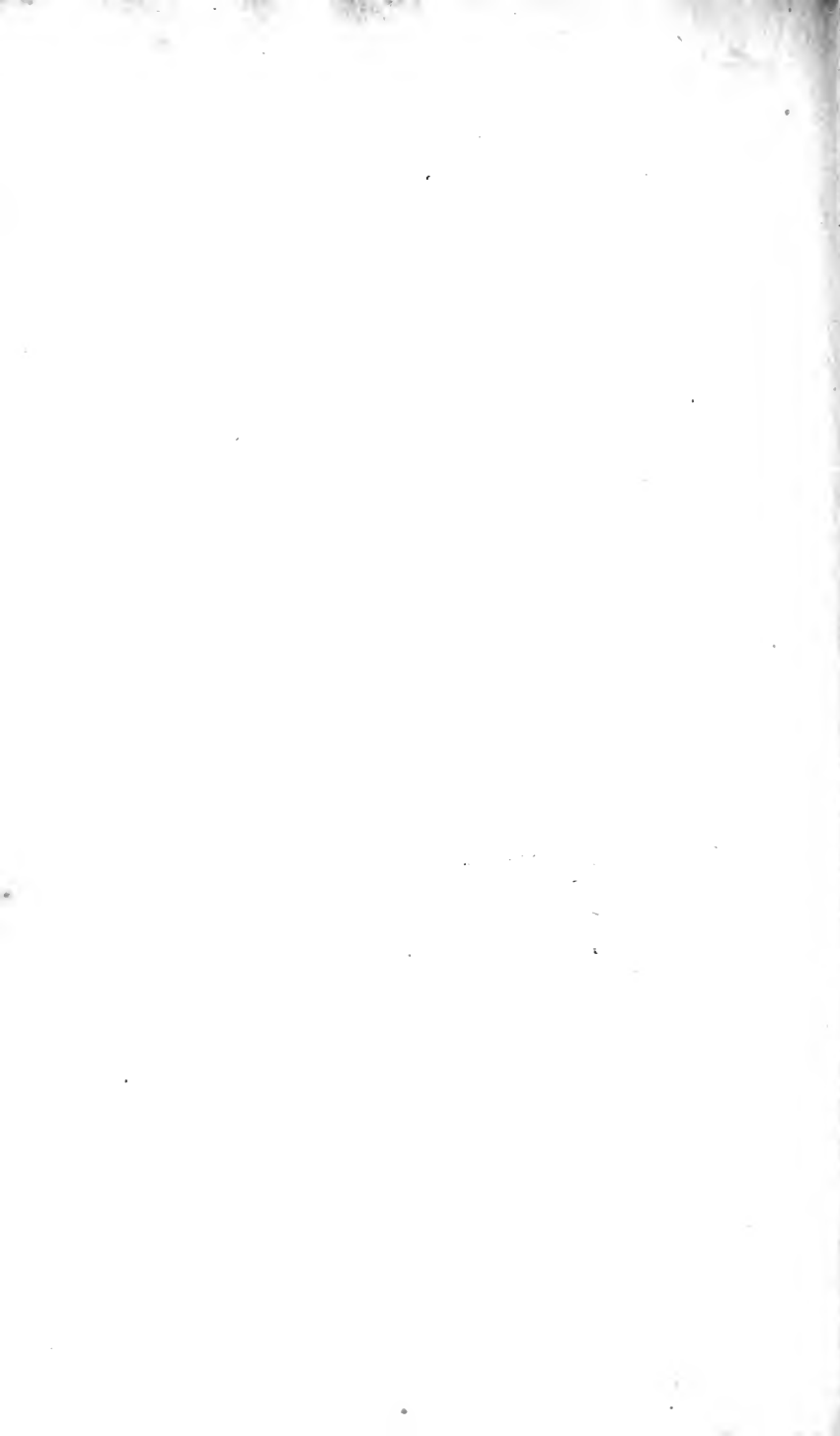
Ce n'est pas à porter la faim & la misère chez les Etrangers
qu'un Héros attache la gloire, mais à les souffrir pour
l'Etat: ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.
*Refl. & Max. du Marquis de ***.*



A P A R I S.

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Temple du Goût.

M. D C C. L X X I I I.



P R É F A C E.

P EUT-ÊTRE n'y a-t-il jamais eu d'Ouvrage Dramatique contre lequel il y ait eu plus de prévention que contre celui-ci, avant qu'il parût sur la scène. Ceux-mêmes, qui à la première Représentation, lui furent le plus favorables, n'y étoient venus que poussés par l'intérêt qu'ils prenoient à l'Auteur, & non par la curiosité que pouvoit exciter l'Ouvrage, dont ils avoient une opinion très-désavantageuse. Une prévention si générale, que je connoissois, auroit peut-être effrayé tout autre; je n'en ai point été surpris; elle étoit naturelle. Comment imaginer qu'un Auteur inconnu, qui s'avise d'entrer dans une carrière, à l'âge où d'ordinaire l'on en sort, puisse y marcher, sans faire à chaque pas les plus lourdes chûtes?

On peut croire qu'il faut que l'amour-propre soit en moi bien fort, puisque tant de prévention n'a pas été capable de m'ôter la présomption que j'ai toujours eue, qu'il pouvoit fort bien arriver que ma Pièce eût quelque succès. Cette présomption, que je ne prétends pas justifier ici, étoit cependant appuyée sur des raisons qu'il la rendroient au moins très-excusable, si j'osois les faire connoître. Mais je dois me taire, & respecter le Public, qui ne fait nulle attention à tous ces éclaircissemens, dont la vanité littéraire seroit enchantée de pouvoir l'occuper.

C'est pour la troisième fois que le Sujet de cette Tragédie paroît sur la Scène Française. Il a d'abord été traité par *Scudéri* en 1642, & depuis par M. de *Campistron*. Rien, malheureusement, ne me donne le droit de penser, au moins en secret, sur le mérite de ma Pièce, ce que M. de Campistron dit franchement de la sienne dans sa Préface : *Son succès fut grand, quoiqu'elle fût représentée dans un tems peu favorable aux Spectacles; j'avoue que j'ai une furieuse prévention pour cet Ouvrage. Je ne dirai point tout ce*

que j'en pense : mais j'ose avancer hardiment qu'il y a peu de Pièces de Theatre , ou il y ait plus de sentiment & de grandeur que dans celle-ci , principalement dans le second Acte , que je crois un des plus brillans qu'on ait jamais vu sur la Scene.

C'est aussi pour la troisième fois que je fais imprimer cette Tragédie ; elle étoit sur le point de paroître en 1767 , sous le titre de LA DÉFAITE DE VARUS , lorsque l'espoir qu'on me donna qu'elle pourroit être représentée , me fit consentir à laisser briser les formes. Deux ans après, elle fut publiée sous le titre d'ARMINIUS. Enfin , elle paroît sous celui des CHÉRUSQUES , le seul qui lui convienne , parce que la liberté de ce Peuple est l'objet général de cette Tragédie , & non *Arminius* qui n'en est qu'un des principaux Personnages.

Depuis long-temps , je ne desirois qu'une chose ; c'est que mon travail eut pour juge le Public assemblé ; à la fin j'ai joui de cette satisfaction , & je suis très-content. Si mon Ouvrage n'est que médiocre , il n'a eu que trop de représentations ; si réellement il renferme des sentimens & des situations dignes d'être entendus & vues de temps en temps par le Public , sa voix tôt ou tard me fera rendre justice , en dépit de toutes les cabales ; & mettra ma Pièce à sa place.

Je me propose de parler ailleurs du THEATRE ALLEMAND , & des raisons qui m'ont déterminé à faire des changemens considérables. soit dans les Personnages , soit dans la conduite , & à ne conserver que les grandes pensées & le but général de l'Auteur étranger d'après lequel j'ai travaillé.

J'aurois ici terminé cette Préface ; mais on vient de m'apporter le second volume du Mercure d'Octobre , & voici une phrase que j'y ai trouvé , dans le compte qu'on y rend des *Cherusques*.

VARUS flatte l'ambition d'ADÉLINDE . & cette Princeesse connoissant la fierté Republicaine d'ARMINIUS &c.

Il y a dans cette phrase une grande faute d'inattention, & il n'y auroit pas de termes assez odieux pour la qualifier, si elle avoit été faite à dessein.

On ne trouve pas un seul mot dans ma pièce qui rappelle l'idée de *République* : pas un seul de mes personnages ne s'exprime en Républicain ; ils ne parlent qu'en hommes libres : ce qui est bien différent. Les hommes ne sont pas moins libres sous des Monarques que sous des Magistrats ; la liberté dépend de l'observation des loix, & non de la forme du Gouvernement.

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque chose.

Voilà sans doute un Vers qui peint admirablement tout l'orgueil d'une ame républicaine. Ce n'est point cet orgueil qui dans ma pièce fait agir & parler *Ségismar* ni *Arminius* ; ils ne mettent pas leur gloire à se croire au-dessus des Rois. Écoutons *Ségismar* :

J'ai vu la gloire de César,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritoit peut-être un Diadème.

Peut-on parler avec plus de respect de la Royauté, & en faire concevoir, par un seul trait, une plus haute idée ?

Il y a bien plus. Ce n'est pas seulement pour défendre leur liberté, que les Chérusques & leurs alliés se déterminent à rompre la paix, mais c'est encore pour rétablir un Roi, dont les Romains ont renversé le trône. Qu'on lise le discours d'*Arminius* à ses concitoyens, où son éloquence exalte le courage de ce Roi des Sicambres, & la fidélité de ses sujets ; & qui finit par ces deux Vers :

N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous prescrit
De secourir un Roi par un tyran proscrit.

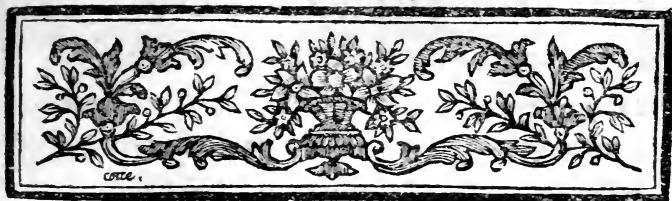
Ce n'est pas là, je crois, le langage d'un esprit animé par la fierté républicaine ; c'est le discours d'un homme libre & juste.

P E R S O N N A G E S.

SEGISMAR,	Prince Chérusque.	<i>M. Brisard.</i>
ARMINIUS,	} fils de Ségisnar.	<i>M. Molé.</i>
FLAVIUS,		<i>M. Monvel.</i>
ADÉLINDE,	Princesse Chérusq.	<i>Mlle. Dumefnil.</i>
THUSNELDE, fille	} d'Adélinde.	<i>Mad. Vestris.</i>
SIGISMOND, fils.		<i>M. Guitel.</i>
GISELLE,	Compagne de Thusnelde	<i>Mde Molé.</i>
VARUS,	Général d'Auguste,	<i>M. Ponteuil.</i>
MARCUS,	Officier de Varus.	<i>M. d'Auberval.</i>
CATES,	} Alliés des Chérusq.	<i>M. d'Alainval.</i>
CHAUQUES,		
BRUCTERES,		
	Un des Chefs,	
UN OFFICIER,	Chérusque.	
<i>Troupes de Chérusques.</i>		
<i>Troupes de Romains.</i>		

La Scène est dans un bois Sacré des Chérusques.

LES



LES
CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit sur un des côtés du Théâtre, qui représente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques, attachées à des troncs d'arbres.

SCENE PREMIERE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en considérant Marcus, qui se trouve sur la Scene, quand on leve la toile.*

NE vois-je pas Marcus, dont l'amitié fidelle
À fait pour moi, dans Rome, éclater tant de zele ?
Oui, c'est lui ; son aspect qui suspend mes soupirs,
Réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.

A

Que ne puis-je à ses yeux faire éclater ma joie !

(Il s'approche de Marcus , qui , reconnoissant son ami , court à lui ; mais au moment de l'embrasser , il est arrêté par les exclamations de Flavius.)

Dans quel lieu ! dans quel temps faut-il que je te voie ?

Que veux-tu ? Quel dessein conduit ici tes pas ?

(En se tournant vers les Statues qu'il montre à Marcus.)

Ces Héros sont des Dieux que tu ne connois pas :

Viendrois-tu comparer, pour mieux connoître l'homme,

L'horreur de nos Forêts aux délices de Rome ,

Rome où brillent les Arts, les Sciences, les Loix ,

Préférables , peut-être , à ses plus grands exploits !

Dans ce climat sauvage & toujours plein d'allarmes,

D'un séjour policé je regrette les charmes.

Parmi nous, tu le vois , tout est barbare , affreux.

Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux ,

Quelque image de Rome. Ah ! rien ne la rappelle.

La Nature a besoin de l'Art pour être belle.

M A R C U S.

Ces lieux sont assez beaux, si j'y trouve un ami.

F L A V I U S.

Peut-être en ce moment suis-je ton ennemi.

M A R C U S.

Mon ennemi ! qui ? toi , Flavius !

F L A V I U S.

Je dois l'être ;

Ou mon pays, en moi , ne verra plus qu'un traître ,

Dont Rome est parvenue à corrompre la foi,
 Par les dons répandus sur mon frere & sur moi.
 Mais puis-je balancer entre eux & ma Patrie ?
 J'aime sa liberté, malgré sa barbarie.
 J'ai cru dans les Romains, que l'on nomme si grands,
 Voir ses Législateurs & non pas ses tyrans :
 Et Rome cependant veut, dit-on, rendre esclave
 Le Chérusque, il est vrai, grossier, mais libre &
 brave.

M A R C U S.

Non, Rome qui l'estime, est prête de l'aimer.

F L A V I U S.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'estimer.

M A R C U S.

Eh ! pourquoi ? depuis quand ?

F L A V I U S.

Depuis qu'elle est injuste,
 Et que, reconnoissant un Maître dans Auguste,
 Rome, pour effacer la honte de ses fers,
 Veut, sous le même joug, enchaîner l'Univers.
 Cette esclave ose ici parler en Souveraine.
 De mon pere voilà ce qui cause la haine.
 Il craint, sur-tout, Varus.

M A R C U S.

Varus ! dont les bontés
 Vous présentent des Loix & des Arts inventés

A ij

Pour rendre les Mortels qui gouvernent la terre ;
Plus justes dans la paix & plus craints dans la guerre.
Que veut donc Ségismar , en rejetant des soins
Qui d'un Peuple qu'il aime éclairent les besoins ?

FLAVIUS.

Ces arts , ces loix , dit-il , menent à l'esclavage.
Il veut que ce climat reste libre & sauvage.

MARCUS.

Il veut ! .. Ignore-t-il que d'autres Citoyens ,
Touchés du vrai bonheur qu'assurent ces liens ,
Veulent fixer chez eux de si grands avantages ,
Et sont prêts d'abjurer leurs barbares usages ?

FLAVIUS.

Je les abjurerois peut-être le premier ,
Si Varus vouloit moins nous les faire oublier.
Varus s'empresse trop d'offrir à ces Provinces ,
Dont il croit éblouir les Peuples & les Princes ,
Des Loix , qu'on doit aimer pour elles , non pour lui ,
Et qui n'ont pas besoin de l'avoir pour appui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage ,
Que fait-il dans ce camp qui cause tant d'ombrage ,
Qu'il jura de quitter , quand de vos Alliés
Les troubles avec nous seraient pacifiés ?
De nos divisions les fureurs sont passées ;
Il a vu dans nos champs nos troupes dispersées ?
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs sermens :
Et Varus, infidèle à ses engagements ,

Campe dans nos marais, & pour comble d'outrages,
Il ose dans son camp retenir nos Otages.

M A R C U S.

Appren qu'il les renvoie, & qu'ils sont satisfaits.
D'Auguste, Sigismond accepte les bienfaits;
Et Thusnelde sa sœur.....

F L A V I U S.

Thusnelde! revient-elle:

M A R C U S.

Dans tes regards troublés quelle flâme étincelle:
Tu l'aimes?

F L A V I U S.

Que dis-tu? Moi l'aimer! Ah! Grands Dieux!

M A R C U S.

Ta bouche vainement démentiroit tes yeux,
Où j'aperçois encor ce trouble & cette flâme
Qui trahissent toujours le secret de notre âme.

F L A V I U S.

Eh bien! puisque mon cœur, déchiré de remords,
A laissé pénétrer ses odieux transports,
Vois aussi dans mes yeux, vois transpirer sa honte:
Il brûle d'une ardeur qu'il faut que je surmonte.
J'aime, & dans mon amour je ne peux être heureux,
Sans trahir l'amitié d'un frere généreux.

6 . LES CHÉRUSQUES ,

Cette même beauté dans votre camp remise ,
 Thusnelde que j'adore , à mon frere est promise.
 Quel douloureux moment ! ah ! Marcus , dans ces
 lieux ,

Avec l'aveu d'un pere , en présence des Dieux ,
 Tous deux se sont juré d'éternelles tendresses !
 Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promesses.
 Mais d'un autre souci , tu me vois agité.

On dit que contre moi , mon pere est irrité :
 Devant lui , dans une heure , afin qu'il me confonde ,
 Il veut que je paroisse , & que je lui réponde.
 Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Et quel nouveau sujet
 Du courroux paternel me rend le triste objet ?
 Il sçait que je chéris les Romains qu'il abhorre.
 Sçait-il encor , sçait-il le feu qui me dévore ?
 O Dieux ! s'il soupçonnoit que son fils enflâmé . .

M A R C U S.

Il te condamnera , s'il n'a jamais aimé ;
 Mais peut-il de l'amour ignorer la puissance ?

F L A V I U S.

A Rome , cher Marcus , je sçais comme l'on pense.
 Cet amour est pour vous un Maître tout-puissant ;
 Pous nous c'est un Esclave aveugle , obéissant.
 Il commande à vos Dieux : barbares que nous sommes ,
 On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
 On veut que tous les cœurs , en ces tristes déserts ,
 A l'orgueil , à la haine , à la vengeance couverts ,

Se ferment à l'amour , à qui le mien se livre.
J'admire leur exemple , & veux en vain le suivre.

M A R C U S.

Va, je peux t'annoncer un destin plus heureux.
La mere de Thufnelde , instruite de tes feux ,
Je n'en sçaurois douter , leur deviendra propice ;
Son cœur à tes vertus saura rendre justice.

F L A V I U S.

Tu connois Adélinde !

M A R C U S.

Oui ; c'est trop te celer,
Que je l'atends ici , que je vais lui parler.

F L A V I U S.

Eh ! quel est l'intérêt qui t'amene auprès d'elle ?

(On voit passer un Chérusque , qui jette quelques regards
inquiets sur Marcus & Flavius.)

M A R C U S.

Prends garde ; on nous entend. Tu connois tout mon
zele.

Va, laisse à l'amitié le soin de ton amour ;
Je t'instruirai de tout avant la fin du jour.



S C E N E I I.

M A R C U S, *seul.*

O FORTUNÉ Varus ! les soins que tu prépares
Triompheront bientôt de tous ces Chefs barbares.
Ta prière a suffi pour les faire assembler ;
Ta menace aujourd'hui les fera tous trembler.
Des projets que ton cœur pour ta gloire médite ,
Tout semble m'annoncer l'heureuse réussite.
Vainement Ségismar, qui les a pressentis ,
Croit par Arminius les voir anéantis ;
Le zèle d'un vieillard , l'audace d'un jeune homme ,
Loin de suspendre ici le triomphe de Rome ,
Vont le hâter sans doute ; & mes discours, mes soins ,
Les forces d'un Préteur, la serviront bien moins
Que les rivalités, les amours & les haines ,
Qui signalent par-tout les foiblesses humaines.
Mais Adélinde vient ? que va-t-elle penser
De ne voir point Varus en ces lieux s'avancer ?

S C E N E I I I.

A D É L I N D E, M A R C U S.

M A R C U S.

P R I N C E S S E, mon aspect semble vous interdire.
Vous attendiez Varus ; mais il craint de vous nuire.

Votre seul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus sur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent résulter du renvoi des Otages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aisément appaiseroit les cris.
Vous ont-ils déclaré leur volonté dernière?

A D É L I N D E.

Je ne m'attendois pas à leur réponse altière ;
Qui rejette vos loix pour conserver leurs mœurs.
J'ai tenté vainement d'arrêter les clameurs
D'un farouche vieillard , toujours plus inflexible ;
Sa haine corrompt tout , & reste incorruptible.
Avec Varus , dit-il , il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'auroit pas tant de charmes pour lui ,
S'il ne se flattoit point d'en voir tomber la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire ;
Ah ! si d'un Général il faut faire le choix ,
Il sent qu'Arminius aura toutes les voix.

M A R C U S.

Arminius ? Eh bien ! qu'importe qu'on le nomme ?

A D É L I N D E.

Il n'est point de Germain plus à craindre pour Rome.
Varus tient son courroux trop long-tems suspendu ;
Qu'il perde Arminius, ou lui-même est perdu.

Ce barbare , sensible aux charmes de ma fille ,
 Paroissoit empressé d'entrer dans ma famille.
 Il a vu tout mon zèle à servir son amour.
 J'ai cru qu'il serviroit mes desseins à son tour ;
 Que je verrois ses soins , son crédit , sa vaillance ,
 Sur moi de tous les cœurs fixer la bienveillance ;
 Contraindre le Chérusque à recevoir un Roi ,
 Un culte moins affreux , une plus douce loi :
 Je m'abusois ; j'ai vu , dans sa réponse austère ,
 Qu'il aspire à la fille en méprisant la mere.
 Mon époux qui touchoit à la fin de ses jours ,
 Vouloit qu'un prompt Hymen couronnât leurs amours ;
 Et moi , pour l'éloigner & venger mes outrages ,
 J'ai fait choisir ma fille au nombre des Otages.
 Elle a senti le poids de mon autorité.

M A R C U S.

Mais , ne craignez-vous pas qu'un Amant irrité ,
 Instruit de vos secrets , contre vous ne prévienne. . .

A D É L I N D E.

Il doit jurer ma perte , & je jure la sienne.
 Il faut de nos projets détruire les témoins.
 Varus a tout promis , à mon zèle , à mes soins ;
 Qu'il songe maintenant à remplir sa promesse.

M A R C U S.

Daignez vous expliquer ; qu'ordonnez-vous, Princesse ?
 Doit-il choisir la paix ou la guerre ?

A D É L I N D E.

La paix.

Qu'il gagne tous les cœurs par de nouveaux bienfaits.
De vos arts précieux qu'il présente les charmes ;
Ils seront plus puissans que la force des armes.
Vos bienfaisantes Loix, plus que vos légions,
Sont faites pour dompter nos fieres nations ;
Qui, toujours en danger, sont trop accoutumées
Aux menaces des camps pour en être allarmées.
Dites-lui que j'ai su déjà persuader
A des Germains puissans, jaloux de commander,
Et dont le zèle feint plaît à la multitude,
Que, s'ils sont menacés de quelque servitude,
Ce ne sont pas les soins d'un Préteur généreux,
Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangereux.
Tout paroît convaincu que ces chefs sont à craindre ;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paroître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera, sans doute, avec hauteur.
Que Varus les arrête ; il est tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils disparaissent tous : bientôt sur nos autels ;
Auguste sera mis au rang des Immortels.
J'ai voulu que mon fils en devînt le Grand-Prêtre.

M A R C U S.

Il vient d'y consentir ; mais à regret peut-être.
Contre la dignité dont il est revêtu,
Vous ignorez combien son cœur a combattu.

Il semble humilié de l'emploi qui l'élève;
Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve.

A D É L I N D E.

Que je suis malheureuse ! & ma fille & mon fils ,
Tous deux semblent s'entendre avec mes ennemis.
Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclatent
Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

M A R C U S.

Leur tendresse pour vous, vous répond de leur foi.

A D É L I N D E.

Ils ont des préjugés qui causent mon effroi.

M A R C U S.

Vous avez un pouvoir qu'ils respectent, qu'ils craignent;
Il faut bien sous vos loix que leurs cœurs se contraignent.
Que vois-je ! Arminius nous observe.

S C E N E I V.

ARMINIUS, ADELINDE, MARCUS.

A R M I N I U S.

MES yeux

Craignoient de rencontrer un frere dans ces lieux.
On me disoit. . . Mais non ; grace au Ciel , je respire :
Je ne vois qu'Adélinde , & Marcus qui conspire ;
Retirons-nous.

M A R C U S.

Quoi donc ! Arminius me fuit !

Ah ! lorsqu'en ces Forêts l'amitié me conduit ,
Il ose m'accabler de cette indifférence. . . .

A R M I N I U S.

Des traîtres doivent-ils souhaiter ma présence ?
Contre ma liberté , mon pays & mes Dieux ;
Je vous laisse tramer vos complots odieux.

M A R C U S.

D'un ami , qui me croit capable d'artifice ,
Je ne veux pas ici confondre l'injustice.
Je vois son préjugé. Mais ses chefs, moins aigris ;
Seront justes , peut-être , & sentiront le prix
Des bienfaits que Varus en ces lieux veut répandre.

A R M I N I U S.

Nos chefs méprisent trop ce qu'il ose entreprendre.
Quel emploi , disent-ils , pour ce grand Général !
Il érige sa tente en un vil Tribunal.
Sous le joug de ses loix il pense nous abattre ,
Il ose nous juger & craint de nous combattre.

M A R C U S.

Tandis que son grand cœur aspire à les polir ,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?
Sa bonté jusqu'ici , pour le Chérusque , active ,
A contraint sa bravoure à demeurer oisive ;

Mais, si c'est un malheur de les civiliser ,
 Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser ,
 Par d'autres actions il se fera connoître.
 Eux-mêmes forceront son courage à paroître.

A R M I N I U S.

Qu'il paroisse , il est temps.

A D É L I N D E.

Eh quoi ! ce cœur altier ,
 A la guerre , à la haine , est voué tout entier ?
 N'a-t-il d'autre vertu qu'une valeur farouche ?
 Et la paix & l'amour , n'ont-ils rien qui le touche ?
 Je te vois interdit. Sçais-tu que , dans ce jour ,
 Et ma fille & mon fils vont être de retour.
 Il en est tems encor ; crois-moi , sois moins austere ;
 Pour obtenir la sœur , vient couronner le frere.

(*Arminius sort , en témoignant par des gestes & des regards expressifs l'indignation & le mépris que lui inspire la proposition d'Adélinde.*)

S C E N E V.

A D É L I N D E , M A R C U S.

M A R C U S.

V ENGEZ-VOUS ; faites choix d'un gendre plus chéri ,
 Qui , comme Arminius , dans ces Forêts nourri ,

N'en a pas conservé la sauvagerie rudesse.

Flavius. . . .

A D É L I N D E.

Qui ? son frere !

M A R C U S.

Oui, j'ai vu sa tendresse
Eclater pour Thufnelde; ill'adore.

A D E L I N D E.

Et pourquoi ?
Son amour n'ose-t-il se montrer devant moi ?

M A R C U S.

Plein d'une passion qu'il condamne & qu'il aime,
Il voudroit à ses yeux se dérober soi-même.

A D É L I N D E.

Ma fille verra donc, attachés à son char,
Ces deux fils si puissans, l'espoir de Ségismar !
Et l'amour des enfans qui flatte ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere.
Cours trouver Flavius. . . Non, moi-même je dois
Le chercher, lui parler, l'assurer de mon choix.
Il aime les Romains, il adore ma fille ;
Il est fait pour servir & Rome & ma famille.
Je veux que tous les siens, encouragés par lui,
De Varus, avec moi, viennent briguer l'appui.

Varus dans ce moment ne paroît pas tranquille.
 Mélo vient de sortir, dit-on. de son asyle ;
 Et tout confirme ici ce bruit trop répandu.
 Ce superbe Mélo, tant de fois abattu ,
 Montre en se relevant encore plus d'audace.
 On dit que ce Sicambre aujourd'hui nous menace :
 Qu'il a même en ces lieux des Ministres secrets.

A D É L I N D E.

A s'unir avec lui plusieurs chefs semblent prêts.
 C'est à vous d'empêcher l'union générale ,
 Dont la force bientôt vous deviendrait fatale ;
 Craignez que d'autres mains ne recueillent le fruit
 D'un dessein... Mais qu'entends-je , & qu'annonce ce
 bruit ?

M A R C U S.

Vos ôtages, qu'enfin une escorte Romaine ,
 Par ordre de Varus, dans leurs Foyers ramene.
 Je dois ici les joindre.

A D É L I N D E.

Il faut nous séparer.

Sous ce feuillage épais je vais me retirer.
 J'observerai mon fils ; vous doutez de son zele ;
 Et je veux l'affermir , si je vois qu'il chancelle.



SCENE VI.

THUSNELDE, GISELLE ; SIGISMOND *en Pontife Romain, & les autres Otages escortés par une Troupe de Romains.* MARCUS, ADELINDE, *qui se tient écartée.*

THUSNELDE à l'Escorte.

RETOURNEZ vers Varus ; je rends grace à vos soins :
Laissez-nous maintenant respirer sans témoins.
De nos Divinités respectez la présence.

(*Marcus fait signe à l'Escorte de se retirer.*)

(*Aux Otages*)

Et vous, qui gémissiez d'une si longue absence,
Malheureux compagnons de ma captivité,
Vous brûlez de jouir de votre liberté :
Allez , & que nos Dieux, enfin plus favorables ,
Détournent loin de vous des maux si déplorables.

(*A Gifelle*)

O ma chere compagne ! ô vous qui partagiez
Nos secretes douleurs, & qui les consoliez !
Vous avez un époux , des fils dont la tendresse
Va faire à vos ennuis succéder l'allégresse :
Il est tems de vous rendre à leurs empressemens.
Allez tout oublier dans leurs embrassements.
Laissez-moi, permettez que j'entretienne un frere.

(*Marcus sort avec les Otages*)

SCÈNE VII.

THUSNELDE , SIGISMOND ; ADELINDE , *qui s'avance vers ses enfans , sans en être apperçue.*

SIGISMOND.

VEUX-TU renouveler ma douleur trop amère ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir , ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah ! ma sœur , est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?
Ils écoutent les vœux d'une âme libre & brave ;
Et ton frère n'est plus qu'un lâche , qu'un esclave.

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé ,
Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne crois pas que mon cœur adore la puissance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.
Le pouvoir d'une mère est plus sacré pour moi ;
C'est elle que je crains... Ah ! grands Dieux, je la voi.

ADELINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte ;
Et mes soins , mes bontés n'inspirent que la crainte ?

TRAGÉDIE.
SIGISMOND.

19

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Lisez mieux dans nos cœurs.

Votre aspect nous console & sèche enfin nos pleurs.

Mais le Ciel, aujourd'hui pour nous si favorable,

Aux cris des Citoyens semble être inexorable.

Ah ! pourquoi, quand il daigne exaucer nos desirs,

D'un peuple tout entier rejeter les soupirs.

ADELINDE.

Que ton ressentiment cesse enfin de les plaindre.

S'ils veulent être heureux, ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non, non, tous leurs dangers ne sont pas disparus,

Puisque ma délivrance est un don de Varus.

C'est son mépris pour nous, qui rompt nos tristes chaînes.

Il pense qu'il n'est plus d'ames vraiment Germaines.

S'il soupçonnoit nos cœurs d'être encor Citoyens,

Varus eût resserré, non brisé nos liens.

Des Princes corrompus les viles déférences,

De leur ambition les lâches espérances,

Les grands noms confondus avec les plus obscurs,

Sont pour Rome aujourd'hui des Otages plus sûrs.

B ij

Mais j'attends que nos Dieux , las de son joug impie ,
Réveillent dans les cœurs la vengeance assoupie ;
J'attens qu'Arminius. . .

A D E L I N D E.

O nom trop odieux !

T H U S N E L D E.

Eh quoi , ce nom si grand & si saint à mes yeux ! . . .

A D E L I N D E.

Nous n'avons plus besoin du féroce courage
D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il est des Citoyens , plus doux , plus valeureux ,
Qui veillent sur ce Peuple , & vont le rendre heureux ;
Et son intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame ,
Maitresse d'elle-même , écoute une autre flâme.

(à *Sigismond*).

Et toi , tu fais mes vœux , tu connois ton devoir ;
Songe à ton ministère , & rempli mon espoir.
Que ton zèle en ces bois dresse un Autel champêtre.

S I G I S M O N D.

Auguste est donc un Dieu ! Sigismond est son Prêtre.
Un Romain qu'on a vu remplir Rome de deuil ,
Dont l'audace & la fourbe ont couronné l'orgueil ,
Qui des vrais Citoyens veut éteindre la race ,
Doit-il parmi nos Dieux obtenir une place ?

Ah ! ma sœur , tu frémis !

THUSNELDE.

Est-ce à toi d'élever

Des Autels au tyran qui veut tout captiver :
Eh , pourquoi ? Pour jouir d'un triomphe frivole ,
Et pour voir insulter au pied du Capitole ,
A la suite d'un char , tous nos héros traînés ,
Et de la liberté les Dieux même enchaînés.
Tant de maux marquent-ils la puissance céleste ?

SIGISMOND.

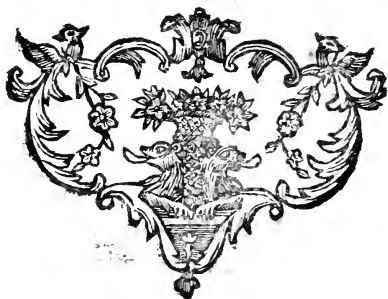
Non , c'est par des bienfaits qu'elle se manifeste.

ADELINDE.

Eh ! quels sont les bienfaits que répand en ces lieux
Ce suprême pouvoir révééré dans nos Dieux ?
Quel bonheur , quelle gloire obtiennent nos prieres ,
De ces Divinités agrestes , meurtrières ,
Dont les adorateurs , d'arts & de loix privés ,
Languissent dans des champs à peine cultivés ?
Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles ,
D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles ,
A des Arts bienfaisants , à d'équitables Loix ,
Dont le joug est si doux & si ferme à la fois.
Tu connois le fléau qui ravage nos terres ;
Ces climats sont livrés à d'éternelles guerres.
La raison les déteste ; & ma voix vous instruit
A ne plus admirer l'orgueil qui les produit.

22 L E S C H É R U S Q U E S ,
Ah ! préférons la paix & son doux esclavage ,
A cette liberté belliqueuse & sauvage ,
Qui cause tant de maux & fait si peu de biens.
Vien , suis-moi , les amis de la paix sont les miens.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Vous jettez sur un fils des regards indignés.
 Vous ne m'écoutez point. Ah ! mon pere, daignez
 Satisfaire un desir que je crois légitime.
 Est-ce en vain que Varus aspire à votre estime ?
 Suspendez ce courroux, qui glace mes esprits.

SÉGISMAR.

Mon fils, es-tu Chérusque ?

FLAVIUS. (*à part*).

O Dieux ! a-t-il appris ?

N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines ?
 Et pouvez-vous douter...

SÉGISMAR.

D'où viennent donc tes peines ?

Répond ; que dit ton cœur ?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays ;
 Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

Eh ! bien, tu le trahis.

Moi ! trahir ma patrie ! ah ! connoissez mon zele.

S É G I S M A R.

Qui partage son cœur, est bientôt infidele.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choisi ; ne sois pour l'un ni pour l'autre à demi.
De la guerre aujourd'hui l'appareil se déploie.

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reste une voie.
Voyez Varus.

S É G I S M A R.

J'ai vu la gloire de César ;
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même ,
Dont le front méritoit peut-être un diadème.
Ah ! c'était un héros qui confond tous les tiens ;
Ils ne sont animés que par la soif des biens :
Mais tout grand qu'il étoit, quelque terreur profonde ,
Que son nom répandît sur le reste du monde ,
Assez fort pour nous vaincre & pour nous commander,
César l'étoit trop peu pour nous intimider ;
Et nous verrions Varus ! — Dans un tems non moins
triste ,

Sais-tu ce qu'à César fit dire Arioviste ?
*J'irois trouver César , si j'en avois besoin ;
Si César veut me voir , qu'il ait le même soin.*

Devons-nous à Varus , montrer moins de courage ?

F L A V I U S.

Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage ?

S É G I S M A R.

Un hommage léger , souvent pèse à l'honneur.

F L A V I U S.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

S É G I S M A R.

Qu'importe son dessein dans notre indépendance ?

Varus n'est rien pour nous ; qu'il garde sa prudence ;

Je suis libre ; est-ce à Rome à juger de mes droits ?

F L A V I U S.

Cessez-vous de l'être , en adoptant ses loix.

S É G I S M A R.

Ses loix à nos vertus nous rendroient infidèles ;

Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles ?

F L A V I U S.

J'ai vu Rome ; & le mal n'a pas frappé mes yeux.

S É G I S M A R.

Moi , je ne l'ai pas vue , & je la connois mieux.

Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent ,

Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
 Vous connoissez son cœur ; instruisez son esprit.
 Dois-je abhorrer les arts , quand on les calomnie ?
 Ils sont les alimens & les fruits du génie.
 Ce qu'il fait de plus noble , est-il vil à vos yeux ?
 Tout languit sans les arts , tout revit avec eux.
 Ils portent l'abondance au sein de la disette ,
 Et la tranquillité dans notre âme inquiète :
 Vous redoutez des arts qui consolant nos cœurs ,
 Enrichiroient le Peuple , adouciroient nos mœurs.

S É G I S M A R.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
 Ses superbes Palais n'étoient que des cabanes.
 Nous sommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
 Nous avons ses vertus , redoutons ses trésors.
 Prends-y garde , en tous tems on a vu l'opulence ,
 A sa suite , amener les arts & la licence ;
 Corrompre tous les cœurs , par l'exemple entraînés ;
 Les rendre injustes , vains , lâches , effeminés.
 Et le Peuple opulent , tombé dans l'esclavage ,
 Cherche & ne peut trouver son antique courage.
 Telle est Rome ; en perdant ta noble pauvreté ,
 Comme elle tu perdrais bientôt ta liberté ;
 Tu perdrais cette force & si noble & si rare.

FLAVIUS.

Le Chérusque doit donc toujours rester barbare !

S É G I S M A R.

Ce nom n'est pas honteux ; va , n'en sois point blessé.
Qui fait combattre & vaincre , est assez policé.

F L A V I U S.

Rome n'est-elle pas l'école de la terre ?
Qui peut mieux enseigner le grand art de la guerre ?

S É G I S M A R.

Tu vantes ses leçons ; mais quel en est le fruit ?
Elle corrompt les cœurs que son savoir instruit ;
Elle énerve le bras qui doit en faire usage ;
Eh ! que sert la science où manque le courage ?

F L A V I U S.

Que nous sert le courage admiré dans nos bois ,
Où toutes vos vertus , votre nom , vos exploits ,
Restent ensevelis. . . .

S É G I S M A R D.

C'est assez , si mon zele ,
Si mon nom est connu de ce Peuple fidele.
Mon devoir & le tien , c'est d'écarter ses fers.

F L A V I U S.

Il est doux de se faire un nom dans l'Univers.

S É G I S M A R.

Et s'il ne voit en toi qu'un lâche , un traître infâme ?

F L A V I U S.

Ah ! mon pere , appeaisez ce grand cœur qui s'enflâme ,

Je connois mon devoir ; que ce cœur irrité
Éprouve mon courage & ma fidélité.

Ordonnez, je suis prêt.

S É G I S M A R.

Penſe à quoi tu t'obligeſ.

Ton frere me conſole , & c'eſt toi qui m'affliges.

Si l'eſpoir d'un grand nom ſuffit pour t'échauffer ,

Songe à combattre Rome & ſache en triompher ;

C'eſt par là que le tien fortira des ténèbres ,

Et deviendra fameux entre les noms célèbres.

Ta gloire ira bientôt auſſi loin que tes vœux ,

Et ſera chere encore à nos derniers neveux.

Ne crois pas que ton cœur , par une vaine étude ,

Puiſſe unir l'héroïſme avec la ſervitude ;

Imite la vertu de tes nobles aïeux ;

Défends ta liberté , ton pays & tes Dieux.

Sur-tout ne ſouffre plus qu'un vil Romain t'aborde.

Rome parle de paix & ſème la diſcorde.

Prévenons ſes deſſeins ; armons-nous , il eſt temps. . .

S C E N E I I.

ARMINIUS , SÉGISMAR , FLAVIUS.

S É G I S M A R.

AP P R O C H E , Arminius ; viens , c'eſt toi que j'attends.

Écoute ; c'eſt ici , c'eſt dans la ſombre enceinte

De cet antique bois , de cette forêt ſainte ,

Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour , mon fils , qu'il faut te signaler.
Si ton courage est grand , si les Dieux t'ont fait naître
Pour sauver ton pays qui ne veut pas de maître ,
Regarde ces héros ; il suffit de les voir ,
Pour apprendre quel est aujourd'hui ton devoir ;
Vois , sur ces troncs sacrés , ces armes suspendues ;
De Thuiston , de Mannus , viens toucher les statues.

*Ségismar s'approche des statues , Arminius
le suit & les touche , ou les embrasse
avec transport.*

Tous deux nous ont transmis avec la liberté
L'horreur pour la mollesse & pour la fausseté.
Ce sont eux dont la force & non pas l'industrie,
Sut créer , soutenir , illustrer ta patrie :
Suis le chemin tracé par ces héros fameux ;
Sois libre , juste , vrai , magnanime comme eux.
Vois quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit , & le temps a dévoré leur race.
Leur gloire , dont nos jours sont encor les témoins ;
Tu ne peux l'acquérir , que par les mêmes soins.

Rome envain par la force a voulu nous réduire ;
Aujourd'hui par ses loix elle veut nous séduire ;
Mais bientôt sous leur joug nous serions abattus.
Les Romains ont des loix , n'ayons que des vertus.
Dans ce moment , mon fils , il faut que tu soutiennes
L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.

En toi la Germanie a cru voir un héros.
 Elle semble oublier ses plus grands Généraux;
 Et desirant un chef pour opposer à Rome,
 C'est toi qu'elle distingue; & c'est toi qu'elle nomme.
 De prudence & de force, il est temps de t'armer;
 Les Romains vainement ont cru nous allarmer;
 La nation Chérusque est encor vertueuse.
 Rome n'est plus, mon fils, qu'injuste & fastueuse.
 Elle est peu redoutable à des cœurs sans desirs,
 Qui dédaignent ses biens, ses grandeurs, ses plaisirs.
 Va, nous valons mieux qu'elle; & tant qu'en ces Pro-
 vines

L'ame franche du Peuple animera les Princes,
 Tant que nous aimerons notre simplicité,
 Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
 Tes peres t'ont laissé ce trésor en partage;
 Fais passer à tes fils ce sublime héritage.
 Libres par nos aïeux, nous les bénissons tous;
 Nos fils nous maudiroient, esclaves après nous.

(*en montrant les statues*).

Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes:
 Ils étoient Citoyens, & comme eux nous le sommes.
 On leur a fait la guerre; ils ont été vainqueurs;
 Choisissons les exploits que choisiroient leurs cœurs.

ARMINIUS.

Est-ce leur voix ici qui frappe mon oreille?
 Mon pere, c'en est fait, Arminius s'éveille.

Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
L'erreur dont ma jeunesse aimoit à s'éblouir.
Si j'ai quelque courage, en moi c'étoit un crime
De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
C'est contr'elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains;
Et je vais les plonger dans le sang des Romains,
Dont l'insolent orgueil si digne de nos haines,
Sur le monde effrayé veut étendre ses chaînes.
Brisons-les; & du monde assurons le repos.
N'est-ce pas là le choix que feroient ces héros,
S'ils respiroient encor, si dans la Germanie,
Ils voyoient triompher Rome & sa tyrannie....

S É G I S M A R.

Crois-tu que leur courage eût laissé des tyrans
Vivre au milieu de nous, juger nos différends ?
Et de nos Citoyens se croyant déjà maîtres,
Perdre les vertueux, récompenser les traîtres ?
Venez nous secourir, Héros, éveillez-vous;
Sortez de vos tombeaux; vivez & sauvez-nous!

A R M I N I U S.

Ah! mon pere, arrêtez, laissons en paix ces Manes.
Et ne les troublons pas par des clameurs profanes.
Nous vivons; devons-nous pour défendre nos jours,
Dans le sein de la mort, mendier des secours?
Nous vivons; il suffit.

S É G I S M A R.

Dans ce péril extrême
Tu m'éleves, mon fils, au-dessus de moi-même.

C'est en toi que j'espère ; embrasse-moi , mon fils.

J'ai formé ton courage , & j'en reçois le prix.

Je disois , en voyant l'ennemi qui nous brave :

Jeune , j'ai vécu libre ; & vieux , mourrai-je esclave ?

Non , grace à ton grand cœur , j'attends un sort plus
beau.

Ton pere descendra libre dans le tombeau.

(*en montrant Flavius*).

Dans le camp de Varus , il veut que je me rende.

A R M I N I U S.

Quoi ! mon pere ; iriez-vous ? ...

S É G I S M A R.

Qui , moi ! que je descende

A cette lâcheté ! Moi , j'irois d'un Préteur ,

Par un hommage vil , encenser la hauteur !

Quel œil en cet état pourroit me reconnoître ?

Tandis que son orgueil me parleroit en maître ,

Me tiendrois-je debout & courbé devant lui ,

Comme si ma terreur attendoit son appui ?

C'est à lui de trembler , lui , dont l'injuste audace

A changé , tout-à-coup , sa priere en menace.

Le Peuple comme nous , sent ce nouvel affront ,

Et j'ai vu le courroux écrit sur chaque front.

As-tu vu le Bructere , & le Chauque & le Cate ,

Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate ,

Jurer de nous défendre en ce pressant danger ?

Les Hommes & les Dieux sont prêts à nous venger.

Tout

Tout contre les Romains paroît d'intelligence.
Ce jour a vu l'insulte ; il verra la vengeance.

A R M I N I U S.

Oui , par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé.
Sur mon frere & sur moi sa haine se repose ;
Qu'il compte sur la nôtre ; il va voir ce qu'elle ose.
Nous remplirons vos vœux ; vous verrez vos enfans ,
Marcher contre Varus , revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat sanglant , affreux , mais juste ,
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

S É G I S M A R.

Trop d'animosité peut égarer tes coups ;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à soi-même est contraire ;
Souffre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire ;
Qu'elle guide ta force : & ta force en ce jour ,
Mon fils , animera ma prudence à son tour.
Cependant le tems presse ; il faut que tu ménages
Un combat qui de Rome arrête les outrages.
Moi , je vais retrouver le Peuple qui m'attend ;
Je lui découvrirai les pièges qu'on lui tend.
On veut l'intimider , on cherche à le séduire ;
Sur ses grands intérêts , c'est à moi de l'instruire :
Et c'est à toi , mon fils , de veiller aujourd'hui
Sur un frere , en qui Rome ici trouve un appui.



S C E N E III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

DE honte, de douleur accablé par un pere,
Dois-je encore effuyer les reproches d'un frere !

ARMINIUS.

Je t'entends soupirer ? ---- tu contemples les Cieux. —
D'où vient que mes regards te font baisser les yeux ?
Quel ennui te dévore ? Ah ! parle , sois sincere ;
Apprends-moi tes chagrins ; es-tu jaloux d'un frere ?
Le Peuple te chérit ; tu commandes sous moi ;
Les premiers Citoyens veulent servir sous toi.
N'es-tu pas satisfait de cet honneur insigne ?
D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne ?
Si ton rang à tes yeux est trop peu distingué ,
Je te cède le mien , que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Montre moins de grandeur à mon ame éperdue.
Cette premiere place à ta valeur est due.
Je n'en suis point jaloux. Mais dans un si haut rang ;
Quelquefois la valeur , trop avide de sang ,
S'égare en des projets de combats , de victoire ,
Que devoit écarter la véritable gloire ;

D'un pere dont la haine enflâme les regards ,
Au seul nom des Romains , de leurs loix , de leurs arts ,
Qui , du reste du monde , attirent les hommages ,
Tu devrois adoucir les préjugés sauvages.
Sans eux , nous jouirions des charmes de la paix.
Les horreurs de la guerre ...

A R M I N I U S.

Ont pour moi plus d'attraits.
Mon pays de mon bras exige le service ,
Je lui dois de mon sang le noble sacrifice.

F L A V I U S.

Tout ton sang répandu le servira bien moins
Que si tu sçais pour lui prodiguer tous tes soins.
Montre envers les Romains une ame moins aigrie ;
Sâchons les imiter ; aimons leur industrie.
L'éclat de leurs travaux , la splendeur de leurs arts ,
La pompe de leurs jeux , enchantoient tes regards.

A R M I N I U S.

Voilà donc tes desirs ! Ma jeunesse trompée ,
De leurs jeux , il est vrai , fut quelquefois frappée.
Quand , les crins hérissés , les yeux étincelans ,
Des tigres , des lions les terribles élans ,
L'immobile fierté , la rage mugissante ,
S'animoient au combat dans l'arène sanglante ;
Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
Déchiroit par leurs coups l'ame des spectateurs ;

Que sur un char léger, volant dans la carrière ;
La jeunesse bouillante , à travers la poussière ,
Au but victorieux guidait de fiers coursiers :
Tout mon cœur à ces jeux si nobles , si guerriers ,
Si dignes de nos mœurs , palpitoit d'allégresse :
Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
Le Romain nous invite à voir d'autres combats ;
Il vient nous menacer , & nous sommes soldats.
Eh ! qu'on , n'entends-tu pas la liberté qui crie :
Perdez mes ennemis , sauvez votre patrie.

F L A V I U S.

Ah ! cesse , Arminius , de me faire rougir.
Quand il en sera temps , tu me verras agir.
Ne crains pas que jamais mon courage s'égare ;
Mais je n'ai plus une ame insensible & barbare.
Ah ! souviens-toi que Rome en moi voit un Germain ,
Qu'elle a rendu plus grand , plus juste , plus humain.
Après tant de bienfaits , je n'ai pas la puissance
De vouloir lui ravir toute reconnoissance.
J'aime encor les Romains ; & tu les dois aimer ;
Ils t'ont comblé d'honneurs , pour te mieux animer
A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
Tes titres , ton nom même est un bienfait de Rome.
Va , tant que cet anneau décorera ta main ,
Comme moi , tu dois être & Chérusque & Romain.

A R M I N I U S.

Moi Romain ! c'est un crime ici de le paroître...
Abjure ainsi que moi ce nom digne d'un traître.

Je veux rompre à tes yeux mes vains engagemens.
 O Dieux , qui m'entendez , recevez mes sermens ;
 Embrâsez cette main , si je la pare encore
 D'un don qui m'avilit & qui vous déshonore.

(il jette son anneau.)

F L A V I U S.

Rome de ses faveurs n'attendoit pas ce prix ;
 Je ne les croyois pas dignes de ton mépris.
 Quand elle te renvoie une Amante , une Epouse ,
 Dont j'ai cru jusqu'ici ton ame si jalouse,
 Ce don t'avilit-il , & le dédaignes-tu ?

A R M I N I U S.

Je ne puis de Thufnelde oublier la vertu.

F L A V I U S.

Tu l'aimes donc toujours ?

A R M I N I U S.

Ce n'est pas sa jeunesse ;
 Son rang ni sa beauté , qui fixent ma tendresse.
 Des charmes plus puissans ont troublé mon repos :
 La fille d'Adélinde a l'ame d'un héros.
 Cette ame que j'adore — & que tu dois connoître —
 Dans quel perfide sein , Dieux ! l'avez-vous fait naître ?

F L A V I U S.

Quoi ! sa mere ! ...

A R M I N I U S.

Elle offroit de faire mon bonheur.
 Mais , ô Ciel ! à quel prix : il va te faire horreur.

Ciiij

Il falloit, imitant toutes ses perfidies ,
 Me rendre l'artisan de ses trames hardies ;
 Faire fleurir ici les vices des Romains ,
 Lui jurer d'abolir les vertus des Germains ;
 Et docile aux conseils que lui dicte sa rage ,
 A son lâche dessein consacrer mon courage :
 Mere impie , à tes vœux si je m'étois rendu ,
 J'ai le cœur de ta fille , & je l'aurois perdu !
 C'est elle qui m'élève & me rend magnanime.
 S'il faut perdre sa main , conservons son estime...
 Mais notre liberté , mon frere est en danger ;
 A tout autre intérêt gardons-nous de songer.
 Sors de cette mollesse où s'endort ton courage ;
 Songe que Rome veille & poursuit son ouvrage :
 Viens , ne vois point en moi ton Chef , ton Général ,
 Mais un frere , toujours ton ami , ton égal.
 Participe aux lauriers que m'apprête la gloire ,
 En partageant les soins qu'exige la victoire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADÉLINDE *seule.*

INFLEXIBLE vieillard , orgueilleux Citoyen ,
Ton farouche parti l'emporte sur le mien.
Tu croirois avilir ton superbe courage ,
En prévenant Varus par un premier hommage.
D'une vaine hauteur il saura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir ,
A flatter cet orgueil où ton parti s'obstine.
Mais tremble ; ton triomphe avance ta ruine.
Tes fils sont divisés , & tu vas aujourd'hui
Voir l'un de tes soutiens devenir mon appui.
Mais d'où vient que Marcus , qui déjà devoit être
De retour en ces lieux . . . Ah ! je le vois paroître.

SCENE II.

MARCUS, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

EN bien, Varus...

MARCUS.

Varus, suivant votre conseil,
D'un hommage contraint ordonne l'appareil.

Cir

40 LES CHÉRUSQUES,

Il va se rendre ici ; mais êtes-vous certaine ,
Qu'il ne hazarde pas une démarche vaine ?

A D É L I N D E.

Si tu l'as prévenu , que sa marche en ces lieux ;
Pour gagner tous les cœurs , doit frapper tous les yeux ;
Si dans ces bois surpris de sa magnificence ,
L'éclat de son entrée annonce sa puissance ;
Non , je ne doute point qu'à ce nouvel aspect ,
Le zele de nos Chefs ne soit plus circonspect.
Leur audace du moins ne pourra se défendre
De répondre à l'honneur qu'il consent de leur rendre ;
Il vient dans leurs forêts ; crois que ce même jour
Les verra dans son camp arriver à leur tour.
Et là , de leur destin , Varus fera le maître.
Et de celui du peuple , ici , moi , je vais l'être.
Auguste aura bientôt des Autels parmi nous ,
Si mon fils , que je crains . . .

M A R C U S.

Eh ! Que redoutez-vous
D'un fils si vertueux ? . . .

A D É L I N D E.

Sa vertu , dont moi-même
J'ai trop encouragé l'indépendance extrême.
Il faut de mes desseins , conçus pour sa grandeur ,
Découvrir à ses yeux toute la profondeur.
J'ai choisi ce moment ; je l'attens & je tremble ,
Qu'insensible aux honneurs que pour lui seul j'assemble ,

Son cœur , qui ne connoît encor que son devoir ,
Ne rejette à la fois le sceptre & l'encensoir.

M A R C U S.

Comptez sur une aveugle & prompte obéissance.
Montrez-lui ce que c'est que la toute-puissance ;
Vous verrez sa vertu se faire illusion ,
Et laisser un champ libre à son ambition.

A D É L I N D E.

Je ne fais ! mais allez ; que ce parti farouche ,
Qui veut vous avilir , fache par votre bouche ,
Que le Préteur veut bien , oubliant tous ses droits ;
Pour nos seuls intérêts , descendre dans nos bois.

M A R C U S.

J'ai vu le Général , & sa haine troublée
A soudain , de vos Chefs , convoqué l'assemblée.
J'ai promis de m'y rendre ; ils me feront savoir
Le lieu qu'ils ont choisi pour nous y recevoir.

S C E N E III.

SIGISMOND , ADÉLINDE.

A D É L I N D E.

J E le vois : sur son front , la tristesse est empreinte ;
Après avoir considéré Sigismond qui paroît embarrassé.
Quel silence , mon fils ?

S I G I S M O N D.

Ah ! vous voyez ma crainte :

Je trahis mon devoir, ma Patrie & mes Dieux.

A D É L I N D E.

Vas, tu ne trahis rien ; écoute , ouvre les yeux ;
 Quitte d'un peuple vil les préjugés bizarres ,
 Et vois tous les mortels , policés ou barbares ,
 Dans le sein des Cités , au milieu des forêts ,
 Du beau nom de devoir , masquer leurs intérêts :
 L'amour de la sagesse a perdu plus d'un Sage.
 Suis Rome qui t'appelle & qui t'ouvrant son sein ;
 Pour illustrer ton sort , veut servir mon dessein.
 Eh quoi ! si ton pays à ta grandeur s'oppose ,
 S'il ne fait rien pour toi , lui dois-tu quelque chose ?
 Qu'attends-tu de ces Dieux ? s'occupent-ils de nous ?
 Quel bien fait leur bonté ? Quel mal fait leur courroux ?
 Rome a des Grands, mon fils, plus puissants sur la terre ,
 Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
 Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir
 Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

S I G I S M O N D.

Qu'entends-je ? Où suis-je ? Quoi ! C'est la voix d'une
 mere ,
 Cette voix consolante , & qui m'étoit si chere !
 Qui m'apprit la vertu ! qui fut mon seul appui !
 Trompoit-elle autrefois ? m'instruit-elle aujourd'hui ?
 Dois-je étouffer en moi la voix de la sagesse ?
 Ah ! de l'ambition , voulez-vous que l'ivresse ,

Des plus beaux de mes jours trouble tous les instans :

A D É L I N D E.

Ce n'est pas moi , mon fils , qui le veux ; c'est le temps.
Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
Les vertus de nos jours seront bientôt des crimes.
J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen ,
Et pour te distinguer tu n'avois qu'un moyen ;
Une extrême valeur jointe à l'obéissance :
A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
Mais tu vois les Romains dissipe ton effroi ;
Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées ;
Et j'en ai pour garant leurs promesses sacrées.
Tu devois obéir , il s'agit de régner ;
Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
Que les Dieux du Véser cedent aux Dieux du Tibre ;
Détruis ta liberté pour devenir plus libre ;
Accoutume tes yeux à de nouveaux objets ;
Sers Rome ; tes égaux vont être tes sujers.
La Mitre est sur ton front ; j'y mettrai la Couronne.
Eleve ton génie , & monte sur le trône.

S I G I S M O N D.

Moi , m'asseoir sur un trône , où siègent les remords !
Moi , détruire en mon cœur ses plus nobles transports ,
Et porter sur mon front la double ignominie ,
Et de la servitude & de la tyrannie !

Un simple Citoyen , disiez-vous, est plus grand....

A D É L I N D E.

Oui, mais ce n'est qu'un nom, qu'à son gré chacun prend :

Le parti le plus bas, s'arroe un si beau titre ;

Et des autres se croit le souverain arbitre.

De l'intérêt commun tous paroissent épris ;

Et le peuple incertain, divisé par leurs cris ,

De leurs desseins cachés, victime déplorable,

S' imagine être libre & n'est que misérable.

Le grand homme , au milieu de ces partis affreux ,

S'élève, les subjugue & les rend tous heureux.

S I G I S M O N D.

Eh ! ne voyez-vous pas s'élever des tempêtes ;

Et pour me renverser , mille mains toutes prêtes !

Les fils de Ségismar, plus orgueilleux que moi ,

Voudront-ils s'abaisser à reconnoître un Roi

Dans le fils d'Adélinde ?

A D É L I N D E.

Oui, connois mieux ta mere ;

Elle ne craint plus rien des enfans ni du pere.

S I G I S M O N D.

Quoi, le grand Ségismar, le fier Arminius...

A D É L I N D E.

Ils sont tes ennemis ; mais contre eux Flavius

A déjà dans mes mains juré de te défendre.

Pour toi, vois ton ami prêt à tout entreprendre ;

Il commande un Parti de dix mille Germains,
Qu'il va déterminer à se joindre aux Romains,
Si nos chefs obstinés dans leur haine impuissante,
Rejettent l'amitié que Rome leur présente.

S I G I S M O N D.

Leur courage jamais ne pourra consentir
A des dons présentés pour les assujettir.

A D É L I N D E.

Tu peux regner par eux ; ils ont fait d'un Octave
Le Souverain de Rome.

S I G I S M O N D.

Ils m'en feroient l'esclave !

A D É L I N D E.

Non , je prétends fonder un Empire aujourd'hui ,
Qui ne dépendra pas longtems de son appui.
Ta mere t'apprendra bientôt l'art de détruire
Ceux qui vont t'élever , s'ils cherchoient à te nuire.

S I G I S M O N D.

Arrêtez. Votre fils tremblant à vos genoux ,
Peut renoncer au jour qu'il a reçu de vous ;
Mais devenir tyran ! Non , son cœur n'est plus maître
D'éteindre cette horreur que vous avez fait naître.

(Adeline jette un regard d'indignation sur son fils.)

Punissez....

A D É L I N D E.

Soumets-toi , tu sçais ma volonté.
Par ces Dieux , devant qui tu lasses ma bonté ,

Jure, jure à l'instant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne font à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADELINDE.

Tu les crois; fais serment de remplir mes desseins.

SIGISMOND.

Je sens combattre en moi les devoirs les plus saints ;
 Il faut que je balance & que mon cœur abjure
 Les droits de la patrie ou ceux de la nature ;
 Je suis un sacrilège en ces lieux abhorré ;
 Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé !
 O Patrie, est-ce toi qui feras la plus forte ?
 Je ne peux résister.... une mere l'emporte.
 Plein d'horreur pour vos vœux, je ne peux vous hair.
 Je jure, je promets de ne pas vous trahir.
 Ah ! j'apperçois Marcus.

ADELINDE.

Va, laisse-moi.

SCENE IV.

MARCUS, ADELINDE.

MARCUS.

PRINCESSE,

C'est ici que Varus vient remplir sa promesse,

Tous vos Chefs sont enfin disposés à le voir ;
Et si son éloquence est sur eux sans pouvoir ,
Ils n'échapperont pas au piège qu'il leur dresse.
Déjà pour l'admirer tout le peuple s'empresse.

A D É L I N D E.

Eh ! bien , je me retire , & vais tout préparer ,
Pour confondre ces Chefs , & les faire abhorrer ,

S C E N E V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS ;
LES CHEFS DES ALLIÉS & leur suite ; Citoyens
Chérusques.

M A R C U S :

LE Préteur plein d'espoir vient.

S É G I S M A R.

Oui , mais il se trompe ,

S'il croit nous éblouir par une vaine pompe.

Varus peut s'épargner tant d'inutiles soins.

Rome se hâte trop ; elle devrait du moins

Attendre que ce peuple eût donné quelque indice

Que la vertu lui pèse & qu'il cherche le vice.

Rome ailleurs à son gré , peut élever sa voix ;

Quand nous aurons ses mœurs , nous recevrons ses

Loix.

L'équité nous suffit.

Songez qu'en sa carrière,
 Pleine d'obscurité, nous marchons sans lumière;
 Les Loix sont ses flambeaux. Et vous les écarterez!
 Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés,
 Dont l'éclat a rendu les Romains si célèbres.

S É G I S M A R.

Il vaut mieux à jamais rester dans nos ténèbres.
 Qu'importe, quand un peuple est fort & vertueux,
 Qu'il ait de vaines Loix, des arts voluptueux?
 Il faut d'autres soutiens, il faut des dons plus rares,
 Dans ces climats que Rome ose nommer barbares;
 Et qu'il soit moins qu'elle & que ses vils tyrans,
 Jaloux de présider à tous nos différends;
 Mais, Princes, de Varus je vois déjà la Garde:
 Songeons qu'en ce moment, l'œil des Dieux nous
 regarde.

S C E N E V I.

VARUS *précédé de six Licteurs & suivi d'un brillant
 Cortège. Les Acteurs précédens. (Les Chérusques se
 rangent d'un côté, les Alliés de l'autre; les Romains
 occupent le fond du Théâtre; Varus & Arminius
 s'approchent vers le milieu.)*

VARUS à Arminius.

Ce peuple, dont je fais estimer la fierté,
 Pourra-t-il de ma voix souffrir la liberté?

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Si ton dessein n'est pas de lui parler en Maître,
Parle, nous t'écoutons.

V A R U S.

Vous allez me connoître :
Nous venons en amis, & non pas en Vainqueurs.

A R M I N I U S.

Ce titre, sur le champ, trouveroit des Vengeurs.

V A R U S.

De l'ame des Germains, j'admire la noblesse ;
Mais à tant de grandeur se mêle une foiblesse.
Des Héros ne sont point inquiets, soupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'est point en
eux ?

Vous doutez qu'un Romain puisse être magnanime !
Rendez plus de Justice à l'esprit qui m'anime.
Je ne mets point ma gloire à séduire, à tromper ;
Quels que soient vos soupçons, je veux les dissiper,
En faisant rejaillir jusques sur vos rivages,
L'abondance de Rome, & tous ses avantages.
Sans croire s'abaisser, la Majesté des Rois,
Souvent nous a rendus arbitres de leurs droits.
A nos Législateurs, vous préférez les vôtres ;
L'Univers ne peut être heureux que par les nôtres.
J'ose espérer qu'un jour vous les connoîtrez mieux ;
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux ;

D

Et vous viendrez à Rome, avec des voix moins fieres,
Rechercher ses vertus & briguer ses lumieres;
Maintenant qu'elles sont l'objet de vos terreurs,
Restez assujettis à vos tristes erreurs;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aspire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les seuls, dont l'éclat doit toucher un grand
cœur :

Eh bien ! si la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous ; réunissons nos armes.
Sur le trône du Monde un Monarque affermi,
Auguste, se déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains sa garde est composée ;
Sa tête aux trahisons cesse d'être exposée ;
Vos Citoyens pour lui ne sont plus étrangers.
Leur zele, de son trône, écarte les dangers.
Et vous, quoi ! vous pourriez, sur une crainte injuste,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguste ?
Quand son amour pour vous cherche à se signaler,
Verrois-je contre lui la haine s'exhaler,
Soulever les esprits, les animer à suivre
L'audace de Mélo, qui commence à revivre ?
On voit ses Lieutenans courir de toutes parts,
Pour rassembler, dit-on, les Sicambres épars.
On dit que sa fureur, pleine de confiance,
Du Chérusque en secret, recherche l'alliance :
Mais Rome offre la sienne ; & je ne peux penser
Qu'entre Auguste & Mélo vous puissiez balancer.

L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte,
Devient votre salut ou cause votre perte.
J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
Ne foyez pas surpris, si ma voix vous annonce,
Que ce soir, dans mon camp, j'attends votre réponse.

S C E N E V I I.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHEFS
DES ALLIÉS & leur suite, CITOYENS CHÉRUS-
QUES. (*Les Alliés sont d'un côté & les Cheruques
de l'autre.*)

A R M I N I U S.

Vous l'avez entendu; Peuples, vous voyez tous,
Quel service odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage,
Elle ose destiner votre propre courage.
Ah! contemplons Mélo; son trône est renversé,
Sa tête mise à prix, son peuple dispersé.
Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles,
Qui s'apprête à donner le plus grand des spectacles.
Mélo change en soldats les plus vils des humains,
Et ce sont des héros qui sortent de ses mains.
Leur zèle le suivoit dans d'affreuses retraites;
On les voit reparoître après tant de défaites.

Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
Irez-vous la servir , quand ils la font trembler ?
Ne vous y trompez pas ; Rome attend que vos armes
Renversent l'ennemi qui cause ses allarmes.
Vous la verrez soudain se tourner contre vous ,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
Et sa fortune alors par vous-même agrandie ,
Traitera ce bienfait comme une perfidie.
N'écoutons que l'honneur, l'honneur qui nous prescrit
De secourir un Roi par un tyran pros crit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius ; son courage me charme ;
Mais sa témérité me surprend & m'allarme.
Il conçoit , contre Rome , un chimérique espoir ;
Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
Vèngerons-nous Mélo , nous , de qui l'impuissance
A trahi si souvent notre propre vengeance !
Des Germains tant de fois vaincus & terrassés ,
Ne renouvelions pas les décastres passés.

SÉGISMAR D.

Flavius ! c'est mon fils , qui croit Rome invincible ,
Rome , à sa liberté devenue insensible !
Ne sens-tu plus la tienne ? O braves Alliés ,
Du pouvoir des Romains êtes -vous effrayés ?
De nos Troupes contre eux la valeur réunie
Sait affronter la mort & fuir l'ignominie.
Attaquons les Romains. Oui , Princes , combattons.
Quoi ! ne valons-nous pas les Cimbres , les Teutons ?

Ah ! nous verrons comme eux fuir les tyrans du Tibre ,
Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre ,
Qui détrônent les Rois , qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi , j'ai toujours vu dans les combats divers ,
Où , contre les Romains , nous conduisit la gloire ,
La justice pour nous & pour eux la victoire.
Flavius , nous prêtons nos bras & nos conseils ;
C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils.
Peut-être allons-nous voir la victoire , plus juste ,
Humilier l'orgueil des Esclaves d'Auguste ;
Mais si contre nos vœux son caprice est constant ,
S'il faut périr , eh bien , la gloire nous attend ;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie ,
Où la vertu triomphe & n'est jamais flétrie.

A R M I N I U S.

Il faut combattre Rome ou vivre sous ses loix. —
Princes , votre regard m'annonce votre choix.
Hâtons-nous , combattons , & que notre courage ,
Nous délivre à jamais d'un honteux esclavage.

F L A V I U S.

Devons-nous oublier que Varus nous attend ?
Est-ce à nous , contre lui , de choisir cet instant ?
Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre ,
Irons-nous l'attaquer , irons-nous le surprendre ?

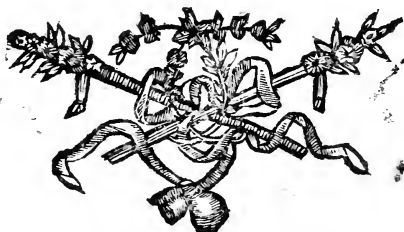
LES CHERUSQUES;
S É G I S M A R.

Veux-tu que dans son camp nous flations un Préteur;
Et que nous emprunions son langage imposteur ?

A R M I N I U S.

Non , que notre franchise étonne sa souplesse.
Craindre de lui parler , seroit une foiblesse.
Je lirai dans son ame , & d'après ses projets,
Nous lui déclarerons ou la guerre ou la paix.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

P A R M I tant de Héros, parle-moi sans détour ?
Est-ce lui, dont en vain on attend le retour ?
Quoi ! ce grand Citoyen que leur choix magnanime
A nommé pour guider l'ardeur qui les anime,
Arminius

GISELLE.

Ce Prince est le seul que nos Dieux
N'ont pas voulu sauver de ce piège odieux.
Dans le camp des Romains

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
O vile politique ! ô lâcheté hardie !
Un Préteur ! étouffer dans son cœur tout remord ,
Pour préparer des fers

GISELLE.

Et peut-être la mort !
De nos généreux Chefs , il redoute l'élite ;
Contre leur fermeté sa foiblesse s'irrite.

Div

THUSNELDE.

Arminius, des siens marchoit environné;
Et dans ce grand danger, tous l'ont abandonné!

GISELLE.

N'imputez son malheur qu'à son ardeur bouillante
Qui n'a pu supporter une marche trop lente.
Il les a devancés : cependant aucun d'eux,
Ne soupçonnoit Varus d'un complot si honteux.
Ils alloient, dans son camp, entrer sans défiance,
Lorsqu'on en voit sortir un Cate qui s'avance,
Qui s'approche en criant : *ô Germains, arrêtez,*
Vous êtes tous perdus, si vous ne m'écoutez;
Sachez qu'Arminius estime mon courage.....
Ségismar vient, l'écoute, & change de visage;
Il appelle les Chefs qu'il consulte un moment :
Et soudain on les voit avec étonnement,
Maudire de Varus les pavillons perfides,
Et vers leurs simples toîts tourner leurs pas rapides.
Mais, je vois Adélinde.

THUSNELDE.

Ah! cachons mon effroi.
Du fort d'Arminius, va, cours, informe-toi.



S C E N E I I.

A D É L I N D E , T H U S N E L D E.

T H U S N E L D E.

VOILA donc le bonheur, la gloire, la puissance;
Que produisent les Loix, les Arts & la présence
De ces Romains, si chers & si grands à vos yeux?
On dit qu'Arminius dans des fers odieux.....

A D É L I N D E.

Son orgueil, ses mépris, méritoient ce salaire;
Il osoit m'offenser, & cherchoit à te plaire.
Oublie Arminius. Que son nom avili,
Dans l'opprobre à jamais demeure enseveli!
Il abusoit déjà d'une vaine puissance;
J'ai vu tous ses égaux las de son arrogance.
De ce Chef qu'on rejette, un autre aussi puissant;
Moins fier que ce barbare & plus reconnoissant,
Bientôt avec ta main, va prendre ici la place.

T H U S N E L D E.

Eh! quel est ce Germain dont l'infidèle audace
Songe à le remplacer dans son rang, dans mon cœur,
Et de Rome & de moi pense être le vainqueur?

C'est un vrai Citoyen, un Héros.....

T H U S N E L D E.

C'est un traître.

Je ne le connois pas, ni ne le veux connoître.

A D É L I N D E.

Tu le connois, ma fille, il est digne de toi.

T H U S N E L D E.

Lui ! Lit-il dans mon ame, & fait-il que ma foi,
Que toute mon estime & toute ma tendresse...
Pardonnez... Je me perds ; vous voyez ma foiblesse.

A D É L I N D E,

Je vois que ton courage en fera triompher.
Quelque soit ton amour, il le faut étouffer.

T H U S N E L D E,

Eh quoi ! vous ordonnez que j'étouffe une flâme ;
Qui jamais sans vos soins n'auroit troublé mon ame.
Vous voulez que j'oublie... Eh bien, je me soumets.
Reclamez ce héros ; qu'il vienne & je promets
Qu'à mes loix, son ardeur, également soumise,
Me rendra sur le champ la foi que j'ai promise.
Je serai libre alors, je verrai son rival.
Et si l'amour du Peuple, en ce moment fatal ;

Plus que mes vains attraits, & l'enflâme & l'inspire :
Ma mere, vous pouvez, de ce cœur qui soupire,
Une seconde fois disposer aujourd'hui.
Nommez cet autre époux, & je m'immole à lui :
Ce sacrifice est grand ; il est affreux sans doute.
Mais je suis Citoyenne, & l'effort qu'il m'en coûte. . .

A D É L I N D E.

Cesse de m'accabler du nom de Citoyen.
Sois ma fille avant tout ; c'est ton premier lien.
Tout autre doit ici céder la victoire :
De toi, ta mere attend ou sa honte ou sa gloire :
Mon sort est dans tes mains. Ce n'est pas ton pays,
C'est moi, par tes refus, oui, moi que tu trahis ;
Que ne puis-je te peindre à quels maux tu m'exposes ?
Consulte bien ton cœur, & perds-moi, si tu l'oses.

T H U S N E L D E.

Moi, vous perdre !

A D É L I N D E.

Crains donc de mépriser l'époux
Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.

S C E N E I I I.

T H U S N E L D E *seule.*

QUEL est donc cet époux qu'il faut que je préfère ;
Si je ne veux causer la perte de ma Mere ?
Arminius aux fers !

SCÈNE IV.

SIGISMOND, THUSNELDE.

SIGISMOND.

IL est libre.

THUSNELDE.

Comment ?

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aspect des Romains, à leur joie inquiète,
 Son cœur a soupçonné quelque trame secrète;
 Il cachoit à leurs yeux ses regards allarmés.
 Par un Cate bientôt ses soupçons confirmés,
 Craignant tout pour nos Chefs, il les a fait instruire
 De ce piège inoui tendu pour les détruire.
 Tandis qu'Arminius cherchoit à les sauver,
 Le Préteur se flattant de les voir arriver,
 De les faire tomber tous dans le même abîme,
 Laissoit en liberté cette grande victime.
 Le héros prend son temps; les perfides Romains
 L'ont vu comme un éclair s'échapper de leurs mains.

Et sa fuite pour nous devient une victoire ;
Qui les couvre de honte en le comblant de gloire !

T H U S N E L D E.

Que fait-il ?

S I G I S M O N D.

Je l'ai vu , parmi les Citoyens ,
Qu'il anime à combattre , à briser leurs liens.
Ton amant semble un Dieu dont la voix les appelle !
Et ton frere , en secret , charmé de ce grand zele ,
Dont tous les cœurs devroient se laisser animer ,
N'ose élever sa voix que pour le réprimer.

T H U S N E L D E.

Pourquoi te charges-tu d'un honteux ministère ?
Abjure. . .

S I G I S M O N D.

Je ne puis. . .

T H U S N E L D E.

Qui t'arrête ?

S I G I S M O N D.

Une Mere ,

Des Partisans de Rome invisible soutien ,
Pour qui d'Arminius les vertus ne font rien.
J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles ,
L'un l'autre s'accuser de rester insensibles

Aux maux que la Patrie est prête d'éprouver ,
 Et dont nos foibles mains ne peuvent la sauver.
 L'heure approche, où les Chefs qui prennent sa défense,
 Ici, devant ces Dieux que mon aspect offense ,
 Vont paroître , & jurer de suivre Arminius.

THUSNELDE.

Ah ! mon frere , déjà je crois voir Flavius.

(Elle court vers lui).

SCENE V.

FLAVIUS *armé* , THUSNELDE , SIGISMOND.

THUSNELDE.

O Toi ! que mon amour, mon devoir & mon Père
 Me flattoient de pouvoir bientôt nommer mon frere ,
 Souffre que j'applaudisse à cette prompte ardeur.
 Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur ?

FLAVIUS.

Le feu qui les transporte , inspiré par la haine ,
 Est loin de ressembler à l'ardeur qui m'entraîne.

THUSNELDE.

Flavius , ton courage en un si grand besoin ,
 A le même devoir , & non le même soin ?

F L A V I U S.

Ah ! qu'un soin différent m'anime & me consume !
Ils suivent le flambeau que la vengeance allume ;
Ils n'ont qu'un seul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi , je suis tourmenté , dans ce moment cruel ,
De devoirs opposés , & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi ; moi , j'ai mille adversaires.
Chérusques & Romains , tous viennent m'allarmer.
Le trouble est dans mon ame ; ah ! daignez le calmer.

T H U S N E L D E.

Quel désordre inoui ! quel étrange langage !
O mon cher Flavius , rappelle ton courage ,
Toi de qui l'amitié daigna jusqu'à ce jour. . .

F L A V I U S.

A mon égarement méconnois-tu l'amour ?
C'est lui seul qui m'amene. Eh quoi ! quelle surprise !
Ne fais-tu pas encor qu'une Mere autorise. . .

T H U S N E L D E.

Dieux ! C'est toi... songes-tu qu'un frere qui t'est cher..

F L A V I U S.

Je ne pense qu'à toi ; regarde , vois ce fer.
Parle ; doit-il servir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyrannie ?
Sur tous mes sentimens toi seule peux régner.
Dis , qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?

Détermine mon choix favorable ou funeste ;
 Montre-moi le parti qu'il faut que je déteste.
 Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé ;

(en montrant le fer dont il est armé.)

Ordonne. . . dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé ?
 Tu te tais

THUSNELDE.

Oses-tu me choisir pour arbitre ?
 Dans quel temps !

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juste titre ;
 Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
 Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux ,
 Que tous ses sentimens en tumulte déchirent ,
 Que Rome & mon pays cruellement attirent ,
 Qu'Adélinde & mon Pere appellent à la fois. —
 Je ne veux écouter désormais que ta voix.

THUSNELDE.

Entre la liberté , l'amour, ton peuple & Rome ,
 Je te vois balancer . . . & tu prétends être homme !
 Que ton cœur incertain ne me consulte pas !
 Tu me ferois rougir de mes foibles appas ,
 S'ils étoient plus puissans dans ton ame attendrie ;
 Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

T'aimer est mon bonheur , mon unique devoir.
A tes pieds.

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable espoir.
D'un méprisable amour , porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en se levant.*

Oses-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

Non , c'est toi qui m'outrages.
Souffrirai-je un amant assez présomptueux ,
Pour aspirer à moi , sans être vertueux ?
Les grandes actions n'échauffent plus ton ame ,
Qui se livre aux transports d'une honteuse flame.
Tu veilles pour me plaire ; & ton bras endormi
Est armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Est-ce là cet amour , le partage du brave ?
Lui , qui fait des héros , peut-il te rendre esclave ?
Ton frere , ton rival , de mes attraits touché ,
Si son cœur à la gloire étoit moins attaché ,
Eût-il fait sur le mien



SCÈNE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE,
FLAVIUS, SIGISMOND.

ARMINIUS.

QUE vois-je ? La nuit sombre,
Qui commence à couvrir la terre de son ombre,
Trompe-t-elle mes yeux ? ah ! Thusnelde est-ce toi ?

THUSNELDE.

O Ciel ! Arminius !

ARMINIUS.

Thusnelde, je te voi.

O cher & doux moment ! Mon cœur dans ton absence,
Craignoit tout pour tes jours, qu'assure ta présence.
Crois que chez les Romains ton sort seroit affreux,
S'ils te voyoient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi ! la peur de ma perte arrêtoit ton courage ?
Va, plus un vil Préteur m'eut fait sentir sa rage,
Plus il m'eut annoncé que tu l'avois vaincu.
Thusnelde dans ses fers n'eut pas long-temps vécu ;

Une mort glorieuse eut fini ses misères.
Dans le séjour des Dieux, j'eusse appris à nos peres,
Que c'est Arminius & ses coups triomphans,
Qui vengent leur patrie & sauvent leur enfans ;
Mais quoi ! dans ce moment dont je sens tout le
 charme,
Ton cœur paroît encor frappé de quelque allarme.
Du plus grand des dangers les Dieux nous ont sauvés ;
A de nouveaux périls sommes-nous réservés ?
D'où viennent tes soupirs !

A R M I N I U S.

 Tu m'aimes ; je t'adore ;
Et c'est notre amour même ici que je déplore.
Mon espoir est trompé , Thusnelde ; c'est en vain ,
En possédant ton cœur , que j'aspire à ta main.
Il faut y renoncer, ou fléchir sous des maîtres ;
Je marche sur les pas qu'ont suivi nos ancêtres ;
Si l'on parle de moi , je veux qu'on dise un jour :
Il aimoit ; son devoir l'emporta sur l'amour.

T H U S N E L D E.

Ton amour , je le fais , n'est point une foiblesse.
Il m'a toujours paru digne de ma tendresse.
Maintenant que ton cœur , vers la gloire emporté ,
Ne se laisse toucher que par la liberté ;
Quand tu crains de m'aimer : je t'aime davantage ,
Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.

Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer ;
 Dans le champ glorieux , où tu vas t'élancer !
 Ah ! quel charme pour moi de suivre ta carrière ,
 Et d'essuyer ton front , où bientôt la poussière ,
 La sueur & le sang paroîtront confondus ;
 De voir tous les Romains à tes pieds étendus !

FLAVIUS.

Cruelle , voilà donc le plaisir qui te flatte !
 Vois le mien Il est temps que ma douleur éclate.
 Je ne souffrirai pas que ton farouche amant
 Jouisse d'un triomphe à tes yeux si charmant.
 Je défendrai le sang qu'on s'apprête à répandre.
 Viens , Suis-moi , Sigismond.

SCENE VIII.

ARMINIUS , THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH ! que viens-je d'entendre !
 Je cherchois le perfide ; il étoit devant moi !
 Ton aspect m'a troublé ; mes yeux n'ont vu que toi.
 On vouloit aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
 Tu fais la trahison.

THUSNELDE.

Et je connois les traîtres !

Ils s'arment contre toi; vas combattre pour eux.
Pars & reviens vainqueur; sois grand, sois généreux;
Songe que tes vertus ont allumé ma flamme

A R M I N I U S.

O cœur vraiment Germain! Ta voix jette en mon ame,
Cette ame qui t'admire, une force, une ardeur,
Qui semble de ma gloire assurer la grandeur;
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu trans-
portes.

T H U S N E L D E.

Ah! voici des Germains les fideles cohortes,
Dont la valeur t'attend pour diriger leurs pas.
Contre tant de héros, nourris dans les combats,
Verrai-je les Romains plus grands, plus intrépides..

A R M I N I U S.

Non, tu ne verras point triompher des perfides;
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.
Il faut nous séparer. . . . Adieu, Thusnelde, adieu.

T H U S N E L D E.

Hélas! en te quittant, j'ai peine à me défendre
Du trouble & de l'effroi qui viennent me surprendre:
Mais j'en crois ton courage; il ranime le mien;
Il va tout surmonter; non, je ne crains plus rien.



SCÈNE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS
DES ALLIÉS & leur suite, TROUPES
DES CHERUSQUES.

SÉGISMAR à *Arminius*.

Tes ordres sont suivis; nous marchons en silence.
Tout paroît seconder tes soins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'instant, mon fils, si long-temps souhaité,
L'instant de la vengeance & de la liberté.
L'aspect de ces héros me rend ma jeune audace;
Comment au milieu d'eux osé-je prendre place?
Des Arts, des Loix de Rome & de son vil tyran,
Hélas! j'ai mis au jour un lâche partisan.
Des amis des Romains, Dieux! confondez le zèle;
Et faites triompher notre haine fidelle.

A R M I N I U S.

Un frere ne veut pas seconder mes efforts.
Il croit nous affoiblir; nous en sommes plus forts;
L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
Amour de la patrie, ah! c'est toi qui nous guides.

Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur ;
De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
Celui qui dès long-temps jouit de la lumière ,
Avec la liberté , veut finir sa carrière ;
Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté ,
En recevant le jour , veut voir la liberté.
Allons , vengeons sa cause ; affranchissons d'un Maître,
Le Peuple qui respire & celui qui doit naître.

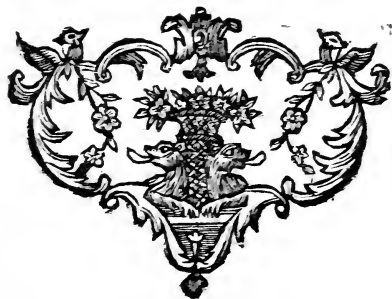
(en partant).

O nuit , que ta profonde & ténébreuse horreur ;
Dans le camp des Romains répande la terreur.

(en passant devant les statues).

Vous , héros immortels , chers à la Germanie ,
Dieux de la liberté , perdez la tyrannie.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

THUSNELDE, GISELLE.

G I S E L L E.

DES astres de la nuit, vois-tu la lueur sombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre ?
L'astre du jour éteint tous ces flambeaux errans ;
Ainsi la Liberté dissipe les tyrans.
Ah ! rassurons nos cœurs ; cette Lune croissante
Annonce des Germains la victoire naissante.
Voici l'instant sacré si long-temps attendu ,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

T H U S N E L D E.

Il le fera sans doute ; oui , mon cœur se rassure ,
Non , sur des préjugés qu'inspire un vain augure ,
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit ,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le suit ,
La puissance des Dieux , l'horreur de l'esclavage ,
Voilà mon espérance & le plus grand présage.
Quels coups Arminius lance de toutes parts !
Mon cœur le voit , le suit dans les plus grands hazards.

Vous, toujours chers, toujours présens à sa mémoire,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez sa victoire !

S C E N E I I.

ADÉLINDE *accompagnée d'un Officier à la tête
d'une petite Troupe de Chérusques*, THUSNELDE,
GISELLE.

A D É L I N D E.

Q U E faites-vous ici ? venez, fuyez ces lieux.

T H U S N E L D E *en montrant Giselle.*

Ses fils sont au combat ; & nous, aux pieds des Dieux.

G I S E L L E.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

A D É L I N D E.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres.
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.
Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

T H U S N E L D E.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable asyle.
Ils sauront le défendre, & j'y reste tranquile.

A D É L I N D E.

Peux-tu te reposer sur des Dieux affoiblis.
S'ils entendoient tes vœux, ils les auroient remplis ;

Crains la fureur brutale & la main meurtrière
 Du soldat sourd , comme eux , aux cris de la prière.
 Songe à ta sûreté ; crains l'opprobre & la mort.
 D'un combat inégal j'avois prévu le sort.
 De ton Arminius l'espérance est trompée ;
 J'ai vu de toutes parts sa troupe enveloppée.
 Les Romains puniront sa haine , ses mépris.
 Il a cru les surprendre ; eux-même l'ont surpris.
 Mon parti vous attend ; allez , suivez ces guides. . .

(*L'Officier & sa Troupe s'aprochent d'Adélinde.*)

T H U S N E L D E.

Moi , me réfugier dans le sein des perfides !

A D É L I N D E.

Fui , dis-je ; tout ici me fait trembler pour toi.

T H U S N E L D E.

Si l'asyle des Dieux n'en est plus un pour moi ;
 Si de la liberté la perte est manifeste ,
 Je ne veux pas avoir une fin moins funeste.
 Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc ;
 Que ces chênes sacrés soient souillés de mon sang,
 Avant que par ma fuite ici je déshonore
 Mon courage & mes Dieux qui subsistent encore.

A D É L I N D E.

Rien de tes préjugés ne dissipe l'erreur.
 Ma tendresse pour toi semble te faire horreur.

(*aux Soldats détachés*)

Vous , plus que mes enfans , voués à ma famille ,
Au poste de mon fils , allez , guidez ma fille.

THUSNELE.

Vous m'inspirez , grands Dieux ! & je vous obéis.
Giselle , allons périr ou sauver mon pays.

SCENE III.

ADÉLINDE , *seule*.

Voici donc le moment , qui doit faire connoître
Si le Chérusque est né pour n'avoir pas de maître.
Mais déjà Flavius...

SCENE IV.

FLAVIUS, ADÉLINDE.

FLAVIUS.

GRACE à mes soins honteux ;
Le triomphe de Rome enfin n'est plus douteux.
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADÉLINDE.

Regarde ton ouvrage avec plus de constance ;

Ton ardeur va bientôt triompher à son tour.
Attendons que Varus, la victoire & le jour...

FLAVIUS.

Je n'atends que Thufnelde & sa main qui m'est due ;
Je l'ai trop achetée , & tu me l'as vendue.
Voici le lieu , l'instant que toi-même as choisis ,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADÉLINDE.

Tu l'es ; je fuista mere. Et bientôt ton attente. . .

FLAVIUS.

Thufnelde cependant n'est pas ici présente ?
Pourquoi , quand j'ai rempli tous mes engagements ?

ADÉLINDE.

Songe que mon effroi. . .

FLAVIUS.

Je songe à tes sermens.
Qu'as-tu fait de ta fille ? Apprens-moi quel obstacle. . .

ADÉLINDE.

Ah ! reprends tes esprits. Regarde ce spectacle.

*On voit passer , dans le lointain , à travers les arbres ,
des blessés & des morts.*

D'un inflexible orgueil , vois-tu les vains efforts ,
La foule des blessés , des mourans & des morts. . .

Ils croyoient triompher dans l'horreur des ténébres....

FLAVIUS.

Ah ! ces morts, qui sont-ils !

ADÉLINDE.

A ces clartés funebres ,

Dont la pâle lueur les conduit aux tombeaux ,

Voudrois-tu de l'Hymen allumer les flambeaux ?

FLAVIUS.

Que vois-je ? quels objets ! Dieux , est-ce ici ma place ?

Quelle sombre terreur m'environne & me glace ?

J'avance en frémissant ... surmontons mon effroi.

Malheureux ! me trompè-je ?

(*il reconnoît son pere.*)

(*en revenant sur ses pas*)

O Terre , engloutis-moi ,

ADÉLINDE.

Flavius ! ô mon fils !

FLAVIUS.

Que dis-tu ? fuis , perfide.

Mon pere est mort ; évite un monstre , un parricide.

Ah ! sans ma trahison , sans mes lâches amours ,

Il vivroit ; mon courage eut défendu ses jours !

J'ai pu l'abandonner , me couvrir d'infamie ,

Pour suivre , pour servir sa mortelle ennemie !

Tes ruses déformais ne peuvent m'eb'loir.

Je vois mes attentats ; ne crois pas en jouir.

Si mon frere est vaincu , j'aurai du moins la gloire
 D'arracher au vainqueur les fruits de sa victoire.
 Les bataillons détruits vont être remplacés ;
 J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
 Ils s'en vont réparer , guidés par mon courage ,
 Tous les maux qu'a produits ma foiblesse & ta rage.

A D É L I N D E.

Ta voix qui les a fait sortir de leur devoir ,
 Pour les y ramener , a trop peu de pouvoir.

(*Flavius sort avec indignation*)

Mais , vas , mene à Varus de nouvelles victimes ,
 Et cours accroître encor ses lauriers & tes crimes.

S C E N E V.

A D É L I N D E *seule.*

Q U E ton cœur , ô mon fils , se prépare à régner.
 Sur ton front , que tes Chefs ont osé dédaigner ,
 La victoire s'appête à placer la couronne ;
 Tu n'as qu'à faire un pas pour monter sur le trône ;
 Si mes yeux , un moment , peuvent t'y voir assis ,
 Je mourrai satisfait , après tant de soucis.
 Que ne puis-je déjà contempler ces Provinces ,
 Heureuses sous les loix du plus juste des Princes ,
 C'est à toi de changer leur déplorable sort.
 Que la haine , l'orgueil , la vengeance & la mort ,

Les seuls Dieux révéérés dans ces Cantons sauvages,
Cessent de les remplir de leurs affreux ravages.
Qui vient ?

S C E N E V I.

GISELLE, ADÉLINDE.

ADÉLINDE.

C'EST toi , Giselle. Et ma fille ! Ah ? pourquoi ,
Seule , ici mes enfans

GISELLE.

Ah ! tu dois frémir. ...

ADÉLINDE.

Moi :

Quel secret ...

GISELLE.

Si tes yeux , de ta fille inquiète ,
Dans la route , avoient vu l'ardeur sombre & muette ,
A peine nous touchions au poste de ton fils ,
Elle rompt le silence , il répond à ses cris ;
Il accourt : *c'est ma sœur , c'est sa voix qui m'appelle.*
Non , c'est la liberté , secourons-la , dit-elle.
Peux-tu voir les exploits , la mort de ces Héros ,
Sans maudire ta vie , & ton lâche repos !
Alors de quelques Chefs l'armure abandonnée
Se présente aux regards de la sœur indignée.
Elle ose s'en saisir ; frappé de sa grandeur ,
Le frere sent en lui naître la même ardeur.

Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure ,
Et paroître soudain revêtus d'une armure.

Quoi ! dit-elle , nos mains épargnent nos tyrans !

Voyez vos Citoyens , vos Amis , vos Parens ;

*Ils combattent : & nous , sommes-nous donc moins
braves ?*

Voulez-vous un moment rester encore esclaves ?

Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés ,
En guerriers , en Héros , tout-à-coup transformés ,
Etonne tout ce poste , y jette un trouble étrange.
Un grand nombre bientôt à leurs côtés se range.
Elle voit avancer Flavius sur ses pas.

Arrête ? que veux-tu ? lâche , n'approche pas ? —

Ah ! je me rends , dit-il , à tes vertus sublimes.

Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.

Flavius défendra jusqu'au dernier moment

Nos Dieux , la liberté , tes jours & ton Amant. —

Ton repentir me plaît ; viens , dit-elle. A ma vue

Comme un trait aussi-tôt Thufnelde est disparue.

Sa main des ennemis montrait les étendarts ,

Aux Soldats , qu'entraînoient sa voix & ses regards.

Soudain elle s'élance ; & le plus intrépide

Ne suit qu'avec effort son courage rapide.

Je l'admire ; & le mien qui se sent élever

Voit les plus grand périls , & court pour les braver ;

Mais , au milieu du trouble , où m'emporte mon zèle ,

Je m'égare ? j'entends une voix qui m'appelle ;

Je crois la reconnoître , & j'approche en tremblant.

Hélas ! c'étoit ton fils ; je l'ai vu tout sanglant.

ADÉLINDE.

A D É L I N D E.

Qu'entends-je ! Sigismond ! lui ! feroit la victime. ...

G I S E L L E.

*Tu me vois , m'a-t-il dit , heureux après mon crime.
Je meurs pour ma Patrie. Ah ! puisse cette mort ,
Ama Mere , épargner un plus funeste sort.
Arminius s'avance , & du moins mon oreille
Entend de son triomphe annoncer la merveille :
Les Dieux , dont je me suis attiré le courroux ,
Ravißsent à mes yeux un spectacle si doux.
Il veut parler encore , il se trouble ; il soupire ;
La pâleur du trépas.....*

A D É L I N D E.

O mon fils ! il expire !
Affreuse destinée ! O comble du malheur !
Où puis-je ensevelir ma honte & ma douleur !
Voilà mes ennemis. ... Ah cherchons quelque voie ,
Qui dérobe ma vue à leur barbare joie.



S C E N E VII.

ARMINIUS précédé de plusieurs Officiers qui portent l'armure de Varus , & les Aigles prises sur les Romains. LE CHEF DES CHAUQUES , LE CHEF DES BRUCTERES , LE CHEF DES CATES , LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

A R M I N I U S.

DIEUX ! votre Peuple est libre & n'est plus avili.
L'espoir qu'il a conçu , vous l'avez accompli.
Ecartez à jamais , loin de la Germanie ,
Tous les maux qu'après soi traîne la tyrannie.

(en montrant l'armure de Varus)

Varus de cette armure envain s'est revêtu.
Rien ne pare les coups que porte la vertu.
Aux yeux du monde entier sa honte va paroître :
Que le sort de l'Esclave épouvante le Maître !
Ah ! si nos mains pouvoient aujourd'hui de ses fers ,
Délivrer Rome même & venger l'Univers ...

(en regardant les Aigles)

Aigles fieres jadis , maintenant abattues ,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues.
Que votre chute apprenne à la postérité !
Ce que peut la valeur & la fidélité.

O vous qui n'êtes plus ! Héros , dont la victoire ,
Le courage & la mort font vivre la mémoire ,

Le Ciel couvre vos fronts de lauriers fructueux.
 La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
 L'adversité s'étend sur un jour si prospère.

(en parcourant des yeux tous les Citoyens)

Moi, la Patrie, & vous, nous pardons tous un père ;
 Les Dieux, dont les regards sembloient veiller sur lui,
 Ont de la liberté laissé tomber l'appui :
 Liberté ! Liberté ! faut-il que par la guerre ,
 Tes plus grands défenseurs soient ravis à la terre ?
 Mais cessons de gémir, surmontons nos douleurs ;
 Je crois voir Ségismar, qui condamne mes pleurs.
 Ses mânes satisfaits veillent sur nos cabanes.
 Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
 Nous triomphons... mais toi, qui nous fais triompher,
 Dont le courage mâle a su tout échauffer ,
 Pourquoi ne viens-tu pas, illustre & digne femme ,
 Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame ?
 Je vous vois interdits... Ah ! parlez, quel malheur...

LE CHEF DES BRUCTERES, *en s'approchant d'Ar-
 minius.*

Contre nos ennemis on dit que sa valeur ,
 Qui s'est trop obstinée au soin de les poursuivre ,
 L'a mise dans les fers dont elle nous délivre.

A R M I N I U S.

Thusnelde prisonnière ! Ah ! nous n'avons rien fait.
 Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.

F ij

Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons sauver Thufnelde...

*(Arminius fait quelques pas, & les autres font
un mouvement pour le suivre).*

SCENE VIII.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

A R R E T E , Arminius.

Je suis digne de toi; reconnois Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus; de l'amour j'ai sçu vaincre les charmes;
J'étois dans l'esclavage & je viens d'en sortir.
Rends-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduit par la tendresse & trompé par la ruse.....

A R M I N I U S.

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuse.
Mais Thufnelde... suis-moi.

F L A V I U S.

Nos Dieux, qui par tes mains
Viennent d'humilier les superbes Romains;
Mais qui vouloient te faire acheter la victoire,
Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
Deux Escadrons, trois fois prêts à nous accabler,
Sous nos traits à la fin, forcés de reculer,

Avec eux en fuyant entraînoient une proie ,
Qui, dans leur désespoir , eût mêlé trop de joie.
Je les ai poursuivis ; & mon heureux destin ,
En reprenant sur eux un si riche butin ,
Acheve ton bonheur & comble leur ruine.

SCENE IX ET DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de Guerrier* ; LES ACTEURS
PRÉCÉDENS.

F L A V I U S.

APPROCHEZ , paroissez , belle & jeune Héroïne.
(à *Arminius.*)

Reçois des mains d'un frere , ardent à te servir ,
Cet objet vertueux qu'il vouloit te ravir.

T H U S N E L D E.

Oui , je lui dois le jour : l'ivresse de la gloire
M'emportoit , m'égaroit au sein de la victoire.
O braves Citoyens ! magnanimes Guerriers !
Que j'aime à voir vos fronts ceints des mêmes lau-
riers !

Rendez à Flavius , rendez tous votre estime ;
Du vrai courage en lui , j'ai vu l'effort sublime :
En brisant ses liens , en surmontant l'amour ,
Il a plus fait lui seul que nous tous en ce jour.
Ton frere , environné de Germains intrépides ,
Des Romains , qui fuyoient , suivoit les pas rapides.

Ses yeux étinceloient du plus ardent transport.
Cette ardeur que guidoit , qu'enflammoit le remord ;
Et qui porte aux tyrans les coups les plus funestes ,
De nos fiers Oppresseurs a foudroyé les restes ,
Et répandu sur nous la gloire & le bonheur :
Qui se repent ainsi n'a point perdu l'honneur.
Il sauve ton épouse ; as-tu sauvé ma mere?

ARMINIUS.

Elle est libre ; & sa vie en ce moment m'est chere.

THUSNELE.

Ce moment qui paroît de tes jours & des miens ,
Assurer le bonheur , fait le tourment des siens.
Ne l'abandonnons pas à sa douleur mortelle.
Allons , en attendant que nos soins , notre zele ,
Rallument dans son cœur , de la gloire écarté ,
L'amour de la Patrie & de la Liberté :
Rome , nous te jurons une haine éternelle ;
Tes vaisseaux , tes soldats , ta fureur criminelle ,
Subjuguent vainement & la terre & les mers.
Le Chérusque jamais ne portera tes fers.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Chérusques*, Tragédie ; & je crois que l'on peut en permettre l'impression. A Paris ce 2 Décembre 1772.

MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au nouveau Recueil du Théâtre François.

De l'Imprimerie d'ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, rue S.
Severin, vis-à-vis de l'Eglise.



E R R A T A.

Préf. page 3. Il y a dans cette phrase une grande faute d'inattention, &c. lisez : Je ne fais si cette phrase a été mise à dessein de faire entendre que l'esprit Républicain regne dans cette Tragédie, ou si ce n'est qu'une pure inattention, mais il est certain qu'on ne trouvera pas dans ma Pièce un seul mot qui rappelle l'idée de République.

Tragédie, page 20, ue lisez une.

Page 42, après ce vers :

Du beau nom de devoir masquer leurs intérêts :

On a oublié le premier des deux suivans :

La vertu n'est souvent qu'un funeste avantage :

L'amour de la sagesse a perdu plus d'un sage.

Page 77, après ce vers :

Voudrois-tu de l'hymen allumer les flambeaux :

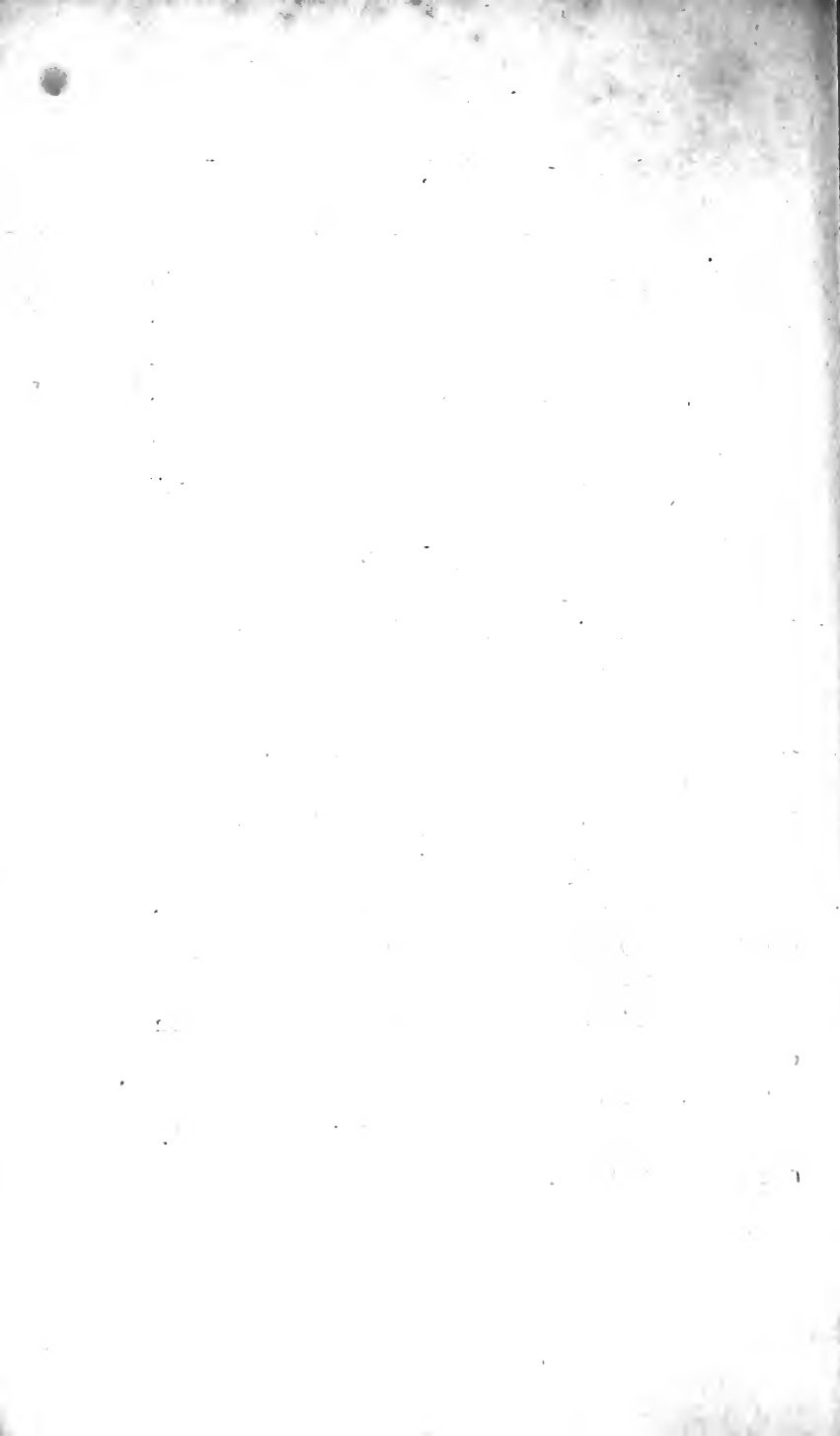
On a oublié la notice de ce jeu muet.

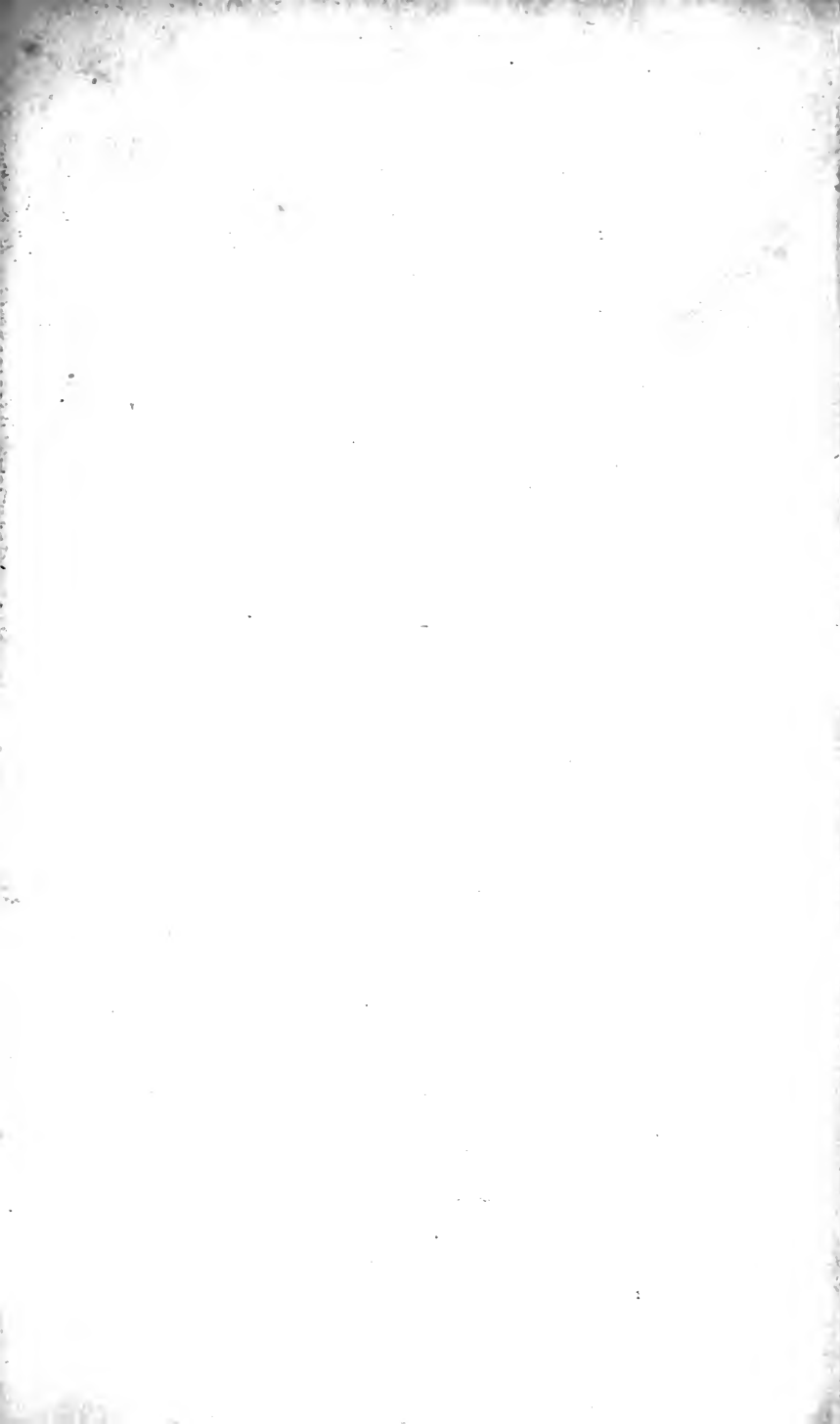
(Le corps de Ségismar paroît , porté par des Soldats ; qui s'arrêtent jusqu'à ce que Flavius ait reconnu son pere , tué dans le combat.)

Page 81, A la fin de la Scene, on a oublié la notice du jeu muet.

(Gifelle sort avec Adélinde.)

Page 82, Dans les Personnages de la Scene, effacez ces mots : LES ACTEURS PRÉCÉDENS.







Murrie Inv. et Sc.

Pars et revien vainqueur.
Act. IV Sc. III

ARMINIUS,
TRAGÉDIE;
OU
ESSAI
SUR
LE THEATRE ALLEMAND,

Par M. BAUVIN;

De la Société Littéraire d'Arras.



A AMSTERDAM,

Et se trouve

A PARIS,

Chez NICOLAS-AUGUSTIN DELALAIN;
Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXIX.



AVERTISSEMENT.

DES Traductions élégantes & fidelles nous ont mis à portée de goûter ce que l'Allemagne, dans la Littérature, a produit de plus excellent en différens genres ; mais une des plus belles & des plus importantes parties de la Littérature, c'est la Poësie dramatique ; & personne jusqu'aujourd'hui n'a rien fait pour nous faire connaître à quel point de perfection le THEATRE ALLEMAND est parvenu, ou à quel degré de faiblesse il est resté.

C'est une mine que nous avons négligé d'exploiter. J'ai osé y fouiller ; & j'en ai tiré le morceau que je présente aux Amateurs de la Scene. C'est à eux de juger sur cet échantillon, & de dire si cette mine leur paraît assez précieuse pour mériter d'être travaillée. S'ils décident qu'elle en vaut la peine, mais que le premier Entrepreneur n'a pas su en tirer parti, j'aurai du moins la satisfaction de me joindre à eux pour encourager une main plus habile à poursuivre ce que j'ai commencé.

M. *Schlégel* est l'Auteur original dont j'ai tâché de rendre les grands traits, sans m'affervir cependant à le suivre ni dans la conduite ni dans les détails de cette Tragédie, qui a eu, & qui a encore un grand succès en Allemagne. La

réputation de cet ouvrage a engagé Frédéric V, Roi de Dannemarck, à attirer l'Auteur dans ses Etats, où il est mort à la fleur de son âge, honoré des regrets d'un grand Monarque qui l'avait comblé de bienfaits.

Je n'exposerai point ici les raisons qui m'ont déterminé à m'écarter de mon Auteur, & à faire des changemens considérables. On trouvera à la fin de cette Tragédie une Traduction Littérale du premier acte de l'ARMINIUS de M. *Schlégel*; d'après cette Traduction on pourra se faire une idée d'une partie de ces changemens & juger s'ils sont bien fondés.

Si le Public daigne accueillir cet essai, il sera bientôt suivi de quelques autres pièces, fidèlement traduites en prose, qui donneront une idée plus étendue du Théâtre Allemand que je me propose de faire connaître.

Je me suis associé un Professeur en Langue Allemande à l'Ecole Royale Militaire, M. Cappler, qui connaît parfaitement le Théâtre dont nous nous proposons de transmettre les beautés dans la Langue Française.

ARMINIUS,
TRAGÉDIE

Tirée du Théâtre Allemand.

P E R S O N N A G E S.

SÉGISMAR,	<i>Prince Chérusque.</i>
ARMINIUS,	} <i>filz de Ségismar.</i>
FLAVIUS,	
ADELINDE,	<i>Princesse Chérusque.</i>
THUSNELDE, fille	} <i>d'Adeline.</i>
SIGISMOND, fils.	
GISELE,	} <i>Compagne de Thus-</i> <i>nelde.</i>
VARUS,	
MARCUS,	<i>Général d'Auguste,</i>
UN OFFICIER,	<i>Officier de Varus.</i>
CATES,	<i>Chérusque.</i>
CHAUQUES,	} <i>Alliés des Chérusques</i>
BRUCTERES,	
<i>Troupe de Chérusques.</i>	
<i>Troupe de Romains.</i>	

La Scene est dans un bois sacré des Chérusques.



ARMINIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit sur un des côtés du Théâtre, qui représente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques attachées à des troncs d'arbres; dans l'enfoncement, à travers les feuillages, on entrevoit quelques cabanes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en considérant Marcus qui se trouve sur la Scène, quand on leve la toile.*

OUI, c'est lui, c'est Marcus, dont l'amitié fidele
 A fait pour moi dans Rome éclater tant de zele.
 Son aspect qui suspend mes ennuis, mes soupirs,
A ij

Réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.

(*Il s'approche de Marcus.*)

O généreux Romain !

M A R C U S.

Ah ! Prince.

F L A V I U S.

C'est moi - même.

M A R C U S.

Quelle heureuse rencontre !

F L A V I U S.

Ah ! ma joie est extrême.

Je ne m'attendais pas à te voir dans ces lieux ,

Dont l'aspect affligeant doit rebuter tes yeux.

Eh quoi ! de nos forêts Marcus vient fouler l'herbe !

Comment a-t-il quitté cette Ville superbe ,

La demeure du goût , l'azile des beaux Arts ,

Qui du reste du monde attire les regards ?

Dans ce climat sauvage & toujours plein d'allarmes ,

D'un séjour policé je regrette les charmes.

Parmi nous , tu le vois , tout est barbare , affreux.

Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux ,

Quelque image de Rome ; ah ! rien ne la retrace.

Sans le secours de l'art , la nature est sans grace.

M A R C U S.

Ces lieux sont assez beaux , si j'y trouve un ami.

F L A V I U S.

Peut-être en ce moment suis-je ton ennemi !

M A R C U S.

Ennemi ! que dis-tu ?

FLAVIUS.

Tu sçais si je dois l'être ;

Si je dois oublier les bienfaits de ton Maître ,
 Qu'il n'a versés , dit-on , sur mon frere & sur moi ,
 Que pour mieux nous séduire & tenter notre foi.
 Je ne balance point entre eux & ma patrie ;
 J'aime sa liberté , malgré sa barbarie.
 J'ai cru dans les Romains que l'on nomme si grands ,
 Voir ses Législateurs & non pas ses tyrans.
 Et Rome cependant veut , dit-on , rendre esclave
 Le Chérusque , il est vrai , grossier , mais libre & brave.

MARCUS.

Non , Rome le connoit , l'estime & va l'aimer.

FLAVIUS.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'estimer.

MARCUS.

Eh ! pourquoi ? depuis quand ?

FLAVIUS.

Depuis qu'elle est injuste ;

Et que reconnoissant un Maître dans Auguste ,
 Rome , pour effacer la honte de ses fers ,
 Veut sous le même joug enchaîner l'univers.
 Cette esclave ose ici parler en Souveraine.
 De mon pere , voilà ce qui cause la haine.
 Il craint tout de Varus.

MARCUS.

De Varus , dont les soins

Du Peuple chaque jour préviennent les besoins ;
 Et qui , pour épuiser dans ces tristes contrées
 La source des malheurs où tu les vois livrés ,

De nos arts , de nos loix , apporte les secours !
Que veut donc Ségismar ? se plaindra-t'il toujours ?

FLAVIUS.

Ces arts , ces loix , dit-il , menent à l'esclavage.
Il veut que ce climat reste libre & sauvage.

MARCUS.

Il veut ! ignore-t-il que d'autres Citoyens ,
Touchés du vrai bonheur qu'assurent ces liens ,
Veulent fixer chez eux de si grands avantages ,
Et sont prêts d'abjurer leurs barbares usages ?

FLAVIUS.

Je les abjurerais peut-être le premier ,
Sans l'aspect d'un Préteur qui devient trop altier ,
Tandis que son orgueil insultant ces Provinces ,
Cite à son Tribunal les Peuples & les Princes ,
Me sérait-il , Marcus , d'adopter aujourd'hui
Ces loix qu'on doit aimer pour elles , non pour lui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage ,
Que fait-il dans ce camp qui cause tant d'ombrage ;
Qu'il jure de quitter , quand de vos Alliés
Les troubles avec nous seraient pacifiés.
De nos divisions les fureurs sont passées ,
Il a vu dans nos champs nos troupes dispersées ;
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs sermens :
Et Varus infidèle à ses engagemens ,
Campe dans nos marais , & pour comble d'outrages ,
Il ose dans son camp retenir nos ôtages.

MARCUS.

Apprens qu'il les renvoie , & qu'ils sont satisfaits.
D'Auguste Sigismond accepte les bienfaits ;
Et Thusnelde sa sœur.

FLAVIUS.

Thufnelde! revient-elle?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle flâme étincelle ?
Tes yeux sont pleins du feu que respire un amant.
Tu l'aimes.

FLAVIUS.

Dans mes yeux , quoi , tu lis mon tourment ?
Ah ! puisqu'ils ont trahi le secret de mon ame ,
Ma bouche vainement démentirait ma flâme.
Oui , j'aime ; je nourris un amour malheureux ,
Qui trompe l'amitié d'un frere généreux.
Cette même Thufnelde , à mon frere promise ,
Est l'objet de ce feu qu'il faut que je déguise.
Quel douloureux moment ! Ah ! Marcus , dans ces lieux ,
Avec l'aveu d'un pere , en présence des Dieux ,
Tous deux se sont jurés d'éternelles tendresses.
Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promesses.
Ils laissent éclater leur joie & leur amour ;
Et mes sombres chagrins n'osent paraître au jour !
Je chéris les Romains que mon pere déteste ;
Et mon frere dans moi trouve un rival funeste.
Thufnelde , Arminius , vos jours trop fortunés ;
A troubler tous les miens seraient-ils destinés ?
Que dirait Ségismar , si son cœur magnanime ,
Dans le cœur de son fils , voyait ce nouveau crime ?
S'il pouvait soupçonner que ce fils enflammé

MARCUS.

Il te condamnera , s'il n'a jamais aimé ;
Mais peut-il de l'amour ignorer la puissance ?

A 12

FLAVIUS

A Rome, cher Marcus, je fais comme l'on pense.
Cet amour est pour vous un Maître tout puissant;
Pour nous c'est un esclave aveugle, obéissant.
Il commande à vos Dieux: barbares que nous sommes,
On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
Et le cœur des Germains à la haine lié,
A la vengeance ouvert, se ferme à l'amitié.
Varus dont la priere aujourd'hui les rassemble,
Croit les gagner sans peine; il se trompe. Qu'il tremble.
Sa main prépare un joug qu'ils jurent de briser;
C'est l'unique intérêt qui les peut maîtriser.
Et moi, je reste faible, en vain je les contemple;
J'admire & je ne peux imiter leur exemple;
J'éprouve tous les maux que l'amour fait souffrir;
Je le crains, je l'abhorre, & me laisse attendre !

MARCUS.

Écoute, Flavius, & que ton trouble cesse.
Mes soins pourront te faire obtenir la Princesse.

FLAVIUS.

Quoi ! tout dans mon amour conspire à m'égarer !

MARCUS.

Sans crime maintenant tu le peux déclarer.
Au rang de tes rivaux ne compte plus ton frere;
Il aspire à la fille en méprisant la mere.
Et la mere indignée a rompu cet hymen
Qu'elle avait résolu sans un mûr examen.
Ce fut pour éluder l'effet de sa promesse,
Qu'Adelinde en ôtage envoya la Princesse.
Thusnelde, Arminius ont perdu tout espoir.

Ta passion n'est plus contraire à ton devoir ;
Et tu peux t'y livrer.

FLAVIUS.

Moi ! sur quelle assurance. . . .

MARCUS.

Je ne t'éblouis pas d'une vaine espérance.
Je connais Adeline , & c'est trop te céler
Que je l'atens ici , que je vais lui parler.
Je crois avoir assez d'empire sur son ame ,
Pour la déterminer en faveur de ta flamme.
Va , laisse à l'amitié le soin de ton amour.
Je t'instruirai de tout avant la fin du jour.

SCENE II.

MARCUS *seul.*

DES projets que Varus depuis long-tems médite ,
Tout m'annonce aujourd'hui l'heureuse réussite.
Vainement Ségismar qui les a présentis ,
Croit par Arminius les voir anéantis ;
Le zèle d'un vieillard , l'audace d'un jeune homme ,
Loin de suspendre ici le triomphe de Rome ,
Vont le hâter sans doute ; & mes discours , mes soins ,
Les forces d'un Préteur , la serviront bien moins
Que les rivalités , les amours & les haines ,
Qui signalent par-tout les faiblesses humaines.
Mais Adeline vient ; allons la prévenir
Que le Préteur ici ne peut l'entretenir.



SCENE III.

ADELINDE, MARCUS.

MARCUS.

PRINCESSE, mon aspect semble vous interdire.
Vous attendiez Varus ; mais il craint de vous nuire.
Votre seul intérêt l'écarte de ces lieux.
Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
Varus sur vos avis conçoit les avantages
Qui doivent résulter du renvoi des ôtages.
Mais vous l'aviez flatté que de vos chefs aigris
Sa douceur aisément apaiserait les cris.
Toutefois vous voyez l'effet de sa prière.

ADELINDE.

Je ne m'attendais pas à leur réponse altière
Qui rejete vos Loix pour conserver leur mœurs.
Rien ne peut adoucir leurs farouches humeurs.
Du fier Arminius le pere est inflexible ;
Sa haine corrompt tout & reste incorruptible.
Elle veille sans cesse , & dans tous les esprits
Croit porter ses soupçons , ses fureurs , ses mépris..
Que le Préteur redoute un cœur qui le déteste ;
Qui voudrait allumer une guerre funeste.
Avec Varus , dit-il , il faut rompre aujourd'hui.
La guerre n'aurait pas tant de charmes pour lui ,
S'il ne se flattait point d'en voir jaillir la gloire
Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire ;
Enfin d'un Général si l'on faisait le choix ,
Il sent qu'Arminius aurait toutes les voix.

MARCUS.

Arminius ! Eh bien , qu'importe qu'on le nomme ;

Oublierait-il le nom de Citoyen de Rome ?
Je l'en ai vu jaloux.

ADELINDE.

Il ferait bien plus vain
De s'entendre nommer Chef du parti Germain.

MARCUS.

Quand Rome offre la paix dans ce coin de la terre ;
Vos chefs oseraient-ils lui présenter la guerre ?
Voudront-ils se plonger en des malheurs certains ?

ADELINDE.

Vous ne connaissez pas ces cœurs durs & hautains ;
Vous êtes dans un camp que leur orgueil outrage ;
Ils méprisent Varus, doutent de son courage.
*Quel emploi , disent-ils , pour ce grand Général !
Il érige sa tente en un vil Tribunal ;
Sous le joug de ses Loix , il pense nous abatre ;
Il ose nous juger & craint de nous combattre.*

MARCUS.

Tandis que son grand cœur s'occupe à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?
Sa bonté jusqu'ici pour les Germains active ,
A contraint sa bravoure à demeurer oisive.
Mais si c'est un malheur de les civiliser ,
Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser ,
Par d'autres actions il se fera connaître ;
Eux-mêmes forceront son courage à paraître.

ADELINDE.

Non , non , il ne faut pas qu'aigri par leurs discours ,
Varus de ses bienfaits interrompe le cours.
De vos arts précieux qu'il présente les charmes ;

Ils feront plus puissans que la force des armes.
Vos bienfaisantes Loix plus que vos légions ,
Sont faites pour domter nos fieres nations ,
Qui toujours en danger, sont trop accoutumées,
Aux menaces des camps pour en être allarmées.
Que Varus avec art sàpe leur liberté ;
Que son cœur, s'il est fier , sache que la fierté ,
Commune parmi nous, n'a rien qui nous impose.
La douceur est plus rare & pourra quelque chose.
Qu'il en donne l'exemple , & que l'urbanité
Triomphe par ses soins de la rusticité.

Oui , Varus en suivant toujours la même trace ,
Bientôt Maître en ces lieux en changera la face.
Dites-lui que j'ai su déjà persuader ,
A des Germains puissans, jaloux de commander ,
Et dont le zèle feint plaît à la multitude ,
Que s'ils sont menacés de quelque servitude ,
Ce ne sont pas les soins d'un Préteur généreux ,
Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangereux.
Tout paraît convaincu , que ces chefs sont à craindre ;
La multitude émue enfin va les contraindre
A paraître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
Leur dépit parlera sans doute avec hauteur.
Que Varus les arrête ; il est tems qu'il enchaîne
Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
Qu'ils disparaissent tous , & bientôt dans nos bois ,
Fleuriront sous mon fils & vos arts & vos loix.

M A R C U S .

Rome adopte ce fils , qu'un peu trop tard peut-être
Auguste a décoré du nom de son grand Prêtre ;
Mais Sigismond promet , qu'au rang des immortels ,
Auguste paraîtra bientôt sur vos Autels ,

ADELINDE

Il promettre ! que je crains , hélas ! que sa faiblesse
 Ne lui fasse bientôt rétracter sa promesse !
 Contre la dignité dont il est revêtu ,
 Vous ignorez combien mon fils a combattu.
 Ce qu'il a commencé , je doute qu'il l'acheve.
 Il est humilié de l'emploi qui l'élève.
 Que je suis malheureuse ! & ma fille & mon fils ,
 Tous deux semblent s'entendre avec mes ennemis.
 Je ne veux que leur gloire , & leurs dédains éclatent
 Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flattent.

MARCUS.

Leur tendresse pour vous , vous répond de leur foi.

ADELINDE.

Ils ont des préjugés qui causent mon effroi.

MARCUS.

Vous avez un pouvoir qu'ils respectent , qu'ils craignent.
 Il faut bien sous vos loix que leurs cœurs se contraignent.
 Mais si contre un projet dont vous êtes l'appui ,
 Vos enfans révoltés s'élevaient aujourd'hui ,
 J'ose vous annoncer , vous proposer un gendre ,
 Pour seconder vos vœux , prêt à tout entreprendre.

ADELINDE.

Quel est-il ?

MARCUS.

A son nom , je vais sans doute en vous ,
 Malgré moi , réveiller un trop juste courroux.
 Mais d'un frere il n'a point la rudesse inflexible.
 Flavius

ADELINDE.

Flavius ! ah ! serait-il possible ;
Il aimerait Thufnelde !

MARCUS.

Il l'adore.

ADELINDE.

Eh ! pourquoi
Tremble-t-il de paraître aujourd'hui devant moi ?

MARCUS.

Plein d'une passion qu'il condamne & qu'il aime ,
Il voudrait à ses yeux se dérober lui-même.

ADELINDE.

Ma fille verra donc enchaînés à son char ,
Ces deux fils si puissans , l'espoir de Ségismar !
Et l'amour des enfans , qui flatte ma colere ,
Va me venger enfin de la haine du pere !
Mais que fais-je ? je laisse éclater sur mon front
Un sentiment , peut-être & trop vif & trop prompt.
Peut-être quand j'espere assurer ma vengeance ,
Ma fille dans son cœur détruit mon espérance.

MARCUS.

D'un cœur tel que le sien c'est trop vous allarmer.
Je ne vois que vos chefs à craindre , à réprimer.
Dans le camp de Varus , où j'irai les attendre ,
Pouvez-vous aujourd'hui les contraindre à se rendre ?

ADELINDE.

Tout , vous-dis-je , contre eux , commence à murmurer.
Il s'élève un parti dont j'ai su m'assurer :
Ils iront chez Varus ; du peuple qui balance ,

Il nous faut enchaîner aujourd'hui l'inconstance.
Nous serons en état , s'il venait à changer ,
De voir son repentir sans le moindre danger.

M A R C U S.

Eh ! bien , c'en est assez. Rome & vous , outragées ,
De vos fiers ennemis serez bientôt vengées.
Qu'ils viennent ; hâtez-les. Je vais tout aprêter ,
Non pour les recevoir , mais pour les arrêter. —
Le Préteur cependant ne paraît pas tranquille ,
Mélo vient de sortir , dit-on , de son azile ,
Et ce bruit répandu semble trop confirmé.

A D E L I N D E.

Oui , ce Sicambre altier tant de fois désarmé ,
Contre toute espérance a retrouvé des armes ,
Et songe à vous donner de nouvelles allarmes.
Mélo dans ces cantons a des Agents secrets ;
A s'unir avec lui plusieurs chefs semblent prêts.
C'est à vous d'empêcher cette union fatale ;
Et de faire trembler toute cette cabale ,
Qui des bienfaits de Rome intercepte le fruit ,
Et qui peut . . . Mais qu'entends-je ? & qu'annonce ce bruit ?

M A R C U S.

Vos ôtages , qu'enfin une escorte romaine ,
Par ordre de Varus , dans leurs foyers ramene ;
Je dois ici les joindre.

A D E L I N D E.

Il faut nous séparer ,

Sous ce feuillage épais je vais me retirer ;
J'observerai mon fils , dont la reconnaissance
A jusques aujourd'hui fléchi sous ma puissance.
Je doute de son cœur ; son abord en ces lieux

M'instruira de quel œil il regarde ses Dieux.
 Je verrai s'il redoute ou brave leur colere ,
 Et si son front rougit d'une Mitre étrangere.

SCENE IV.

THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND *en Pontife Romain, & les autres otages escortés par une Troupe de Romains.* MARCUS, ADELINDE *qui se tient écartée.*

THUSNELDE *à l'escorte.*

N'ALLEZ pas plus avant ; je rends grace à vos soins ;
 Laissez - nous maintenant respirer sans témoins.
 De nos Divinités respectez la présence.

(Marcus fait signe à l'Escorte de se retirer)

(aux Otages)

Et vous qui gémissiez d'une si longue absence ,
 Malheureux compagnons de ma captivité ;
 Vous brûlez de jouir de votre liberté :
 Allez , & que nos Dieux enfin plus favorables
 Détournent loin de vous des maux si déplorables :

(à Gifelle)

O ma chere compagne , ô vous qui partagiez ,
 Nos secrètes douleurs , & qui les consoliez ,
 Vous avez un époux , des fils dont la tendresse
 Va faire à vos ennuis succéder l'allégresse ,
 Il est tems de vous rendre à leurs empressèments ,
 Allez tout oublier dans leurs embrassements.
 Laissez-moi , permettez que j'entretienne un frere.

(Marcus sort avec les Otages)

SCENE

SCENE V.

THUSNELDE, SIGISMOND, ADELINDE *qui s'avance vers ses enfans, sans en être apperçue.*

SIGISMOND.

VEUX-TU renouveler ma douleur trop amère ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir ; ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah ma sœur, est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?

Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave ;

Et ton frère n'est plus qu'un lâche, qu'un esclave ?

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé,

Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne croi pas que mon cœur adore la puissance

Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.

Le pouvoir d'une mere est plus sacré pour moi ;

C'est elle que je crains... Ah ! grands Dieux, je la voi.

ADELINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte ;

Et mes soins, mes bontés, n'inspirent que la crainte ?

SIGISMOND.

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Lisez mieux dans nos cœurs.

Votre aspect nous ravit & seche enfin nos pleurs.

Mais le Ciel aujourd'hui pour nous si favorable,

Aux cris des Citoyens semble être inexorable,
Ah ! pourquoi , quand il daigne exaucer nos desirs ,
D'un Peuple tout entier rejeter les soupirs ?

ADELINDE.

Que ton ressentiment cesse enfin de les plaindre.
S'ils veulent être heureux , ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non , non , tous leurs dangers ne sont pas disparus ,
Puisque ma délivrance est un don de Varus.
C'est son mépris pour nous , qui rompt nos tristes chaînes.
Il pense qu'il n'est plus d'ames vraiment Germanes.
S'il soupçonnait nos cœurs d'être encor Citoyens ,
Varus eût resserré , non brisé nos liens.
Des Princes corrompus les viles déférences ,
De leur ambition les lâches espérances ,
Les grands noms confondus avec les plus obscurs ,
Sont pour Rome aujourd'hui des Orages plus sûrs.
Mais j'atens que son joug , que son orgueil impie ,
Réveillent dans les cœurs la vengeance assoupie ;
J'atens qu'Arminius

ADELINDE.

O nom trop odieux !

THUSNELDE.

Eh quoi , ce nom si grand & si saint à mes yeux !

ADELINDE.

Nous n'avons plus besoin du féroce courage
D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
Il est des Citoyens plus doux , plus valeureux ,
Qui veillent sur ce Peuple & vont le rendre heureux ;
Et son intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame ,

Maîtresse d'elle-même , écoute une autre flâme.

(à *Sigismond*)

Et toi , tu fais mes vœux , tu connais ton devoir ;

Songe à ton ministère , & rempli mon espoir.

Le Peuple prévenu dresse un autel champêtre

SIGISMOND.

Auguste est donc un Dieu ! Sigismond est son Prêtre !

Croirai-je qu'un Romain , dont le perfide accueil ,

Et les proscriptions ont couronné l'orgueil ,

Et qui veut usurper le reste de la terre ,

Peut envahir le Ciel & lancer le tonnerre ?

Ah ! ma sœur , tu frémis !

THUSNELDE.

Est-ce à toi , trop instruit ,

D'annoncer aux Germains un Dieu qui les détruit ,

Qui perd tout , pour jouir d'une gloire frivole ;

Et pour voir insulter au pied du Capitole ,

A la suite d'un char , tous nos héros traînés ,

Et de la liberté les Dieux même enchaînés.

Tant de maux marquent-ils la puissance céleste ?

SIGISMOND.

Non , c'est par des bienfaits qu'elle se manifeste.

ADELINDE.

Eh ! quels sont les bienfaits que répand en ces lieux

La grandeur , la puissance imputée à nos Dieux ?

Quel bonheur , quelle gloire obtiennent nos prières ,

De ces Divinités agrestes , meurtrières ,

Dont les adorateurs , d'arts & de loix privés ,

Languissent dans des champs à peine cultivés ?

Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles ,

D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles ,

B ij

A d'équitables loix , à des arts bienfaisans ,
Dont la douce influence & les ressorts puissans
Peuvent seuls attirer le bonheur sur nôtres terres ,
Théâtre malheureux des plus sanglantes guerres.
Sachons les détester ; d'un inflexible orgueil
Reconnaissons , fuyons le déplorable écueil.
Ah ! préférons la paix & son doux esclavage
A cette liberté belliqueuse & sauvage ,
Qui cause tant de maux & fait si peu de biens.

(à Sigismond)

Sui-moi ; j'ai des amis ; ils seront tes soutiens.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

Vous ne m'écoutez point. Ah ! mon pere, est-ce en vain
Que Varus nous atend ?

SÉGISMAR.

Mon fils, es-tu Germain ?

FLAVIUS.

Voulez-vous par ce doute accroître ici mes peines ?
N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines ?

SÉGISMAR.

Répon ; que dit ton cœur ?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays ;
Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

Eh ! bien, tu le trahis.

FLAVIUS.

Moi ! trahir ma Patrie ! ah ! connaissez mon zèle.

SÉGISMAR.

Qui partage son cœur est bientôt infidèle.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Choisir ; ne sois pour l'un ni pour l'autre à demi.

De la guerre aujourd'hui l'étendart se déploie

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reste une voie.

Voyez Varus.

SÉGISMAR.

J'ai vu la gloire de César ,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char ,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même ,
Dont le front méritait peut-être un diadème.
Ah ! c'était un héros qui confond tous les tiens ;
Ils ne sont animés que par la soif des biens :
Mais tout grand qu'il était , quelque terreur profonde ;
Que son nom répandît sur le reste du monde.
Assez fort pour nous vaincre & pour nous commander ;
César l'était trop peu pour nous intimider ;
Et nous verrions Varus ! — Dans un tems non moins triste,
Sais-tu ce qu'à César fit dire Arioviste ?
J'irais trouver César , si j'en avais besoin ;
Si César veut me voir , qu'il ait le même soin.
Varus peut s'appliquer cette réponse sage.

FLAVIUS.

Quoi ! vous lui refusez un si léger hommage ?

SÉGISMAR.

Un hommage léger souvent pèse à l'honneur.

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SÉGISMAR.

Qu'importe son dessein dans notre indépendance ?
Varus n'est rien pour nous ; qu'il garde sa prudence.

Je suis libre ; est-ce à Rome à juger de mes droits ?

FLAVIUS.

Cesserez-vous de l'être , en adoptant ses loix ?

SÉGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendraient infidelles ;
Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles ?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome ; & le mal n'a pas frappé mes yeux.

SÉGISMAR.

Moi , je ne l'ai pas vue , & je la connais mieux.
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent
Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.

FLAVIUS.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
Vous connaissez son cœur ; instruisez son esprit.
Dois-je abhorrer les arts , quand on les calomnie ?
Ils sont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble , est-il vil à vos yeux ?
Tout languit sans les arts , tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au sein de la disette ,
Et la tranquillité dans notre ame inquiète,
Vous redoutez des arts qui consolant nos cœurs ,
Enrichiraient le Peuple , adouciraient nos mœurs.

SÉGISMAR.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses superbes Palais n'étaient que des cabanes.
Nous sommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
Nous avons ses vertus ; redoutons ses trésors.
Prends-y garde , en tout tems on a vu l'opulence

A la fuite traîner les arts & la licence ;
 Corrompre tous les cœurs au plaisir inclinés ;
 Les rendre injustes , vains , lâches , efféminés ;
 Et le Peuple opulent , tombé dans l'esclavage ,
 Cherche & ne peut trouver son antique courage ;
 Telle est Rome ; en perdant ta noble pauvreté ,
 Comme elle tu perdrais bientôt ta liberté.

FLAVIUS.

Quoi , mon pere insensible aux faveurs les plus rares ,
 Veut donc que les Germains restent toujours barbares !

SÉGISMAR.

Ce nom n'est pas honteux ; va , n'en sois point blessé ,
 Qui fait combattre & vaincre , est assez policé ,

FLAVIUS.

Rome n'est-elle pas l'école de la terre ?
 Qui peut mieux enseigner le grand art de la guerre ?

SÉGISMAR.

Tu vantés ses leçons ; mais quel en est le fruit ?
 Elle corrompt les cœurs que son savoir instruit ;
 Elle énerve le bras qui doit en faire usage ;
 Eh ! que sert la science où manque le courage ?

FLAVIUS.

Que nous sert le courage admiré dans nos bois ,
 Où toutes vos vertus , votre nom , vos exploits ,
 Restent ensevelis

SÉGISMAR.

C'est assez si mon zèle ,
 Si mon nom est connu de ce Peuple fidele.
 Mon devoir & le tien , c'est d'écarter ses fers.

FLAVIUS.

Il est doux de se faire un nom dans l'univers.

SÉGISMAR.

Es s'il ne voit en toi qu'un lâche , un traître infâme ?

FLAVIUS.

Ah ! mon pere , apaisez ce grand cœur qui s'enflâme.

Je connais mon devoir ; que ce cœur irrité

Éprouve mon courage & ma fidélité.

Ordonnez , je suis prêt.

SÉGISMAR.

Pense à quoi tu t'obliges.

Ton frere me console , & c'est toi qui m'affliges.

Si l'espoir d'un grand nom suffit pour t'échauffer ,

Songe à combatre Rome & sache en triompher,

C'est par là que le tien sortira des ténèbres,

Et deviendra fameux entre les noms célèbres.

Ta gloire s'étendra plus loin que tu ne veux ,

Et sera chere encore à nos derniers neveux.

Ne croi pas que ton cœur par une vaine étude

Puisse unir l'héroïsme avec la servitude ;

Imite la vertu de tes nobles aïeux ;

Défens ta liberté , ton pays & tes Dieux.

Sur-tout ne souffre plus qu'un vil Romain t'aborde.

Rome parle de paix , & sème la discorde.

Prévenons ses desseins ; armons-nous , il est temps. . . .



SCENE II

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

SÉGISMAR.

APROCHE, Arminius ; vien , c'est toi que j'attends.
Écoute ; c'est ici , c'est dans la sombre enceinte
De cet antique bois , de cette forêt sainte ,
Que ton pere a voulu te voir & te parler.
Voici le jour , mon fils , qu'il faut te signaler.
Si ton courage est grand , si les Dieux t'ont fait naître
Pour sauver ton pays qui ne veut pas de maître ,
Regarde ces héros ; il suffit de les voir ,
Pour apprendre quel est aujourd'hui ton devoir ;
Voi , sur ces troncs sacrés , ces armes suspendues ;
De Thuiston , de Mannus , vien toucher les statues.

*Ségismar s'approche des statues, Arminius
le suit & les touche , où les embrasse
avec transport.*

Tous deux nous ont transmis avec la liberté
L'horreur pour la mollesse & pour la fausseté.
Ce sont eux dont la force & non pas l'industrie
Sut créer , soutenir , illustrer ta patrie :
Sui le chemin tracé par ces héros fameux ;
Sois libre , juste , vrai , magnanime comme eux.
Voi quel prix glorieux couronne leur audace.
Leur nom vit ; & le temps a dévoré leur race.
Leur gloire , dont nos jours sont encor les témoins ,
Tu ne peux l'acquérir , que par les mêmes soins.

Rome envain par la force a voulu nous réduire ;
Aujourd'hui par ses loix elle veut nous séduire ;
Mais bientôt sous leur joug nous serions abatus.

Les Romains ont des Loix, n'ayons que des vertus.
 Dans ce moment, mon fils, il faut que tu soutiennes
 L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.
 En toi la Germanie a cru voir un héros.
 Elle semble oublier ses plus grands généraux ;
 Et désirant un chef pour opposer à Rome,
 C'est toi qu'elle distingue ; & c'est toi qu'elle nomme.
 De prudence & de force, il est tems de t'armer ;
 Les Romains vainement ont cru nous allarmer ;
 La nation Chérusque est encor vertueuse.
 Rome n'est plus, mon fils, qu'injuste & fastueuse ;
 Elle est peu redoutable à des cœurs sans desirs,
 Qui dédaignent ses biens, ses grandeurs, ses plaisirs.
 Va, nous valons mieux qu'elle ; & tant qu'en ces Provinces
 L'ame franche du Peuple animera les Princes,
 Tant que nous aimerons notre simplicité,
 Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
 Tes peres t'ont laissé ce trésor en partage,
 Fai passer à tes fils ce sublime héritage.
 Libres par nos aïeux nous les bénissons tous ;
 Nos fils nous maudiraient esclaves après nous.

(*en montrant les statues*)

Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes :
 Ils étaient Citoyens, & comme eux nous le sommes.
 On leur a fait la guerre ; ils ont été vainqueurs ;
 Choisissons les exploits que choisiraient leurs cœurs. }

ARMINIUS.

Est-ce leur voix ici qui frappe mon oreille ?
 Mon pere, c'en est fait, Arminius s'éveille.
 Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
 L'erreur dont ma jeunesse aimait à s'éblouir.
 Si j'ai quelque courage, en moi c'était un crime

De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
 C'est contre elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains ;
 Et je vais les plonger dans le sang des Romains ,
 Dont l'insolent orgueil si digne de nos haines ,
 Sur le monde effrayé veut étendre ses chaînes.
 Brisons-les ; & du monde assurons le repos.
 N'est-ce pas là le choix que feraient ces héros ,
 S'ils respiraient encor , si dans la Germanie ,
 Ils voyaient triompher Rome & la tyrannie . . .

S É G I S M A R.

Crois-tu que leur courage eût laissé des tyrans.
 Vivre au milieu de nous , jnger nos différens ;
 Et de nos Citoyens se croyant déjà maîtres ,
 Perdre les vertueux , récompenser les traîtres !
 Venez-nous secourir , héros , éveillez-vous ;
 Sortez de vos tombeaux ; vivez & sauvez-nous !

A R M I N I U S.

Ah ! mon pere , arrêtez , laissons en paix ces Manes ;
 Et ne les troublons pas par nos clameurs profanes.
 Nous vivons ; devons-nous pour défendre nos jours ,
 Dans le sein de la mort mandier des secours ?
 Nous vivons ; il suffit.

S É G I S M A R.

Dans ce péril extrême
 Tu m'élèves , mon fils , au-dessus de moi-même.
 C'est en toi que j'espère ; embrasse-moi , mon fils.
 J'ai formé ton courage & j'en reçois le prix.
 Je disais , en voyant l'ennemi qui nous brave :
 Jeune , j'ai vécu libre ; & vieux , mourrai-je esclave ?
 Non , grace à ton grand cœur , j'attends un sort plus beau.
 Ton pere descendra libre dans le tombeau.

(*en montrant Flavius*)

Dans le camp de Varus , il veut que je me rende.

A R M I N I U S.

Quoi ! mon pere ; iriez-vous ?

S É G I S M A R.

Qui , moi ; que je descende

A cette lâcheté ? pour l'orgueil d'un Préteur
Cet hommage , mon fils , deviendrait trop flatteur
Et peut-être pour nous il ne serait qu'un piège.
Me tiendrais-je debout , tandis que sur un siège ,
Il parlerait en maître , & me ferait rougir !
Je ne veux pas plier , c'est à lui de fléchir ,
A lui , qui maintenant nous montre de l'audace ,
Qui change tout-à-coup sa priere en menace.
Le Peuple comme nous sent ce nouvel affront ,
Et j'ai vu le courroux écrit sur chaque front.
As-tu vu le Bructere , & le Chauque & le Cate ,
Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate ;
Jurer de nous défendre en ce pressant danger ;
Les Hommes & les Dieux sont prêts à nous venger.
Tout contre les Romains paraît d'intelligence.
Ce jour a vu l'insulte ; il verra la vengeance.

A R M I N I U S.

Oui , par vous aujourd'hui mon courage animé
Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé
Sur mon frere & sur moi sa haine se repose ;
Qu'il compte sur la nôtre ; il va voir ce qu'elle ose.
Nous remplirons vos vœux ; vous verrez vos enfans
Marcher contre Varus , revenir triomphans.
Le Ciel veut un combat sanglant , cruel , mais juste.
Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

SÉGISMAR.

Trop d'animosité peut égarer tes coups ;
Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
Une valeur féroce à soi-même est contraire ;
Soufre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire ;
Qu'elle guide ta force : & ta force en ce jour ,
Mon fils , animera ma prudence à son tour.
Cependant le temps presse ; il faut que tu médites
Sur l'ordre d'un combat , dont tu connais les suites.
Moi , je vais retrouver le Peuple qui m'attend ;
Je lui découvrirai les pièges qu'on lui tend.
On veut l'intimider ; on cherche à le séduire ;
Sur ses grands intérêts , c'est à moi de l'instruire :
Et c'est à toi , mon fils , de veiller aujourd'hui
Sur un frere , en qui Rome ici trouve un apui.

SCENE III.

ARMINIUS , FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

DE honte , de douleur accablé par un pere ,
Dois-je encore essuyer les reproches d'un frere !

ARMINIUS.

Je t'entens soupirer ; — tu contemples les Cieux :
D'où vient que mes regards te font baisser les yeux ?
Quel ennui te dévore ? ah ! parle , sois sincere ;
Apren-moi tes chagrins ; es-tu jaloux d'un frere ?
Le Peuple te chérit ; tu commandes sous moi ;
Les premiers Citoyens veulent servir sous toi.
N'es-tu pas satisfait de cet honneur insigne ?

D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne ?
Si ton rang à tes yeux est trop peu distingué ,
Je te cede le mien que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Est-ce à moi d'envier la place qui t'est due ?
Montre moins de grandeur à mon ame abatur.
Ce n'est pas de ton rang que mon cœur est jaloux ;
Ah ! d'un pere qui t'aime & frémit de courroux
Au seul nom des beaux arts , & des loix les plus sages ,
Tu pourrais adoucir les préjugés sauvages.
Sans eux nous jouirions des charmes de la paix ;
Les horreurs de la guerre . . .

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits.
Mon pays de mon bras exige le service ,
Je lui dois de mon sang le noble sacrifice.

FLAVIUS.

Tu le serviras mieux , si tu fais dans ton rang
Lui prodiguer tes soins encor plus que ton sang.
Montre envers les Romains une ame moins aigrie ;
Sachons les imiter ; aimons leur industrie.
L'éclat de leurs travaux , la splendeur de leurs arts ,
La pompe de leurs jeux , enchantaient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes désirs. Ma jeunesse trompée ,
De leurs jeux , il est vrai , fut quelquefois frappée ;
Quand les crins hérissés , les yeux étincelans ,
Des tigres , des lions les terribles élans ,
L'immobile fierté , la rage mugissante ,
S'animaient au combat dans l'arene sanglante ;

Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
 Déchirait par leurs coups l'ame des spectateurs ;
 Que sur un char léger volant dans la carrière ,
 La jeunesse bouillante en son ardeur première ,
 Au but victorieux guidait de fiers coursiers :
 Tout mon cœur à ces jeux si nobles , si guerriers ,
 Si dignes de nos mœurs , palpitait d'allégresse .
 Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
 Le Romain nous invite à voir d'autres combats ;
 Il vient nous menacer , & nous sommes soldats.
 Eh ! quoi , n'entens-tu pas la liberté qui crie :
 Perdez mes ennemis , sauvez votre patrie.

F L A V I U S .

Ah ! cesse , Arminius , de me faire rougir :
 Quand il en fera temps , tu me verras agir ,
 Ne crain pas que jamais mon courage s'égare ;
 Mais je n'ai plus une ame insensible & barbare.
 Ah ! souvien-toi que Rome en moi voit un Germain ;
 Qu'elle a rendu plus grand , plus juste , plus humain.
 Après tant de bienfaits , je n'ai pas la puissance
 De vouloir lui ravir toute reconnaissance.
 J'aime encor les Romains ; & tu les dois aimer ,
 Ils t'ont comblé d'honneurs , pour te mieux animer
 A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
 Tes titres , ton nom même est un bienfait de Rome.
 Va , tant que cet anneau décorera ta main ,
 Comme moi tu dois être & Chérusque & Romain.

A R M I N I U S .

Moi Romain ! trop long-temps j'eus la honte de l'être :
 Abjure ainsi que moi ce nom digne d'un traître.
 Je veux rompre à tes yeux mes vains engagements.

O Dieux ,

O Dieux , qui m'écoutez , recevez mes sermens ;
Embrâsez cette main , si je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui te déshonore.

FLAVIUS.

Rome de ses faveurs n'attendait pas ce prix ;
Mais toutes , les crois-tu dignes de ton mépris ?
Quand elle te renvoie une Amante , une Epouse ,
Dont j'ai cru jusqu'ici ton ame si jalouse ,
Ce don t'avilit-il , & le dédaignes-tu ?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thusaelde oublier la vertu.
Je l'aime ; ce n'est pas sa beauté , sa jeunesse ;
Qui seules ont surpris & fixé ma tendresse ;
Des charmes plus puissans ont troublé mon repos :
La fille d'Adeline a l'ame d'un héros.
Cette ame que j'adore — & que tu dois connaître
Dans quel perfide sein , Dieux ! l'avez-vous fait naître ?
Son pere qui m'aimait , paraissait empressé
D'achever notre hymen qu'il avait commencé.
Il mourut ; à ses vœux son épouse fidele ,
Pour la même union montrant le même zele ,
Voulait hâter l'instant qui flatait mon ardeur.
Mais , ô Ciel ! à quel prix ! il va te faire horreur.
Il fallait , imitant toutes ses perfidies ,
Me rendre l'artisan de ses trames hardies ,
Faire fleurir ici les vices des Romains ,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains ,
Et docile aux conseils que lui dicté sa rage ,
A son lâche dessein consacrer mon courage.
Mere impie , à tes vœux si je m'étais rendu ,
J'ai le cœur de ta fille , & je l'aurais perdu !

C'est elle qui m'élève & me rend magnanime.
S'il faut perdre sa main , conservons son estime
Mais notre liberté , mon frere , est en danger ;
A tout autre intérêt gardons-nous de songer.
Je brûle de combattre une orgueilleuse armée ;
Si de la même ardeur ton ame est enflammée ;
Vien , ne voi point en moi ton Chef , ton Général ,
Mais un frere toujours ton ami , ton égal.
Participe aux lauriers que m'apête la gloire ,
En partageant les soins qu'exige la victoire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADELINDE *seule.*

INFLEXIBLE vieillard , orgueilleux Citoyen ,
Ton farouche parti l'emporte sur le mien.
Tu parais redouter d'avilir ton courage ,
D'honorer trop Varus par un premier hommage.
D'une vaine hauteur il saura s'affranchir.
Moi-même devant toi je l'engage à fléchir ,
A flater cet orgueil où ton parti s'obstine.
Mais tremble ; ton triomphe avance ta ruine.

SCENE II.

MARCUS , ADELINDE.

ADELINDE.

EH bien , Varus.

MARCUS.

Varus , suivant votre conseil ;
D'un hommage contraint ordonne l'appareil.
Il va se rendre ici , mais êtes-vous certaine
Qu'il ne hasarde pas une démarche vaine ?

ADELINDE.

Je réponds du succès ; dans toute sa splendeur ;
Du pouvoir des Romains qu'il montre la grandeur.
Tout ce Peuple ébloui verra-t-il sa présence ,

Sans la récompenser de quelque complaisance ?
 Nos Chefs même , nos Chefs étonnés & confus ,
 N'oseront insister sur leur premier refus.
 Du moins je ne crois pas qu'ils osent se défendre
 De répondre à l'honneur qu'il s'apprête à leur rendre.
 Il vient dans leurs forêts ; croi que ce même jour
 Les verra dans son camp arriver à leur tour ;
 Et là , de leur destin Varus fera le maître.—
 J'ai cherché Flavius qui craignait de paraître ;
 Son esprit , dont le mien s'est bientôt emparé ,
 Contre un frere barbare enfin s'est déclaré.
 Il n'est plus entraîné par l'exemple d'un pere ;
 Déjà ses yeux en moi pensent voir une mere.

M A R C U S.

Sait-il tous vos desseins ?

A D E L I N D E.

Il était trop troublé ;
 Et mon cœur tout entier ne s'est pas dévoilé.
 J'ai craint de l'allarmer ; cette ame encor timide
 Avec un peu d'adresse a besoin qu'on la guide.
 Mais j'en obtiendrai tout ; que ne vois-je aujourd'hui
 Mon fils aussi docile , aussi Romain que lui !

M A R C U S.

Un fils si vertueux pour vous n'est point à craindre.

A D E L I N D E.

Eh ! c'est de sa vertu que j'ose ici me plaindre.
 De mes desseins sur lui tu fais la profondeur.
 Il n'a pas encor lu dans le fond de mon cœur ;
 Il faut lui découvrir mon ame toute entiere ,
 Et sur ses préjugés apporter la lumiere.

J'ai choisi ce moment ; il viendra dans ces lieux ;
Je l'atends , & je crains de rencontrer ses yeux !

MARCUS.

Vous craignez ! quand par vous sa jeunesse éclairée
Saura que sa grandeur , sa gloire est préparée ,
Qu'en attendant le sceptre , il porte l'encensoir ,
Qu'il jouira bientôt du souverain pouvoir ,
Comptez sur une aveugle & prompte obéissance.
Montrez-lui ce que c'est que la toute puissance ,
Vous verrez son esprit changer d'opinion ,
Et sa vertu céder à son ambition.

ADELINDE.

Je ne fais ! mais allez ; que ce parti farouche ,
Qui veut vous avilir , sache par votre bouche
Que le Préteur veut bien , oubliant tous ses droits
Pour nos seuls intérêts , descendre dans nos bois.

MARCUS.

J'ai vu le Général , & sa haine troublée
A soudain de vos Chefs convoqué l'assemblée.
J'ai promis de m'y rendre ; ils me feront savoir
Le lieu qu'ils ont choisi pour nous y recevoir.

SCENE III.

SIGISMOND, ADELINDE.

ADELINDE.

JE le vois , sur son front la tristesse est empreinte ;
Après avoir considéré Sigismond qui paraît embarrassé.
Quel silence , mon fils.

SIGISMOND.

Ah ! vous voyez ma crainte.
Vous soupçonnez ce fils, il vous devient suspect ;
A-t-il manqué pour vous d'amour ou de respect ?

ADELINDE.

Crois-tu m'en imposer par des discours frivoles ;
Quand je vois tes regards démentir tes paroles ?
Tu ne peux à mes yeux dérober ta douleur.
Pour toi , ce Sacerdoce est-il donc un malheur ?
Je ne fais quelle horreur sur ton front se déclare ;
Rougit-il de porter cette noble thiare ?

SIGISMOND.

Elle outrage à la fois ma patrie & mes Dieux ;
J'ai trahi mon devoir.

ADELINDE.

Mon fils, ouvre les yeux
Sur tes Divinités sanguinaires bisarres ;
Et voi tous les mortels policés ou barbares ;
Dans le sein des cités , au milieu des forêts ,
Du beau nom de devoir masquer leurs intérêts.
La vertu n'est souvent qu'un funeste avantage.
L'amour de la sagesse a perdu plus d'un sage.
Eh ! pourquoi t'enflâmer d'un zèle généreux ,
Pour des Peuples ingrats , obscurs & malheureux ?
Quel éclat peut sur toi répandre ta patrie ,
Sans crédit au dehors , sans art , sans industrie ?
Une sœur qui t'invite à passer dans son sein ,
Pour illustrer ton sort , apuye un grand dessein.
Eh ! quoi , si ton pays à ta grandeur s'opose ,
S'il ne fait rien pour toi , lui dois-tu quelque chose ?

Qu'atends-tu de ces Dieux ? s'occupent-ils de nous ?
 Quel bien fait leur bonté ? quel mal fait leur courroux ?
 Rome a des Grands , mon fils , plus puissans sur la terre
 Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
 Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir ,
 Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

SIGISMOND.

Qu'entends-je ? où suis-je ? quoi ! c'est la voix d'une mere,
 Cette voix consolante & qui m'était si chere !
 Qui m'a prît la vertu ! qui fût mon seul apui !
 Trompait-elle autrefois ? m'instruit-elle aujourd'hui ?
 Ah ! de l'ambition voulez-vous que l'yvresse
 S'empare de mes sens , détruise la sagesse ,
 Dont vous m'avez tracé les devoirs importants ?

ADELINDE.

Ce n'est pas moi , mon fils , qui le veux ; c'est le temps ;
 Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
 Les vertus de nos jours seront bientôt des crimes.
 J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen ,
 Et pour te distinguer tu n'avais qu'un moyen ,
 Une extrême valeur jointe à l'obéissance.
 A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
 Mais tu vois les Romains dissipe ton effroi ;
 Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
 Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées ;
 Et j'en ai pour garant leurs promesses sacrées.
 Tu devais obéir , il s'agit de régner ;
 Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
 Que les Dieux du Véser cedent aux Dieux du Tibre ;
 Détrui ta liberté pour devenir plus libre ;
 Accoutume tes yeux à de nouveaux objets ;

Sers Rome : tes égaux vont être tes sujets.
 La Mitre est sur ton front ; j'y mettrai la Couronne.
 Eleve ton génie , & monte sur le trône.

SIGISMOND ,

Moi , m'asseoir sur un Trône , où siègent les remords !
 Moi , détruire en mon cœur ses plus nobles transports ,
 Et porter sur mon front la double ignominie
 Et de la servitude & de la tyrannie !
 J'ai trop bien retenu vos sublimes leçons ;
 Je connais les soucis , les troubles , les soupçons ,
 Qui rendent un tyran malheureux & barbare.
 Ah ! quel sort à son fils une mere prépare !
 Son grand cœur , autrefois ennemi des tyrans ,
 N'était pas occupée de leurs soins dévorans ;
 Elle aimait une vie innocente & tranquille.
 La grandeur usurpée à ses yeux était vile,
 Le simple Citoyen n'est-il pas plus grand

ADELINDE.

Non.

Tous les séditieux abusent de ce nom.
 Le parti le plus vil s'arroe un si beau titre ,
 Et des autres se croit le souverain arbitre.
 Au milieu des débats de ces partis jaloux ,
 Le grand homme s'élève & les captive tous.

SIGISMOND.

Quoi ! nommez-vous grand homme un monstre politique,
 Dont il faudrait punir la fureur despotique ?
 Ah ! ma mere , en régnant sur les tristes Germains ,
 Votre fils cependant servirait les Romains ,
 Que l'honneur , son devoir , les Dieux veulent qu'il brave,

Vous voulez faire un Roi ; vous faites un esclave.]

ADELINDE.

Non , je prétends fonder un empire aujourd'hui ,
Qui fera repentir Rome de son apui.
Ceux qui vont t'élever, ne pourront te détruire ;
Ils n'auront pas long-temps le pouvoir de te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant , infortuné ,
Peut renoncer au jour que vous m'avez donné ;
Commandez , il est prêt ; mais son cœur n'est plus maître
D'éteindre les vœux que vous avez fait naître.

(Adélinde jette un regard d'indignation sur son fils)

Vengez-vous.

ADELINDE.

Soumets toi , tu sçais ma volonté.
Par ces Dieux , devant qui tu lasses ma bonté ,
Jure , jure à l'instant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne font à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADELINDE.

Tu les crois ; fai serment de remplir mes desseins.

SIGISMOND.

Je sens combattre en moi les devoirs les plus saints ;
Il faut que je balance & que mon cœur abjure
Les droits de la patrie ou ceux de la nature ;
Je suis un sacrilege en ces lieux abhorré ;
Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé !
O Patrie , est-ce toi qui seras la plus forte ?
Je ne peux résister une mere l'emporte.
Plein d'horreur pour vos vœux , je ne peux vous haïr.

Je jure , je promets — de ne pas vous trahir.
Ah ! j'aperçois Marcus , souffrez que je l'évite.

S C E N E I V.

MARCUS, ADELINDE.

MARCUS.

PRINCESSE , des Germains c'est ici que l'élite
A résolu de voir & d'entendre Varus.
J'ai vu ses partisans & sur-tout Flavius ;
Il croit que du Préteur la démarche soudaine
Des chefs les plus altiers peut ébranler la haine.
Mais si son éloquence est sur eux sans pouvoir ,
Si tout cet appareil ne les peut émouvoir ,
Ils n'échapperont pas au piège qu'il leur dresse.
Déjà pour l'admirer , tout le Peuple s'empresse.
Je dois parler aux chefs que je vois arriver.

ADELINDE

Je m'éloigne.

MARCUS.

Bientôt j'irai vous retrouver.



SCÈNE V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS, LES
CHEFS DES ALLIÉS, & leur suite. *Citoyens Chérusques.*

MARCUS.

LE Préteur approche.

SÉGISMAR.

Oui ; mais son orgueil se trompe
S'il croit nous éblouir par une vaine pompe ,
Qui profane nos bois, où pour seule grandeur ,
Tu vois notre courage & toute sa candeur.

MARCUS.

Un aveugle courage , une candeur grossière ,
Voilà donc ce qui rend ta nation si fière ?
Il semble que ta voix se plaise à l'abrutir ;
Varus veut l'éclairer ,

SÉGISMAR.

Il veut l'assujétir.

MARCUS.

Quoi ! des bienfaits si grands

SÉGISMAR.

Ah ! di plutôt des pièges ,
Où tout un Peuple tombe & perd ses privilèges.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles soins.
Rome se hâte trop ; elle devrait du moins
Attendre que ce Peuple eût donné quelque indice ;
Que la vertu lui pèse, & qu'il cherche le vice.
Jusques-là , Rome ailleurs peut élever sa voix.
Quand nous aurons ses mœurs , nous recevrons ses loix.

FLAVIUS.

Varus ne détruit pas nos antiques usages.
Ils ont fait des héros , mais les loix font des sages.
Elles nous font connaître & chérir l'équité ,
Qu'en vain cherche souvent notre simplicité.
L'équité des vertus sans doute est la première ;
Dans son étroit sentier nous marchons sans lumière ;
Les loix sont ses flambeaux : & vous les écarterez !
Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés.
Qu'un Peuple , dont l'instinct est couvert de ténèbres ,
Eclaire sa raison par des loix si célèbres.

SÉGISMAR.

Tu nous parles d'instinct , de raison , d'équité ;
Le vrai zèle n'a point tant de subtilité.
La raison qui t'égare est encor plus obscure
Que le plus simple instinct donné par la nature.
Rome qui laisse en paix , qui souffre des tyrans ,
Ne peut-elle souffrir des Peuples ignorans ?
Elle vient nous troubler ; & croit par ses ravages
Eclairer nos climats qu'elle nomme sauvages.
Eh ! qu'importe aux Romains polis , voluptueux ,
Qu'un Peuple soit grossier , quand il est vertueux ?
Gardons notre vertu toujours libre & constante.

MARCUS.

La vertu sans les loix est toujours chancelante.

ARMINIUS.

Mais toi qui les connais , qui vantes tant ces loix ,
Quelles sont les vertus , di-nous , que tu leur dois ?

FLAVIUS.

Ah ! Princes , de Varus je vois déjà la garde.

SÉGISMAR.

Songons qu'en ce moment l'œil des Dieux nous regarde.

SCENE V.I.

VARUS précédé de six Lisseurs & suivi d'un brillant Cortège. LES ACTEURS PRÉCÉDENS (*Les Romains se rangent d'un côté, les Germains de l'autre ; Varus & Arminius s'aprochent vers le milieu du Théâtre.*)

VARUS à Arminius.

PRINCE, puis-je parler, & serai-je écouté ?

ARMINIUS.

Si tu penfes qu'ici tu n'es point redouté,
Si ton dessein n'est pas de nous parler en maître,
Parle, nous écoutons.

VARUS.

Vous allez me connaître.
Nous venons en amis, & non pas en vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre sur le champ trouverait des vengeurs.

VARUS.

De l'ame des Germains je connais la noblesse:
Mais à tant de grandeur se mêle une faiblesse.
Des héros ne sont point inquiets, soupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'est point en eux ?
Vous doutez qu'un Romain puisse être magnanime.
Rendez plus de justice à l'esprit qui m'anime;
Je ne mets point ma gloire à séduire, à tromper.
Varus fait vos soupçons ; & veut les dissiper,

en faisant réjaillir jusques sur vos rivages
L'abondance de Rome & tous ses avantages ,
Moins dûs à la grandeur de ses brillants exploits ,
Qu'à l'éclat immortel que répandent ses loix.
C'est leur intégrité, leur sagesse profonde,
Qui lui donnent le nom de maîtresse du monde.
Sans croire s'abaisser, la majesté des Rois
Souvent a rendu Rome arbitre de leurs droits.
Pourquoi rougissez-vous d'y soumettre les vôtres.
Les plus saintes des loix, Germains, ce sont les nôtres ;
J'ose espérer qu'un jour vous les connaîtrez mieux.
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux ;
Et vous viendrez à Rome avec des voix moins fieres ,
Rechercher ses vertus & briguer ses lumieres.
Maintenant qu'elles sont l'objet de vos terreurs ,
Restez assujettis à vos tristes erreurs ;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courage
Qui n'aspire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur ,
Sont les seuls, dont l'éclat doit toucher un grand cœur :
Eh bien, si la victoire a pour vous tant de charmes ,
Venez vaincre avec nous ; réunissons nos armes.
Sur le trône du monde un Monarque affermi ,
Auguste, se déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains sa garde est composée ,
Sa tête aux trahisons cesse d'être exposée ;
Vos Citoyens pour lui ne sont plus étrangers.
Leur zele de son trône écarte les dangers.
Et vous, quoi ? vous pourriez, sur une crainte injuste ,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguste ?
Quand son amour pour vous cherche à se signaler ,
Verrai-je contre lui la haine s'exhaler ,

Soulever les esprits ; les animer à suivre
 L'audace de Mélo , qui commence à revivre.
 On voit ses Lieutenants courir de toutes parts ,
 Pour rassembler , dit-on , les Sicambres épars
 On dit que sa fureur pleine de confiance ,
 Du Chérusque en secret recherche l'alliance :
 Mais Rome offre la sienne ; & je ne peux penser
 Qu'entre Auguste & Mélo vous puissiez balancer.
 L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte ,
 Va causer des Germains le salut ou la perte.
 J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
 Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
 Aujourd'hui dans mon camp craindrez-vous de paraître ?
 Je vous attends ce soir ; mon cœur s'est fait connaître ,
 C'est au vôtre à montrer toute sa bonne foi ;
 A venir en héros , s'expliquer devant moi.
 Je pars ; je ne veux pas ici par ma présence
 De vos avis divers gêner l'indépendance.

S C E N E V I I.

SEGISMAR , ARMINIUS , FLAVIUS , LES CHEFS DES
 ALLIÉS & leur suite , CITOYENS CHÉRUSQUES
 (*Les Alliés sont d'un côté & les Chérusques de l'autre.*)

A R M I N I U S.

VOUS l'avez entendu ; Peuples vous voyez tous
 Quel service odieux Rome exige de vous.
 Elle veut vous détruire , & pour ce grand ouvrage
 Elle ose destiner votre propre courage.
 Ah ! contemplons Mélo ; son trône est renversé ,
 Sa tête mise à prix , son peuple dispersé.

Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles ,
 Qui s'apprête à donner le plus grand des spectacles.
 Mélo change en soldats les plus vils des humains ,
 Et ce sont des héros qui sortent de ses mains.
 Leur zèle le suivait dans d'affreuses retraites ;
 On les voit réparaître après tant de défaites.
 Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
 Irez-vous la servir , quand ils la font trembler ?
 Ne vous y trompez pas , Rome attend que vos armes
 Renversent l'ennemi qui cause ses alarmes.
 Vous la verrez soudain se tourner contre vous ,
 Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
 Et sa fortune alors par vous même agrandie ,
 Traitera ce bienfait comme une perfidie.
 N'écoutez que l'honneur , l'honneur qui nous prescrit
 De secourir un Roi par un tyran proscrit.

F L A V I U S .

J'admire Arminius , son courage me charme ;
 Mais sa témérité me surprend & m'alarme.
 Il conçoit contre Rome un chimérique espoir ;
 Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
 Vengerons-nous Mélo , nous , de qui l'impuissance
 A trahi si souvent notre propre vengeance !
 Des Germains tant de fois vaincus & terrassés
 Ne renouvelons pas les défastres passés.

S É G I S M A R .

Flavius ! c'est mon fils , qui croit Rome invincible ,
 Rome , à sa liberté devenue insensible !
 Ne sens-tu plus la tienne ? . . . ô braves Alliés ,
 Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
 De nos Troupes contre eux la valeur réunie

LE CHEF DES CATES.

Sait affronter la mort & fuir l'ignominie.

Ataquons les Romains.

SÉGISMAR.

Oui, Princes, combatons.

Quoi! ne valons-nous pas les Cimbres, les Teutons?

Ah! nous verrons comme eux fuir les Tyrans du Tibre,

Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre,

Qui détrônent les Rois, qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi j'ai toujours vu dans les combats divers;

Où contre les Romains nous conduisit la gloire,

La justice pour nous, & pour eux la victoire.

Flavius, nous prêtons nos bras & nos conseils;

C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils.

Peut-être allons-nous voir la victoire plus juste

Humilier l'orgueil des Esclaves d'Auguste;

Mais si contre nos vœux son caprice est constant,

S'il faut périr, eh bien, la gloire nous attend;

Le Ciel à la valeur offre une autre patrie,

Où la vertu triomphe, & n'est jamais flétrie.

ARMINIUS.

Il faut combattre Rome, ou vivre sous ses loix. —

Princes, votre regard m'annonce votre choix.

Hâtons-nous; combatons, & que notre courage...

LE CHEF DES CHAUKES.

Mais sur Varus au moins prenons quelque avantage.

Laissons passer du jour la lumière qui fuit;

Surprenons les Romains dans l'ombre de la nuit.

D

FLAVIUS.

Ah! Germains , arrêtez ; la haine vous abuse.
Des héros font-ils faits pour employer la ruse?
Aux yeux des nations, c'est vouloir vous noircir.
Le Préteur nous atend ; & sans nous éclaircir ,
Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre ,
Nous voulons l'ataquer , nous voulons le surprendre !

SÉGISMAR.

Veux-tu que dans son camp nous flations un Préteur ,
Et que nous empruntions son langage imposteur ?

LE CHEF DES BRUCTERES.

Non , que notre franchise étonne sa souplesse.
Craindre de lui parler , serait une faiblesse.
Peut-être pourrons-nous , au gré de nos souhaits ;
L'engager à partir , à nous laisser en paix.
Il faut voir le Préteur ; pourquoi nous en défendre ?
Rendons lui notre hommage , il a droit de l'atendre.

(à Ségismar.)

Prince , de votre part , c'est , je crois , le premier.

SÉGISMAR.

Allons ; & plaise aux Dieux que ce soit le dernier.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

NON, ne me cache rien ; parle-moi sans détour.
Est-ce en vain , répond-moi , que j'atens son retour ?
Des Héros, que l'amour de la Patrie anime ,
Quoi ! le plus intrépide & le plus magnanime ,
Arminius

GISELLE.

Ce Prince est le seul que nos Dieux
N'ont pas voulu sauver de ce piège odieux.
Dans le camp des Romains

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
Quoi ! d'un lâche Préteur l'iniquité hardie ,
L'ambition cruelle , étouffant tout remord ,
Leur préparait des fers !

GISELLE.

Et peut-être la mort :
Varus craint nos Héros ; leur réponse l'agite ,
Contre leur fermeté sa faiblesse s'irrite.
Craignez tout ; il connaît combien votre chaleur
Allait d'Arminius échauffer la valeur.

THUSNELDE.

Les vertus , les exploits que promet son courage ,
D ij

Lui font des envieux qui frémissent de rage.
Ah ! peut-être aspirant en vain à l'égalier ,
Ils brûlent en secret de le voir immoler ;
Peut-être que leurs mains ont préparé le piège !
Ainsi la trahison de toutes parts l'assiège.
Mes Dieux , ma liberté , mon cœur n'a plus d'apui ;
Chefs qui l'abandonnez , que ferez-vous sans lui ?

GISELLE.

N'imputez son malheur qu'à son ardeur bouillante ;
Il n'a pu de nos Chefs souffrir la marche lente ;
Il les a devancés : cependant aucun d'eux
Ne soupçonnait Varus d'un complot si honteux.
Ils allaient dans son camp entrer sans défiance ,
Lorsqu'on en voit sortir un Carac qui s'avance ,
Qui s'approche en criant : *où voulez-vous aller ?*
Au Prince Ségismar il demande à parler.
Son trouble n'annonçait qu'un sinistre message ;
Ségismar vient , l'écoute , & change de visage ;
Il appelle les Chefs qu'il consulte un moment.
Et soudain on les voit avec étonnement
Maudire de Varus les pavillons perfides ,
Et vers leurs simples toits tourner leurs pas rapides.
Maintenant il s'élève entre eux un vif débat ,
Si l'on doit différer ou hâter le combat.

THUSNELDE.

C'est lui qui les allait conduire à la victoire.
J'attendais le moment où brillerait sa gloire.
Arminius , j'ai donc en vain flaté mon cœur
Que les Romains en toi trouveraient un vainqueur ?
Ton triomphe peut-être eut adouci ma mere ,

GISELLE.

Votre mere !

THUSNELDE.

Eh bien, quoi ? tu frémis ; quel mystère !

GISELLE.

Je ne peux vous cacher un horrible soupçon ;

On dit qu'elle a trempé dans cette trahison.

THUSNELDE.

Qui ! ma mere, dis-tu ? Non , c'est lui faire outrage ;

Tant de noirceur . . grands Dieux ! soutenez mon courage.

GISELLE.

Calmez votre douleur ; elle vient.

THUSNELDE.

Laisse-moi ;

Et cours approfondir . . . ah ! cachons mon effroi.

SCENE II

ADELINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

VOILA donc le bonheur que dans cette contrée

Aporte des Romains l'amitié si sacrée !

Vous voyez les effers du zele officieux

De ce Préteur si noble & si grand à vos yeux.

Il vante sa bonté quand sa fureur redouble.

Il annonce le calme & foment le trouble.

On dit qu'Arminius

ADELINDE.

Je fais tout ce qu'on dit.

La voix de Ségismar vainement retentit ;

Les cœurs de nos Chefs ne sont plus écoutées,
 Rome verra ses loix par eux-même adoptées.
 Oublie Arminius ; il n'y faut plus penser.
 Il cherchait à te plaire , & m'osait offenser.
 Il osait abuser déjà de sa puissance,
 Ses égaux se plaignaient de son trop d'arrogance.
 Loin de plaindre le sort d'un Chef si dangereux ,
 Ils en vont nommer un prudent & généreux ,
 Moins fier qu'Arminius , qu'il égale en naissance ;
 Et surpasse en douceur comme en reconnaissance.
 Il fait me respecter ; il t'adore ; & c'est lui
 Que pour époux mon choix te destine aujourd'hui.

THUSNELDE.

Eh ! quel est le Germain dont l'infidèle audace
 D'un Héros malheureux songe à saisir la place ?
 Pour la patrie a-t-il cet amour si puissant . . .

ADELINDE.

Il veut la rendre illustre.

THUSNELDE.

Est-ce en s'avilissant ?
 Que ce lâche à mes yeux se garde de paraître ;
 Je ne le connais pas ni ne le veux connaître.

ADELINDE.

Tu le connais, ma fille , & tu l'estimes.

THUSNELDE.

Moi ?

ADELINDE.

Il sera ton époux.

THUSNELDE.

Lui ! fait-il que ma foi ,

Que toute mon estime & toute ma tendresse
 Pardonnez . . . je me perds ; vous voyez ma faiblesse ;
 Mon cœur n'a pu cacher l'excès de son transport.
 Je veux , je dois sur lui faire un pénible effort.
 Vous voulez que j'oublie un Héros que vous-même ,
 De ses vertus charmée , avez voulu que j'aime.
 Je ne peux lui ravir l'amour que je lui doi ,
 Ni cesser d'être à lui qu'il ne me rende à moi.
 Faites le reparaître ; & l'ardeur qui l'anime.
 Pour me rendre à moi-même , est assez magnanime.
 Si je vois son rival de grandeur revêtu ,
 S'il a d'Arminius l'héroïque vertu ,
 Si l'intérêt du Peuple est le seul qui l'inspire ;
 Ma mere , vous pouvez de ce cœur qui soupire ,
 Une seconde fois disposer aujourd'hui.
 Nommez cet autre époux , & je m'immole à lui.
 J'oublierai le Héros dont la grandeur m'enchanté.
 Oui , je suis Citoyenne avant que d'être Amante.

A D E L I N D E.

Cesse de m'accabler du nom de Citoyen.
 Sois ma fille avant tout ; c'est ton premier lien.
 De toi , ta mere attend ou sa honte ou sa gloire.
 Mes desseins sont plus grands que tu ne saurais croire ;
 En les contredisant , ce n'est pas ton pays ,
 C'est toi-même , ton frere , & moi que tu trahis.
 A cet hymen encor voyons si tu t'oposes.
 Tout mon sort en dépend ; ah ! perds-moi , si tu l'oses.

T H U S N E L D E.

Moi vous perdre !

A D E L I N D E.

Crain donc de mépriser l'époux
 Div

Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.
Sans blesser ta vertu, ta fiere indifférence
Peut laisser à ses yeux briller quelque espérance.
Je vais te l'envoyer, il veut t'entretenir.

SCENE III.

THUSNELDE *seule.*

E LLE me quitte, ô Dieux ! que vais-je devenir !
Quel est donc cet époux qu'il faut que je préfère ,
Si je ne veux causer la perte de ma mere ?
Pourrai-je devant lui surmonter un mépris ...

SCENE IV.

GISELLE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

A H ! Giselle.

GISELLE.

J'accours conduite par vos cris.
Vos accens ont encore accru mon épouvante ,

THUSNELDE.

Quelle honte pour moi !

GISELLE

Vous me voyez tremblante :
De mes fils , d'un époux j'ai reçu les adieux.
Ils veulent ataqer un Préteur odieux.

THUSNELDE.

Cette fidélité qui les rend intrepides ,

Dieux ! faites-la passer dans les ames timides.
Affermissez la mienne ; elle se sent troubler.

GISELLE.

Quel désespoir soudain paraît vous accabler ?
Dans vos regards errans l'inquiétude peinte
Annonce tout l'effroi dont votre ame est atteinte :

THUSNELDE.

Je regarde, j'atens . . . il veut m'entretenir !
Mon cœur à l'écouter pourra-t-il parvenir ?
Toi qui connais l'objet qu'idolâtre mon ame,
Et qui veux que j'allume une nouvelle flamme ;
Tu n'as jamais éteint tes premières amours ;
Ton exemple est trop beau pour suivre tes discours ! —
Qu'entens-je ? quelqu'un vient. Il approche. Ah ! sans doute
C'est ce nouvel amant que l'on veut que j'écoute.
Fuyons.

GISELLE.

Que craignez-vous ? je ne me trompe pas.
Voyez , c'est Sigismond qui porte ici ses pas.

SCÈNE V.

SIGISMOND, THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

O H mon frere !

SIGISMOND.

Ah ! ma sœur, sois plus tranquille, espère
Pour toi , pour la patrie, un destin plus prospère.

THUSNELDE.

Quoi ! ta voix pour combler tant de calamités ?

Parle ici d'espérance & de prospérités !
Il n'en est plus pour moi !

SIGISMOND.

Ranime ton courage.
L'astre qui reparaît va dissiper l'orage.
Arminius

THUSNELDE.

Eh , bien !

SIGISMOND.

Il est libre.

THUSNELDE.

Comment.

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aspect des Romains , à leur joie inquiète,
Son cœur a soupçonné quelque trame secrète ;
Il cachait à leurs yeux ses regards alarmés.
Par un Cate bientôt ses soupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs qu'on cherchait à détruire ,
Du danger qu'ils couraient il les a fait instruire.
Cependant par son air , par sa noble candeur ,
Qui tenait en suspens un perfide Préteur ,
Arminius a su sans autre stratagème
A ce piège honteux se dérober lui-même.

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu parmi les Citoyens
 Qu'il anime à combattre , à briser leurs liens.
 Ton amant semble un Dieu dont la voix les appelle,
 Et ton frere est contraint de condamner son zele
 Et d'approuver les vœux des tranquiles témoins,
 Des lâches spectateurs de ses généreux soins.
 J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles,
 L'un l'autre s'accuser de rester insensibles
 Aux maux que la patrie est prête d'endurer ,
 Se maudire , se taire , enfin se séparer.
 Chacun désigne aux siens le poste qu'il doit prendre ,
 L'un contre les Romains ne veut rien entreprendre ;
 Tout lui cause un effroi qu'il ne peut surmonter.
 Rien n'intimide l'autre ; il va tout affronter ;
 Il est chéri des Dieux que mon aspect offense ;
 Il paraîtra bientôt armé pour leur défense.
 Tous les Chefs ont reçu l'ordre d'Arminius.

THUSNELDE.

Ah ! mon frere , déjà je crois voir Flavius.
(elle court vers lui.)

SCENE VI.

FLAVIUS *armé* , THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND.

THUSNELDE.

O toi que mon amour , mon devoir & mon pere
 Me flataient de pouvoir bientôt nommer mon frere ,
 Souffre que j'aplaudisse à cette prompte ardeur.
 Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur ?

FLAVIUS.

La haine aux pieds des Dieux s'apprête à les conduire.
Ce n'est point devant vous la haine qui m'attire.

THUSNELDE.

Quoi ! Prince , ton courage en un si grand besoin ;
A le même devoir , & non le même soin ?

FLAVIUS.

Ah ! qu'un soin différent m'anime & me consume !
Ils suivent le flambeau que la vengeance allume ;
Ils n'ont qu'un seul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi , je suis tourmenté dans ce moment cruel ,
De devoirs opposés , & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi ; tous sont mes adversaires.
Chérusques & Romains , tous viennent m'allarmer.
Le trouble est dans mon ame ; ah ! daignez le calmer.

THUSNELDE.

Quel désordre inoui ! quel étrange langage !
O mon cher Flavius , rappelle ton courage ,
Toi de qui l'amitié daigna jusqu'à ce jour.

FLAVIUS.

A mon égarement méconnais-tu l'amour ?
C'est lui seul qui m'amène. Eh quoi , quelle surprise !
Ne fais-tu pas encor qu'une mère autorise . . .

THUSNELDE.

Dieux ! C'est toi . . . songes-tu qu'un frère qui t'est cher...

FLAVIUS.

Je ne pense qu'à toi ; regarde , vois ce fer.
Parle ; doit-il servir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyrannie ?

Sur tous mes sentimens toi seule peux regner.
Dis , qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?
Détermine mon choix favorable ou funeste ;
Montre-moi le parti qu'il faut que je déteste.
Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé ;

(*en montrant le fer dont il est armé.*)

Ordonne . . . dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé ?
Tu te tais . . .

THUSNELDE.

Oses-tu me choisir pour arbitre ?
Dans quel tems ! . . .

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juste titre ;
Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux ,
Que tous ses sentimens en tumulte déchirent ,
Que Rome & mon pays cruellement attirent ,
Que ta mère , mon pere apelent à la fois. —
Je ne veux écouter désormais que ta voix.

THUSNELDE.

Je te vois balancer entre ton Peuple & Rome ;
Tu veux suivre une femme . . . & tu cesses d'être homme.
Que ton cœur incertain ne me consulte pas ;
Tu me ferais rougir de mes faibles apas ,
S'ils étaient plus puissans dans ton ame atendrie ,
Que tes premiers devoirs , l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

T'aimer est mon honneur , mon unique devoir.
A tes pieds

THUSNELDE.

Leve-toi. Quitte un coupable espoir.

D'un méprisable amour porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en se levant.*

Oses-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

Non, c'est toi qui m'outrages.

Souffrirai-je un amant dont le zèle empressé ,
Ne connaît qu'un transport vil, lâche, intéressé ?
Des grandes actions, il ignore le charme.
Pour un Peuple opprimé, je te vois sans alarme.
Tu veilles pour me plaire ; & ton bras endormi
Est armé vainement aux yeux de l'ennemi.
Est-ce là cet amour, le partage des braves,
Lui, qui fait des héros & jamais des esclaves ?
Ton frère, ton rival de mes attraits touché,
S'il n'était à la gloire encor plus attaché,
N'eut jamais fait sur moi . . .

SCENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE, GISELLE,
FLAVIUS, SIGISMOND,

ARMINIUS.

QUE vois-je ? La nuit sombre,
Qui commence à couvrir la terre de son ombre,
Trompe-t-elle mes yeux ? ah ! Thusnelde est-ce toi ?
O Ciel !

THUSNELDE.

Arminius !

ARMINIUS.

Thusnelde, je te voi.

Ah ! je bénis les Dieux qui m'offrent ta présence.
 Varus qui nous a vus tous deux en sa puissance ,
 Doit trembler maintenant. Le moment est venu
 D'écouter un transport trop long-tems retenu.
 Je ne crains plus qu'un traître abuse de ses armes ,
 Et pour venger sa honte ensanglante tes charmes.
 Croi que chez les Romains ton sort serait affreux ,
 S'ils te voyaient encor , quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi ! la peur de ma perte arrêta ton courage ?
 Va , plus un vil Préteur m'eut fait sentir sa rage ,
 Plus il m'eut annoncé que tu l'avais vaincu.
 Thusnelde dans ses fers n'eut pas long-tems vécu ;
 Une mort glorieuse eut fini ses misères.
 Dans le séjour des Dieux j'eusse pris à nos peres ,
 Que c'est Arminius & ses coups triomphans
 Qui vengent leur patrie & sauvent leurs enfans.

ARMINIUS.

Tu n'es plus en danger ; tu m'aimes , je t'adore.
 Cependant je me trouble & je soupire encore.
 Mon espoir est trompé. Thusnelde , c'est en vain ;
 En possédant ton cœur , que j'aspire à ta main.
 Il faut y renoncer , ou fléchir sous des maîtres.
 Je marche sur les pas qu'ont suivi nos ancêtres ;
 Si l'on parle de moi , je veux qu'on dise un jour :
 Il aimait , son devoir l'emporta sur l'amour.

THUSNELDE.

Quand tu me l'exprimais avec tant de noblesse ,
 Je trouvais cet amour digne de ma tendresse.
 Maintenant que ton cœur vers la gloire emporté ,
 Ne se laisse toucher que par la liberté ;

Quand tu crains de m'aimer , je t'aime davantage,
 Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.
 Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer
 Dans le champ glorieux où tu vas t'élancer !
 Ah ! quel charme pour moi de suivre ta carrière ;
 Et d'essuyer ton front , où bientôt la poussière
 La sueur & le sang paraîtront confondus ;
 De voir tous les Romains à tes pieds étendus !

FLAVIUS.

Cruelle, voilà donc le plaisir qui te flatte !
 Voi le mien . . . Il est temps que ma douleur éclate.
 Je ne souffrirai pas que ton farouche amant
 Jouisse d'un triomphe à tes yeux si charmant.
 Je défendrai le sang qu'on s'apprête à répandre.
 Vien , Sui-moi , Sigismond.

SCENE VIII.

ARMINIUS, GISELLE, THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH que viens-je d'entendre !
 Je cherchais le perfide ; il était devant moi !
 Ton aspect m'a troublé ; mes yeux n'ont vu que toi.
 On voulait aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
 Tu fais la trahison.

THUSNELDE.

Et je connais les traîtres !

Ils s'arment contre toi ; va combattre pour eux.
 Pars & revien vainqueur ; sois grand , sois généreux.
 Songe que tes vertus ont allumé ma flamme . . .

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Renferme ta tendresse ; elle émeut trop mon ame.
Laisse-moi tout entier aux devoirs de mon rang.
Je dois servir ta haine & respirer le sang.
Crain d'amolir un cœur , dont bientôt l'impuissance
S'efforcerait en vain d'accomplir ta vengeance.
Il faut nous séparer. — Peut-être je te vois ,
Je te parle aujourd'hui pour la dernière fois.

THUSNELDE.

Pour la dernière fois ! dissipe tes alarmes.
Va , le Ciel qui connaît l'équité de tes armes ;
Veille sur ton parti prêt à braver la mort.

ARMINIUS.

Le plus juste est souvent la victime du sort.

THUSNELDE.

Le plus juste aujourd'hui triomphera de Rome ,
Puisqu'il se laisse enfin guider par un grand homme.

ARMINIUS.

Ta voix jette en mon ame une force , une ardeur
Qui semble de ma gloire assurer la grandeur.
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu transportes.

THUSNELDE.

J'aperçois des Germains les fideles cohortes ;
Va les joindre ; il est tems de conduire leurs pas :
Contre tant de héros , nourris dans les combats ,
Verrai-je les Romains plus grands , plus intrépides . .

ARMINIUS.

Non , tu ne verras point triompher des perfides.
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.

E

On vient. Adieu, Thufnelde.

ARMINIUS.

Arminius, adieu.

SCENE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS
DES ALLIÉS & leur suite, TROUPES DES
CHÉRUSQUES.

SÉGISMAR à *Arminius*.

TEs ordres font suivis, nous marchons en silence.
Tout paraît seconder tes soins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'instant, mon fils, si long-temps souhaité,
L'instant de la vengeance & de la liberté.
L'aspect de ces héros me rend ma jeune audace ;
Comment au milieu d'eux osé-je prendre place ?
Des Arts des Loix de Rome & de son vil tyran,
Hélas ! j'ai mis au jour un lâche partisan.
Des amis des Romains, Dieux ! confondez le zèle,
Et faites triompher notre haine fidele.

ARMINIUS.

Ah ! d'un frere & des Dieux que trahit son amour,
Il faut que l'intérêt soit vengé dans ce jour.
Aux plus lâches conseils ton cœur qui s'abandonne
Ose suivre un parti que la honte environne,

Un parti , qui devrait seconder nos efforts. —
 Il croit nous affaiblir ; nous en sommes plus forts ;
 L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
 Amour de la patrie , ah ! c'est toi qui nous guides.
 Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur ;
 De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
 Celui qui dès long-temps jouit de la lumière ,
 Avec la liberté veut finir sa carrière ;
 Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté ,
 En recevant le jour , veut voir la liberté.
 Allons , vengeons sa cause ; affranchissons d'un maître
 Le Peuple qui respire & celui qui doit naître.

Arminius part.

LE CHEF DES CHAUQUES *en partant.*

O nuit ! que ta profonde & ténébreuse horreur ,
 Dans le camp des Romains répande la terreur !

LE CHEF DES CATES *en passant devant les Statues.*

Héros , guidez nos pas , sauvez la Germanie.

LE CHEF DES BRUCTERES,

Dieux de la liberté , perdez la tyrannie.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

GISELLE.

DES astres de la nuit, vois-tu la lueur sombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre
L'astre du jour éteint tous ces flambeaux errans ;
Ainsi la liberté dissipe les tyrans.
Ah ! rassurons nos cœurs ; cette Lune croissante ,
Annonce des Germains la Victoire naissante.
Voici l'instant sacré si long-tems attendu ,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

THUSNELDE.

Il le sera sans doute ; oui , mon cœur se rassure ;
Non , sur des préjugés qu'inspire un vain augure.
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit ,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le suit ,
La puissance des Dieux , l'horreur de l'esclavage ,
Voilà mon espérance & le plus grand présage.
Mon cœur est au combat ; il suit Arminius ;
Que de Romains déjà , sous ses coups abatus !
Vous , toujours chers , toujours présens à sa mémoire ,
Combatez avec lui , Dieux , hâtez sa victoire !



SCENE II.

ADELINDE *accompagnée d'un Officier à la tête d'une petite Troupe de Chérusques*, THUSNELDE, GISELLE.

ADELINDE.

QUE faites-vous ici? venez, fuyez ces lieux.

THUSNELDE *en montrant Giselle*.

Ses fils sont au combat; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres.

ADELINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres;

Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.

Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable azile.

Ils sauront le défendre, & j'y reste tranquille.

ADELINDE.

Songe à ta sûreté; crain d'y trouver la mort.

D'un combat inégal j'avais prévu le sort.

De ton Arminius l'espérance est trompée;

J'ai vu de toutes parts sa Troupe envelopée;

Les Romains puniront sa haine, ses mépris.

Il a cru les surprendre, eux-mêmes sont surpris.

Je n'ai pu réprimer l'orgueil qui le surmonte;

Mes yeux bientôt, mes yeux jouiront de sa honte.

Ma prudence triomphe, & sa témérité

Qui succombe, a le sort qu'elle a trop mérité.

Mon parti vous attend. Allez, suivez ces guides...

THUSNELDE.

(*L'Officier de la Troupe s'en détache avec quelques Soldats,
& s'approche d'Adeline.*)

Moi , me réfugier dans le fein des perfides !

A D E L I N D E .

Ce font des Citoyens que j'ai fu ménager ,
Pour fléchir des vainqueurs qui pourraient t'outrager.
Dans les premiers transports d'un triomphe farouche ,
Crois-tu que la vertu , que la pitié les touche ?
Peux-tu te reposer fur des Dieux affaiblis ?
S'ils entendaient tes vœux , ils les auraient remplis ;
Du Soldat la fureur brutale , meurtrière ,
Sera sourde comme eux à ta vaine prière.
Fui , dis-je ; tout ici me fait trembler pour toi.

T H U S N E L D E .

Si l'azile des Dieux n'en est plus un pour moi ,
Si de la liberté la perte est manifeste ,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeste.
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc ;
Que ces chênes sacrés soient souillés de mon sang ,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui subsistent encore.

A D E L I N D E .

Rien de tes préjugés ne dissipe l'erreur.
Ma tendresse pour toi semble te faire horreur.

(*aux Soldats détachés*)

Vous , plus que mes enfans , voués à ma famille ,
Au poste de mon fils , allez , guidez ma fille.

T H U S N E L D E .

Vous m'inspirez grands Dieux ! & je vous obéis.
Giselle , allons périr ou sauver mon pays.

SCENE III.

ADELINDE *seule.*

P RÉPARE-toi, mon fils ; à saisir la couronne ;
Tu n'as qu'à faire un pas pour monter sur le trône.
Va, je mourrai contente , après tant de soucis ,
Si mes yeux un moment peuvent t'y voir assis.
Mais Flavius me gêne ? ah ! dans sa triste ivresse ,
Comment me verra-t'il manquer à ma promesse ?
Il doit bientôt paraître ; il compte sur ma foi.
Que je crains sa présence . . . ah ! Ciel , je l'aperçois.
Ses reproches , ses cris , ses pleurs vont me confondre.

SCENE IV.

FLAVIUS , ADELINDE.

FLAVIUS.

R OME va triompher , & je peux t'en répondre.
Grace à mon triste soin , tes vœux ont réussi ;
Qu'as-tu fait pour les miens ? ta fille est-elle ici ?
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADELINDE.

Regarde ton ouvrage , avec plus de constance.
De tes soins je suis prête à te récompenser :
Mais on combat encor ; voudrais-tu commencer
Dans un moment si triste ; une union si belle ,
Et n'avoir pour témoin qu'une nuit si cruelle ?
Cet instant deviendrait fatal à ton amour.
Attendons que Varus , la victoire & le jour . . .

FLAVIUS.

Je n'atends que Thusnelde & sa main qui m'est due ;
Je l'ai trop achetée , & tu me l'as vendue.
Voici le lieu , l'instant que toi-même as choisis ,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADELINDE.

Tu l'es ; je suis ta mere ; écoute , sois tranquile.

FLAVIUS.

Quoi , Thusnelde avec toi n'est pas dans cet azile ?
Quoi ! lorsque j'ai rempli tous mes engagemens . . .

ADELINDE.

Songe que mon effroi

FLAVIUS.

Je songe à tes sermens.

Trahis-tu ton complice ? Aux forfaits enhardi ;
Etendrais-tu sur moi ta noire perfidie ?

ADELINDE.

Arrête , Flavius ; cesse de t'occuper
De ces tristes soupçons que je vais dissiper.

FLAVIUS.

Parle , apelle Thusnelde. Il est temps qu'elle vienne ;
Il faut que je la voie & que je l'entretienne.
Il faut que son aspect soulage mes transports ,
Ecarte ma tristesse & chasse mes remords.

ADELINDE.

Ah ! repren tes esprits !

FLAVIUS.

J'ai servi ta famille ;

Tu me manques de foi ; je ne vois point ta fille.
 Tout m'abhorre & me fuit. Quelle affreuse clarté
 M'éclaire dans l'abîme , où tu m'as écarté !

ADELINDE,

Je ne te trompe point

(*On voit passer dans le lointain, à travers les
 arbres , à la lueur de quelques torches, des
 blessés & des morts portés sur des brancards.
 Ségismar est au nombre de ces derniers , &
 son corps doit être transporté de manière que
 l'on puisse le distinguer & le reconnaître plus
 aisément que ceux des autres*)

Voi ce cruel ostacle,

Ces blessés , tous ces morts ...

FLAVIUS.

Pour moi , Dieux , quel spectacle !

ADELINDE.

A ces funebres feux destinés aux tombeaux ,
 Voudrais-tu de l'hymen allumer les flambeaux ?
 L'amour endurecit-il ton ame douce , humaine ?

FLAVIUS.

O mes Concitoyens ! ... quelle frayeur soudaine ?
 Où suis-je ? ... je frémis surmontons mon effroi.
 (*il reconaît son pere*) (*en revenant sur ses pas*)
 Avançons ... Dieux , que vois-je ? ô terre , englouti-moi !

ADELINDE.

Flavius , ô mon fils !

FLAVIUS.

Que dis-tu ? fuis , perfide.

Mon pere est mort ; évite un monstre , un parricide.
 Ah ! sans ma trahison , sans mes lâches amours ,
 Il vivrait ; mon courage eut défendu ses jours ,
 J'ai pu l'abandonner , me couvrir d'infâmie ,
 Pour suivre , pour servir sa mortelle ennemie ?
 Tes ruses désormais ne peuvent m'éblouir.
 Je vois mes attentats ; ne croi pas en jouir.
 Si mon frere est vaincu , j'aurai du moins la gloire
 D'arracher au vainqueur les fruits de sa victoire.
 Les bataillons détruits vont être remplacés ;
 J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
 Je vais tout réparer ; va , les Troupes séduites
 Quitteront le vil poste , où je les ai conduites.

ADELINDE.

Ta voix qui les a fait sortir de leur devoir ,
 Pour les y ramener , a trop peu de pouvoir.

(*Flavius sort avec indignation*)

Mais , va , mene à Varus de nouvelles victimes ,
 Et cours accroître encor ses lauriers & tes crimes.
 Qui vient ?

SCENE V.

GISELLE , ADELINDE.

ADELINDE.

C'EST toi , Giselle. Et ma fille ? ah ! pourquoi
 Seule , ici , sans Thusnelde ...

GISELLE.

Ecoute & tremble.

ADELINDE.

Moi.

GISELLE.

Toi ; tu seras bientôt & sans fils & sans fille ;
Les tyrans que tu sers détruiront ta famille.

ADELINDE.

Parles-tu des Romains ? ils sont trop généreux.

GISELLE.

Crain tout pour tes enfans.

ADELINDE.

Qu'ai-je à craindre pour eux ?

GISELLE.

Ce n'est pas de leur part que je viens t'en instruire.
Tu connais ton projet ; ils veulent le détruire.
L'un & l'autre saisis d'un transport belliqueux ,
Vont sauver les Germains , ou se perdre avec eux.
J'ai vainement tenté d'effrayer leur audace ,
L'héroïque vertu dont ils suivent la trace' . . .

ADELINDE.

Quelle est cette vertu qui se laisse emporter
A trahir mes desseins , à les faire avorter ?
Qu'ont-ils fait ?

GISELLE.

Si tes yeux de ta fille inquiète
Dans la route avaient vu l'ardeur sombre & muette . . .
A peine nous touchions au poste de ton fils ,
Elle rompt le silence , il répond à ses cris ;
Il accourt : *c'est ma sœur , c'est sa voix qui m'appelle.*
Non , c'est la liberté , secourons là , dit-elle ,
Peux-tu voir les exploits , la mort de ces Héros ,

Sans maudire ta vie , & ton lâche repos ?
 Alors de quelques chefs l'armure abandonnée
 Se présente aux regards de la sœur indignée.
 Elle ose s'en saisir ; frappé de sa grandeur ,
 Le frere sent en lui naître la même ardeur.
 Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure ,
 Et paraître soudain revêtus d'une armure.
Quoi ! dit elle , nos mains épargnent nos tyrans !
Voyez vos Citoyens , vos amis , vos parens ;
Ils combattent : & nous , sommes-nous donc moins braves ?
Voulez-vous un moment rester encore esclaves ?
 Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés ,
 En guerriers , en Héros , tout-à-coup transformés ,
 Etonne tout ce poste , y jette un trouble étrange.
 D'abord un petit nombre à leurs côtés se range ,
 Ils enflâment le reste ; ils sont prêts à partir ;
 Et peut-être trop tard je te viens avertir ;
 Mais voici l'Officier
 (*le jour commence à paraître.*)

S C E N E V I.

UN OFFICIER CHÉRUSQUE, ADELINDE, GISELLE.

ADELINDE à l'Officier.

C'EST toi qui l'as conduite ;
 De son emportement , parle , apren-moi la suite.
 Thusnelde ! est-il possible ?

L'OFFICIER.

Elle a tout entraîné.

Le parti des Romains contre eux est déchaîné.

A D E L I N D E.

Fille & sœur sans tendresse, elle trahit sa mere ;
Et dans sa trahison précipite son frere !
Qu'allez-vous devenir , audacieux enfans ?
Pourrez-vous échaper aux glaives triomphans ?
Vous aimez mieux périr . . . ils périront sans doute.

L' O F F I C I E R.

Thufnelde de Varus promettait la déroute ,
Alors qu'elle apperçoit Flavius qui la joint. —
Arrête ! que veux-tu ? lâche , n'approche point. —
Ah ! je me rends , dit-il , à tes vertus sublimes.
Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.
Flavius défendra jusqu'au dernier moment
Nos Dieux , la liberté , tes jours & ton Amant. —
Ton repentir me plaît ; vien , dit-elle. A ma vue
Comme un trait aussi-tôt Thufnelde est disparue ;
Sa main des ennemis montrait les étendarts ,
Aux Soldats qu'entraînaient sa voix & ses regards :
Soudain elles s'élance ; & le plus intrépide
Ne fuit qu'avec effort son courage rapide.
Peut-être son grand cœur a déjà triomphé ;
Du feu qui l'animait tout était échauffé.

A D E L I N D E.

Insensible aux grandeurs que Rome lui prodigue ;
Pour m'en ravir le fruit , mon fils même se ligue !
Ma fille ! Flavius ! . . . Dieux ! voilà de vos coups.
Vous rendez tous les cœurs barbares comme vous.

G I S E L L E.

O vous , dont tôt ou tard les vengeances éclatent ,
Grands Dieux ! songez à moi , j'ai des fils qui combattent !

Ah ! de quelles clameurs retentissent ces lieux ?

(*On voit passer quelques Romains*)

L'OFFICIER.

Quel tumulte confus ! qu'annonce-t-il , ô Dieux ?

Est-ce notre défaite ? est-ce notre victoire ?

Ah ! j'ai part à la honte & non pas à la gloire !

S C E N E V I I .

LE CHEF DES CATES *suivi des siens* , ADELINDE ,
GISELLE , L'OFFICIER.

A l'aspect des Cates , les Chérusques qui accompagnent Adeline & qui sont au fond du Théâtre , s'avancent sur le devant du côté où se trouve leur Officier.

LE CHEF DES CATES *à sa Troupe , qui arrive en désordre.*

DE nos fiers ennemis l'espoir est confondu.

Hâtez-vous & courez sur le reste éperdu

De ces Esclaves prêts à devenir nos maîtres.

(*en apercevant les Chérusques.*)

Mais que vois-je ? frappez , exterminiez ces traîtres.

GISELLE *en se jettant au-devant des Cates.*

Vos bras ne sont-ils point assez ensanglantés ?

Suspendez vos fureurs , ô Cates , arrêtez.

Punir des Citoyens , vous , étrangers ! vos titres
Sont d'être leurs vengeurs , & non pas leurs arbitres.

LE CHEF DES CATES.

Soldats , ne frappez point , vous êtes des héros.

Tout traître doit périr par la main des bourreaux.
Qu'on les faussent tous ; que tous chargés de chaînes ,
Attendent du vainqueur les vengeances prochaines.

ADELINDE *tandis qu'on enchaîne l'Officier & ses
Soldats.*

Tu fais charger leurs mains de fers injurieux.
Eh ! qu'aurait fait de plus Varus victorieux ?

LE CHEF DES CATES.

Malheureuse , voilà celui que tu regretes.
Cache mieux les transports de tes fureurs secrètes.
Quoi ! tu ne trembles pas !

(*Sigismond paraît porté par des Soldats.*)

Voi ton fils expirant.

Ton cœur à cet aspect est-il indifférent ?

SCENE VIII.

SIGISMOND *mortellement blessé*, ADELINDE , LE
CHEF DES CATES , L'OFFICIER CHÉRUSQUE
enchaîné.

ADELINDE.

SIGISMOND, ah ! mon fils , toi , la triste victime....

SIGISMOND.

Je t'ai trop obéi , ma mort est légitime.

ADELINDE.

Si ton obéissance eut secondé mes soins ,
De ta perte mes yeux seraient-ils les témoins ?
Tu meurs ; tu serais Roi.

SIGISMOND.

C'est un crime de l'être ,
 Quand le Ciel pour régner ne nous a pas fait naître.
 Je meurs pour ma patrie. Heureux si par ma mort ,
 Je garantis vos jours d'un plus funeste sort !

(On entend des cris de joie & le bruit des trompettes.)

Arminius s'avance ; & du moins mon oreille
 Entend de son triomphe annoncer la merveille.
 Les Dieux , dont je me suis attiré le couroux ,
 Ravissent à mes yeux un spectacle si doux.

ADELINDE

O mon fils ! . . . il expire.

(On emporte Sigismond ; & le bruit des trompettes & les cris de VICTOIRE recommencent.)

O sons pour moi terribles !

Ah ! qui me vengera de ces vainqueurs horribles !

SCENE IX.

ARMINIUS précédé de plusieurs Officiers qui portent l'armure de Varus , & les aigles prises sur les Romains.

LE CHEF DES CHAUKES , LE CHEF DES BRUCTERES , LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARMINIUS.

DIEUX ! votre Peuple est libre & n'est plus avili.
 L'espoir qu'il a conçu , vous l'avez accompli.
 Ecarter à jamais loin de la Germanie
 Tous les maux qu'après soi traîne la tyrannie.
 Vous avez dans leur sang éteint ses défenseurs ;
 Nous ne gémissons plus sous de fiers oppresseurs.

A ces chênes sacrés atachons leur dépouille ;
Ils la purifiront de l'horreur qui la fouille.

(en montrant l'armure de Varus.)

Celui dont cette armure enivrait la fierté ,
Osa s'en revêtir contre la liberté.

(en regardant les aigles.)

Aigles fieres jadis , maintenant abatues ,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues ;
Que votre chute aprenne à la postérité
Ce que peut la valeur & la fidélité.

O vous , qui n'êtes plus ; Héros , que la victoire
Et la mort ont couverts d'une immortelle gloire,
C'est au Ciel à payer tant d'exploits fructueux ;
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adversité s'étend sur un jour si prospere ;
Moi , la Patrie , & Vous , nous perdons tous un pere.
Ce Prince Citoyen , Ségismar est tombé.
Sa vertu , sa vieillesse , ont enfin succombé
Sous les coups d'une main jeune & non plus vaillante ,
Que n'a pu repousser la sienne défaillante. —
Mais cessons de gémir ; suspendons nos douleurs ,
Je crois ouïr sa voix qui condamne nos pleurs :
Ses mânes satisfaits veillent sur nos cabanes.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons . . . mais toi qui nous fais triompher ,
Dont le courage mâle a su tout échauffer ,
Pourquoi ne viens-tu pas , illustre & digne femme ,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame !
Je vous vois interdits . . . Ah ! parlez , quel malheur . . .

LE CHEF DES BRUCTERES en s'approchant d'Arminius..

Contre nos ennemis on dit que sa valeur ,

Qui s'est trop obstinée au soin de les poursuivre ,
L'a mise dans les fers , dont elle nous délivre.

A R M I N I U S .

Thufnelde prisonniere ! ah ! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.
Retournons au combat , ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons sauver Thufnelde

*(Arminius fait quelques pas , & les autres font
un mouvement pour le suivre .)*

S C E N E X .

F L A V I U S , L E S A C T E U R S P R É C É D E N S .

A R R Ê T E , Arminius.

Je suis digne de toi ; reconnais Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus ; de l'amour j'ai su vaincre les charmes ;
J'étais dans l'esclavage & je viens d'en sortir.
Ren-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduit par la tendresse , & trompé par la ruse

A R M I N I U S .

Va , ton Chef te pardonne , & ton frere t'excuse.
Mais Thufnelde sui-moi.

F L A V I U S .

Les Dieux , mon Général ,
Qui viennent de confondre un ennemi fatal ,
Mais qui voulaient te faire acheter la victoire ,

Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
 Deux Escadrons , trois fois prêts à nous accabler ,
 Sous nos traits à la fin forcés de reculer ,
 Avec eux en fuyant entraînaient une proie ,
 Qui dans leur désespoir eut mêlé trop de joie.
 Je les ai poursuivis ; & mon heureux destin ,
 En reprenant sur eux un si riche butin ,
 Acheve ton bonheur , & comble leur ruine.

SCENE XI ET DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de guerrier* ; LES ACTEURS
 PRÉCÉDENS.

FLAVIUS *qui s'avance vers Thusnelde, qu'il prend par
 la main.*

A PROCHEZ , paraissez , belle & jeune Héroïne.
 (*à Arminius*)

Reçois des mains d'un frere ardent à te servir ,
 Cet objet vertueux qu'il voulait te ravir.

THUSNELDE.

Il sauve ton Épouse , as-tu sauvé ma Mere ?

ARMINIUS.

Elle est libre ; & sa vie en ce moment m'est chere.

ADELINDE.

J'ai la tienne en horreur.

ARMINIUS.

Pren un cœur Citoyen ;
 Qu'il soit l'ami du Peuple , & je serai le tien.

ADELINDE.

Que ce Peuple aveuglé qu'entraîne ta furie ,

Reste dans sa misère & dans sa barbarie ;
De sa férocité que les sombres accès
Renouvellent ta rage, admirent tes succès ;
Avec son propre sang qu'il cimente ta gloire ;
Qu'il célèbre ton nom ; qu'il souille ma mémoire ;
Qu'il me traite en esclave, en Germaine sans foi :
Va , je suis plus fidèle & plus libre que toi.
Mon cœur chez les Romains n'a pas puisé leurs vices ;
Je ne leur ai jamais consacré mes services ;
Je ne les ai pas vus envers moi généreux
Pour mépriser leurs dons & les tourner contre eux.
Tu rougis.

A R M I N I U S .

Ce n'est pas de tes vaines injures.
Mais tu blesses ce Peuple ; entens-tu ses murmures ?
Tremble que son courroux

A D E L I N D E .

Qu'il se hâte , il est tems.
Qu'il prononce l'Arrêt de ma mort que j'attends.
Que ma grace par toi ne me soit pas offerte ;
Ah ! je l'accepterais pour conspirer ta perte.

T H U S N E L D E .

O Peuple , ô mon époux , pardonnez aux transports
D'un moment de fureur que suivront les remords.

A D E L I N D E .

Des remords ! moi ! de sang si ta gloire assouvie
Aux vertus de ton sexe est encore asservie ,
C'est à toi d'en sentir & la honte & l'horreur.
Oses-tu demander grace pour ma fureur ,
Quand la tienne feignant d'être en pitié changée ;
Comble le désespoir où tu me vois plongée.

T H U S N E L D E.

Ah ! ma mere....

A D E L I N D E.

Ta mere ... ô Ciel ! ... tu n'en as plus.

Oublie un nom , des nœuds qui te sont superflus ;

Ton cœur n'en a jamais , dans son indépendance ,

Connu la sainteté , les droits ni la puissance.

J'avais des partisans & de nombreux amis ;

Grace à ta grandeur d'ame , ils sont mes ennemis.

Elle a ravi le jour & le trône à ton frere ;

Tu l'as séduit ... crois-tu séduire aussi ta mere ?

Enflâme , entraîne encor par un charme fatal

De tes fiers Citoyens l'héroïsme brutal ;

Continue , en marchant sur de si nobles traces ,

A mériter le cœur qui cause mes disgraces.

Tous les deux contre moi restez toujours unis.

Tu veux qu'on me pardonne ; — & moi , je te punis.

(Elle se tue , Thusnelde jette un grand
cri , & la toile se baisse.

Fin du cinquième & dernier Acte.



PERSONNAGES

De la Tragédie Allemande.

ARMINIUS, *Duc ou Général des Chérusques.*

SIGISMAR, *Pere d'Arminius.*

FLAVIUS, *Frere d'Arminius.*

SEGESTE, *Prince Chérusque.*

SIGISMOND, *fils de Ségeste, Prêtre d'Auguste.*

UN PRINCE DES CHAUQUES,

UN PRINCE DES CATES.

VARUS, *Préteur en Germanie.*

MARCUS, *jeune Romain.*

ADELAIDE, *Mere d'Arminius.*

THUSNELDE, *fille de Ségeste , fiancée à
Arminius.*

*La Scene est dans un bois sacré où l'on voit les
Statues de Thuiskon & Mannus.*

TRADUCTION LITTÉRALE

D U P R E M I E R A C T E

D E

L'ARMINIUS ALLEMAND.

SCENE PREMIERE.

ARMINIUS, SIGISMAR.

SIGISMAR. Eh bien, Arminius, écoute-moi, il est temps que tu sois attentif, & que tu saches pourquoi ton pere t'a conduit dans ce bois. S'il est vrai, mon fils, que tu aies du courage & que tu veuilles le signaler par de belles actions, apren ton devoir de ces Statues; que ton ame s'élève à la vertu de ces héros. Voici la Statue de Thuiskon, là le monument de Mannus; c'est en eux que le courage german a commencé à s'illustrer, nous tenons d'eux notre grandeur, notre fidélité, notre gloire; ils nous ont transmis ce noble penchant, qui nous fait fuir la fausseté & haïr la mollesse, qui ne connaît pas de loix & qui pratique cependant la vertu. Ce sont eux à qui nous devons l'amour de la liberté & l'horreur de l'esclavage. Ton peuple vient de te mettre au rang de ces héros; il t'a choisi pour Général. Je me sens encore capable de combattre à tes côtés. La Chérusquie, tu le vois, fait cas de ta bravoure; rempli le devoir qu'elle vient de t'imposer; ren toi digne d'un si grand choix. Pren garde à deux choses; il faut défendre ton Peuple contre l'ennemi & contre les vices. J'ai vu ce Peuple vertueux; les Dieux seuls savent ce qu'il va devenir. Rome qui veut par-tout dominer, corrompt nos Princes à

F iv

force d'argent; elle leur apprend à estimer l'or & à aimer les plaisirs. L'innocence & la simplicité, qui seules ont rendu nos peres heureux & grands, l'une est persécutée, l'autre tournée en ridicule : soyons fideles à nos peres, en écartant les vices, dont on veut infecter leurs enfans. Il viendra un autre Peuple après nous ; & si la servitude l'acable, qui accusera-t-il : il maudira notre indolence. Songe, Arminius, songe à ta postérité, fers lui d'exemple ; qu'elle ne puisse pas te reprocher de l'avoir trahie.

ARMINIUS. O mon pere, que j'ai rougi de fois à l'aspect de ces Héros ; leur gloire a souvent troublé mon sommeil. Chaque fois que la bouche des Bardes faisait retentir leurs louanges, la rougeur qui me montait au visage, faisait connaître combien je sentais ma faiblesse ; oui, je suis trop faible pour atteindre à leur gloire ; & cependant je brûle de les égaler.

SIGISMAR. Tu le peux ; aie toujours leur vertu devant les yeux ; songe à leur courage, à leur fermeté, à cette droiture de mœurs sans tâche, à cette fidélité qui veille sans cesse pour le salut des Citoyens, à ces cœurs qui ne se croyaient heureux qu'en faisant le bonheur des autres. Choisi maintenant les actions que ces héros feraient à ta place.

ARMINIUS. Eh bien, me voilà assez instruit ; mon choix est fait. Je m'éveille, mon pere, & je vois mon devoir. Est-il possible que mon cœur enflammé du désir de la gloire, en ait méconnu jusqu'ici la véritable route ! Follement courageux, je combatais pour combattre ; je prêtai mon bras au peuple qui nous opprime ; c'est pour son intérêt seul que j'ai manié jusqu'ici l'épée ; ah ! qu'il eût mieux valu tremper mon poignet dans son sang. Ces grands hommes auraient-ils agi autrement ? Le bras de Thuiskon,

le courage de Mannus se reposeraient-ils, & souffriraient-ils que cette Rome si fiere nous imposât impunément des Loix? ah! s'ils pouvaient sortir de leur tombe qui renferme tant de vaillance... mais que fais-je? j'attends qu'un mort se ranime. Ne serais-je brave que pour Rome, & lâche pour mes Citoyens, tandis que ce fier ennemi, comme s'il nous eût déjà vaincu, est campé dans une parfaite sécurité au milieu de nos champs; qu'il croit nous assujétir comme le reste du monde; qu'il ose s'ériger en Juge, quand il s'élève entre nous quelque discussion; que sa trahison & sa ruse nous extorquent des otages, & qu'il semble ne laisser reposer ses armes, que pour mieux nous marquer son mépris.

SIGISMAR. Ajoute encore, lorsqu'il compte, en affaiblissant en nous l'amour de la liberté, nous accoutumer à ses vices, nous faire aimer la volupté, pour éteindre en nous le courage, qui le met continuellement en alarme. Eveillez-vous, Héros des anciens temps, levez-vous, vivez & soutenez votre Peuple.

ARMINIUS. Vivez, ou inspirez-nous comment il faut combattre... je sens renaître en moi leur antique courage; mes yeux pétillent de ce feu qui les animait, qui effrayait leurs ennemis & que le Romain doit craindre. Voici encore un bras, qui sait porter des coups assurés. Pourquoi solliciter en vain le secours des morts, puisque le glaive, si nous sommes Germains, peut nous sauver!

SIGISMAR. J'entens sortir de ta bouche ce que le courage de nos peres leur inspirait. Vien, Arminius; tu es digne de venger l'affront fait à la Germanie. Embrasse-moi; laisse un libre cours au plaisir que je sens. C'est dans ce moment que mon cœur jouit des soins que j'ai pris

pour t'élever. Ils n'ont pas été inutiles. Sois le soutien de ton pere; sois l'appui de ton Peuple. La vieillesse me rend faible; je sens encore une ardeur qui me trompe; mon courage me reste, & je n'ai plus de force. Jeune homme, j'étais libre; vieillard, serais-je esclave? Notre ennemi ose nous braver, jusqu'à citer nos Princes mêmes à son Tribunal.

ARMINIUS. Et mon pere, ira-t-il...

SIGISMAR. Non, je n'ai pas vécu si long-tems, pour que la postérité dise: le Prince Sigismar a servi Rome sur la fin de ses jours. Irais-je courbé, comme si je l'étais par la peur, paraître dans le camp de Varus? Me tiendrai-je debout devant mon ennemi, comme s'il était mon Seigneur? Et lorsque tout autour de moi, je verrais briller au milieu des faisceaux odieux la hâche meurtrière, suis-je fait pour trembler devant un Préteur? Je ne suis pas le seul, qui se croit trop grand, pour s'abaisser devant lui; n'as-tu pas vu toi-même le courroux qui animait tous les cœurs, lorsque l'Envoyé de Varus vint pour nous citer devant son Tribunal; ce Peuple qui ne s'était assemblé qu'à la prière de Varus, ne vit qu'avec horreur cette prière changée en ordre. Le Chérusque a senti de plus près l'affront; c'est cet affront qui t'a fait nommer Général, & qui a réuni avec nous les Chauques & les Cates. Il excita la colère de tous ceux qui en furent les témoins. Ton Peuple fut mis à la tête de la confédération. La perte des Romains ne dépend plus que de ton courage; & ce même jour, si le destin ne nous affaiblit, nous verras insultés, revêlés, armés & vengés.

ARMINIUS. Sûrement, mon pere, ce sont nos Dieux qui aveuglent l'esprit de Varus & qui vont nous

procurer la liberté; allons, ne soyons point endormis; que ce soit pour sa perte, qu'il ait invité ici l'élite de tant de nations!

SIGISMAR. Mon fils, il n'y a que la prudence qui puisse bien guider notre bras; un courage féroce se nuit souvent à soi-même. Mon conseil doit donner de la vigueur à ton bras, ton bras à mon conseil; si la force me manque, j'ai de l'expérience. Ton frere vient. Ah! Dieux, faites briller dans tous les yeux ce fier courage ou ce noble courroux, qui me charme dans Arminius.

S C E N E I I

SIGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS. Mon pere, il est tard; d'où vient qu'on ne se prépare pas pour aller au camp de Varus?

SIGISMAR. Mon fils, es-tu Germain?

FLAVIUS. Pourquoi cette demande? ne suis-je pas ton sang? que puis-je dire de plus?

SIGISMAR. La réponse est aisée; parle, que te dit ton cœur?

FLAVIUS. Mon pere, je suis Germain, & cependant je ne hais pas Rome.

SIGISMAR. Qui ne hait pas Rome, ne sait pas aimer les Germains. Pourquoi partager ton cœur? tu ne peux être fidele que par un dévouement entier, sois tout Romain ou tout Chérusque; choisis.

FLAVIUS. Il est donc impossible de les réunir; & nous n'irons pas aujourd'hui au camp de Varus?

SIGISMAR. Mon fils, j'ai vécu du temps de César, devant qui toute la terre & Rome même a tremblé ; c'était là un tout autre Héros que ces ames lâches , qui ne sont nées que pour tourmenter l'Univers par leur avarice ; qui fieres de leurs victoires remportées par des mains étrangères, se reposent dans une volupté honteuse ; qui ne se laissent point toucher par une noble ambition , & qu'une soif démesurée des richesses peut seule tirer du repos. Mais César & sa gloire ont pu porter l'effroi dans le reste du monde ; non pas ici ; il avait assez de force pour nous vaincre , & non pour nous intimider. Jamais ses menaces n'ont fait plier Arioviste ; jamais il ne s'est avili , en se courbant devant la puissance de César , qui l'invita vainement de venir auprès de sa personne. César s'est entendu dire ce qu'entend maintenant Varus : non , disait Arioviste , si j'avais envie de voir César , je ne serais pas trop fier pour l'aller trouver ; César peut faire de même , si César me demande.

FLAVIUS. Rien n'est pourtant plus aisé que d'accorder à Varus ce léger service.

SIGISMAR. Un léger service devient péfant , s'il attaque l'honneur.

FLAVIUS. Qui fait si l'intention de Varus est de nous faire une insulte.

SIGISMAR. Un Prince libre ne doit-il pas avoir honte d'obéir ? & dois-je recevoir la loi de Juges étrangers ?

FLAVIUS. Nous demeurerons libres , quand bien même Rome nous prêterait ses loix.

SIGISMAR. Qui reçoit les loix de Rome , devient son esclave.

FLAVIUS. Rome nous instruit dans les arts & dans

les sciences , elle dompte les mœurs féroces.

S I G I S M A R. Rome chasse l'innocence de nos bienheureuses cabanes.

F L A V I U S. J'ai vu Rome , & j'en ai bonne opinion.

S I G I S M A R. Je ne l'ai point vue , & je la connais mieux que toi.

F L A V I U S. Tu rejetes donc les arts , qui cependant rendent les Peuples heureux.

S I G I S M A R. Maudit soit le génie , s'il est l'appui du vice ! Mon fils , le Ciel donne du génie à l'homme , comme un moyen pour parvenir au bonheur ; c'est une faveur céleste , dont l'esprit humain a détourné le véritable but ; ce qui lui est donné pour servir à sa félicité , ne fait qu'augmenter ses besoins. A peine le poli des arts a-t-il fait disparaître la dureté des mœurs , que le cœur , enclin au plaisir , toujours ingénieux à se le procurer , amateur du luxe & des richesses , oubliant le bonheur d'autrui & ne songeant qu'au sien propre , s'amolit , au point que l'intérêt l'emporte sur la fidélité due à la patrie , & une oisiveté lâche sur l'amour actif de la gloire. Tout courage , toute vigueur s'anéantit , & ce qui s'est élevé par les arts , tombe en ruine par les arts mêmes. Voilà le point de vue sous lequel tu dois , mon fils , envisager Rome , & c'est le seul qui puisse t'être avantageux.

F L A V I U S. Tu veux donc que le Germain habite éternellement de pauvres cabanes ?

S I G I S M A R. J'aime mieux être libre dans ces cabanes que servir dans des palais.

F L A V I U S. Je suis outré que Rome me traite de barbare.

SIGISMAR. Tu es assez policé, si tu fais faire la guerre.

FLAVIUS. Rome m'apprendra mieux à la faire.

SIGISMAR. Tu te trompes; il est vrai que son génie augmentera le nombre de tes armes; mais la volupté affaiblit le bras qui s'en sert; & qu'est-ce que la science dans la guerre, sans la vigueur & le courage?

FLAVIUS. De quelle utilité est mon courage, si personne n'en parle,

SIGISMAR. Tu comptes donc pour rien d'être honoré de ton Peuple?

FLAVIUS. Si je fais acquérir de sublimes sciences, je serai bientôt renommé par tout l'Univers.

SIGISMAR. Et s'il ne te regarde que comme un lâche & un efféminé?

FLAVIUS. Rome ne m'écartera jamais de la route que me trace ma bravoure & mon courage; je fuirai ses vices; je ne me livrerai qu'à ses arts.

SIGISMAR. Tu comptes trop sur toi-même. Qui écoute des Maîtres corrompus, s'expose au danger.

FLAVIUS. Epreuve-moi, mon pere, & tu verras si je suis lâche.

SIGISMAR. Eh bien, réfléchis donc à quoi tu t'obliges. Il est impossible que tu sois en même temps héros & esclave; si tu es courageux, il faut délivrer ton Peuple; c'est en servant Rome qu'elle te regardera avec mépris; épouvante-la si tu veux qu'elle t'admire; si tu cherches la gloire, elle sera ton partage. Conduis bien tes actions, & laisse le soin de ta réputation au Peuple. Moi-même je suis plein d'espoir. Je compte que ma gloire s'agrandira après

ma mort , quoique la fermeté de mon esprit qui n'estime que la vertu , s'opose à la mollesse étrangere. Je m'en vais affermir ce Peuple Germain dans son courage. Arminius , fai voir aujourd'hui la noblesse de ton cœur , sois l'ennemi des Romains , & tu verras qui de Flavius ou de toi acquerra plus de gloire.

S C E N E I I I.

A R M I N I U S F L A V I U S.

A R M I N I U S. Voilà donc quel fruit Flavius a retiré du séjour de Rome. Son cœur généreux ne connaît plus son devoir. Il quitte la vertu , dont il faisait tant de cas autrefois , & se livre au génie de Rome , qui lui apprend à devenir infidèle. Le nom que Rome t'a offert & qui est si doux à tes oreilles , ne l'as-tu donc accepté que pour que ton bras pût sans remords combattre tes Citoyens ? N'as-tu quitte ton nom Germain , que par la crainte qu'il ne manifestât ta trahison envers ton propre Peuple ? J'ai reçu comme toi des leçons de Rome ; j'ai vu ses jeux. Autant de fois que quelque animal féroce que l'on animait au combat , courait dans l'arene ; chaque fois qu'un couple bouillant de Gladiateurs , se trouvait sur le terrain aplani , & que sur des chars légers la course des chevaux entraînait la troupe d'une jeunesse vive au but victorieux ; m'as-tu vu jamais indifférent à ces plaisirs ? Mais que le ciel ne permette jamais , lorsque mon devoir exige le sacrifice de mon sang , que je trahisse l'intérêt de mon Peuple par amour pour la pompe de vains jeux.

F L A V I U S. Ah ! Arminius ne tourmente pas l'ame de ton frere. Quand la Germanie déclarera la guerre à

Rome , je saurai faire mon devoir. Cependant puis-je tout-à-coup m'arracher à mon penchant ? Rome n'a-t-elle pas aussi le droit de me regarder comme un de ses enfans , tant que notre main est ornée de cet anneau qui doit nous rappeler que nous sommes au nombre de ses Citoyens & de ses Chevaliers ?

ARMINIUS. Garde-toi de me parler de cette vaine faveur ; crois-tu que je pense avec plaisir à ma servitude. C'est la liberté qui m'annoblit & non un pays étranger. Je jure dans ce bois , soyez en témoin , ô Dieux ! je jure de garder ce signe de ma honte , jusqu'à ce que j'aie délivré par le fer mon Peuple de l'esclavage , & moi-même du titre de Citoyen de Rome ; & que victorieux , j'apporte à vos pieds, avec mon anneau, tous ceux des Romains que j'aurai abatus !

FLAVIUS. Tu ne songes pas que Varus a des Otages.

ARMINIUS. Tu veux parler de Thufnelde , que le vil Ségeste a livrée aux Romains, Ségeste qui vient d'effacer la gloire qu'il s'était acquise dans sa jeunesse. Ah ! le traître a confié aux ennemis comme gage de notre servitude, cette même Thufnelde , qu'il m'a promise en mariage. Mais pourvu que les Dieux ne s'oposent pas à mon courage, j'arracherai aujourd'hui Thufnelde de leurs mains ; je la reverrai ; si non , j'en punirai celui qui l'a trahie. Viens , ferais-tu seul lent à combattre pour la Patrie , quand tous les Citoyens se hâtent de prendre les armes ?

FLAVIUS. Qui vois-je arriver ? c'est Marcus. Souffre , mon frere , que je satisfasse encore une fois à l'amitié.

ARMINIUS. Fai ce que tu voudras ; mais crains que le temps de la gloire ne s'écoule pour toi.

SCENE

S C E N E I V.

MARCUS, FLAVIUS.

MARCUS. C'est toi , Flavius. Je me suis écarté du chemin pour voir ce bois, & je t'y rencontre. Ah ! quel bonheur me procure ma curiosité !

FLAVIUS. Vien, cher Romain ; tout mon sang bouillonne ; mon cœur palpite ; ta vue reveille en moi l'idée de Rome & de tous ses plaisirs, que j'ai quittés avec regret. Ah ! votre société, l'esprit qui regne dans vos discours, vos jeux, la magnificence de vos repas, cruel souvenir ! qui change à mes yeux ces contrées en de véritables déserts. Comment as-tu pu t'arracher aux agrémens de cette superbe Ville, & t'exiler dans un pays qui ne présente que des forêts, où l'on découvre à peine quelques cabanes ? A qui dois-je le bonheur de te voir ?

MARCUS. Je viens de chez Varus. Embrassons-nous d'abord ; & demande-moi après ce que tu voudras ; ton ami te répondra.

FLAVIUS. De chez Varus ! ah ! mon cher ami, garde-toi de m'embrasser. Je suis peut-être ton ennemi, & obligé à te haïr.

MARCUS. Tes craintes sont mal fondées ; quire cette inquiétude ; car notre bonté ne vous permet pas d'être nos ennemis.

FLAVIUS. Ah ! pardonne, ma crainte est trop bien fondée ; Rome aime la paix ; elle est prête de nous aimer. Mais, hélas ! le cœur de mon pere ne sent pas votre générosité. Il regarde comme un devoir de vous être contraire ; il aime la liberté, & son ame est pleine de

fouci. Il craint que la haine & la ruse n'empruntent l'apparence de la générosité. Il est ennemi des arts , parce que le génie & le vice lui paraissent trop souvent liés. Rien ne peut rompre sa résolution , ni votre douceur , ni vos bienfaits , ni vos promesses , ni tout ce que vous pouvez tenter.

MARCUS. S'il a été inflexible jusqu'aujourd'hui , il va cesser de l'être. Il n'y a maintenant que deux choses à votre choix. L'effort & la résolution généreuse de Varus doivent produire en vous de la reconnaissance ou de l'ingratitude. Si vous ne vous rendez pas dans son camp , il vous confiera sa personne ; il viendra trouver vos Chefs ; on doit déjà avoir ramené vos Otages. Sigismond est décoré du titre de grand sacrificateur. Varus a fait des présents magnifiques à Thufnelde.

FLAVIUS. Thufnelde revient ?

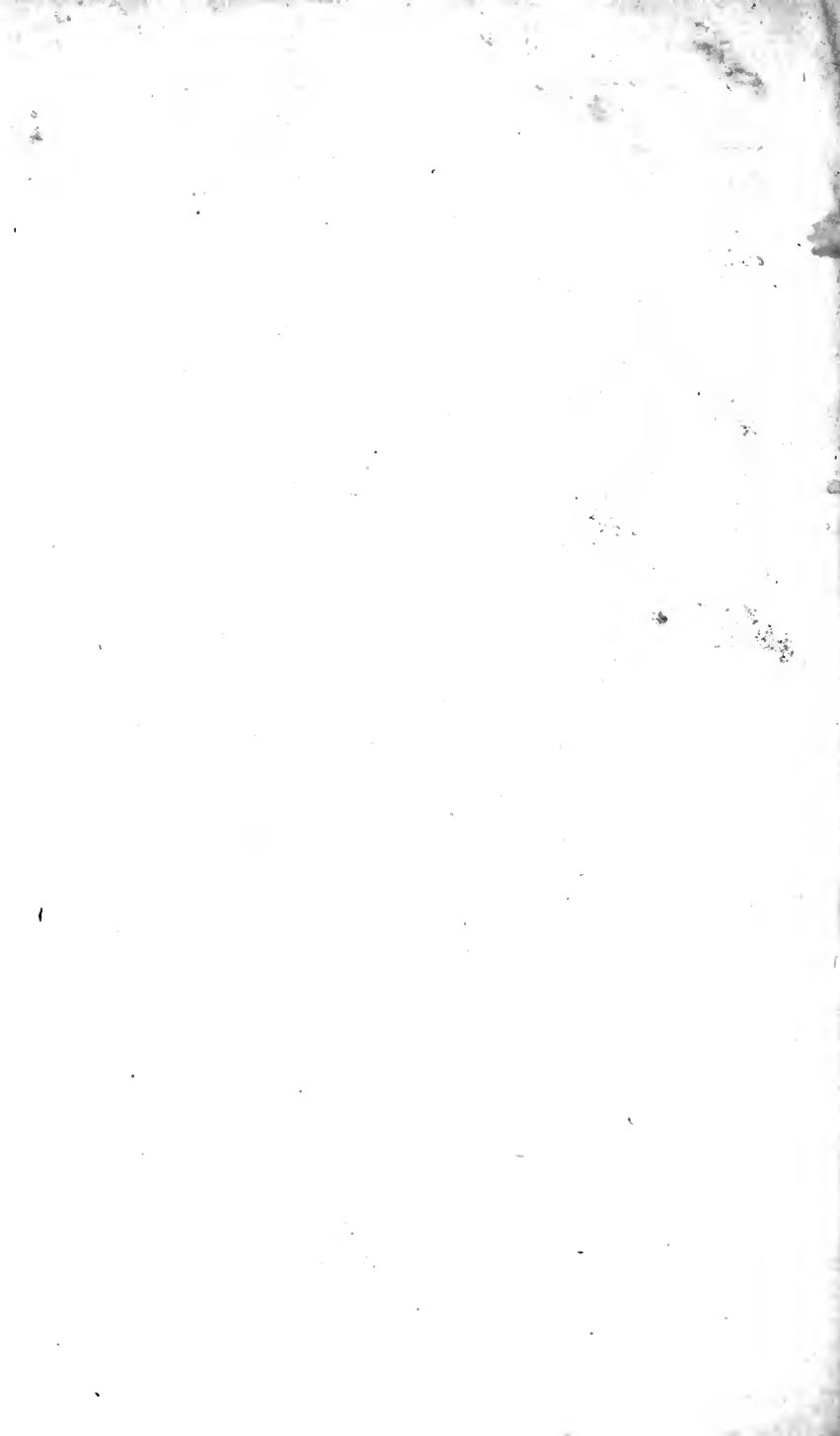
MARCUS. Quelle ardeur me font apercevoir dans ton ame , ton regard plein de trouble & ce visage qu'une rougeur subite a faisi.

FLAVIUS. Est-il possible ! mon regard t'a-t-il annoncé mon tourment. Eh bien ! c'est donc en vain que je t'ai caché jusqu'ici le feu qui me brûle ; mon œil m'a trahi , ma bouche t'en fait l'aveu. Mais ce n'est pas une flamme Germaine que Thufnelde a allumée en moi ; ce n'est pas une flamme que mon courage puisse éteindre , qui me laisse maître de moi-même , qui ne dérange point mes occupations , qui ne nuit pas à mon devoir , qui muette dans les regards , incapable de soupirs , se fait uniquement entendre par une déclaration froide. J'aime avec toute l'ardeur dont j'ai vu que les cœurs étaient susceptibles à Rome ; mon feu me domine , il m'ordonne ce que je dois éviter ; il m'entraîne ; je ne fais qu'obéir & souffrir , & pour comble

de tourment, celle que j'adore, est promise à mon frere.

MARCUS encourage Flavius à se livrer à son amour, en lui disant que si les hommes n'avaient pas de faiblesse, ils se croiraient des Dieux ; & qu'il faut qu'ils sentent qu'ils sont hommes. Flavius répond qu'il ne le sent que trop par les autres passions dont il est quelquefois agité, telles que la colere, la joie, la tristesse, l'ambition, la honte, &c. Il dit ensuite à Marcus de venir avec lui & de déclarer le sujet de sa commission ; il espere que la douceur des Romains gagnera sa patrie, & qu'il n'aura pas le tourment de devenir traître ou à son Pays, ou à Rome. Telle est la fin premier Acte de l'Arminius Allemand.

F I N.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--	--

